BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

X. DOUDAN

# LETTRES

AVEC UNE INTRODUCTION
PAR
M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

ET DES NOTICES PAR
MM. DE SACY, CUVILLIER-FLEURY

II

NOUVELLE ÉDITION AVEC UN BEAU PORTRAIT DE L'AUTEUR
GRAVÉ PAR FLAMENG

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1883

# LETTRES

II

Corbeil. Typ. et stér. de Crété.

X. DOUDAN

# LETTRES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

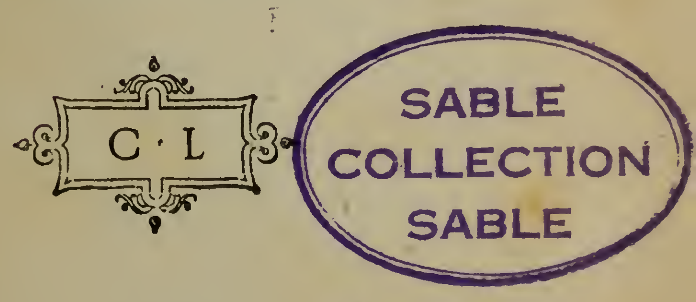
M. LE C<sup>TE</sup> D'HAUSSONVILLE

ET DES NOTICES PAR

MM. DE SACY ET CUVILLIER-FLEURY

II

NOUVELLE ÉDITION





PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

# LETTRES

## I.

A MADAME LA BARONNE DE LASCOURS.

Paris, samedi 11 mars 1843.

Pourquoi y a-t-il si longtemps, chère madame, que je ne vous ai écrit? C'est que, en vérité, je me trouve fort ennuyeux et que je trouve peu amusant ce que je vois et ce que j'entends. Tantôt c'est une crise ministérielle qui est en l'air, et tantôt les Burgraves de M. Victor Hugo. Quoique vous vous intéressiez à toutes choses par l'étendue de l'esprit, je crois bien que vous avez un peu d'étonnement dans cette vie sérieuse, paisible que vous menez à Lyon, quand on vous raconte de quelles misères on s'occupe ici. Pour les personnes qui vivent dans un ordre de pensées élevées, tout ce petit bruit de crécelles doit leur prendre sur les nerfs. C'est comme si on m'eût offert de lire le *Messager des Chambres* quand je regardais Rome pour la première fois du haut du Capitole. Je crains donc de vous faire, malgré toute votre bienveillance, l'effet du *Messager des Chambres*. Voulez-vous bien me rassurer un peu lorsque vous aurez un moment de loisir? Ne viendrez-vous pas bientôt à Paris,

bien que nous ne soyons pas aimables? Je m'imagine que vous arriverez vers les premiers jours d'avril, avec mademoiselle de Pomaret. Je sais bien qu'elle a été inquiète de la santé de madame d'Eclépens. J'aurais bien voulu avoir directement d'elle des nouvelles de madame d'Eclépens, mais comme j'écris peu ou point à mes amis, une lettre dans ce dessein est un événement qui effarouche l'imagination de ceux qui sont déjà inquiets. J'ai toujours mieux aimé passer pour inattentif que de faire une petite peine inutile.

Comment avez-vous trouvé les deux volumes de la princesse Belgiojoso que M. de Lascours vous a rapportés? Ils ont ici un succès qui me paraît mérité. Ne trouvez-vous pas là des marques d'un esprit ferme, simple et convaincu, et avec cela la liberté de pensées sur tous les points où il est permis, dans l'Église, de garder sa liberté de pensées. Je voudrais bien savoir votre opinion sur ce qu'elle dit des *peines Éternelles*? N'a-t-elle pas pris le bon côté de ce terrible sujet? Elle est bien un peu sévère pour saint Augustin, et c'était un plus grand homme qu'elle ne dit, suivant moi. Je le vois toujours causant à une fenêtre d'une auberge d'Ostie, avec sa mère, sur les plus grandes questions de ce monde et cela dans un langage charmant et avec une admirable abondance de pensées fines et d'images éclatantes. Je sens bien que ce train de guerre qu'il a mené contre tant d'hérésies a endurci un peu son âme et tous ses arguments vont trop loin pour la simple raison; on dirait qu'il s'est endurci dans la vie des camps, tandis qu'il poursuivait les donatistes, les pélasgiens et les manichéens; mais il n'en reste pas moins une de ces natures à part chez lesquelles les idées et l'imagination vont du même essor. Voyez M. de Lamartine ; il a

deux ailes, l'une de cygne, qui est l'imagination, l'autre de moineau et voilà pour sa raison. Le pauvre grand homme ne peut pas aller bien haut dans un pareil équipage. Comment avez-vous trouvé la façon dont M. Guizot l'a traité? Je m'en suis fort réjoui dans mon cœur. C'était un beau spectacle de le voir plumer d'un air sévère ce bel oiseau des Tropiques. On dit qu'il avait l'air tout mal à son aise après avoir été ainsi plumé; mais les ailes de l'amour-propre repoussent très vite; elles repoussent un peu moins brillantes et voilà tout. J'espère que le chantre d'*Elvire* ne prendra plus de quelques mois des airs de dictateur. Le ministère est tout triomphant. J'espère qu'il n'en sera pas moins modeste. M. Duvergier va demander l'abolition du scrutin secret. Il est chimérique de demander ce genre de hardiesse chez nous. Il y a beaucoup de gens très doux qui n'aiment pas qu'on sache leur vote parce qu'ils ne le pourraient plus promettre à deux partis à la fois. Il n'est vraiment pas dans les bonnes mœurs parlementaires de voter ainsi à visage découvert. Je pense que la proposition de M. Duvergier sera repoussée au scrutin secret. Lisez-vous M. de Lamennais sur les *Amschaspans?* Je n'ai jamais rien vu de si peu raisonnable et ensemble de si ennuyeux. Le langage est à l'avenant des idées, faux, exagéré, bariolé de toutes sortes de mauvaises couleurs. C'est quelque chose qui tient plus de l'ivresse que de l'enthousiasme. Voyez ce que c'est que d'être un peu malveillant; on finit toujours par avoir raison. Il y a bien des années que je pense du mal de cet homme à cause de son premier ouvrage, lequel promettait tout ce qu'il a fait depuis. Il a une machine à vapeur de la force de deux cents chiens hargneux; il l'avait d'abord attachée au

catholicisme et aujourd'hui il l'attache à la démocratie, mais ce sont toujours les mêmes chiens hargneux. Vous avez vu aussi le Pascal de M. Cousin? N'est-ce pas une singulière découverte que tous ces passages tronqués, déplacés, altérés, affadis par la main pieuse de Port-Royal? Ils ont fait ce qu'on faisait sous la Restauration dans les cathédrales. On les badigeonnait pour effacer toutes les teintes sombres que la main du temps y avait laissées en passant. Il y a la même différence entre le langage triste et profond de Pascal et la clarté un peu blafarde que le sacristain de Port-Royal a jetée sur les épreuves de ses pensées.

Après cela, n'êtes-vous pas d'avis qu'il y a un peu d'exagération aussi dans les regrets de M. Cousin sur certaines formes qui n'en valent pas la peine? Ainsi, je me consolerais de ne pas savoir que Pascal a dit que l'homme est un *raccourci d'abyme.* Ce n'est ni simple, ni frappant, ni même très intelligible.

Mgr. l'archevêque de Lyon a-t-il le loisir de lire le chapitre de la princesse Belgiojoso sur saint Irénée? Peut-être qu'il n'a pas le temps de lire. Saint Augustin lisait beaucoup, quoiqu'il agît beaucoup, mais il était saint Augustin. Saint Jérôme lisait les ouvrages théologiques des belles dames romaines, mais il n'avait pas de diocèse. Huet, l'évêque d'Avranches, lisait tout, mais aussi, quand on venait le consulter, son valet de chambre répondait : « Monseigneur étudie. » A quoi un paysan répliqua qu'il était fâché d'avoir un évêque qui n'avait pas fait ses études.

Adieu, chère madame, mille tendres respects. Comment Joseph poursuit-il ses études, lui qui n'est pas évêque et qui probablement ne le sera jamais? On n'entend rien de mademoiselle Cécile, sinon qu'elle

est jeune et belle et aimable, mais nous le savions déjà.

II.

A LA MÊME.

Paris, 13 juin 1843.

Chère madame, je naurais pas osé vous écrire durant tout ce fracas de camp et de revues. Je craignais que cette magnificence militaire ne laissât dans l'ombre vos humbles amis de Paris. Vous êtes bien bonne de m'avoir rassuré là-dessus, mais ce qui n'est pas si aimable, c'est de dire que vous avez été fort souffrante, avec une rapidité toute militaire et sans autre explication. Avez-vous été réellement de mauvaise humeur d'être malade? Je ne crois pas beaucoup à votre mauvaise humeur dans aucun cas. Vous n'avez pas même de mauvaise humeur le dimanche et c'est pourtant une grande épreuve pour les caractères. Ordinairement, quand l'heure de la grand'messe approche, on devient colère de peur d'être arrêté par quelque chose et de n'être pas exact à ses devoirs. La moitié des vices de ce monde ne vient-elle pas de l'humeur qu'on a de ne pouvoir pas faire si bien qu'on voudrait? Et voilà justement pourquoi les mauvais sujets sont ordinairement de bons enfants. Ils n'ont pas d'impatience de ce qui leur manque en fait de vertus. On dit que M. de Lamartine va vous aller voir à Lyon. Je présume que M. de Lascours n'exhortera pas ses officiers à aller entendre les homélies démocratiques de ce tout petit O' Connel.

Je suis déjà bien frappé de ce que j'ai lu de votre

essai sur la *Somme* de saint Thomas. J'aime ce langage qui a de la force, de la douceur, de la clarté, et partout une vivacité cachée qui se trahit pourtant à la moindre contradiction, comme les étincelles sortent de la machine électrique dès qu'on approche la main. Vous vous êtes placée dans le point de vue le plus élevé et on sent que vous avez un grand horizon devant les yeux, mais que vous tenez qu'il est bien de regarder un seul point auquel il faut tout rapporter, et ce seul point est du côté de la campagne de Rome, vers de grandes ruines et des débris de belles églises. Le paysage est beau et mélancolique, mais on dirait que la vie s'en retire tous les jours, et, quand il s'y fait un peu de bruit, on croirait que c'est l'agitation de la fièvre. C'est donc le tort de votre beau livre de montrer une préoccupation trop forte de ces grandes ombres du passé. Il est singulier de voir défendre, avec toute la vivacité d'une imagination jeune et sérieuse, un système en apparence si froid et d'une rigueur si intraitable, mais, à vous entendre exposer ce système dans les pages que vous voulez bien me confier, on se reprend à le trouver d'accord avec toutes les lumières de l'esprit et tous les rêves que l'âme poursuit. En le lisant, je me souvenais involontairement d'avoir rencontré à Rome, dans les Catacombes, une jeune femme d'une charmante figure qui parcourait d'un pas léger ces tristes demeures des morts. Cette vive jeunesse semblait faire tout revivre autour d'elle, mais elle passée et son flambeau éteint, que restait-il? Je vous dis bien librement mon avis, puisque vous avez la bonté de me consulter sur votre travail. J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop. J'y ai fait quelques petites corrections de détail. Il y a quelques erreurs sur le

protestantisme ; je n'aime pas beaucoup cette comparaison de Luther et de saint Thomas. Sans doute, saint Thomas est un grand esprit, mais, puisqu'il ne s'agit que de supériorité d'esprit, pendant que l'un coupe de travers un cheveu en quatre, l'autre renverse des églises et brise les portes des villes. C'est la différence qu'il y a entre une paire de ciseaux et un boulet de canon. J'aime ce que vous dites, au contraire, sur la tolérance. Le morceau est charmant, mais pourquoi rappeler que Calvin a brûlé Servet? Cela trouble toute la sérénité du tableau que vous avez fait. Il ne faut point de récriminations, surtout quand il est question de tolérance.

Adieu, chère madame. Je fais un article sur votre ouvrage et j'espère que vous m'autoriserez à faire quelques citations. J'ai pris d'abord ce beau passage où vous peignez toutes les inquiétudes de l'esprit contenues et calmées bientôt dans le cercle magique de l'autorité de l'Église.

## II.

### A M. RAULIN.

Gurcy, mercredi 12 juillet 1843.

Me voici au milieu des bois, mon cher ami, et j'aimerais bien à vous rencontrer au coin d'un bois; mais vous n'êtes pas homme à me causer cette surprise, vous n'aimez pas l'inattendu. J'ai réfuté tous vos arguments, mais j'y reviendrai dans chacune de mes lettres et je trouverai peut-être le *mollia fundi tempora*, c'est-à-dire quelques moments où vous vous

ennuierez bien fort à Paris; où M. Dumon vous aura moins plu que de coutume; un jour où le feuillage qui abrite votre petit appartement vous paraîtra moins vert; une heure où la jeune possédée en robe rouge qui brille dans votre tableau d'*Orcagna* ou de tout autre vous sourira moins doucement. Alors, vous prendrez votre parti et vous verrez comme vous serez bien reçu ici. Vous pourrez pêcher sept fois le jour dans une petite rivière qui est toute remplie de beaux poissons. Vous pourrez courir à pleines voiles sur un étang qui a partout trois pieds d'eau. Songez donc que vous n'êtes qu'à sept heures de Paris. D'un coup d'aile vous revenez au conseil d'État. Savez-vous ce que je fais dans mes moments de loisir? Je lis Buffon. Qui m'aurait dit que je relirais ce pédant éloquent? Enfin, il me parle de chien et cela m'attendrit. L'histoire naturelle dans sa raideur scientifique est aussi triste aujourd'hui que ces poissons décolorés qu'on garde dans l'esprit de vin. Je n'aime que Pluche, Valmont de Bomare et ceux qui n'ont pas besoin de disséquer les pauvres bêtes pour en parler. C'est une terrible chose que l'esprit des classifications rigoureuses. Ce n'est pas plus la nature que l'Almanach des 25,000 adresses n'est la société.

13 juillet.

... Veuillez, mon cher ami, me rendre un peu compte de vos études. Vous vous enfoncez de plus en plus dans le passé et il viendra un moment où vous ne pourrez plus supporter la figure des vivants, sous prétexte qu'ils ne valent pas les anciens. C'est bien vous qui dites avec René : *et les morts d'autrefois ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui*. Je vous di-

rai, pour abonder dans votre sens, que Buffon prétend que les animaux sauvages eux-mêmes ont dégénéré et que les tigres d'à présent ne valent pas les tigres d'un autre âge ; ainsi, cette peste de la civilisation est comme l'amour dans les opéras de Quinault : *Au haut des airs, elle atteint l'oiseau rapide.* Elle mine peu à peu les avocats, les singes, les conseillers d'État. Le service extraordinaire même a un peu de fièvre, comme à Paris. Il a la migraine ; il écrit mal parce qu'il s'est fait à l'index une énorme coupure à l'aide d'un rasoir qui n'a jamais pu couper que cet index, enfin, je ne suis pas des plus forts, et c'est sans doute la faute de la civilisation qui *progresse* sans pouvoir rien *sauvegarder.* A propos, ne vous moquez pourtant pas trop des gens d'aujourd'hui. Je viens de relire des articles littéraires de M. de Fontanes, lesquels ne valent pas le diable. Il y a en particulier une critique de *la littérature* de madame de Staël, qui est à la fois parfaitement insolente et dépourvue d'esprit. Cela est déclamatoire, étroit, lourd. C'est pourtant un grand ami de l'antiquité que ce M. de Fontanes. Pour le quart d'heure je suis au plus haut des cieux avec le Dante. J'ai remarqué que *Piccarda* est dans le Paradis après avoir quitté le voile et mené la vie du monde. Elle dit, à la vérité, qu'elle aurait eu une meilleure place si elle était restée toute sa vie mortelle au couvent ; mais toujours est-elle en Paradis, et ce n'est pas vous qui l'en retirerez avec vos principes inhumains.

Bonjour, mon cher ami, vous êtes bien aimable sous cet amas de préjugés qui vous couvrent. Il y a des étincelles sous cette cendre, et j'espère qu'à force de souffler nous ranimerons la flamme.

## IV.

### AU MÊME.

Gurcy, dimanche 23 juillet 1843.

Mon cher ami, vous m'écrivîtes l'an dernier, d'un air assez grognon : *Sachez que je ne puis m'astreindre à aucune exactitude dans mes correspondances.* Vous pouvez bien penser que je ne suis pas homme à oublier cela, et je fais effort sur moi-même pour ne pas vous écrire à des jours réglés, suivant mon instinct ; et puis, faut-il vous le dire aussi? je ne me sens aucun empressement à entretenir des rapports trop fréquents avec un homme aussi mal noté dans les papiers de M***. Puisqu'il vous a offert l'autre jour un sacrifice sur l'autel du vrai Dieu, c'est qu'il ne vous croit pas beaucoup de crédit dans ce monde, et il s'y connaît. Ah ! qui m'eût dit que j'aurais un jour la consolation de vous voir presque pendu comme philosophe, et cela, des mains d'un homme en qui vous aviez mis toute votre complaisance ! Je me figure que vous êtes tout mélancolique depuis cette nouvelle découverte dans la perversité humaine.

Sachez que, si je vis ici avec d'honnêtes gens qui sont incapables de la plus petite noirceur, par compensation, il pleut à torrents ; donc, on veut jouer la comédie ; on essaie les *Précieuses ridicules*, *Mithridate*, et que sais-je encore? Tout cela, par fragments. Je n'en suis pas, à cause de ma grande timidité qui ne me laisse pas parler en public, mais j'assiste avec plaisir aux répétitions, quand on veut bien me le per-

mettre. Bien que je n'aie pas beaucoup de sentiment dramatique, je ne suis pourtant pas assez stupide pour ne pas sentir ce que j'ai souvent entendu expliquer par M***, que Racine a une sensibilité profonde et Molière une verve comique intarissable. J'en ai même conclu que Racine était le poète du cœur, aussi vrai que Boileau est le législateur du Parnasse, quoi!

Je reçois une lettre d'Athènes. M. Piscatory me décrit toute sa maison sur le penchant de l'Hymette et la vue admirable dont il jouit. Il est content d'être là et triste d'être loin des siens. Ce qu'il dit de cette Grèce me donne une furieuse envie d'aller voir Salamine et Marathon. Ne vous vient-il pas aussi quelque désir d'abandonner les aigles, j'entends par là vos supérieurs et vos collègues ? Vous devriez me donner quelques nouvelles ; me dire si le général Espartero échappera aux griffes de ses ennemis, car il est probable qu'il en sera bientôt à crier : « Mon royaume pour un cheval !... » Je lis un charmant discours de M. Villemain sur les prix de toutes couleurs que distribue l'Institut. Je soupçonne qu'il n'y a de vif, de spirituel dans tous les ouvrages couronnés, que la manière dont M. Villemain en parle. Quant aux prix de vertu je trouve qu'ils n'inspirent aucune émulation. Mille écus, c'est peu pour la vertu, et le vice rapporte plus à un homme de bon sens. Que dois-je penser de l'écrit de M. Michelet et de M. Quinet sur les jésuites ? Est-ce ce que j'ai déjà lu, ce dont je vous ai lu un passage? Pourquoi se mettre deux pour cela ? On n'écrit jamais rien de bon à deux. On ne se met pas à deux pour pointer un canon ; ils manqueront leur coup, et c'est dommage.

## V.

AU MÊME.

Gurcy, dimanche 6 août 1843.

Pourquoi me dites-vous : « J'attends chaque matin une lettre de vous? » C'est bien à vous, qui êtes quinze grands jours sans m'écrire, à le prendre sur ce ton avec moi! Vous répondrez, sans doute, que vous avez beaucoup d'affaires, mais j'ai toujours laissé dire qu'il n'y avait que les gens occupés qui eussent du temps pour tout; je l'ai laissé dire, me réservant d'en profiter. Ah! vous n'aimez pas assez *Fréderic et Bernerette*. Vous ne sentez donc pas combien toute cette misère est poignante et poétique en même temps. Je veux absolument que vous me disiez que Manon Lescaut est la grossièreté même. La pauvre Bernerette suit le fil de l'eau dans sa pauvre petite barque qui va se briser contre les grands moulins de l'ordre social. C'est une fatalité plus vraie que la fatalité des anciens. Manon Lescaut est une voleuse, une impudente, une menteuse ; Desgrieux est un escroc; tout cela n'est pas la réalité ; c'est quelque chose au-dessous de la réalité; enfin, M. de Musset est certainement un homme de talent et tout ce que vous me dites de son état me fâche. Il n'est point riche, il est malade et il m'a l'air de suivre comme Bernerette le fil de l'eau. Que vous a donc fait l'empereur Napoléon que vous le traitiez de déclamateur? Il ne déclamait pas sur l'Adige, et, s'il parlait en Égypte avec quelque recherche, c'était pour parler au fou selon sa

folie. Prenez garde qu'il y a entre la grandeur et la déclamation une ligne imperceptible, mais nette et tranchante comme l'acier...

Quant à cet élégant qui trouve qu'on ne peut pas ne pas être athée, il me semble que ce doit être un sot. Regardez bien, et, malgré son apparence d'esprit, il doit avoir sous son petit duvet brillant la peau d'un sot. Quelle armée que les sots et les faquins ! que c'est imposant ! Quelle ligne menaçante depuis les gros bataillons qui sont sous les bannières de M. de Maistre, jusqu'aux petits nigauds qui croient inventer les lourdes sottises du baron d'Holbach ! Oui, vous reviendrez à mon opinion sur M. Ponsard, et même, si Dieu vous fait la grâce d'arriver à la fin de votre carrière d'une manière ou d'une autre, vous reviendrez à toutes mes opinions. C'est la vraie conversion. Voulez-vous bien ne pas tant parler de vos jeunes Espagnoles. Qu'est-ce que cette manière de chanter qu'on n'a qu'au delà des Pyrénées ? Vous m'avez bien la mine d'aller un jour échauffer la marmite de Lucifer avec vos descriptions moitié d'artiste et moitié de réprouvé. C'est la source de tous les crimes littéraires de ce temps que ce mélange. Je ne serais pas étonné que ce fût une des formes du péché contre le Saint-Esprit que de prendre ce qui est divin pour en orner ce qui ne l'est pas du tout. Que cela ne vous arrive plus ou je le dis à saint Jérôme, à saint Augustin, à saint Ambroise et à saint Quiriace que je ne connais pas, mais dont j'ai vu une belle église dans les ruines abandonnées de la ville haute de Provins.

Je n'aime pas beaucoup que vous lisiez les beaux endroits de madame Sand, puisque tout cela vous met dans un méchant état d'esprit. Vous écrivez sur Jules Romain et sur une marquise des lignes qui me

font peur pour vous. Vous m'avez l'air de vouloir retourner en Égypte et de trouver que le désert et ses miracles et les cimes des montagnes à l'Orient ne valent pas la cour de Pharaon, mais il est trop tard, mon cher monsieur, non pas trop tard pour l'âge, mais vous êtes engagé ; vous avez mis la main à la charrue et il ne s'agit plus de se retourner. Au reste, les marquises passent et les sommets des monts à l'Orient brillent d'un éternel éclat. Voilà tout ce que j'ai à vous dire sur Handel, sur Jules Romain, sur Fra Bartholomeo, car tout cela c'est pour vous une manière de parler des marquises. Vous voilà comme la littérature moderne, dérobant quelque collier ou quelque bracelet de diamants dans le Paradis pour en orner une marquise. Ne voyez-vous pas tout le chœur des anges qui crie : au voleur ? Vous avez besoin de vous tranquilliser l'imagination ; lisez saint Martin, cela vous enlèvera à toutes les réalités, car cela ne ressemble à rien.

J'aime assez la manière dont les Espagnols se tirent d'affaire. Les voilà devenus des gens civilisés. C'est là une belle conversion ! Si Espartero a gâté la moindre chose à Séville, s'il a jeté la plus petite bombe dans la mosquée de Séville, je ne lui pardonnerai de mes jours. Je plains fort ce pauve M. Aligny, que la fièvre oblige de revenir de Grèce. Quand on n'a pas une santé de fer, on n'est bon à rien. Je vous donne ma parole d'honneur que, si j'avais eu une bonne santé, je serais une créature passablement distinguée, mais il n'y a que Dieu et moi qui sachions combien d'obstacles cette misérable petite organisation me fait rencontrer partout. Dieu y pourrait bien quelque chose, mais moi, je ne sais qu'y faire. Si vous croyez que je n'ai plus la fièvre, vous êtes dans une grande erreur.

Je voudrais bien voir tous ces gens qui me disent d'une voix forte que je me porte parfaitement bien, je voudrais bien les voir obligés de manœuvrer ce petit réseau de toiles d'araignées. qui est ma propre personne. Je fais de mon mieux presque toujours et je vais au bout de mes forces physiques, mais qui est-ce qui sait le secret de la force de son voisin? On se regarde au miroir, on trouve qu'on a les joues rondes, le teint brun et animé, on se frappe la poitrine et il en sort un son plein et égal qui annonce une longue vie, et on dit : « Bah ! qui est-ce qui est malade ? »

Qui est malade? C'est vous, mon cher ami, mais vraiment bien malade moralement. Je vous prie d'appliquer une force énergique à tourner le cap des tempêtes où vous vous démenez. Les beaux yeux des marquises font mourir, je vous en avertis. Je vous trouve bien ému littérairement, et, comme vous êtes toujours plein de conséquence, j'en conclus que cette révolution littéraire correspond à une autre révolution en vous. Lisez les Bollandistes; ce sont des eaux froides, ternes, sans courant, point de paysage à l'horizon, rien qui éveille l'imagination. Laissez là M. de Musset.

J'ai écrit à M. Piscatory, mais je ne lui ai pas dit que vous fussiez exposé à faire naufrage devant les marquises. Je lui ai dit seulement que vous voudriez bien savoir comment il se trouve auprès du tombeau de Thémistocle. Il ne semble pas convaincu que le roi Othon ait le génie de Périclès, mais cela viendra peut-être; il est bien jeune.

Bonjour, mon cher ami. Si vous vous plaignez de moi, vous êtes criminel. Vous m'avez pourtant écrit deux aimables lettres, mais je suis sûr que vous

allez vous endormir d'un profond sommeil durant quinze jours, ou bien rêver sur Handel, ce qui est pis.

## VI.

### A M. A. W. SCHLEGEL.

Gurcy, 15 août 1843.

Ce qu'il vous plaît de nommer de la neige froide est une pluie de roses brillantes ; vous les avez jetées dans la direction de Paris, et, à mon grand regret, elles me sont arrivées un peu tard et par ricochet. Elles n'en avaient pas moins gardé leur premier éclat et leurs fortes épines. Je tiens toujours que vous êtes souvent très injuste pour les pauvres gens dont vous vous moquez ; vous avez un pressant besoin de passer quelques mois à Paris pour toucher au doigt votre injustice. Nous allons demander, ne vous en ai-je pas déjà informé ? votre extradition pour avoir jugé nos Chambres et précédemment nos académies avec peu d'équité ; nous obtiendrons des tribunaux que vous soyez condamné, pour dommages et intérêts, à passer un an avec nous et vous serez ici d'un grand secours à l'Académie française pour la rédaction de son dictionnaire étymologique. Vous voyez que nous n'entendons pas trop mal nos affaires.

J'ai reçu exactement le cahier bleu que vous avez la bonté de me confier. J'ai été extrêmement frappé de cette lecture. J'y vois partout la marque d'un esprit énergique et pénétrant. Mais ne trouvez-vous pas que, sur de tels sujets, la pensée peut aller successivement d'une extrémité à l'autre, selon le biais par lequel on

regarde les choses ? Le système que vous attaquez avec tant de force ne vous a-t-il pas paru quelquefois aussi comme les linéaments un peu indistincts d'un ordre magnifique? Je ne conteste presque rien de ce que je trouve dans les cent pensées. Mais j'entrevois seulement que la même puissance d'esprit qui fait trouver ces arguments contre pourrait aussi, à un autre point de vue, trouver de grandes raisons pour. Vauban aurait pris Jérusalem d'assaut, mais, s'il s'était jeté dans Jérusalem, il aurait pu aussi rendre la place inexpugnable. La force des intelligences supérieures donne un peu de scepticisme à ceux qui les regardent développer cette force. On dirait que, selon qu'elles donnent leur impulsion d'Orient en Occident ou d'Occident en Orient, elles peuvent changer toutes les perspectives des choses. Je voudrais bien être autorisé à montrer le *cahier bleu* à quelques-uns de vos amis, mais je le tiens sous les sept sceaux jusqu'à nouvel ordre et j'attends la suite avec impatience.

Nous avons relu ici le *Wilhelm Meister* de Goethe. Je me suis promis de vous demander votre avis sur le fond et sur la forme ; de la forme, je n'en suis juge en aucune manière, mais, pour le fond, ai-je tort de trouver cela excessivement décousu et chimérique ? Ai-je tort de penser que vous avez ouvert à la littérature allemande des routes plus larges, plus droites et qui mèneraient plus loin ? On n'a guère avec Goethe le sentiment d'avoir pied sur la vérité. C'est comme un voyage en l'air où on ne sait si ce sont les objets ou la tête qui tourne.

## VII.

A M. RAULIN.

Gurcy, 16 août 1843.

Vous êtes, à cette heure, mon cher ami, au milieu des préparatifs d'une noce, et, probablement, vous trouvez que ce n'est pas très gai. Je voudrais, du moins, être sûr que vous n'avez porté à Reims ni la fièvre ni les maux de tête qui vous tracassaient. De quoi vous mêlez-vous, d'être malade? Laissez donc faire aux gens qui en ont l'habitude. Quoi qu'il en soit, dites-moi : Je n'ai plus ni fièvre, ni maux de tête. Quant aux causes de la maladie, je me réserve de les apprécier avec vous un peu plus tard,

*Quanti dolci pensier, quanto desio*
*Menô costoro al doloroso passo.*

Trop heureux que tout cela finisse par un mal de tête. D'ailleurs, je ne sais pas bien ce qui s'est passé *dans les champs des Pharaons, au milieu des beaux vallons;* peut-être ne s'est-il rien passé du tout; mais un air de Haydn, un sourire, la pensée du temps qui s'envole, je ne sais quoi qui rappelle le passé et qui n'est plus le passé, cela suffit pour avoir un peu de fièvre. Les murs de la Jérusalem céleste sont beaux, mais nos yeux ne s'accoutument qu'avec peine à ces monts glacés qui cernent l'horizon. Ce vent froid et salutaire qui scuffle sur ceux que la fièvre passagère du temps échauffe encore n'est pas agréable, à ce que je crois, dans les premiers jours. On a bien du mal à se per-

suader que la beauté qui passe n'est que le reflet de la beauté qui dure. On confond souvent la lumière d'un jour qui brille dans des yeux noirs avec les purs rayons de la lumière éternelle. Pour être vraiment chrétien ou vraiment philosophe, il faut livrer une bataille qui ne finit pas avec toutes les erreurs de perspective pour lesquelles on dirait que nous avons été faits. Et voilà justement pourquoi votre fille est muette et pourquoi vous avez mal à la tête. Toujours est-il que je me garderais comme du feu de Handel et de Jules Romain, car le plus sûr pour s'élever à l'éternelle beauté dont parlent Platon et les Pères de l'Église, d'après lui, c'est de contempler ici-bas la laideur qui passe.

Vous avez grand tort de trouver si mauvais que Napoléon soit populaire auprès des commis-voyageurs. Il ne faut pas se dégoûter des choses parce qu'elles sont populaires. C'est même une chose à apprendre de bonne heure quand on a l'esprit au-dessus des autres, que de se défendre contre le dégoût que les lieux communs inspirent pour ce qui est sous les lieux communs. Toutes les plus hautes vérités se promènent par le monde en redingote grise.

Pourquoi n'êtes-vous pas sur la liste des membres du conseil d'État condamnés *aux vacations*? J'ai l'idée que vous vous êtes arrangé pour faire la besogne de M. Hochet, sans que cela vous compte comme service de vacations. Le poste de M. Piscatory, à Athènes, n'est pas non plus une sinécure, mais je crois qu'il vaut mieux être surchargé de travail en Orient que même libre de tout son temps dans nos misérables climats. Il y a des jours où j'aimerais mieux être un galérien, un simple galérien à Civita-Vecchia, qu'un bon bourgeois bien à son aise aux Batignolles ou à Saint-Mandé.

Croyez-vous que les occidentaux soient tout à fait des hommes et les occidentales tout à fait des femmes? A propos de septentrionaux, savez-vous que des savants russes (car il y a des savants russes, à ce qu'il paraît), ont trouvé en Sibérie, l'autre jour ou l'autre nuit, un bel éléphant antédiluvien, mais parfaitement conservé, l'œil vif, des poils longs, des chairs intactes? Nous n'avions jamais vu que les os de l'autre éléphant, trouvé en 1798, dans les glaces du pôle; les chiens avaient mangé les chairs avant qu'on ait eu le temps d'y regarder, mais celui-ci est complet. Voilà un personnage respectable. Nestor est un petit gamin en comparaison et Adam ne lui va pas à la cheville même pour l'antiquité. Il a vécu avec des êtres beaucoup plus forts qu'aucun de nous; il était en familiarité avec les ptérodactyles; il voyageait dans des allées droites bordées de fougères gigantesques; le soleil se levait à d'autres points de l'horizon, et d'autres mers battaient d'autres rivages. On ne connaissait alors ni marguilliers, ni conseil d'État, ni curé de Saint-Louis d'Antin; il n'y avait point de chambre des vacations et nul mastodonte n'était retenu deux mois à Paris quand tous les autres mastodontes allaient se promener en Suisse, à Bade, à Spa, à Milan, à Alexandrie, etc., il n'y avait point encore de marquis de La Valette, consul à Alexandrie d'Égypte.

Bonjour, mon cher ami; pardon de mes rêveries antédiluviennes. Je n'aime pas beaucoup les vers de M. de Musset adressés à M. Charles Nodier et que je trouve dans la *Revue des Deux Mondes*.

## VIII.

### AU MÊME.

Gurcy, 3 septembre 1843.

Je vous croyais quitte de toutes les joies de ce monde et j'étais convaincu que vous aviez marié tous les vôtres. Il paraît qu'il n'en est pas ainsi et les notaires sont là qui retardent tout et laissent brûler en pure perte les flambeaux d'hyménée.

Que vous avez raison d'aimer *Les Fiancés* de Manzoni ! On n'a pas rendu justice à ce livre en France. Je n'ai jamais compris pourquoi on trouvait que les personnages de ce roman ne sont pas vivants. Lucie n'est-elle pas vivante ? Sa mère n'est-elle pas très vivante avec toutes ses pauvres petites préoccupations de ménage? Et le curé Abbondio, et sa servante, et le procureur, et le capucin? Je vois d'ici la maison du curé et les petits jardins derrière les maisons et le lac et le château du petit brigand féodal. Les conversations sont charmantes. C'est souvent Walter Scott, mais dans ces beaux paysages du Midi, avec des hommes que les coutumes n'ont pas modifiés des pieds à la tête parce qu'au midi la nature est plus vive et résiste mieux au travail de la civilisation. Lucie est bien plus une bonne et honnête fille, selon le cœur de Dieu, que toutes les petites figures pâles et blondes des héroïnes de Walter Scott. Ce n'est pas pour dire du mal de Walter Scott à qui j'élèverai une chapelle un de ces jours, mais pour rendre justice au Midi. J'aime mieux enfin des amandiers en fleurs

qu'une haie d'ifs et de houx, si bien taillés que soient ces ifs et ces houx. Cependant que je parle si légèrement de l'Angleterre, voilà que sa petite Reine aux yeux bleus et aux cheveux blonds, avec son petit mari aux cheveux blonds et aux yeux bleus, vient visiter notre drôle de pays. C'est la visite de la reine de Saba à Salomon. Salomon va faire feu des quatre pieds. Tout l'appareil de guerre que l'on préparait il y a trois ans contre l'Angleterre va servir de parure dans le nouveau Camp du Drap d'or. Les canons qu'a fait fondre M. Thiers vont tonner dans des fêtes toutes pacifiques. Qui vous aurait dit que la poudre qu'on fabriquait en hâte et en colère, il y a trois ans, servirait à des feux d'artifice en l'honneur de la reine d'Angleterre? mais on ne peut pas toujours menacer et il faut bien aussi se réconcilier. Les journaux ne pourraient-ils pas recommencer leur tapage sur le droit de visite? C'est une idée comme une autre, car qu'est-ce que cette femme vient faire ici, si ce n'est exercer le droit de visite?

Inspectura domos venturaque desuper urbi,

comme il est dit du cheval de Troie...

Vous ai-je dit que j'avais lu avec plaisir un roman de Fielding que j'ai trouvé ici ? C'est *Amélia*. L'avez-vous lu? Cela a dû être assez commun dans son temps, mais il commence à y avoir si longtemps que l'air de nouveauté lui est revenu. C'est la vie d'une pauvre famille dont le mari est officier en demi-solde, et la femme fort jolie et fort honnête. On y voit toutes les formes de la misère et de la méchanceté humaines du XVIII[e] siècle de l'Angleterre. C'est un tableau de l'Albane en comparaison des œuvres de M. Eugène

Sue. J'ai remis le nez dans la Théodicée de Leibnitz. C'est un trésor d'idées de détail bien fines et qui vont loin ; il y a beaucoup à dire sur l'ensemble. Quoi qu'il en soit, il y a là-dedans plus d'esprit que dans *Candide*, qui prétend le réfuter. Je suis sorti du Paradis du Dante ; je le relirai bientôt pour ramasser toutes les fleurs dont il a semé les parvis du ciel, mais les personnages ne sont point aimables.

Décrivez-moi donc ce cloître de moines que vous alliez visiter en finissant votre lettre. M. de Périgord a eu bien tort de le dévaster pour y bâtir un édifice moderne. Je ne sais rien de charmant et qui fasse plus rêver que ces longues galeries dans une cour intérieure. Le soleil y marque plus vivement qu'ailleurs la fuite de la journée par le jeu des ombres. J'ai vu de ces grands cloîtres avec un petit jet d'eau au milieu de la cour et des buissons de roses qui s'épanouissaient dans une grande solitude tout à l'entour; la place Louis XV avec son faste paraîtrait petite et grotesque à côté. Pourquoi les architectes ne nous rendent-ils pas les cloîtres ? Il est vrai que l'homme n'aura bientôt plus pour se faire une demeure que l'espace qu'on donne à une paire de ciseaux dans un nécessaire. Je crois vraiment qu'il n'est pas bon que les hommes soient si près les uns des autres. Il leur faut autour d'eux des espaces inutiles, comme il faut du loisir à l'esprit. Les villes de province sont, sous ce rapport, supérieures à Paris, par exemple. Ce ne sont pas des fourmilières comme Paris. Il y a des jardins, des cours plus grandes qu'il ne faut, plus de chambres qu'on n'en habite. Il y a des chambres dont le souvenir du passé semble sortir et venir au-devant de vous quand on les ouvre. Comment voulez-vous que le sentiment du passé

reste sur les six pieds de terre qui sont à peu près accordés à l'homme à Paris? Et puis, quand j'ai bien dit tout cela, je dois pourtant convenir que l'imagination ne brille pas dans les provinces de couleurs beaucoup plus vives qu'à Paris. L'engourdissement de l'habitude fait là son travail comme ailleurs. Rien ne vaut rien : voilà ce que je pense quelquefois du fond des choses humaines.

Vous écrivez bien, mais vous écrivez peu, monsieur.

## IX.

### AU MÊME.

Gurcy, 6 septembre 1843.

Mon cher ami, faites le compte de vos œuvres et vous verrez que c'est vous qui êtes lent à répondre et cela est d'autant plus étonnant qu'il ne paraît pas à vos lettres que vous soyez ni triste, ni fatigué, ni abattu. Vos lettres sont lestes et pimpantes, et de temps en temps ont un petit air effronté, malgré de beaux endroits sur la philosophie de Platon. Vous tenez donc beaucoup à ce que les âmes soient rondes et à ce qu'elles tournent en cercle durant l'éternité. Pour le coup, l'*Élysée antique*, *malgré Chateaubriand*, *paraît plus poétique*. J'en ai mal à la tête rien que d'y penser. Il est certainement arrivé à Platon de dire beaucoup de sottises, et sous cette gaze d'or et de soie dont il entoure toutes ses imaginations, il me semble voir s'agiter bien des formes qui n'ont ni queue ni tête. Vous me direz que c'est en effet la forme par excellence, le cercle parfait qui n'a ni queue ni tête, et je

n'en disconviens pas. Le plus prudent est de ne pas trop chercher le sens de beaucoup d'idées de l'antiquité ; nous ne voyons tout cela que dans le crépuscule, de loin. Il faut attendre le jour; mais quand viendra le jour? je n'en sais absolument rien.

Albert prétend que vous êtes à Paris et vous affirmez que vous êtes à Reims. Qui donc de vous deux a raison, mon cher ami? Je crois que c'est Albert. Il voit plus de monde et il doit être mieux informé que vous. Je suis bien aise que vous ayez terminé vos affaires *de matrimonio*. Je vois que ce ne sera pas le *matrimonio segreto* et que vous allez donner des fêtes comme à Eu. Il paraît donc que cette jeune reine d'Angleterre est charmante. Trouvez-vous respectueux de parler avec un si grand détail des dents, du col, des cheveux et du teint de cette reine des mers? Après tout, je crois bien qu'elle n'en est pas fâchée et on a beau régner depuis les environs de Lahore jusqu'au Canada, on n'est peut-être pas fâchée d'être trouvée jolie par les journaux de France. C'est un agrément que n'aura pas eu la Reine de Saba dont vous parlez, car Salomon n'était pas homme à donner des journaux à ses peuples. Il n'y avait probablement alors dans ces montagnes ni *Globe*, ni *Presse*, ni *National*, ni peut-être même de *Journal des Débats*. Avez-vous vu une analyse du *Roman de la Rose* par M. Ampère dans la *Revue des Deux Mondes?* Notez que je parle incessamment de la *Revue des Deux Mondes*. Donc, cette analyse du *Roman de la Rose* n'est pas très vive, mais il y a des choses curieuses. On voit passer mille idées dans ces ombres du moyen âge, comme on voit tomber des étoiles dans la nuit. Les derniers venus n'ont-ils pas tort d'être si insolents? Peut-être que ces gens-là nous valaient bien. Voilà qui vous fait plaisir, j'espère?

Vous ne m'accuserez pas, pour l'instant, de caresser vos idées à rebrousse-poil. Attendez pourtant, car je suis convaincu que. dans une discussion réglée, M. Cousin battrait Abélard et qu'un régiment d'artillerie mettrait en fuite toute la chevalerie du moyen âge. Je viens de relire une petite notice de M. Cousin sur Kant dans sa vieillesse. Cela est curieux quoiqu'un peu puéril. Vous y verrez comment le philosophe de Kœnigsberg attachait ses jarretières pour ne point gêner la circulation du sang ; vous y verrez qu'il déjeunait tout seul, comme vous, et qu'un de ses amis étant venu lui demander à déjeuner, le pauvre Kant, qui n'avait pas été à pareille fête depuis cinquante ans, le pria de se mettre derrière lui pour manger, vu qu'il n'était accoutumé à voir personne à l'heure qu'il était de la matinée. J'avoue que ces détails n'aident pas à comprendre la *Critique de la raison pure*, mais je ne peux pas me guérir de ma passion biographique. Si je savais où l'on voit combien de grains de sel César mettait dans son œuf, je partirais sur l'heure pour aller chercher ce précieux document ; je vous avertis que j'ai mauvaise idée des grands esprits qui n'aiment pas les petits détails ; ce sont des pédants. Ils s'imaginent toujours qu'ils gagneront la bataille d'Arbelles ou d'Austerlitz ou qu'ils feront *Œdipe roi*, ou le *Novum organum*, en faisant fi des détails. Ils mériteraient bien qu'on ne les fît dîner qu'en grand et qu'on leur fît grâce du détail. Pour moi, je regarderais une heure de suite l'aile d'une mouche ; aussi ai-je la meilleure idée de moi-même. Sachez que je chasse fort bien le lapin, mais j'avoue que je fais les choses en grand. Je tire dans l'espace infini et mon plomb obéit à la double et sublime loi de la projection et de l'attraction, et les lapins se moquent de moi. J'en ai vu un

l'autre jour de si près, que je suis bien aise de l'avoir manqué ; il s'est élancé dans son terrier comme un lapin qui sent tout le prix de la vie et des plaisirs de la famille. Je vous ai peut-être raconté déjà cette existence de chasseur, mais c'est que j'ai tous les jours des aventures qui se ressemblent. Elles n'en sont pas moins différentes quant au temps et cela vous doit suffire, puisque vous êtes philosophe. Ne dites à personne que je ne tire pas très bien. Il y a un tas de gens qui s'enhardissent à vous contredire quand ils savent qu'on ne tue pas à coup sûr un lièvre à vingt pas ; ainsi, que ces lapins manqués soient entre vous et moi.

Est-ce que vraiment M. d'Haussonville ne vous a point encore écrit? Il vous aime pourtant, mais il est beaucoup plus sensible à ce que vous avez d'aimable dans l'esprit et dans le caractère, qu'au plaisir d'écrire une lettre. Il a ses électeurs ; à ceux-là il faut bien leur écrire ; c'est que chacun d'eux a une si belle voix qu'on ne peut rien leur refuser. Où sont vos deux Espagnoles avec leur belle voix et leurs cheveux noirs et leurs grands yeux noirs et leurs grandes dents blanches? Voilà, mauvais sujet, les électeurs qu'il vous faut à vous. Ne seriez-vous pas revenu si volontiers à Paris, parce qu'elles ne sont pas à Reims? J'ai repris la vie de lord Byron. Vous direz tout ce que vous voudrez, j'aime à relire les mêmes livres. Vous me direz de relire saint Thomas d'Aquin ; à quoi je réponds que j'aime mieux les mouvements de l'homme dans sa méchante et orageuse liberté que cette momie tout enveloppée de bandelettes logiques, attachées de travers encore ; et puis, je cherche vainement le bleu du ciel dans la *Somme* de saint Thomas. Il fait tenir son univers sur des raisonne-

ments qui n'ont pas l'air d'être d'aplomb, et l'on a une peur de tous les diables que cet univers tout gris ne vous tombe sur le dos avec une pluie de distinctions qui ont la forme triste de chauves-souris. Dans la vie de Byron, j'entends le galop des chevaux, je vois les maisons de Venise qui se mirent dans l'eau, l'Albanie et ses forêts sauvages, toutes les jeunes Anglaises d'alors, qui sont vieilles aujourd'hui, Voilà une leçon que je ne tirerais pas de saint Thomas d'Aquin, ni même de saint Thomas de Cantorbéry. Voyez comme le temps passe rapidement, et si c'est la peine d'avoir une jolie figure. Byron est d'hier et la terre s'est renouvelée. Miss Chaworth est une vieille femme. Ada a trente ans. Ce n'est plus la peine de parler des cheveux blonds de madame Guiccioli. *Sic transit gloria;* mais je ne vois pas cette fuite du monde dans les ténèbres théologiques de saint Thomas, de saint Bernard, de saint Dominique. L'enseignement ecclésiastique a un inconvénient; un bon prêtre vous prend affectueusement par les deux mains le dos tourné au monde, et il vous dit : « Mon cher enfant, ne regardez pas derrière vous; c'est un spectacle très séduisant, mais très dangereux ; à première vue, c'est plus beau que tout, et l'on croirait que c'est Dieu même qui a fait ces merveilles apparentes (ne vous retournez donc pas, mon enfant, quand je vous parle); c'est l'œuvre du diable, mais d'un coloris si trompeur ! (Voilà encore que vous vous retournez !) »

En voilà assez du sermon. Vous savez le reste. Comment voulez-vous qu'on ne se retourne pas en effet? Prenez donc votre parti; regardez les séductions du monde et sa malice; regardez les forêts où flotte un vent tiède. Quand l'hiver viendra et que vous verrez

les pauvres feuilles emportées par l'ouragan, vous saurez mieux que tout cela est d'un jour. J'entends bien que vous me dites d'ici : « Mais si je vais dans ces jardins d'Armide, j'y resterai ; » et je conviens que c'est là la difficulté. Mais si vous voulez me faire toujours tenir le nez contre la muraille de l'église sans regarder d'où viennent tous les bruits que j'entends du dehors, je n'écouterai point les prières et je serai horriblement distrait. Laissez-moi donc me promener un peu. Je rentrerai de bonne heure, je vous le promets.

La morale de tout cela, c'est qu'on n'a goût à ce qui dure que quand on a éprouvé le peu de valeur de ce qui passe. J'ai vu à Cologne, sur un autel, des colliers, des bracelets, des couronnes que de grandes princesses étaient venues déposer là dans leurs soucis. Qu'est-ce à dire, sinon qu'elles avaient vu toutes les splendeurs du monde et qu'elles ne valaient pas la sombre sérénité du temple ? Encore faut-il avoir porté ces rubis, ces émeraudes, pour savoir qu'il arrive un moment où les yeux n'y prennent plus de plaisir.

Si vous ne lisez pas la vie de lord Byron, vous ne saurez pas bien que de beaux chevaux, un grand génie poétique, l'art de tuer au pistolet une mouche à vingt pas, les grands yeux de la Fornarina, les forêts qui pendent sur la vallée de Lacédémone, toutes les recherches de la civilisation et tous les plaisirs de la vie sauvage, laissent un grand ennui au fond de l'âme. Faites venir alors saint Thomas d'Aquin. Mais je trouve l'air bien pesant à cet ange de l'école. J'aime mieux saint François de Sales qui me parlera encore un peu des lis de la vallée et des oiseaux voyageurs.

Avez-vous jamais rien lu de plus ennuyeux que cette lettre ? Je pourrais être jaloux aussi de M. de

Ravignan comme M. de Montalembert déclare que M. Cousin doit l'être de tous les curés de toutes les paroisses de Paris, lesquels ont eu, suivant lui, beaucoup plus de succès dans la dernière saison que pas un philosophe.

Adieu, monsieur le secrétaire général. N'êtes-vous pas un peu superbe de ce grand titre? Mais cette gloire aussi passera, car

César n'a point d'asile où sa cendre repose,

et un secrétaire général lui-même, même par intérim, voit le bout des choses humaines.

## X.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Gurcy, vendredi 8 septembre 1843.

*Nil novi*.. Nous vivons sur l'air *idem*, *eadem*, *idem;* mais j'aime cette monotonie, excepté la lecture du soir. qui me fait un grand sentiment de froid, sans réaction, ce qui n'est pas très bon pour la santé. Ton père est très bien aussi ; je crois qu'il s'est remis à ses essais philosophiques. Il écoute avec plaisir les idées fondamentales poussant chacune l'une contre l'autre le cri de contradiction. C'est le contraire de l'harmonie dans laquelle se sont bercés tant de philosophes ; mais il paraît bien qu'on dort sur les contradictions comme sur les harmonies, *sinere mundum ire et contradicere de domino priore*. Parmi les grands esprits, il est un de ceux qui auront fait battre ensemble le plus d'idées qui n'y pensaient pas.

Est-ce qu'on a causé à Eu du principe des contradictions? Ce ne serait pas, pour d'aussi grands princes, le moyen de s'entendre. Nous lisons attentivement le récit de ces grandes fêtes. Les descriptions plus ou moins poétiques du *Journal des Débats* sont trop dans le style de *René* et des *Martyrs*. Il faut parler plus simplement d'un goûter ou d'un déjeuner. Il y a pourtant dans Milton un déjeuner d'Adam et Ève décrit avec cette vivacité de couleurs et ce luxe de comparaisons; mais c'était une des premières fois qu'on déjeunait dans ce monde. C'était le déjeuner dans le sens vraiment étymologique; il y a six mille ans, suivant le calcul le plus modéré d'Ussérius, qu'on boit et qu'on mange tous les jours. La reine d'Angleterre s'en va, et nous allons rester tout seuls. Il faudra tâcher de se distraire les uns les autres. Nous sommes encore trente-trois millions; mais je gage que personne ne va plus parler lyriquement du déjeuner de personne.

Quoi qu'il en soit, cette petite reine a l'air aimable. Les rédacteurs du *Journal des Débats* l'ont dévisagée avec leur admiration de détail; on en parle comme on parlerait d'une bayadère. Il n'en paraît pas moins qu'elle est fort jolie. Pourquoi donc a-t-elle dit à M. Guizot : *Je suis bien aise de vous voir?* Si M. Guizot était réellement bon Français, n'était-il pas naturel que la reine d'Angleterre lui dît : *Monsieur, votre visage me déplaît, et allez à tous les diables?* Voilà comme on s'exprime avec un bon citoyen. Tout Français que je suis, c'est ce que j'aurais envie de dire à M. Ledru-Rollin. Ainsi M. Guizot est un traître, et M. Ledru-Rollin un citoyen de premier ordre, ou, pour parler comme lui, probablement, du premier numéro.

J'entrevois encore dans le *Galignani* que M. le mi-

nistre des affaires étrangères a porté le châle de la reine d'Angleterre dans une promenade. S'il avait le moindre sentiment de dignité, n'eût-il pas dit : *Portez-le vous-même. Est-ce que je suis votre sujet ? Je ne suis le sujet de personne, entendez-vous ?*

Des chevaliers français, tel est le caractère.

Que diable !

## XI.

### A M. RAULIN.

Broglie, vendredi 2 décembre 1843.

Mon cher ami, vous êtes un homme parfait. Je crois même que vous en êtes à ce point de perfection qu'on nomme l'inamissibilité des saints, mais *non nostrum est* de disserter sur de pareilles matières.

Je relis toujours M. de Lamartine ; je vis en Orient, et, comme j'ai un peu de fièvre, je prends cela pour l'effet du soleil du Liban. Quoi que j'aie pu dire, cet homme décrit bien parfois, mais il a toutes les imaginations, c'est-à-dire qu'il n'a pas d'imagination à lui. Il pense vert, ou rose, ou bleu, de dessein prémédité. On pourrait mettre en marge de ses peintures : Voyez le Dante, M. de Chateaubriand, M. de Lamennais, le Tasse, Pierre Leroux, lord Byron, Homère et la Bible. Voilà M. Pierre Leroux en bonne société, j'espère. Ce n'est pas que tous ces grands esprits aient passé dans le sang de Lamartine. A ce titre, il serait dans son droit, et cette transmission est parfaitement légi-

time; mais autre chose est avoir du sang du Dante par transmission, autre chose est savoir qu'il y a eu un poète de ce nom et imiter ses poses en écrivant. Racine était cousin de Sophocle; mais ni M. de Jouy ni M. Étienne ne sont cousins de Voltaire.

Je suis terriblement de votre avis sur le pédantisme. Il est certain que c'est l'habit qui fait le moine beaucoup plus qu'il n'est vrai que le moine fait l'habit. Certainement on connaît M. M*** dans tous les arrondissements de France, mais de vous et de moi, pardon! peut-être qu'il n'y a pas cent personnes qui sachent notre existence. Après cela, dissertez sur la gloire! On disait l'autre jour ici que le public, à la longue, était parfaitement juste. Il paraît qu'à la longue veut dire *à la consommation des siècles.*

Que cette lettre du comte est aimable! et quel temps fut jamais plus fertile en miracles! Jamais vous n'écrirez de ce ton, ni moi. Aussi, il faut vous passer de gloire; prenez-en votre parti.

## XII.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Broglie, mercredi 6 décembre 1843.

Mon cher ami, je reçois ce matin ta lettre de Bayonne... Te voilà donc au milieu de cette marmite encore bouillante? C'est une singulière chose toujours que de voir de ses yeux ce qui a occupé l'imagination. Tu ne dois trop savoir où donner de la tête dans un pays où tout t'est si nouveau, le ciel, la terre

et tous ses habitants... J'ai tort de t'écrire dans les premiers moments de ton séjour au milieu de tant de nouveautés. Je ne sais rien de rien. Je devrais attendre que ton éblouissement fût passé. Ici, les dernières feuilles sont tombées ; on abat les derniers arbres de la grande allée qui est devant les fenêtres. Le soir tombe vite ; on se sent transi ; on a des idées d'un gris foncé pour le moins. On a tout le long du jour le malaise qui prend dans l'entre-chien-et-loup. Voilà le fond de la vie, tandis que vous avez couru triomphalement par toutes les Espagnes, qu'on vous a tiré du canon, qu'on vous a envoyé des escortes, que vous voyez peut-être le soleil, que vous allez haranguer une jeune reine. Enfin, l'hiver est triste à la campagne, et j'ai peur qu'il ne soit pas beaucoup plus gai à la ville. Comment t'acclimates-tu? Depuis combien de jours n'as tu fait aucun usage de la logique et de l'aimable figure qu'on nomme la réduction à l'absurde? Il me semble que j'ai fait là une grande découverte, et je crois bien que le raisonnement est une des supériorités qui font le plus d'ennemis. J'ai trouvé cela depuis que j'ai perdu la vigueur de l'esprit, à ce que je crois. Je te prie, en tout cas, de ne pas croire que cette logique soit le seul souvenir que je garde du secrétaire de l'ambassade de France à Madrid ; mais j'ai toujours mieux aimé dire des choses désagréables que d'autres ; c'est le moyen de n'avoir que des amis à toute épreuve.

As-tu lu, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article de M. Cousin sur Vanini ? Il est tout plein du sentiment que le feu brûle et que ce n'est pas toujours un métier très sûr que celui de philosophe. Je crois pourtant qu'on ne brûlera encore personne ni cette année, ni l'année prochaine.

Bonjour, mon enfant. Si je ne t'en dis rien, tu ne m'en manques pas moins à toute heure du jour.

## XIII.

### A M. E. DE SAHUNE.

Broglie, 9 décembre 1843.

J'ai dit à Albert, cher monsieur, que vous aviez la bonté de songer à lui écrire, et il vous en remerciera prochainement d'avance. C'est un grand acte de charité que d'écrire à de pauvres gens qui vont dans ces pays sauvages. Depuis que l'affaire de M. Olozaga [1] est bien expliquée dans les journaux, je commence à n'y rien comprendre du tout. Si cet homme a fait ce dont on l'accuse, il est, à coup sûr, fou à lier; s'il n'est pas coupable de cette absurde violence, que penser de ses accusateurs? Enfin, nous en saurons peut-être davantage quelque jour, mais c'est toujours une histoire qui a l'air de venir du fond de l'Orient. Les premières séances des Cortès ne sont pas non plus très calmes et nous avions tort de croire que ce pauvre pays était un peu rasséréné. Vous avez bien raison de vous mettre à cultiver la philosophie, et je suis fâché d'apprendre que M. T. est un adversaire de la philosophie ; il est vrai que c'est aujourd'hui la grande mode. Il faut lui lire la fin de l'indroduction de M. de Rémusat. Ce n'est pas que je ne m'explique ce découragement des sciences métaphysiques. On

1. M. Olozaga, alors premier ministre, était accusé d'avoir voulu employer la violence pour faire signer un décret à la jeune reine Isabelle. Il perdit sa place et se réfugia à l'étranger.

s'était imaginé, au dix-huitième siècle, qu'au moyen de la philosophie on chasserait sous peu, et à tout jamais, le mal de ce monde; on est étonné que nous ayons encore de temps en temps la fièvre et la migraine. A présent, on croit que les sciences physiques vont renouveler le monde, et on en verra le bout, comme de la philosophie.

La chambre des députés commence-t-elle à s'éveiller ? Entend-on déjà les bruits sourds qui précèdent les éruptions des volcans ? Ai-je tort de croire que vous aurez la session la plus paisible du monde ? Je ne pense pas qu'on soit assez résolu pour mettre à la porte ceux qui vont saluer un autre roi que le nôtre. Vous disputerez-vous sur l'Église et sur l'État ? Les esprits ne sont pas tournés à ces hardiesses-là. Vous causerez donc dans la salle des conférences, et vous lirez les nouveautés que M. Beuchot vous procurera ; vous irez voir les *Bâtons flottants* et si M. Berryer parle bien, vous l'applaudirez. Quand je dis *vous*, ce n'est assurément que par cette figure que nous nommons *communication dans les paroles*, car je sais que votre *vous* à vous est autrement disposé. Savez-vous si tout le tapage est fini au cours de M. Rossi? Le Français n'aime pas que les gens de talent soient bien placés. Il trouve probablement que, quand on a de l'esprit et de la science, c'est bien suffisant et qu'il faut donner des places comme consolation à ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre. C'est bien du bruit, d'ailleurs, pour un titre de doyen, qui ne semble pas une insigne faveur et qui donne, je crois, à peu près exclusivement du tracas et de l'ennui. Ce qui m'a donné de l'ennui, c'est ce livre de M. de Custine, sur la Russie; défiez-vous de ces quatre volumes. Quoi qu'on en dise, à tout prendre, il vaut mieux lire Homère; sans

comparaison, j'ai repris le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine; on voit pourtant assez distinctement les lieux, quand on écarte cette forêt d'épithètes au milieu de laquelle il marche.

J'espère bien ne pas passer longtemps dans ce froid et vous aller revoir bientôt.

## XIV.

### A M. RAULIN.

Broglie, mardi 12 décembre 1843.

Mon cher ami, voilà bientôt la fin de mon séjour ici. On ne sait jamais ce qu'on veut. Je serais bien aise d'être à Paris, et j'aimerais fort aussi à n'y être pas. Pourquoi je désire d'être à Paris, vous y avez une assez grande part pour vous en douter, et puis, avec cette stupide disposition à l'hypocondrie, je n'aime pas non plus à être au milieu des grands bois avec des communications si difficiles; mais, d'un autre côté, à Paris, les gens dont on ne se soucie presque pas vous boivent, comme les cousins, le meilleur de votre sang. On a à faire, à Paris, une foule de choses qui seraient faites si on n'y était pas, c'est-à-dire une foule de choses que personne ne vous demanderait de loin. On a fait une satire sur les embarras matériels de Paris, il reste à en faire une, en beaux vers, sur les embarras sociaux. Ces beaux vers, je ne les ferai pas; peut-être que vous non plus vous n'y réussiriez pas du premier coup; ce ne sera pas davantage M. de Lamartine ni M. Barbier; peut-être bien que M. de Musset ferait mieux, mais enfin

j'enrage de revenir à Paris, et j'ai envie d'y revenir. Telle est la contradiction et la malice de cœur d'un pauvre diable habitant la Normandie. Cherchez dans saint Jean Chrysostome s'il n'y a pas quelque chose qui s'applique à ce fait particulier.

Je vois avec plaisir que vous avez pris du mauvais côté les discours du comte ***. Si le jeune écrivain entre en paradis, ce ne sera pas par la porte où passent les âmes humbles et pacifiques. Ce ne sera pas non plus par la porte aux esprits droits et simples. Avec ses airs délibérés, il pourra bien se faire qu'on lui fasse croquer le marmot dehors avec beaucoup de philosophes orgueilleux dont il n'a pas le talent.

Je suis bien aise que vous soyez content de la Vierge qui vient de si loin. La pauvre femme a déjà vu pleurer bien des gens probablement; elle a vu passer les troupes d'Ibrahim; elle a vu passer de pauvres jeunes Grecques, plus belles qu'elle, emmenées à Constantinople en esclavage; elle a entendu le canon de Navarin; elle a dormi pendant des siècles au fond de quelque église autour de laquelle on vivait, on se mariait, on mourait sous le bâton des Turcs. A-t-elle fait quelque miracle pour la triste postérité de Philopœmen? J'aime à le croire aussi. Piscatory fait humainement des miracles. Il se conduit merveilleusement et son influence est excellente. C'eût été dommage qu'il restât à enrager dans la chambre des députés. C'est Dieu qui faisait faire à ses électeurs cette grande sottise de ne pas le renommer... Si les électeurs de Piscatory eussent été des gens sensés et reconnaissants, Piscatory ne serait pas là à si bien faire. N'allez pas en tirer des conséquences extrêmes, ni faire de vous-même, mon cher ami, des sottises en pensant que cela aidera peut-être quelqu'un à faire

de grandes choses. Vous avez l'esprit si rigoureux que l'on a peur de ce que l'on vous dit... Il serait mieux de ne rien faire absolument.

Adieu, mon cher ami, écrivez-moi avant que je parte. Une lettre qui arrive le matin quand le givre couvre tout ce qui est devant mes fenêtres fait fondre cette gelée et dissipe les brouillards. Je parle de vos lettres et non de toutes les lettres, car j'ai toujours eu horreur de l'heure de la poste, qui vient souvent, à bride abattue, vous apporter de mauvaises nouvelles ou des désagréments. Quand j'ai reconnu votre écriture, je suis comme si je croyais rencontrer des voleurs sur le grand chemin et que je reconnusse un ami qui aurait un bon château dans le voisinage, où l'on soupe auprès du feu et où l'on cause tard de toutes choses.

Bonjour encore. Je salue les Muses et tous vos saints, et en particulier la petite Byzantine.

## XV.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, vendredi 19 janvier 1844.

Mon cher ami, je comptais t'envoyer un grand récit de la défense héroïque des légitimistes à la tribune, mais comme il n'y a pas eu de défense, c'est à peine si l'on peut en faire un magnifique récit. Pour M. Guizot, dans cette affaire, il a paru à tous ceux qui l'ont entendu, au comble de la perfection pour la gravité, la mesure, la hauteur, et un certain dédain superbe qui n'était pourtant pas blessant pour les personnes.

J'ai entendu dire hier que, malgré une si grande défaite, on veut proposer un amendement qui retranche le mot *flétrir*, mais *quod scriptum est, scriptum est*. Avant-hier, M. Thiers a traité d'autres sujets. Il n'a pas eu un très grand succès. On a pourtant trouvé cette conversation facile et agréable. M. Duvergier était dans la joie de son cœur ; il ôtait et remettait ses lunettes à chaque minute, et suivait avec anxiété le progrès du discours, battant la mesure de cette harangue qui a peut-être été faite pour sa satisfaction personnelle. Il s'agitait durant la réplique de M. Duchâtel que je trouve bien faite ; il donnait des notes à M. Thiers pour la réplique, enfin, il semblait servir sa messe ; il sonnait de toute la force de sa sonnette, et disait de tout son cœur : *et cum spiritu tuo*... M. de Tocqueville accusait hier le gouvernement d'ennuyer la France ;

> L'abbé Trublet prétend que je l'ennuie,
> La représaille est juste.

On avait un froid de chien pendant son violent discours. M. Villemain a réchauffé un peu l'Assemblée. En tout, il n'y a nulle part grande ardeur. On a beau mettre toutes les voiles au vent, il n'y a point de vent. Tout dort et l'armée et les vents. Je te conseille de prendre ton plaisir dans les agitations des Cortès et de n'attendre rien d'ici.

Je dois te dire que des gens qui t'écrivent faisaient l'autre jour une dissertation sur ce qu'il ne fallait mettre dans des lettres pour Madrid ni faits, ni idées. Point de faits, parce que les journaux te les donnent tous ; et point d'idées, d'abord parce que tu les as toutes, mais aussi parce que les idées se fanent dans un voyage de deux cents postes. J'ai écouté cet entre-

tien avec plaisir, après tout, me rendant ce témoignage qu'il n'y a ni faits, ni idées, dans tout ce que je t'écris.

## XVI.

### AU MÊME.

Paris, dimanche 28 janvier 1844.

Eh bien! mon cher ami, on ne t'écrira que le lundi, puisque tel est ton désir. On vous écrivait, comme à l'ordinaire, par le courrier de vendredi, mais on a brûlé sa lettre, qui n'aurait plus été présentable trois jours après. Ce n'est pas que mes lettres aient un grand air de jeunesse, et, comme les personnes laides, elles pourraient fort bien vieillir sans trop changer.

Nous avons eu ici, vendredi, un bel orage constitutionnel. Il n'était pas à la plus grande gloire des gouvernements libres. Ceux qui ont assisté à ce beau spectacle disent que rien ne ressemblait à une meute de chiens de bouchers comme l'élite de l'opposition hurlant contre M. Guizot. Il fallait voir l'indignation vertueuse de M. Joly. Enfin, la sainte cause de la morale a pourtant succombé et le lion a fait taire les chiens. Vraiment, il paraît que M. Guizot a été très beau. Les journaux n'ont rien rendu du bruit de cet ouragan. Le lendemain, samedi, tout était rentré dans le calme. M. de Lamartine a endormi tous les flots en colère et, à la place des flots, je me serais endormi aussi. M. de La Rochejaquelein donnera-t-il sa démission ? Il me semble qu'il ne peut pas s'en dispenser, et j'ai idée qu'il n'en fera rien. Ses pauvres collègues ne sont pas tous en mesure non plus de se faire réé-

lire ; plusieurs resteraient probablement sur le carreau, et il n'est pas agréable de rester sur le carreau avec son dévouement. Du reste, je vois aujourd'hui bien des personnes tout épouffées de la signification un peu brutale de ce verbe *flétrir*. Il est possible qu'on pût mieux choisir parmi les trente mille mots du vocabulaire. Il faut même qu'il ne vaille pas grand'chose puisque M. Ducos qui, dit-on, l'avait introduit dans la phrase de la commission, a voté bravement contre, en définitive. On ne peut pas être plus discipliné.

Tu n'as pas idée de la splendeur des *jeudis* de ta sœur. Les *lundis* ne sont pas moins beaux. Ton père dit, vers huit heures et demie : « Tant mieux ; il ne viendra personne, » et, à dix heures, on étouffe et on s'étouffe ; les chambres, les armées de terre et de mer, les cours royales, la cour de cassation ; et pourtant on cause et ce n'est point ennuyeux.

## XVII.

### AU MÊME.

Paris, dimanche 4 février 1844.

Je t'ai envoyé hier M. de Ravignan. Il est parti dans le même paquet que la *Revue des Deux Mondes*. Ils se mangeront probablement en chemin... Je ne sais pas bien ce qui a brouillé le gouvernement et la *Revue des Deux Mondes*. Ce sera sans doute quelque point de haute métaphysique, sur quoi on n'aura pu s'entendre... A propos de métaphysique je te trouve bien dur pour cette pauvre philosophie... Tu dis qu'on ne

découvre jamais rien en philosophie... Veux-tu bien te taire et ne pas dire de ces *vilaines bêtises*... Je ne sais trop que te répondre sur le débat entre M. de Montalembert et M. Michelet. Sur de telles hauteurs, la tête se trouble et l'on ne peut jouer avec de tels noms. Pour M. de Rémusat, il ne pense pas à toutes ces disputes. Il vit dans la solitude du cloître et s'entretient avec Abélard sur les catégories d'Aristote; il s'efforce de raconter la philosophie du moyen âge, sans lui donner rien des temps modernes et rien de ce que le moyen âge ignorait de la philosophie ancienne. Ce tableau a le genre d'intérêt d'un vieux portrait qui reprend l'air des vivants quand on enlève habilement la couche de poussière et de fumée qui le couvrait. Cette scolastique n'est pas si méprisable qu'on l'imagine à la première vue; avec son appareil bizarre, elle s'inquiète pourtant bien des vrais problèmes. Elle poursuit les mêmes papillons que nous poursuivons aujourd'hui; seulement, la gaze est mal agencée et un peu trouée et les papillons s'envolent plus souvent. M. de Rémusat me semble avoir mieux fait sur Abélard que M. Cousin sur Platon dans ses arguments. On voit que Platon a passé quelque temps à Paris et qu'il a causé en Sorbonne avec M. Cousin. L'Abélard de M. de Rémusat (j'entends celui des gros mémoires sur la scolastique) n'a pas vu autre chose que le couvent de Saint-Gildas en Bretagne, avec sa très sombre bibliothèque qui n'a de vue que sur la mer. Voilà presque une dissertation. Il est vrai que tu m'y encourages. Ne me dis-tu pas : *Vos idées seront* bien venues, car il y a ici une vieille actrice dont on applaudit les *minauderies à outrance*? Tu vois que je cède à ces encouragements.

As-tu là le Don Quichotte? Ne le trouves-tu pas

comme moi, qui ne l'ai lu que dans la traduction, très supérieur à tout pour le sérieux du dialogue ?

## XVIII.

### AU MÊME.

Paris, dimanche 17 mars 1844.

Mon cher ami, le morceau sur le conseil d'État part avec le courrier qui te porte la *Revue des Deux Mondes*. Il y a dans cette *Revue* un petit récit de M. Mérimée qui m'a fait souvenir d'une grande course que nous avons faite au cap Misène le 1er janvier 1840, et où l'on a agité toutes les questions de la philosophie à propos d'une petite nouvelle de madame Sand. Aujourd'hui, on ne dispute plus guère, et les harpes suspendues languissent tout à fait détendues. Quoi qu'il en soit de ce petit conte de M. Mérimée (lequel conte ne me frappe pas tant que *Colomba*), toujours est-il que M. Mérimée est de l'Académie française. C'est toute une campagne que cette élection de M. Sainte-Beuve et de M. Mérimée. D'abord, tous deux avaient passionnément envie d'y entrer et en convenaient de fort bonne grâce ; même M. Mérimée avait tiré le sort dans Homère, ouvrant le livre au hasard et prenant le premier vers de la page comme un présage sur son élection. A présent qu'il est élu, tous les vers prennent un sens parfaitement clair en faveur de sa nomination. M. Sainte-Beuve séchait sur pied, et il eût fallu être bien méchant pour ne pas lui donner sa voix. Ces méchants se sont rencontrés en assez grand nombre, quoique, heureusement, en minorité. Ceux

qui savent que la colère des rois est comme celle du lion, ont voté pour M. Vatout; M. Mignet a d'abord été pour M. de Vigny contre M. Sainte-Beuve. Je ne sais où il a été chercher son admiration pour cet auteur poudré, frisé et musqué d'*Eloa*. Il entrera néanmoins à la première vacance, ce chantre d'*Eloa*. Pour M. Molé, il a été parfaitement bien pour les bons choix et n'a pas bronché devant la colère du roi.

*Quantum mutatus ab illo*
*Hectore.*

Nous aurons donc six beaux discours d'ici à six semaines. M. Saint-Marc Girardin travaille à force à la gloire de M. ***, qui ne l'aide guère, le pauvre homme! On dirait qu'il est encore vivant. Ces trois dernières élections de l'Académie française déplaisent mortellement au parti qui, dans l'Institut, s'intitule le parti des hommes de lettres, par opposition à ce qu'ils nomment le parti politique. Ils prévoient que, dans un avenir prochain, on ne verra plus dans l'Académie que des hommes connus ailleurs par leurs travaux. Enfin, on ne sera plus chez soi; on ne pourra plus se lire de petits vers au coin du feu. M. Dupaty, M. Étienne, M. Scribe, sont douloureusement affectés. Ah! il va falloir que M. Sainte-Beuve se mette sur son beau style dans son discours. Il faudra qu'il taille ses diamants selon les règles du clivage, et qu'il coupe de droit fil les cheveux qu'il coupera en quatre; mais, qu'il écrive plus ou moins naturellement, il n'en a pas moins beaucoup d'esprit et il est très heureux d'être nommé. Je comprends le plaisir qu'on peut trouver à s'appeler *membre de l'Institut*. En vieillissant, on se rabat sur les lieux communs de ce

3.

monde, et l'on retombe sous le *consensus omnium*. Au fond, comme la grande estime qu'on fait de soi-même en commençant de vivre s'affaiblit progressivement, il est simple qu'on finisse par s'en rapporter plus volontiers aux autres. Je demande donc instamment toutes les dignités et toutes les distinctions de cette terre, et si tu peux me les envoyer par le prochain courrier, tu me feras grand plaisir. J'ai dit adieu à l'espérance, et je demande des titres, des fauteuils dans les académies. N'est-ce pas là la forme de la mélancolie et du découragement aujourd'hui? *Un asile d'un jour, pour attendre la mort*, c'est-à-dire une place à l'Académie française, et la Chambre des députés, et le conseil d'État.

M. d'Estourmel, non pas M. Alexandre, mais M. Joseph d'Estourmel, vient de publier le journal de son voyage en Orient. Avec ma rage de voyages (de voyages qu'on lit au coin du feu, s'entend), je me suis jeté sur ces deux volumes à peu près in-4°, ornés d'une immense quantité de dessins qui doivent être ressemblants, car ils ne sont pas des plus beaux. Le texte n'a rien du faste oriental qu'on peut trouver chez Babin, le marchand de costumes, ou chez M. de Lamartine. Il raconte simplement et ne redit pas ce qu'on a redit cent fois. Il est plein de petites anecdotes comiques et dites avec esprit. Ainsi, à Corfou, il propose à un certain Démétrius, qu'il a pris pour le guider à travers l'Orient, et qu'il croit très pieux parce qu'il s'est donné pour le fils d'un papa grec : *Je lui proposai d'aller à la messe, mais il me répondit qu'il la connaissait.*

Louise est toute fière d'avoir reçu récemment une lettre de toi. Elle se désolait, hier, de ne pas jouer, suivant son idéal, le rôle de *Victorine*. Je l'ai trouvée

toute rêveuse au coin de son feu et dans les transes d'une répétition qui se préparait pour le soir. Il n'était encore que cinq heures. Othenin est arrivé de la Chambre, et, sans mot dire, il a sonné, a fait signe à un domestique de repousser son bureau au fond de la bibliothèque. On a rangé les chaises, et, comme un homme accoutumé à ne faire que cela, il s'est mis en scène, sa femme a tiré son mouchoir de poche, a pleuré comme pleure Victorine, et moi qui comptais avoir des nouvelles de la Chambre des députés, j'ai appris que le fils du Philosophe sans le savoir allait se battre en duel. Ne reviendras-tu point pour assister, vers le mois de juin, à la première représentation qui aura lieu dans la grange de Saint-Presles, près Gurcy?

Ah! ce sont les traits généraux et communs qui te frappent dans les choses! Tu prends la bonne part, et tu nommes cela un défaut, pour qu'on te la laisse sans contestation. Monsieur est comme un beau jeune homme de la Grèce héroïque traversant les pays barbares. C'est le même principe qui fait que Louise se contente du pauvre petit rôle de Victorine dans la pièce en répétition, et elle le joue parfaitement quoi qu'elle en dise.

Pour M. Mérimée, il n'a encore publié qu'*Arsène Guillot*. Il doit donner prochainement deux volumes qui iront de la guerre sociale à la conspiration de Catilina, je veux dire jusqu'à la défaite de Catilina. Ce serait le cas de faire une petite nouvelle sur Catilina et quelque belle dame romaine. Le temps y prête; tout le monde avait ces jours-ci des passions académiques. La cuisinière de M. Mérimée (de l'âge de madame Blanchard, entendez-vous) a fondu en larmes en entendant qu'il était élu.

Bonjour, mon cher ami, je te croyais revenu d'Aranjuez.

## XIX.

### AU MÊME.

Paris, 1er avril 1844.

Un vrai 1er avril. Un joli soleil, un air doux, un gros rhume, et le marronnier qui va demain ouvrir ses boutons, et ta lettre qui arrive tôt, depuis qu'elle part tard. Tu viens donc de passer des jours de fête, c'est-à-dire des jours de tribulation, comme dit l'Ecclésiaste, qui dit très bien. Ces journées passées avec l'uniforme jusqu'au cou, comme tu dis, ne laissent pas un bien agréable souvenir; c'est d'elles qu'on peut dire qu'elles passent lentement et sont vite oubliées ; sauf que dans vingt ou trente ans d'ici, à propos de quelque révolution d'Espagne, tu seras bien venu à raconter avec détail à tes petits-enfants que la reine d'Espagne étant allée au-devant de sa mère à Aranjuez, etc. Enfin, *et olim meminisse juvabit.* La Providence s'est arrangée pour que plus tard nous prenions plaisir à nous rappeler tout ce qui a été ennuyeux ou pénible dans le présent. Dans un récit, on est bien aise d'avoir couru des dangers dont il n'est pas probable que nous puissions nous tirer ; bien aise d'avoir eu une maladie mortelle pour tout autre; bien aise d'avoir été en prison sans feu, sans lumière, sans pain et sans livres (je remarque que, sans lumière, les livres importent peu); enfin, bien aise d'avoir souffert, et quiconque nous contesterait la

moindre aggravation de souffrances serait mal venu. Il y a quelque chose de singulier caché au fond de cette disposition, et si M. Garnier ou M. Damiron ne font bientôt un traité sur ce point, je le ferai moi-même; peut-être qu'après il me sera doux de me souvenir que mon traité a fait bâiller universellement, *et olim meminisse juvabit*. Ce demi-vers devrait être aussi célèbre que le *non ignara mali*, mais *habent sua fata versiculi*. Quant à l'Italie, vous avez tort de comparer le souvenir qu'elle vous laisse à un vieil habit qu'on retrouve tout joli parce qu'il a longtemps dormi dans une armoire. Vous la trouvez belle aujourd'hui parce que les lignes du cap Misène, de Sorrente, de Pouzzoles étaient alors tout obscurcies par l'immense désir que vous aviez d'être licencié en droit un an plus tôt. A présent que ces nuages qui vous cachaient l'horizon sont passés, cette terre vous apparaît dans sa sérénité. Il suffit de la cheminée de la cuisine pour cacher les plus beaux paysages.

## XX.

### A M. A. W. SCHLEGEL.

Paris, 3 mai 1844.

Nous venons d'avoir à l'Institut une séance où M. de Rémusat a lu, sur les origines de la littérature française, un morceau plein d'esprit et de vues qui aurait certainement mérité votre intérêt. Les deux volumes qu'il a publiés sur la philosophie, il y a deux ans, sont-ils tombés sous vos yeux? Il a un esprit très rare, et c'est grand dommage que cet esprit soit

plongé dans cette poussière des batailles parlementaires. Aurez-vous lu le grand discours par lequel M. Cousin a ouvert le débat sur l'instruction secondaire? La pauvre philosophie est poursuivie pour le quart d'heure par une demi-douzaine d'esprits de travers qui la prennent pour un chien enragé. Ce qui est certain, c'est que, en traquant le chien le plus doux, on finit par le rendre méchant.

Voulez-vous bien me permettre de vous dire que vous me traitez fort mal? Vous me refusez toute conversation sur les sujets de philosophie et de littérature. Mon admiration très sincère et déjà bien ancienne mériterait, en bonne justice, un traitement plus doux. Vous avez la bonté de me dire, il est vrai : « Venez à Bonn et je vous répondrai sur tous les sujets », mais il est cruel de dire à un pauvre homme qui ne peut pas faire dix lieues sans être fort souffrant : « Je ne vous dirai rien, si vous ne faites cent cinquante lieues au grand galop de la malle-poste. » Je me recommande donc à votre infinie miséricorde.

Mille tendres respects.

## XXI.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, lundi 3 juin 1844.

Enfin te voilà revenu en Espagne après avoir revu un petit bout de la belle robe verte de la France. Il n'est pas certain que tu aies bien fait, s'il est vrai, comme le disait une belle dame, qu'il ne faut jamais quitter son mari parce que cela fait trop de peine de

le revoir. M. Mercier a dîné ici hier. Il a entendu parler exclusivement du *Philosophe sans le savoir* et du *Misanthrope*, sans paraître s'ennuyer de cette conversation un peu ésotérique. Ton père a causé d'Espagne avec lui, et pas seulement sur le mode interrogatif dont il ne faut pas abuser avec ceux à qui l'on ne veut pas faire de peine. M. Rossi a bien dormi un peu, mais avec un demi-sourire aimable...

Si tu as couru la poste ces jours-ci, tu dois trouver que l'on voyage aussi joliment dans les Chambres. On a parlé de tout l'univers. C'est bien le cas aujourd'hui d'appeler *géographes* les gens ennuyeux. M. Thiers a croisé deux jours devant Montevideo ; il a tiré avec un emportement extraordinaire tous les canons de sa frégate. M. Guizot est venu dessus comme un grand vaisseau à voiles, et il a éteint le feu et coulé le bâtiment ennemi avec une précision de manœuvre remarquable. Cela ne veut pas dire que je trouve si simple l'abandon qu'on fait de tous ces pauvres diables de Français turbulents et guerriers qui font le sabbat à Montevideo. J'ai idée que nous respectons un peu trop le droit des gens avec ces gouvernements à moitié sauvages. Il est peut-être nécessaire de les battre de temps en temps pour les accoutumer au respect. Il est vrai que M. Mercier dit que quand on les a bien battus, ils tiennent comme une victoire qu'on cesse de les battre, et qu'ils n'en prennent que plus d'insolence ; auquel cas il n'y a certainement pas de remède. Il n'y aura plus de grande politique, c'est à-dire plus de bavardage dans cette session. On va faire des chemins de fer et enfin la cuisine du pays, car ce n'est pas tout de parler et il faut finir par dîner...

Je vois dans la cour de madame d'Haussonville des

voitures qui font penser à l'attirail du *Roman comique*. Il part tous les jours des barbes et des perruques par la diligence. J'ai vu deux répétitions par le trou de la serrure. On joue vraiment bien. Ces répétitions ont été faites devant M. le préfet de police qui a pleuré, s'il vous plaît, au *Philosophe sans le savoir*. On ne saurait être plus en règle avec le gouvernement que n'est cette troupe. Il s'était donc glissé quelques spectateurs à ces répétitions de vendredi et de samedi. Le succès a été complet. On peut donner dès à présent un ordre de début à M. de Rémusat ; c'est un grand acteur. Pendant qu'il joue la comédie, je lis ses dissertations sur la Trinité et sur la querelle entre Abélard et saint Bernard. On ne se douterait pas que c'est la même personne. Ces mémoires ne sont point agressifs. Il s'est fait théologien ; il examine les moindres nuances avec le sérieux et aussi la sincérité d'un docteur de Sorbonne. Il n'y a point d'arrière-pensée ; ce pourrait être un livre d'édification. T'ai-je dit que je m'étais repris de passion pour les lettres de Cicéron ? L'occasion est que j'en ai trouvé une édition *variorum* d'une grande propreté qui ne m'a coûté que seize francs. Moyennant seize francs, je me suis lancé en Italie à la fin de cette pauvre République romaine. Je me plais extrêmement dans ce monde-là, mais je ne puis comprendre ceux qui disent, après une lecture rapide dans une traduction, que ces lettres de Cicéron sont plus intéressantes que les lettres de madame de Sévigné. C'est bon pour montrer qu'on s'intéresse aux grandes choses et à la grande politique. Il y a tant de poussière là-dessus, que, si on ne regarde longtemps, si on ne frotte avec soin chaque pan de muraille, tout est gris, triste et indistinct. Seulement, peu à peu, on retrouve le dessin primitif ; on voit la couleur des ara-

besques des maisons de campagne; les arbres tombés se relèvent autour des bâtiments; on retrouve Formies et Tusculum et la bibliothèque un peu sombre où Cicéron travaillait; les courriers apportent des nouvelles de la guerre d'Afrique; on reconnaît la grande figure un peu composée de Cn. Pompée; on entend le bruit de l'escorte de César qui revient comme un épervier au milieu d'une nuée de petits oiseaux qui s'enfuient; on croit voir passer Tullie, jeune, grande, et belle, et savante; et Terentia, avec son air grognon. Rien de tout cela ne se montre à la première lecture; il ne faut pas tant de peine à suivre madame de Sévigné à Livry, ni Racine dans son petit ménage.

## XXII.

### AU MÊME.

Gurcy, jeudi 13 juin 1844.

Lundi, qui est mon jour d'écriture, nous sommes partis de Paris à neuf heures du matin et nous avons couru la poste et le soir, grand spectacle. Ton père n'a passé ici juste que le temps de voir le *Misanthrope* et les *Caprices de Marianne* et de s'en retourner de nuit afin d'arriver mardi de bonne heure pour la commission de la loi sur les colonies. Il a emmené M. de Sahune, que la voix publique et aussi les voies publiques réclamaient impérieusement, car il fallait voter pour le chemin de fer de Strasbourg et la nomination du rapporteur dépendait de sa voix; je pourrais dire *de la sienne*, si j'étais de l'Académie française. Tou-

jours est-il que le pauvre garçon est parti tout incertain de savoir s'il reviendrait pour jouer le *Vicomte de Jodelet* et après avoir joué très bien dans les *Caprices de Marianne* le rôle de *Tibia,* où il est à mourir de rire. M. de Bourgoing me dit qu'il t'écrit dans le plus grand détail toute la pompe de ces lieux et toutes ses observations sur le jeu de chaque acteur dans la représentation de lundi dernier. Il s'acquittera mieux que moi de ce fragment d'histoire de la Comédie-Française, d'abord parce qu'il peut montrer le derrière des coulisses. S'il ne te dit rien de lui-même, je lui dois rendre justice, et il a bien joué son petit rôle de Basque; on avait beaucoup prétendu qu'il ne savait pas ce rôle, mais ce sont de mauvaises plaisanteries des Gaussin et des Clairon de l'endroit qui ont de grands airs avec *les utilités.* As-tu lu ces *Caprices de Marianne?* Ce n'est pas une pièce bien raisonnable, et j'aurais cru que cela tomberait tout à plat et que, de plus, les faibles seraient extrêmement scandalisés de l'étrange témérité du langage; mais non. Madame Foy a une charmante figure, un peu tragique, et rien de ce qu'elle dit ne peut être pris en mauvais sens. M. de Rémusat a mêlé un peu de philosophie platonicienne à l'épicuréisme dévergondé de son personnage, et tout a bien tourné. J'espère que les journaux voudront bien ne pas disserter sur ces amusements de Gurcy. Ta sœur a été charmante dans son rôle de Célimène. Tout ce peuple d'acteurs vit paisiblement dans la meilleure intelligence et sans rivalité d'amour-propre. Cela est bien rare dans des gens de cette classe; mais, pour le moment, ils sont très inquiets, et, pendant que je t'écris, j'entends dans toutes les chambres un bruit comme celui que font les abeilles

quand on a jeté de la poussière dans leur ruche. Il vient d'arriver une lettre de Sahune annonçant que la commission dont il fait partie n'aura probablement pas nommé son rapporteur avant vendredi ; or, vendredi, c'est le grand jour. Point de Vicomte de Jodelet, partant plus de joie. Comment faire? Les gens de Paris et de Provins, et de Donnemarie, et ceux qui habitent vers les forêts de Bois-Boudrant, et ceux qui habitent Sigy, bâti au bord des eaux, et ceux qui habitent Chamarande, couvert d'ormes touffus, tout ce beau monde n'en viendra pas moins. Ils ne se doutent point qu'il n'y a pas de Vicomte de Jodelet, à l'heure qu'il est. On verra arriver dans des tourbillons de poussière les voitures de M. Casimir Perier, du duc de Valençay, de M. de Greffulhe, de M. de Talaru et point de Sahune, c'est-à-dire encore point de Jodelet. On va essayer de faire un vicomte de Louis de Sainte-Aulaire ; il s'y prête de bonne grâce, mais ces rôles ne s'improvisent pas en vingt-quatre heures; enfin, c'est une scène de désespoir. Je prodigue autour de moi les consolations de l'amitié, mais tout cela ne ressuscite pas le Vicomte de Jodelet. Le gouvernement représentatif est odieux. Il crée des devoirs factices qui empêchent de s'acquitter des devoirs véritables, et tout cela pour le plaisir de représenter l'arrondissement d'Ussel. Qu'importe-t-il à un homme à la fin de sa vie d'avoir été député d'Ussel?

Enfin, on te dira par un autre courrier comment auront fini ces grandes scènes... M. de Rémusat est ici particulièrement bon enfant. Tout l'amuse; il est toujours prêt à aller, à rester, et cela avec entrain. Nous parlons un peu du temps et de l'espace dans l'intervalle des répétitions. Je vois avec chagrin que la notion de temps s'est affaiblie dans son esprit, et il

tournerait volontiers à croire que là où il n'y aurait rien, le temps perdrait ses droits à l'existence. Je n'ai jamais vu que les gens qui méprisaient l'idée du temps tournassent bien.

Adieu, mon cher ami ; je t'écris sur une table si basse, dans une petite mansarde si étroite, que j'ai la main tout engourdie, et que j'étouffe un peu. Il faut souffrir pour voir la comédie.

## XXIII.

### AU MÊME.

Gurcy, 19 juin 1814.

Mon cher enfant, tu n'as pas dû t'attendre à une grande exactitude ces jours-ci. On a vécu toute la semaine dernière à l'imitation du *Roman comique*. Tous ces chants ont cessé. Je ne me doutais pas que l'on pût éprouver un peu d'ennui de n'entendre plus le bruit des coulisses. J'avais, en vérité, pris quelque goût à ce train : voir beaucoup de monde et ce monde en l'air tout le jour ; parler sans suite, rire de rien, souper à minuit, se coucher à deux heures du matin, tout cela a son agrément. Enfin, l'inondation est finie, l'eau est rentrée dans son lit et la vie court sans bruit à l'ombre des bois. Tous les gens qui étaient ici ont été parfaitement aimables. Il n'y a pas eu, au moins que je sache, une piqûre d'amour-propre ; pas le plus petit nuage. M. de Rémusat a charmé tout le monde par l'entrain de son esprit. M. de Bourgoing t'aura dit tout le détail de la campagne. Il n'avait pas l'air d'y prendre un grand plaisir, mais sans une

nuance de mauvaise humeur. Étienne était plus en train, mais tous deux très aimables, chacun à sa manière. M. Raulin m'écrit que la *Presse* a fait un feuilleton sur le ton du ravissement. L'enthousiasme vaut encore mieux que la critique, mais rien vaudrait mieux que l'enthousiasme d'un feuilleton. Il y aura bien encore quelques éclaboussures d'éloges dans un journal ou dans un autre d'ici à quinze jours, et puis ce sera tout, et le feu d'artifice rentrera dans l'obscurité. Ç'a été en tout un petit plaisir bien conduit et qui n'a pas rapporté de chagrin ; c'est tout ce qu'on peut demander... Que d'explications sur cette comédie de Gurcy ! Si tu retrouves ma lettre dans dix ans et que tu la relises comme on fait d'un vieux journal, tu n'y comprendras plus rien et peut-être même que tu n'y comprends déjà pas grand'chose. Pendant que j'écrivais ceci, on m'apporte le feuilleton de la *Presse* sur la société dramatique. Il est bienveillant... On y dit qu'au grand étonnement, à la grande stupéfaction de tout le monde, il s'est trouvé que, dans cette société doctrinaire, il y avait de l'esprit, de la bonne grâce et de la politesse. Voilà ce qu'on fait quand on veut louer les gens avec délicatesse : « *On m'avait dit que vous n'étiez qu'une bête, mais je vois qu'il n'en est rien.* »

On a beau dire ce qu'on voudra des mœurs des comédiens, ce sont de braves gens. Bonjour, mon cher ami.

## XXIV.

A M. RAULIN.

Gurcy, 21 juin 1844.

Vous en prenez tout à votre aise. Vous remplissez paisiblement vos devoirs de famille, tandis que les autres suent sang et eau pour s'amuser. Écrivez-moi donc. Je comprends la mélancolie qui vous prend en rompant avec tout le passé de Reims. Avez-vous jamais vu une maison démolie quand les gros murs sont encore debout ? Il n'y a rien de plus triste au monde. On voit sur ces murs tout le dessin de la maison ; des lambeaux de tapisserie marquent la place des chambres; on reconnaît les détours que suivait l'escalier et la route de la fumée dans le foyer à présent renversé. Le vent passe et repasse dans cet espace vide; bientôt la pluie effacera ces dernières marques de la vie, et vous n'y reconnaîtrez plus votre lieu, comme dit l'Écriture. Ainsi s'envolent les familles. C'est encore bien heureux quand on va faire son nid ailleurs. J'espère bien, mon cher ami, que cette transplantation sera heureuse. Le monde va si singulièrement, les effets ont si peu de rapport avec les causes, qu'il ne faut pas trop toucher à rien, et qu'il est prudent de laisser faire de peur de se sentir responsable. A propos, j'aurais bien dû laisser aller la comédie et ne pas souffler. On prétend que j'ai mal soufflé. Non pas si mal que bien d'autres, mais pas trop bien non plus. On prétend que je passais mon temps à regarder les actrices au lieu de suivre

sur mon livre. C'est qu'en effet le métier de souffleur serait trop ennuyeux s'il fallait souffler. Quoi qu'il en soit, on ne m'a pas dit trop d'injures, et je me suis assez amusé ce jour-là. On a peur, de loin, du bruit et du mouvement; de près, on s'en trouve assez bien. Au milieu de vingt personnes, on est obligé à peu de chose et on se sent libre comme l'air. J'espère que vous aurez relu les *Caprices de Marianne* et admiré la belle scène de *Tibia* et de *Claudio*. Il y a seulement un petit nombre de choses sensées qui soient supérieures à cette profonde sottise. Je dis profonde dans tous les sens. La moitié du genre humain ne parle ni ne raisonne mieux que Claudio et Tibia; les uns, comme Tibia, n'enchaînent les idées que par les mots; les autres, ainsi que Claudio, ne voient partout que la pensée qui les domine et ne répondent jamais qu'à cette pensée, quoi qu'on leur dise. Ainsi, vous avez fait les honneurs de Saint-Cyr aux membres du conseil municipal? Votre conseiller démocrate m'a en effet tout l'air d'un bien brave homme. A moins d'un esprit supérieur, les gens qui ont des principes et qui désirent s'y conformer ont toujours la mine un peu bête à la première vue; ils sont attelés à de gros canons qu'on ne fait point tourner en un clin d'œil. Les hommes qui ne se soucient que d'eux-mêmes ont des mouvements tout autrement lestes, et, comme disent les gens du peuple : *Quand on n'a que soi, on n'a pas d'embarras;* mais un pauvre diable qui cherche la vérité peut paraître un peu emprunté. Je ne veux pas dire par là que tous les animaux d'une allure pesante recherchent la vérité; il y a même des bœufs vicieux, soit dit sans offenser la moitié des conservateurs et la moitié des bêtes qui hurlent contre la philosophie dans le présent âge.

Quelque chose de charmant, dans la *Revue des Deux Mondes*, c'est l'article de M. Ampère sur la Grèce. Il m'a dérobé les trois quarts de mon sujet sur la manière de peindre la nature, mais c'est bien fait, et je n'aurais pas si bien dit que lui. On croit, en le lisant, entendre chanter les cigales dans la vallée de Lacédémone et voir rouler les flots d'argent de tous les beaux fleuves de la Grèce. Il fait chaud aujourd'hui, l'air est assez léger, et, en posant le livre d'Ampère, je fus tout étonné de ne pas voir par ma fenêtre Salamine se bercer dans les eaux. Au lieu de Salamine, c'était là petite île où barbotent les canards et le cygne de la maison ; enfin, consolons-nous. Si nous n'étions pas du Nord, peut-être que nous ne sentirions pas si vivement cet Orient; il ne nous donnerait tout au plus que l'instinct confus de la patrie, lequel ne donne pas beaucoup à l'analyse. Albert m'écrit qu'il est à peu près tout le jour sur l'abîme, j'entends par là sur la rade. Il déjeune à bord d'un vaisseau anglais ; il dîne sur un vaisseau français. Il a pris goût aux gens qui commandent aux tempêtes, quand les tempêtes ne leur commandent pas. Il aura l'air d'un personnage de *Peregrine Pickle* à son retour. Peut-être ne savez-vous pas ce que c'est que *Peregrine Pickle?* Tant mieux ; vous m'en estimerez davantage.

Avez-vous lu le *Secret de Javotte?* C'est une petite nouvelle de M. de Musset qui ne vaut pas *Frédéric et Bernerette*. Si je connaissais cet homme, que je lui donnerais de bons conseils et comme je l'obligerais à marcher dans le sens de son talent! C'est pourtant un précepte bien facile à suivre que de marcher dans la direction qui fait le plus de plaisir et où on a le plus de facilité. Mais l'homme ne se sent vivre que quand il se contrarie. Les uns font la roue et se donnent la

discipline *ad majorem Dei gloriam.* Les autres veulent chanter dès qu'ils ne se sentent pas de voix. Vous pouvez me dire que c'est que l'homme aspire à tout, étant né pour l'infini, et qu'il veut naturellement de tout ce qu'il n'a pas.

## XXV.

### AU MÊME.

Gurcy, mercredi 27 juin 1844.

Mon cher ami, je ne sais plus où nous en sommes. Écrivez-moi. On ne sait où vous prendre.

Avez-vous entendu le bruit de la révolution du côté des mers de Grèce? Les pauvres gens ont voulu avoir une constitution, voyant que leur roi absolu n'avait rien des avantages d'un roi absolu. Le roi a promis la constitution et voilà encore un gouvernement constitutionnel. Le Parthénon va voir cette petite cuisine administrative dont la fumée noircira un peu ses colonnes. Je ne me figure pas bien ces noms grecs sous cette forme : *M. Thémistocle, député du département du Céphise,* et puis des bureaux de tabac pour l'arrondissement de Marathon ; les électeurs de Mantinée, de Leuctres, d'Argos, de Corinthe, c'est drôle. J'aimerais autant mettre une robe de mademoiselle Palmire sur les épaules de la *Vénus Victrix.* Mais on vit de bonne soupe et non de beau langage. Reste à savoir si la soupe constitutionnelle est une bonne soupe. Nous avons cru pendant vingt ans que le bouillon était nourrissant, et trop nourrissant, et en regardant

de près les chiens qu'on engraissait de cette gélatine, on a pu voir qu'ils maigrissaient à vue d'œil.

Vous avez à présent marié mademoiselle votre nièce. Vous auriez bien dû vous marier vous-même, mon cher ami. Vous seriez encore plus heureux que vous ne l'êtes en vous sentant secrétaire général. Vous auriez toutes sortes de petits chagrins, de petites inquiétudes, de petites querelles, de petits embarras. C'est là ce qui fait sentir la vie ; mais de glisser avec Platon dans le pur éther, au bruit des sphères célestes, cela fait tourner la tête et voilà tout.

Bonjour. Je ne sais ni qui vous êtes, ni où vous êtes, ni ce que vous pensez, ni ce que vous faites, ni ce que vous lisez, ni si vous regardez encore les figures d'Orcagna, ou si vous avez passé définitivement à la terre, c'est-à-dire à Raphaël, à l'Armide du Tasse, à l'Angélique de l'Arioste, en un mot, si vous êtes, comme Nabuchodonosor, tombé du haut de vos grandes pensées pour errer avec les bêtes des champs.

Je vous prie de m'orienter un peu.

## XXVI.

### AU MÊME.

Gurcy, 28 juin 1844.

Comment, mon cher ami, vous êtes donc livré à Tracassin? Il se sera dit : « Le voilà à Reims ; il a des affaires ; il faut aller et venir ; donnons-lui un rhumatisme et un médecin. Le rhumatisme agira au dedans, le médecin au dehors, et ce Raulin enragera. » Vous aurez pris froid en causant de l'Enfer et des excom-

munications, avec votre archevêque. Tâchez donc de n'être plus malade et écrivez que vous vous portez mieux. Vous pouvez être certain que toutes les églises de Paris vont faire dire pour votre rétablissement des messes en mauvaise musique, et les demoiselles de votre Paraclet vont consacrer à prier pour vous les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

Tout cela est bel et bon, mais je n'aime pas que vous ayez la tête faible. Je ne peux pas m'ôter de l'esprit que c'est pour avoir trop causé avec votre archevêque. Oui, sans doute, c'est M. Thiers qui fait le rapport (sur l'instruction secondaire). Où est le grand mal, je vous prie? C'est un des plus ardents catholiques que je connaisse. Personne n'admire plus que lui l'admirable organisation du catholicisme. Ne le lui avez-vous pas entendu dire cent fois? De plus, il n'aime guère la philosophie; il hait les idéologues, ne le savez-vous pas? Voilà bien des garanties pour ceux qui craignent qu'on ne brûle le Temple avec les torches de la raison.

Je ne sais rien de Paris, sinon que tous ces députés s'embarrassent les jambes dans les rails de chemin de fer. Il est certain que ce ne sont pas les règles de la géographie physique que l'on consulte pour déterminer la courbe des chemins de fer. Les lignes qu'ils décriront seront en raison directe du crédit de chaque député. Après tout, l'esprit qu'il y a dans Paris ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête et je ne crois pas que, sauf le préjugé reçu, il y ait la moindre différence entre le bavardage de Nevers et de Bordeaux et le bavardage de Paris. Je vous prie, cependant, de n'être jamais préfet, puisque je réside habituellement à Paris. Tout en vous écrivant ces sot-

tises, je suis toujours traversé par cette idée que l'on ne doit pas être malade. Consultez donc sérieusement. Je ne fais pas grand cas d'une douleur au genou qui vous empêcherait un jour ou deux d'aller à vêpres, mais il ne faut pas avoir la fièvre, ou bien traitez-la, et bien.

Mon dessein est de rester ici jusqu'aux premiers jours de juillet, à peu près le temps que vous comptez passer à Reims. Il n'y a plus trace de comédie ici. L'Église gallicane ne saurait qui excommunier. J'entends excommunier d'une excommunication de société, puisqu'il s'agissait simplement d'une comédie de société. Vous ai-je dit que je trouvais mauvais cet empressement que mettent les membres de l'Université à faire des visites à la commission antisacristine? Ils se donnent l'air de plaideurs. On fait des visites à son juge lorsqu'on a une affaire embrouillée, mais on ne fait pas de visites pour de pareilles questions. Socrate ne mettait point de cartes chez les juges des cours et tribunaux d'Athènes. Vous me direz que Socrate a mal fini.

Adieu, mon cher ami. Avez-vous des nouvelles et des rapports exacts sur la communauté que vous dirigez. Vous êtes le Singlin de ce Port-Royal, toutes choses égales ; mais n'ayez donc plus ce sentiment de fatigue et écrivez-moi que vous vous portez tout à fait bien.

## XXVII.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Gurcy, 1er juillet 1844.

Ici nous menons une vie fort paisible et que je trouve agréable. De lectures, je n'en fais guère de nouvelles. Te voilà donc retourné à lord Byron après avoir vainement essayé d'admirer Calderon et Lope de Vega. J'ai toujours eu, en lisant le peu de littérature espagnole à ma portée, un sentiment analogue à ce que tu éprouves. Je l'avais attribué à l'effet des traductions; je comptais qu'en vivant dans le pays on voyait prendre à cette littérature une signification toute nouvelle. Je n'aimais pas le Dante à la folie avant d'avoir vu l'Italie; j'y retrouve à présent comme l'écho de tous les bruits que j'ai entendus en Italie. A la vérité, quand on ne prend pas goût à un pays, ce qui le rappelle n'en devient pas plus aimable pour cela. Au bout du compte, nous sommes du Nord, et peut-être que l'Orient et le Midi, que nous aimons, est ce qui a passé par les imaginations du Nord. Il nous faut des lunettes bleues pour regarder ce soleil. Peut-être est-ce un tour de passe-passe de la critique moderne qui nous a fait croire que nous trouvons charmantes ces mœurs qui ne sont pas nos mœurs, et charmants ces goûts qui ne sont pas nos goûts ; mais, après tout, nous entendrons toujours mieux Shakespeare que Calderon et mieux Montaigne et Molière que Shakespeare. Ce que nous admirons très légitimement dans les grandes littératures du Midi, ce sont les belles esquisses de

l'homme et du monde; ils ont fait cela harmonieusement et plus hardiment que nous, aussi vrai que le marbre de Paros est plus propre à faire une Vénus de Milo que ne serait le grès ou le moellon des Gaules; mais ce je ne sais quoi d'*imparfait* par où je suis moi et non pas un Espagnol, je ne peux pas le retrouver ailleurs que dans les écrivains de ma race. Aussi je prends la liberté de douter que nous entendions plus du quart d'Aristophane; et quand une littérature est toujours restée plus ou moins barbare, qu'elle n'a point l'instinct de ce pur idéal qu'on avait à Rome, à Florence, en Grèce, il ne reste que les traits individuels de gens avec qui je n'ai point de sympathie, et il n'y a au monde que le plaisir de l'inconnu qui puisse me dédommager de la peine de l'étudier. Je soumettrai cette classification des littératures à M. de Viel-Castel qui, s'il était violent, me jetterait ses deux volumes du théâtre espagnol à la tête. En somme, il n'y a que deux choses qui nous plaisent réellement, ou l'idéal, ou notre ressemblance. Car pour la ressemblance des gens que nous n'avons point vus, qu'est-ce que cela nous fait? Te souvient-il de tous ces portraits de famille d'un aubergiste qui nous faisaient tant rire à Auxerre dans la salle où l'on dînait? C'est l'image des littératures étrangères qui n'ont pas cherché la beauté qui dure et qui ne peignent que la beauté qui passe, leur beauté à elles. Je vais dire comme M. Cousin : « J'ai honte de moi de faire de pareilles dissertations, » et tu vas me répondre, par le prochain courrier : « On sait cela, monsieur. »

## XXVIII.

### * A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE (MÈRE).

Gurcy, 10 juillet 1844.

Monsieur votre fils m'avait annoncé, chère madame, que je me plairais moins à Paris qu'à Gurcy. Il n'avait pas fait là une grande découverte et je le savais d'avance tout aussi bien que lui. Aussi n'est-ce pas pour mon plaisir que je suis venu ici et je compte bien m'en aller le plus tôt possible. On va très prochainement supplier M. d'Haussonville de se rendre à Paris aussi, pour prendre parti dans la guerre de *Troyes* et décider que le chemin de fer doit passer devant la maison de chacun de ses amis. On ne parle que de ces chemins de fer et il n'est personne qui ne démontre, dans l'intérêt de ses électeurs, que la ligne courbe est le plus court chemin pour aller d'un point à un autre. Je ne sais comment fera M. Guizot qui a pour devise que c'est la ligne droite qui est la plus courte. La note insérée l'autre jour au *Moniteur* ne fait pas un très bon effet. On prétend que madame la duchesse de Nemours, voyant qu'on fait si peu pour les princes de sa maison, pourrait bien ne plus vouloir accoucher, comme elle en avait témoigné d'abord l'intention, mais je crois que ce sont de faux bruits. J'ai vu M. de Sainte-Aulaire qui vient passer quelques mois ici, jusqu'au voyage du Roi en Angleterre. Il est le seul qui parle d'autre chose que de ferrailles et de locomotives. Le voyage de l'empereur de Russie à Londres n'a pas eu grand succès. Il avait dit qu'il

resterait huit jours certainement, et quelques jours de plus si on le retenait bien fort. Il est resté huit jours tout juste. Après avoir passé la revue de quelques régiments des gardes, il s'est extasié sur leur bonne tenue et la précision de leurs manœuvres. Il disait à la reine qu'il n'avait jamais vu de si belles troupes : — Mais elles ne sont pas nombreuses, répondait modestement la reine ; à quoi l'Empereur répliquait d'un air chevaleresque : — Pour le nombre, il n'y faut pas penser, et toutes mes armées sont aux ordres de la reine. Cette marque d'affection a été accueillie par un sourire poli et froid qui semblait dire : *Je ne sais pas ce que vous entendez par là.* La fin de cette visite a été un peu à la glace. J'ignore si c'est à Londres qu'Horace Vernet a fait à cet Empereur une réponse bien tournée, si elle n'a pas été arrangée après coup. L'Empereur lui demandait de faire un tableau de la prise de Varsovie, tout en disant qu'il craignait que ce sujet ne lui plût pas. — Comment donc, répond Horace Vernet, mais c'est très beau. C'est dans le genre de la mort de Léonidas.

Je n'ai rien su encore de ce qu'on a pu dire sur les comédiens de la Sainte-Prelle. Je n'ai pas rencontré M. de Viel-Castel; madame de Sainte-Aulaire n'avait entendu que des ravissements de tout le monde sur ce sujet.

Daignez agréer, madame, l'expression de mon tendre et respectueux dévouement. J'espère que nous allons voir bientôt M. d'Haussonville et nous ferons de notre mieux pour qu'il ne se livre pas à un trop noir chagrin, loin de Gurcy.

## XXIX.

### A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 2 septembre 1844.

Vous *sentîtes*-vous un peu d'orgueil d'avoir, avec neuf mille hommes, culbuté toute la cavalerie du Maroc à la bataille d'Isly? Vous vouliez, sans doute, avoir le parasol du fils de l'Empereur? C'est, dit-on, le plus joli des parasols. Il n'ira pas dans les mains des belles dames. On le mettra à la voûte des Invalides avec tous les petits lambeaux d'or et de soie déchirés par le canon à Lodi, à Iéna, à Essling. Quelle destinée pour un parasol! Nous sommes à présent dans la fumée de la poudre: nous sommes noirs comme des diables; nous saccageons les villes. On dit que tout cela finira bien. Ceux qui ont vu M. Guizot disent qu'il a l'air rayonnant, l'Europe ne sera pas en feu cette année.

C'est toujours demain que M. et madame d'Haussonville partent pour leur pèlerinage au temple de Thésée et à l'Acro-Corinthe. Madame d'Haussonville se prépare héroïquement au mal de mer. Je m'obstine toujours à trouver que c'est bien loin et bien fatigant pour elle. Sans qu'il y ait le moindre danger, la mer est très rude par l'équinoxe. Le sort n'en est pas moins jeté et la malle-poste les emportera demain au grand galop.

Vous aurez le *Choix de lettres morales de Voltaire*. J'ai examiné les volumes. Ce sont des extraits encore intéressants, mais considérablement mutilés. C'est un Voltaire sage, un lion à qui on a coupé la crinière,

arraché les dents, tranché la queue et rogné les ongles. Ce Voltaire-là pourrait entrer dans une sacristie et passer trois mois dans le couvent du Sacré-Cœur sans qu'il scandalisât personne. C'est un animal fort doux. C'est seulement dommage de ne pas voir le lion bondissant, rugissant, secouant sa crinière, montrant ses quarante dents au clergé de France. Ce que vous aurez, c'est un lion habillé en fille, les yeux baissés, les mains modestement croisées sur son sac à ouvrage, et pourtant, au coin de la bouche et dans les yeux un je ne sais quoi qui n'est pas de bon augure. Il se fait ici une commission pour élever une statue à Voltaire, mais non pas à ce Voltaire hypocrite.

Vous me demandez pour monsieur votre père un livre qui remplace M. d'Estourmel. Je regarde par tout l'univers si je trouverai un livre récent, sérieux et intéressant. Il n'y a pas même de roman intéressant. Les livres sérieux sont sérieux comme des ânes qu'on étrille et comme des ânes qu'ils sont. Si j'avais du talent, si j'étais sérieux et intéressant, je ferais ce livre uniquement pour distraire M. Vernet. Vous savez, du reste, qu'il me manque plus d'une chose pour réussir dans cette entreprise. Après tout je chercherai jusqu'au dernier jour ce livre amusant et sérieux.

## XXX.

### A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 6 septembre 1844.

Mon cher ami, je vous écris seulement un petit mot pour vous dire encore adieu sur le rivage à tous les deux. M. de Sahune vous porte toutes les nou-

velles de Paris, et je crois qu'il n'y en a qu'une, mais elle vaut la peine d'être racontée. L'affaire d'Angleterre s'arrangera vraisemblablement. Je crois qu'on désavouera M. d'Aubigny sans le révoquer et qu'on donnera à M. Pritchard quelque indemnité pour les pertes qu'il a éprouvées par suite de la manière trop vive dont on l'a expulsé de la nouvelle Cythère. A ces conditions, ou approchant, nous renonçons à entrer dans la Tamise et à brûler les docks, et à détruire la nouvelle Carthage. Les Anglais, de leur côté, ajourneront le moment où ils établiront un vice-roi aux Tuileries. Nous allons vivre quelques mois dans une parfaite concorde. On n'en dit pas moins que l'opinion publique en Angleterre est tout à fait tournée contre nous, mais enfin, pourvu qu'on n'apprenne pas, un jour ou l'autre, que, sur un point quelconque du globe, les vaisseaux des deux nations se sont tiré des coups de canon dans un moment de vivacité, vous avez l'espoir de ne pas être conduits prisonniers dans quelque joli port de l'Angleterre.

Vous m'avez un peu serré le cœur quand je vous ai vus emballés avec ce gros homme au gilet de taffetas bleu de ciel. Louise avait l'air d'une gazelle en diligence avec un éléphant. J'aurais voulu voir commencer votre conversation. L'éléphant ne doit pas être très lettré. Il a mis un empressement peu poli à s'emparer de la meilleure place. C'est drôle que ce soit là la moyenne de l'humanité. Lucain a bien raison de dire quelque part : *Humanum paucis vivit genus.* Voilà du latin; dans huit jours vous ne parlerez plus et n'entendrez plus que la langue d'Hésiode et de Pindare. Je suis sûr que votre compagnon de voyage n'a pas pu s'imaginer qu'il y eût des gens assez bêtes pour aller voir bien loin l'endroit où

les Spartiates faisaient fouetter leurs enfants, auprès de l'autel de Diane; encore, si c'était pour faire le commerce de raisins de Corinthe ou pour exploiter les mines du Laurium, à la bonne heure. Après tout, peut-être que cet homme, avec ses airs de manant, était fort aimable et fort instruit. Peut-être qu'il vous suit pour aller reconnaître les ruines de Platée.

Adieu, mon cher ami, dites bien des compliments à M. Piscatory. J'ai toujours ma chienne de fièvre, sans quoi je serais avec vous.

## XXXI.

### A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, dimanche 11 septembre 1844.

Vous êtes bien bonne, madame, de m'écrire encore, et vous n'aviez pas besoin de m'expliquer, pour que j'en fusse touché, la magnanimité de votre procédé. Je ne désespère pas du tout d'aller vous présenter un de ces jours tous mes remerciements, quoique je me sente très peu de force pour faire un aussi grand voyage. Si vous dites que l'ennui fait sortir le loup du bois, je dis, de mon côté, que la maladie fait rentrer le loup dans le bois. Ce n'est pas le moyen que les loups malades rencontrent les loups ennuyés.

Votre mari se moque beaucoup de moi et il prétend que c'est le curé de Gurcy qui m'intimide; qu'il est vrai que ce curé a quelque chose de railleur et de caustique dans la conversation qui doit gêner les personnes peu accoutumées au monde, mais que, cependant, la charité chrétienne lui fait faire tous les

jours des efforts sur lui-même et qu'il me ménagera par bonté. Voilà qui me rassure un peu.

Vous lisez donc Hamilton ? Il est certain que M. Pierre Leroux ne ressemble pas au chevalier de Grammont, ni ses écrits aux écrits d'Hamilton. M. Sauzet n'a pas non plus, je l'avoue, la forme de ces papillons qui volaient dans l'air léger et un peu méphitique de la cour de Charles II. Quel désordre si un homme si grave se mettait littéralement à voltiger dans un salon un peu étroit, ou même aux Tuileries un jour de grande réception ! Quelle éclipse de lumière quand il viendrait à passer devant les bougies ! Mais, je ne veux pas plaisanter de la magistrature. Pendant que vous lisez Hamilton, je viens de relire un roman de M. Spach qui a pour titre le *Nouveau Candide*. C'est une peinture de la vie de Rome dans les classes moyennes, un étudiant allemand dans une famille romaine qui lui a loué un appartement. Tout l'intérieur est bien peint, mais les passions n'y sont que de l'eau bouillante, sans nuances. C'est dommage de n'avoir pas, pendant qu'il était en train, fait un joli tableau de ces mœurs dont les voyageurs ne s'occupent pas. On aimerait beaucoup à savoir comment on vit simplement et bourgeoisement au milieu de ces ruines qu'on vient regarder de si loin sans penser presque jamais aux vivants. Si vous passiez quelques années à Rome, je vous recommanderais un tel sujet d'études. Pour tout le monde, le Tibre, les ruines du Colisée, les monts de la Sabine, ne sont pas le Tibre et le pays des Sabins que nous voyons. Ils sont plus poétiques et moins poétiques à la fois. Une jeune fille de la bourgeoisie a son confesseur qui loge derrière Saint-Pierre, et, en passant, elle ne songe ni au dôme de Michel-Ange, ni à l'obélisque égyptien, ni

aux statues de Bernini, ni aux lions de Canova, mais tout cela se mêle confusément à sa vie réelle. C'est une petite fleur brillante sur les murs d'un grand monument. C'est le soleil de Rome qui lui a donné son éclat, mais elle n'en sait rien. Une vieille Anglaise déclame en passant sur les horizons romains, sur les catacombes, sur les pins de la villa Pamphili, et, pendant que la vieille Anglaise reste laide et pâle et déclamatoire, la petite bourgeoise romaine, qui n'a jamais été si savante, grandit et devient belle sans penser aux Tarquins, aux Gracques, aux murailles d'Aurélien.

M. de Langsdorff ne tardera pas à se mettre en mer. Quoique j'aime la nature, je n'aimerais pas à aller dans les pays barbares de l'Amérique. Je préférerais voir *Nuremberg, Kœnigsberg*, qui sont sous un ciel gris, à toutes ces forêts vierges sous les tropiques, qui n'ont jamais été regardées que par des marchands de bois. Je suis comme ma vieille Anglaise de tout à l'heure, j'aime à déclamer sur les temps passés, mais si je pouvais avoir aujourd'hui dix-huit ans et être né à Rome, même dans la *via Babuina*, je renoncerais pour cela à toutes les déclamations présentes et futures. Mais n'a pas dix-huit ans qui veut, et si jamais je les rattrape, je ne les lâche plus.

Ne dites pas de mal du gouvernement représentatif et monarchique. Genève, qui n'est pas monarchique, et qui n'est presque plus représentative depuis que tout le monde met la main aux affaires, Genève est encore tout en désordre. L'autre jour, ceux qui n'aiment pas les énigmes difficiles à comprendre voulaient absolument que ce fût un rationaliste qui prêchât le jour du jeûne fédéral. Vous savez que c'est une fête religieuse de la confédération. La compagnie

des ministres ayant désigné un prédicateur beaucoup moins libre-penseur que celui qu'on voulait entendre ce jour-là, la foule s'est portée à l'église de Saint-Gervais, s'est emparée doucement des avenues de l'église, du clocher et de tous les postes ecclésiastiques et a forcé les fidèles et le prédicateur à quitter immédiatement la place. Le gouvernement, qui aime la liberté, n'a pas donné signe de vie et l'on s'est séparé sans coup férir et les meilleurs ennemis du monde. Depuis Florian, on n'a jamais rien vu de si doux. M. Delessert est un tigre en comparaison. Si on s'avisait de vouloir simplement jeter un ecclésiastique en bas de sa chaire, tout à l'instant voilà la garde municipale qui prendrait la mouche, et même qui tirerait le sabre, et, si on insistait, voilà que la troupe de ligne, infanterie et cavalerie, tirerait impitoyablement sur de pauvres gens qui ne veulent que faire à leur tête, et qui seraient beaucoup plus doux si on les laissait renverser les églises et le gouvernement.

La pauvre petite province de Calvin devient bien philosophique. C'est un état agréable, mais qui ne peut pas durer longtemps. Si la foule avait envie d'aller à l'hôtel des postes lire les lettres, on lui laisserait lire les lettres sans même lui demander de les recacheter.

J'aime beaucoup les six jolies petites pièces d'artillerie, propres comme un sou, que Napoléon avait placées sur les quais au 13 vendémiaire. Elles n'ont pas plus tôt murmuré quelques paroles brèves que tous les amis du tapage sont rentrés chez eux avec un bras ou une jambe cassée, et l'idée que l'ordre est une bien belle chose et qu'on a tort de l'attaquer.

## XXXII.

### A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, lundi 16 septembre 1844.

En arrivant ici samedi matin, j'ai trouvé la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de Marseille. J'espère que vous aurez moins d'orages sur mer que sur terre. J'espère qu'il n'est point question de se faire arracher une dent à chaque étape. Il faut tâcher de vous mettre bien avec Tracassin. Tâchez de négocier avec lui pour n'avoir pas trop le mal de mer. Après tout, le mal de mer passe et le souvenir des voyages reste. Envoyez-nous tout le récit de vos excursions. Si vous déclamez un peu, on ne se moquera pas de vous. La déclamation est le résultat naturel de la petite fièvre que donne aux âmes bien nées la vue des grandes choses. Pour nous, nous avons eu, pendant quelques jours, la petite fièvre que donne aux âmes des conservateurs la vue d'un danger possible, mais nous nous moquons bien du péril depuis qu'il est passé. Comment cheminez-vous sans domestique? On dit que vous laisserez tous vos vêtements par les chemins. Nous nous amusons ici à parodier les paroles de Sylla : *J'ai encore le javelot que je portais à Orchomène, et le bouclier, etc.* Nous prétendons que vous en serez réduit à dire : « N'ai-je pas encore sur moi la chemise que je portais à Orchomène, et les bas que j'avais sur les murailles d'Athènes. » Je renoncerais bien volontiers à toutes mes chemises pour avoir vu Athènes et Orchomène. Presque tout le monde a

des chemises, presque personne n'a vu Athènes.

Nous voilà en Suisse avec Raulin. La Suisse est belle par l'automne, mais point animée. Cela est étendu, paisible, riche comme la conversation de ***, mais sans les coups de soleil qu'on voit vers le soir sur les montagnes autour de Naples, à plus forte raison du côté d'Athènes. Nous avons vu en passant le val de Suzon et vous verrez la plaine de Troie. Nous verrons M. le syndic et vous verrez M. et madame Piscatory. Vous êtes des gens heureux.

Adieu, mon cher ami. Je vais me coucher, quoiqu'il soit quatre heures du soir. J'ai la migraine. Je l'ai quand il fait froid et aussi quand il fait chaud. Je vous serais un misérable compagnon de voyage.

## XXXIII.

### A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 6 octobre 1844.

Vous êtes bien bonne de n'oublier personne, même à la vue de Malte et aux portes de la Grèce. J'espérais qu'à force d'avoir prévu les horreurs d'une longue navigation, vous y échapperiez en réalité ; je vois bien que ce n'est pas non plus un moyen infaillible de détourner les maux que de les prévoir. On ne peut pourtant guère s'empêcher d'avoir quelque confiance dans les prédictions pour éviter les choses qu'on redoute. Votre mari n'a donc pas voulu entendre ce cri plaintif : *Italiam! Italiam!* que vous jetiez en vue des côtes de l'Italie. *Salve magna parens frugum, saturnia tellus!* mot à mot : *Salut! terre antique où l'on n'aurait point*

*mal au cœur!* Énée avait peut-être une émotion du même genre quand il saluait les rivages de ce pays, mais le mal de mer n'est jamais entré dans un hexamètre du temps d'Auguste. Est-ce que vous avez répété les vers de M. de Musset dans le vieux port de Civita-Vecchia? Si vous avez vu là M. Limperani, consul de France, il ne vous aura point parlé en vers, et je ne crois pas que le seuil désert de la campagne de Rome le fasse rêver à la manière de M. de Chateaubriand. M. Lysimaque n'est pas poète non plus, bien qu'il soit, je pense, d'origine grecque. Après tout, il ne faut pas vous attendre à rencontrer beaucoup de poètes sur votre chemin. Ce sont les gens du Nord qui sont poètes aujourd'hui, s'il y en a. Il faut être bien vêtu, bien nourri, libre et bien portant pour chanter des airs mélancoliques à la vue des ruines; et puis, du moins de notre temps, non seulement personne n'est prophète dans son pays, mais personne n'est poète dans son pays. Quand sur le penchant de la montagne on voit la fumée s'élever du toit d'une cabane dans le bleu du couchant, dès qu'on peut se dire: « C'est ma grand'mère qui allume une bourrée pour faire la soupe », il n'y a presque plus de poésie, du moins telle que nous l'entendons aujourd'hui. Il faut des lieux à peu près inconnus où l'on rêve des habitants en harmonie avec la beauté de la nature. Chaque fois qu'on ouvrira la porte d'une maison dans la vallée de Lacédémone, vous croirez voir sortir quelque fille d'Hélène, mais votre guide sait d'avance que c'est la maison de sa cousine Éleuthère qu'il n'a pas voulu épouser parce qu'elle est trop laide. Ainsi, peu à peu, dans le train de la vie, le pays prend quelque chose des personnes, et comme, en masse, les personnes n'ont pas l'éclat indestructible de la nature,

l'esprit des lieux devient prosaïque par le reflet des habitants. Vous me direz que c'est pourtant avec tout cela qu'on fait l'amour du pays, mais je chercherai un autre jour à concilier cette contradiction. Vous voyez toujours que vous avez, vous-même, trouvé Naples plus beau qu'autrefois par l'unique raison que vous aviez un peu oublié les Napolitains. Vous voilà bien avancée de savoir que Charybde ou Scylla est uni comme une glace; vous en lirez l'*Odyssée* avec un peu moins de plaisir. Ce n'est pas que je sois pour les illusions qu'on entretient de dessein prémédité. Derrière ces décorations que l'on nomme des illusions, il y a souvent une perspective plus profonde que ces oripeaux nous empêchent de voir.

Je vous écris encore un peu endolori d'une jolie chute de voiture qui n'a heureusement fait de mal sérieux à personne. Comme nous revenions l'autre soir, votre père, votre tante, M. Raulin et moi, de Chouilly où nous avions dîné chez madame de Chateauvieux, voici que cheminant dans la nuit noire, par une petite pluie fine et sans lanternes ou avec une seule lanterne, le cocher se trompe de chemin et prend gaiement un petit sentier abandonné d'une pente assez roide. Il n'avait pas fait dix pas dans ce maudit sentier, que la voiture, une jolie calèche à glaces et bien fermée, penche doucement, puis un peu plus fort et plus vite, puis enfin nous voilà tous un peu pêle-mêle et un peu la tête en bas, au milieu des débris de vitres cassées. La conversation s'engagea alors tranquillement sur la question de savoir si quelqu'un était blessé. Monsieur votre père déclare qu'il n'a pas le moindre mal; madame de Staël rien non plus; ni M. Raulin, ni moi. Seulement, nous trouvions que le cocher tardait un peu à ouvrir

la portière par laquelle on voyait parfaitement le ciel au zénith, autant qu'on en peut voir par un jour de pluie, à neuf heures du soir. Enfin, on sort de son mieux par une ascension verticale et nous allons demander un peu d'aide pour remettre la voiture en état dans la maison la plus proche, où nous avons pris le thé pendant qu'on remettait la calèche dans la voie étroite qu'elle avait quittée à son grand détriment. Nous n'arrivâmes à Coppet qu'à minuit. Le docteur Mercier étant venu, par hasard, le lendemain, et trouvant que madame de Staël avait assez mal à la tête, lui a fait mettre quelques sangsues. Aujourd'hui dimanche, après sa chute de jeudi, elle est allée à Genève parfaitement remise. Monsieur votre père a pris, de la secousse, un petit rhumatisme dans l'épaule, dont le médecin ne fait aucun cas. M. Raulin a l'oreille déchirée, mais on prétend que c'est pour s'être querellé avec des néo-catholiques qui l'ont mordu sur la question des libertés de l'Église gallicane. Voilà notre aventure en plaine; vous qui allez courir par les montagnes, tâchez de n'en pas faire autant. Vous n'en seriez pas quittes pour si peu.

Voulez-vous dire beaucoup d'amitiés à Othenin et à M. de Sahune. Je ne suis pas du tout consolé de n'être pás avec vous et de ne pas revoir le dernier des Mohicans et sa petite famille. Ne dites pourtant rien de bien tendre, de ma part, à madame Piscatory, qui m'a fermé obstinément sa porte à mon dernier séjour à Paris. Ne lui laissez voir de ma part que des sentiments modérés.

## XXXIV.

### A MADAME LA BARONNE DE LASCOURS.

Coppet, 19 octobre 1844.

A présent, chère madame, il n'y a plus à balancer pour vous et tout le monde a pris au grand sérieux l'espoir de vous voir arriver bientôt. Il va faire beau certainement, car il a plu avec fureur tous ces derniers jours. Déjà tous les chemins sont secs et on ne voit plus un nuage du côté du fort de l'Écluse. On en conclut que c'est bon signe pour votre arrivée, et c'est sans doute par un ordre du jour du commandant de la division militaire.

N'êtes-vous pas très émue de nos prodigieux succès en Angleterre? Quand je lisais l'histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, je ne me doutais pas que je verrais un jour à peu près de mes yeux le lord-maire et tous ses conseillers venir complimenter le roi de France avec cette vivacité de langage. Je ne vois pas comment pourront s'y prendre ces deux nations pour s'égorger un beau matin, comme semblent le souhaiter MM. Ledru-Rollin, Garnier-Pagès et Hortensius de Saint-Albin. Si les écrivains de l'opposition veulent absolument voir le parasol de lord Wellington suspendu à la voûte des Invalides, ils n'ont qu'à aller le lui prendre eux-mêmes.

Vous avez lu avec plaisir l'article de M. Saisset sur la philosophie d'Alexandrie. Ces gens d'Alexandrie avaient beaucoup d'esprit et d'élévation d'esprit. Ces qualités se conservent sous les croyances les moins raisonnables; je ne sais pas même si un peu de folie

n'anime pas utilement les qualités de l'intelligence. Les siècles très sensés sont un peu comme les canards; ils barbotent dans la vie réelle et ne pensent pas à faire usage de leurs ailes. Après tout, peut-être que la droite raison, en grandissant, prend aussi des ailes et finit par s'élever plus haut que tous les autres oiseaux de l'air. Elle est toute jeune encore et n'a que très peu de plumes, et ce peu de plumes, il y a des gens qui les lui veulent arracher à mesure, sous prétexte que les plumes engendrent l'esprit d'orgueil et la rébellion. Avez-vous lu le livre même de M. Jules Simon sur Alexandrie? On le dit curieux et bien fait. Je ne l'ai point encore commencé. En fait de lectures, quoiqu'on ne fasse à présent pas grand'chose de bon, il est difficile de joindre les deux bouts à la fin de l'année. On laisse avec regret du monde derrière soi. Il me suffit qu'une chose soit imprimée pour que j'aie envie de la lire. J'ai encore la superstition de l'imprimé; je crois toujours que ce doit être quelque chose. J'imagine que cet entraînement pour les livres quels qu'ils soient tient à ce qu'ils sont tous de la même écriture, pour ainsi dire, depuis Descartes jusqu'au dernier feuilleton du dernier journal. Les mauvais prennent par là un peu de l'autorité extérieure des bons. Voilà pourquoi on a presque envie de croire une nouvelle absurde, dès qu'elle est imprimée. Vous voyez si j'ai l'esprit docile.

Les sociétés de Missions anglaises reprochent donc au gouvernement français son *fanatisme* religieux? Je suis assez tranquille à cet égard et ne crois pas que ce fanatisme aille bien loin. Je crois pourtant que, sur certains points, *il se fait vif,* et dépasse un peu son impression. Cela ne tourne jamais bien.

Adieu, chère madame, mille et mille respects,

avec beaucoup d'impatience de vous voir arriver à Coppet.

## XXXV.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Coppet, 25 octobre 1844.

Mon cher ami, je suis d'une humeur massacrante et j'en ai quatre raisons, parce que à dater de demain, je dîne quatre fois dehors sans interruption. Il n'y a pas de stoïcisme qui tienne à une pareille vexation.

Il paraît que M. Piscatory ne trouve pas ta sœur assez frappée de la beauté des montagnes pelées du Péloponèse et de l'Attique. En fait de beau, le laid ne pénètre que lentement dans l'âme : ce n'est pas l'affaire du premier coup d'œil, et il faut que l'esprit soit averti et qu'il soit docile. La moitié de notre esthétique moderne est une affaire de sympathie pour l'opinion d'autrui et les caractères souples sont ceux qui ont le meilleur goût. N'y a-t-il pas beaucoup de gens qui pensent et admirent comme les autres par crainte de leur déplaire ? On n'a d'idées à soi que si l'on est sûr de plaire *quand même* ou bien encore quand on ne se soucie pas de déplaire. On ne s'affranchit guère que par le mépris pour les autres. Sur quelques points, le *consensus generis humani* prouve que les hommes ont un peu peur les uns des autres. M. Raulin et moi, sans nous mépriser, nous disputons tout le jour. Ne voilà-t-il pas qu'il me soutient hier, en présence de M. Vinet qui abonde un peu dans son sens, qu'une des conditions du beau, c'est l'utile ; l'utile, dans son

sens le plus élevé, bien entendu ; sur cette déclaration de principes, j'ai senti mon sang bouillonner, lui qui ne bouillonne pas souvent, et je lui ai représenté que le beau était le beau, sans conditions à nous connues, et que, comme le bien, c'était ce après quoi on ne demande rien ; qu'après utile, on pouvait demander *utile à quoi?* mais qu'après beau et bien, on ne disait pas : *beau à quoi?* ni *bien à quoi ?* Enfin nous nous arrachâmes les cheveux sur l'idée de *beau*, ce qui ne l'éclaircira certainement pas, et cela peut tout au plus contribuer à en affaiblir l'image dans nos personnes. Ce qui est vraiment beau, c'est le voyage du roi en Angleterre. Nous ne nous lassons pas d'en lire l'histoire. Le dénouement est un peu précipité, et j'aurais autant aimé que la reine Victoria n'allât point déjeuner à bord du *Gomer* quand le roi n'y était plus. *Præfulgebant Brutus et Cassius*. Ce sont des nuances subtiles, et elles ne sont de rien en histoire.

Je finis comme j'ai commencé, par l'image de ces dîners qui m'obsèdent, mais il faut manger ce qu'on ne peut empêcher.

Bonjour, bonjour, mon cher enfant. Tes lettres sont aimables ; pourquoi en parles-tu si légèrement?

## XXXVI.

* A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE (MÈRE).

Coppet, 31 octobre 1844.

Chère madame, voici une lettre des voyageurs qui m'arrive de Constantinople en date du 16 de ce mois. Ils ont pour la nature en Turquie l'enthousiasme que

les arts leur donnent en Grèce. Ils ne sont pas très frappés de ce que la civilisation européenne a pu faire dans ce pays. Ils trouvent comique que les jeunes Musulmans à la mode quittent dans les rues leurs gants blancs et leur chapeau rond et tirent de leur poche un mouchoir des Indes pour s'agenouiller à l'heure de la prière. Ils ont vu lancer un ballon dans un cimetière turc comme on pourrait le faire à Tivoli et c'est un signe de grande civilisation qu'un ballon s'élevant au-dessus des minarets de Constantinople. Ils sont pour le moment à l'auberge et je ne sais pas ce que vaut une auberge musulmane. Les caravansérails chrétiens ne sont pas déjà des plus propres en aucun pays, mais l'ambassadeur de France veut absolument qu'ils logent dans son palais et leur dit tous les jours :

Venez dans mon palais; vous y verrez ma gloire.

Il me semble voir que leur dessein est de céder à cette aimable invitation, et ils auront bien raison car tout devient probablement plus facile pour qui demeure sous le toit de l'ambassadeur. On prend quelque chose de son inviolabilité, et les Turcs sont plus certains de recevoir cent coups de bâton quand ils ne sont pas polis envers l'hôte d'un ambassadeur que dans toute autre circonstance analogue. Ces traditions sont précieuses et bien respectables aux yeux de ceux qui voyagent en pays étranger. De loin, les faiseurs de constitutions n'arrangeraient pas si bien les choses. Ici, quand un postillon n'est pas bien élevé, il n'y a point de cadi pour faire son éducation, et l'ambassadeur de la plus grande puissance ne pourrait pas faire pendre le moindre citoyen pour un manque de civilité.

J'espère, chère madame, que vous êtes plus tran-

quilles à Gurcy que nous ne le sommes ici. Nous menons un train de guerre en ce sens qu'il faut aller dîner en ville tous les jours, à peu près, et la ville est à trois bonnes lieues, ce qui fait six lieues par jour pour aller chercher sa subsistance. Je n'aime pas assez le monde pour courir volontiers après lui à de telles distances, mais je risquerais de rester tout seul au logis et je n'aime pas non plus la solitude absolue. Entre autres regrets de Gurcy, je pense toujours qu'il y a peu de voisins et que, même quand on voit ces voisins entrer par une porte, on sonne l'alarme et l'on monte rapidement en voiture pour éviter leurs visites. On va se promener même dans leurs bois pendant qu'ils vous cherchent dans votre maison. C'est là la liberté des champs.

Depuis le voyage du Roi à Londres, il ne vient plus rien de Paris. Les caricatures anglaises témoignent qu'il a été bien accueilli à Londres. J'en voyais une qui représente la reine Victoria sous la forme de Calypso pleurant Ulysse dont on voit le vaisseau s'évanouir à l'horizon. On ne voyait rien de pareil après le départ de l'empereur Nicolas. Il faudrait seulement à présent que nous fussions un peu raisonnables vis-à-vis de l'Angleterre et que nous ne prissions point à tâche de nous brouiller tous les quarts d'heure pour des susceptibilités d'enfants. Je doute que nous prenions cela sur nous.

Pas une âme dans Paris ne m'écrit et je voudrais bien savoir si Paris existe encore, mais M. Raulin seul m'en dira quelque chose à son retour.

Adieu, chère madame. Croyez bien, je vous prie, à tout mon tendre et respectueux dévouement.

## XXXVII.

### A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 2 novembre 1844.

Voilà deux lettres, une de Syra, du 11, et l'autre de Constantinople, du 16, qui nous ont fait grand plaisir. On y voit que les fatigues de ce grand voyage n'ont pas altéré du tout la vivacité de votre esprit, et c'est un grand signe de santé que la vivacité d'esprit. Il m'arrive seulement de ne pouvoir juger par votre seconde lettre si vous avez vu ou non l'Asie Mineure. Je ne vois rien sur Smyrne ni sur sa *Rue des roses*, ni sur le *Pont des caravanes ;* rien sur Pergame, rien sur Antioche. Qu'avez-vous donc fait de ces cinq jours entre le 11 et le 16, après m'avoir dit : « *Demain, nous serons en Asie Mineure ?* » Toujours est-il que vous vivez jour et nuit dans l'admiration, et vous avez de quoi. Si, dans quelque mauvais gîte, une ou deux piqûres par ci par là viennent vous rappeler hors du merveilleux, ce n'est que pour un moment. Vous n'en voyagez pas moins d'ordinaire dans la lumière, à travers les temps qui ne sont plus. Je suppose que vous vous souvenez rarement que vous êtes homme, et, qui pis est, député. Hélas ! il vous faudra bientôt revoir la face prosaïque de vos électeurs. Il ne s'agira plus de regarder les débris de Sicyone et de Mycènes, ni de marcher à travers des bouquets de lentisques et d'orangers. Il vous faudra retourner dans les froids corridors des ministères et voir la froide figure de tous ces chefs de bureaux qui ne valent pas, probablement, le plus petit d'entre les Grecs. Peut-être

que vous vous déciderez à ne plus revenir en France et à louer quelque jolie petite maison dans les Cyclades et à nous envoyer tous promener. Je ne vous en blâmerais pas, et, à votre place, si j'étais où vous êtes, je n'en reviendrais point. Peut-être bien que lady Stanhope était folle, mais ce n'est pas pour avoir préféré ses jardins en haut du Liban à la misérable vie de société qu'on mène en Europe. J'entends bien que votre plaisir, au retour, sera de raconter l'Orient, mais il vaudrait mieux y vivre et se faire raconter l'Europe. Vous auriez de moins le froid, le vent, la pluie et toute l'activité parfaitement vaine qu'il faut se donner pour être du monde. Si je vous revois jamais, je vous estimerai un peu moins de n'avoir pas su prendre ce grand parti ; je verrai qu'il vous reste ce fond de bon sens vulgaire dont on fait grand cas en Occident et qui me paraît moins raisonnable devant Dieu que le romanesque que je vous prêche.

Le ridicule de ce que je vous dis là, c'est que j'en pense quelque chose. Pour mon compte, j'aimerais mieux, incomparablement mieux, être maître d'école à Tinos, ou à Cos, ou dans tous les noms en *os*, qu'ambassadeur à Vienne. Vous pouvez en conclure que je suis un fou en *os*. Vous devez penser avec quelle reconnaissance j'ai su que vous m'aviez coupé un bâton de laurier-rose dans le lit de l'Eurotas, qui était aussi *celui* de M. de Chateaubriand. N'allez pas m'attraper ni me donner pour un rameau de l'Eurotas quelque débris de fagot de la forêt de Fontainebleau. Je ne sais rien de plus criminel que de tromper l'imagination ; c'est, je crois, le péché contre le Saint-Esprit. J'ai annoncé à M. Raulin sa vierge byzantine trouvée dans les ruines de Troie. Il est plus touché qu'étonné de cette bonne nouvelle. Il tient qu'il pou-

vait y avoir encore d'assez bons tableaux dans le salon de Priam. Pâris, son fils, donnait dans l'école moderne, mais le vieux Priam avait gardé les saines traditions. Il demande si cette vierge byzantine était dans l'oratoire d'Hécube. En attendant, il s'en va à Paris le 6 par la malle-poste qui l'ensevelira dans les neiges suivant toutes les vraisemblances. Comme il a eu dans Genève tout le succès qu'un homme peut avoir, il n'aura pas à se plaindre de la vie quand même elle aurait cette fin tragique. Et vous, que ferez-vous une fois à Venise ? On regarde tous les passages de montagnes et l'on se demande par où vous reviendrez au logis. On serait bien content si l'on vous voyait un matin déboucher par ici déguenillés et noircis par le soleil comme vous devez être. Le roi n'a pas été mieux reçu en Angleterre que vous le seriez en ces lieux. Qu'est-ce que vous me dites donc de cette petite fièvre qui menace M. de Sahune? C'est bien la peine d'aller à Épidaure pour en rapporter la fièvre? Mais j'espère que vos craintes à cet égard n'étaient pas fondées. Tous les gens prosaïques lui courraient sus et lui diraient au retour : « *Je vous l'avais bien dit!* » Quoi qu'il en soit, dites-lui bien des amitiés. Il n'écrit pas tant qu'il l'avait promis, mais on peut bien un peu oublier ses amis du temps présent, quand on voit tout le panorama des rêves de sa jeunesse. Je vous admire, vous, mon cher ami, mais vous êtes fort comme un Turc et je vous ai dit déjà que la moitié de nos qualités vient d'une bonne santé ; aussi, je ne dis pas : *Voyez comme il est aimable!* je dis : *Voyez comme il est bien portant!* Je dois pourtant avouer que je connais des gens robustes qui ne vous valent pas, mais je vous mets au-dessus de tous les valétudinaires à moi connus. Vous n'ai-

mez donc pas à voir les jeunes musulmans en souliers vernis? C'est que vous ne parcourez pas le monde en économiste. Quand vous voyez partir une caravane pour le désert, je gage que vous ne pensez pas tout d'abord aux marchandises que portent les chameaux? Vous n'avez pas d'élévation dans l'esprit, que voulez-vous que je vous dise? Parce que la civilisation a l'air d'un commis voyageur, vous ne lui trouvez pas l'air poétique. Quelle raison? Vous aimez donc mieux un Klephte descendant de la montagne armé d'un long fusil qu'un honnête notaire de Paris avec ses pantoufles fourrées, ses lunettes vertes et son bonnet de coton? J'aimerais autant dire qu'un grand chien des Pyrénées, au poil blanc et hérissé, est préférable à un carlin bien élevé, ayant les oreilles et la queue coupées, pour le moins. Vous m'avez la mine d'avoir pris des idées de sauvage dans vos pérégrinations, mais venez dans les bras des conservateurs, et vous oublierez toutes ces sottises.

## XXXVIII.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Coppet, 15 novembre 1844.

Mon cher ami, les lettres de Constantinople arrivent à point nommé comme j'allais t'écrire. Le départ a été renvoyé au 8 novembre. Peut-être qu'après avoir vécu dans le vrai Orient, Venise leur paraîtra pâle, et qu'ils la quitteront promptement. Ces pauvres bords du lac n'ont pas, non plus, pour le moment, la vivacité de coloris du Bosphore, mais on y traite de

la philosophie de Hegel, ce qui n'entre probablement pas dans les sujets de conversation des Orientaux. Ton père, qui lit un exposé des idées de Hegel, veut bien me les redire à mesure qu'il les a éclaircies; je comprends avec une grande clarté maintenant que l'être pur c'est l'idée, c'est-à-dire le *penser*, mais le *penser rien*, sans quoi penser à quelque chose serait une détermination, et toute détermination est une limite. Vous entendez, à présent, pourquoi la pensée, dans son expression la plus générale, est vide, et l'on s'en doute bien, à voir toutes les déductions qui en découlent dans ce système. J'aime pourtant toutes ces chimères de l'abstraction. J'aime surtout à regarder la courbe que décrivent ces théories pour revenir au sens commun, car il faut bien y revenir. Lorsqu'après ces longs circuits le moment arrive où l'on va se rencontrer nez à nez avec les réalités, le machiniste s'arrange pour faire rentrer dans les rails de ce monde son petit appareil qui s'est promené dans les nuages. Il fait en sorte que vous ne sentiez pas trop la secousse, et il vous donne modestement sa chute forcée comme une preuve que sa théorie cadre admirablement avec la nature des choses. Est-ce que je ne te parais pas bien étrange de t'envoyer ces belles remarques au milieu d'un pays où on a tout autre chose à penser?

## XXXIX.

A M. RAULIN.

Coppet, 18 novembre 1844.

Mon cher ami, je crois que vous ne méritiez pas les beaux jours d'automme qu'il fait ici, puisqu'il a fallu

que vous fussiez parti pour les voir. Figurez-vous, à votre grand regret, un air gris d'une parfaite douceur à travers lequel le son des cloches arrive doucement des bouts de l'horizon ; un lac immobile où se mirent toutes les feuilles des arbres qui ont encore des feuilles. Je viens de faire tout seul et sans une querelle avec qui que ce soit, une petite promenade où je n'ai rencontré tout juste que le curé de Versoix. Sultan, qui est un chien anticatholique, lui a témoigné des fantaisies de controverse que j'ai arrêtées sur-le-champ ; je lui ai fait honte d'abuser de sa force contre les êtres faibles qui se hasardent sur le grand chemin. Je ne sais pas si mon instinct de jalousie me permettra de vous dire avec la bonne grâce nécessaire que tout ce qui vous a vu ici vous regrette. Que maudit soit le jour où vous êtes venu montrer ce que c'était qu'un vrai maître des requêtes. Je n'en veux pas dire davantage sur ce sujet. Je jouissais en paix de la bienveillance publique et vous avez fait faire des comparaisons qui ne sont pas à mon avantage. Que Dieu vous bénisse et ne revenez plus ! Ce que je suis devenu depuis huit jours ? mais j'ai entendu votre éloge. Ne voilà-t-il pas un joli sujet de conversation pour un autre ? Tous les gens qui font si grand état de vous n'ont qu'à vous l'écrire et à faire leurs commissions eux-mêmes. La vie est beaucoup trop courte pour la passer à louer les autres. A propos d'éloges et de vous, je n'ai fait que regarder du coin de l'œil l'article de M. de Molènes sur Voltaire et j'ai craint d'aller plus loin, de peur de blâmer les efforts d'une bonne âme qui, après tout, ne veut que le bien. C'est une règle inviolable pour moi de ne jamais juger sévèrement ceux qui se consacrent à de bonnes œuvres, quand même ils auraient incomparablement

plus de zèle que de science. D'ailleurs, bien que M. de Molènes ne m'édifie pas du tout, il peut en édifier d'autres. Les idées entrent par mille chemins et sous mille formes. Je ne crois pas que la même raison serve à convaincre deux esprits. Il faut autant de raisons et de déraisons, si vous voulez, qu'il y a d'intelligences. Quant à cette intelligence dont vous me parlez, qu'on achète cinquante mille francs par an, c'est donc beaucoup pour une seule intelligence, d'autant plus que, pour l'instant, cet esprit n'est pas en verve et reste dans un chemin trop battu. Durant quelques années, l'imagination publique, car il y a une imagination publique, s'est complue dans les aventures extraordinaires et les Satans habillés en bourgeois. Il n'est pas impossible d'expliquer à quoi tenait cette disposition. On a vu que cela aussi était vanité et que l'excentricité ne rapportait même pas tant que la raison. Les écrivains qui ont pris l'habitude de faire des *Mille et une Nuits* des passions et des caractères, ne sauraient pas redevenir sensés aussi aisément que le public. Ils courent donc grand risque de n'être bientôt plus que des extravagants pour tout le monde. Tout cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de talent sous leurs folies, et, quoi que vous en disiez, ces folies mêmes montrent, au bon sens de ceux qui viennent après, des routes inconnues.

Vous demandez des nouvelles d'Orient. On en a de bonnes. J'ai aussi une lettre de M. Piscatory qui comptait aller dire adieu aux voyageurs à Syra, si les affaires de la légation lui en laissaient le temps. Je vois qu'il est un peu jaloux pour Athènes du succès qu'a eu le Bosphore. De loin, je suis pour Athènes; la nature n'a pour nous une beauté achevée que quand elle a été le théâtre d'une grande histoire. Tous

les grands hommes qui ont passé sur cette terre ont emporté avec eux le souvenir du dessin de ces montagnes et c'est quelque chose pour ces montagnes; et puis, même avant le daguerréotype, j'ai toujours eu l'idée confuse que pour un œil plus perçant la trace du passé se retrouvait dans les lieux qui en ont été les témoins. La redoutable figure des Spartiates est probablement encore marquée sur les roches des défilés qu'ils suivaient pour aller ravager l'Attique, et, soit dit pour éveiller votre attention, le profil d'Aspasie a laissé sa légère et éternelle empreinte sur les marbres des monuments à l'ombre desquels elle se promenait avec Périclès. Je m'intéresse beaucoup plus à une contrée qui garde de telles images qu'à la ville où Constantin a promené son hypocrisie, soit dit encore pour vous déplaire.

Je serais pourtant fâché de vous déplaire tout de bon, et je vous regrette fort, malgré l'admiration que vous excitez ici chez tous les gens sensés.

## XL.

### A M. POIRSON.

Coppet, 4 décembre 1844.

Je n'ai jamais vu commencer le printemps à la campagne, et j'en ai du regret, quoique je soupçonne qu'il n'y a pas de printemps à la façon dont les poètes l'entendent, mais je peux vous garantir qu'il y a un hiver, et il ne commence pas mal! A la fin du mois je compte reprendre la route de Paris où l'on ne voit pas tant de neige ; il y en a déjà ici infiniment plus

que M. le préfet de police n'en pourrait faire balayer, quand bien même il convoquerait tout le ban et l'arrière-ban des écrivains français qui font des vers et des romans et qui feraient mieux de balayer la rue. Vous croyez peut-être, à m'entendre si mal parler des successeurs de Bernardin de Saint-Pierre et de J.-J. Rousseau, que je lis le *Juif-Errant;* eh bien, pas du tout. Je l'ai laissé, il y a bien des mois, à sa fantasmagorie des jésuites. Il m'a paru que c'était gâter le mal que de le peindre ainsi : des hommes noirs, dans une maison noire, uniquement occupés de noirceurs, cela n'a pas le sens commun, ce n'est pas ainsi que l'on peint les êtres vivants. L'auteur du *Juif-Errant* n'a donc pas lu Machiavel? Quand on veut nuire aux gens, la première chose à faire c'est de prendre à leur égard un grand air d'impartialité. Il faut leur donner au besoin quelques vertus; il faut rester en deçà de la vérité dans sa peinture du mal, afin de faire dire au lecteur indigné : « Mais il ne dit pas tout; ces gens-là sont cent fois pires ! » C'est, je crois, le grand artifice de la polémique d'éveiller la colère et de ne la pas satisfaire complètement. Les hommes qui ont beaucoup d'autorité naturelle parlent à voix basse; c'est une image de la manière dont il faut s'y prendre en littérature pour agir sur les autres. Si vous me montrez, au lieu d'un jésuite, le diable en personne, la première fois que je verrai un jésuite je dirai : « Mais M. Eugène Sue n'a pas de bon sens; ce bon ecclésiastique n'est pas si noir qu'il fait ses jésuites. » La vérité est que M. Eugène Sue se soucie assez peu de faire haïr cette race; il donne au public ce qu'il suppose qu'il aime, et voilà toute sa politique. M. O'Connel est comme Eugène Sue, il parle de nous sans nuances. Je prends la liberté de trouver le *Journal*

*des Débats* un peu bien imprudent d'insérer cet épouvantable horoscope contre le Roi. Il l'a fait à bonne intention, mais demain la *Gazette de France* fera la même chose, et les tribunaux ne pourront pas le trouver mauvais, car on leur dira : « Le *Journal des Débats* en fait autant, » et les jurés trouveront l'argument très plausible. On doit se garder toujours de prendre les libertés qu'on ne veut pas laisser à ses ennemis. Il y a moins de mal à nous donner les Élévations de M. de Lamartine sur la politique actuelle. Cet homme a des opinions sans nombre, et comme le diable dans l'Évangile, moins la méchanceté, il peut dire je m'appelle Légion. Après tout, il est triste de voir perdre en déclamations des dons très heureux; ce pourrait être une belle rivière, si ce n'était une inondation. J'ignore ce qu'il se promet de faire à la prochaine session; mais je lui promets qu'il ne fera rien du tout. Le voilà plus seul que jamais, mais il doit se croire plusieurs, attendu les opinions contradictoires qu'il trouve moyen de garder ensemble.

Je n'ai pas une lettre de Paris depuis des temps infinis. Je voudrais bien savoir quelque chose de Saint-Marc Girardin, et si son discours est pour le mois de décembre. Un de ces jours il mourra quelque académicien, et ces messieurs qui ne se font pas recevoir ne seront pas là pour donner leur voix. Je comprends toutefois qu'on retarde le plus qu'on peut le moment de prononcer ce discours. N'est-ce pas une des actions les plus importantes de la vie? Je me figure que la main me tremblerait beaucoup en écrivant un tel discours. Il ne faut pas attacher trop d'importance aux choses importantes, sans quoi on ne les fait point. Il est bon de savoir faire à peu près; tous ceux qui ont fait beaucoup ont fait à la diable; pour

être un bon architecte il ne faut point avoir les subtilités de Benvenuto Cellini. Avec ces subtilités on fait une demi-douzaine de manches de poignards, et la vie se passe. Aussi bien, on a beau se donner de la peine, les fautes que nous effaçons dans notre travail ne sont presque jamais celles que voit le public. La Bruyère, il est vrai, avait cette manie de polir; je ne suis pas sûr que ses défauts ne viennent pas de là. Au reste je suis comme M. de Lamartine, j'ai plusieurs opinions contraires sur ce sujet. Tant qu'on n'est pas parvenu à traduire fidèlement l'image qu'on voit au dedans de soi, ce n'est pas la peine de donner son tableau au public; mais, d'un autre côté, si l'on attend cette ressemblance parfaite, on risque de l'attendre toujours. De là la nécessité de ne rien faire pour bien faire. Heureusement il y a à cette difficulté une solution : le public est un sot et un ivrogne, comme dit Lemierre, et il n'y regarde pas de si près. Quand il est dans un moment de bonne humeur, il prend les gens en bien, et cela l'engage un peu pour l'avenir, parce qu'il n'aime pas à juger deux fois la même personne.

## XLI.

### A M. RAULIN.

Coppet, samedi 13 décembre 1844.

Mon cher ami, qui croirait que vous m'avez écrit deux lettres contre une? Cela n'est pas dans le cours naturel des choses. C'est une interruption des lois de la nature et une nouvelle preuve que les miracles

sont possibles. Comme je ne suis pas rationaliste, je ne chercherai pas à réduire cet événement aux mesquines proportions d'un fait naturel.

Nous avons vu nos Orientaux. Ils sont vraiment aimables. L'Orient est un grand élément de civilisation, à ce qu'il paraît, car les gens qui viennent de l'Aquilon ou de l'Occident, n'ont pas le quart de leurs agréments. Ils vous parlent familièrement de Mycènes, de Corinthe ou d'Épidaure, des sept tours, de la mosquée de la sultane Validé, de la mer des Alcyons, de la mer Noire et tout cela avec des traits qui montrent bien qu'ils ont vu tout cela de leurs propres yeux. Par exemple, ils vous disent (j'entends M. de Sahune et M. d'Haussonville), ils vous disent : « J'ai été dévoré de punaises dans la vallée de Lacédémone. » A ce trait, ne voyez-vous pas mieux le pont Babyx au clair de lune? n'entendez-vous pas le bruissement des roseaux dans le lit de l'Eurotas? ne sentez-vous pas le parfum léger qui sort des touffes d'amandiers, de citronniers, de lauriers qui croissent partout en abondance, en attendant qu'on plante régulièrement des pommes de terre avec le progrès de la civilisation? Que j'aime bien mieux les punaises que la pompe vague des vers de Racine :

> J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare,
> Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.

Il y a un peu de ce charme dans l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand. Il prend la fièvre auprès des ruines du Laurium, non loin du cap Sunium ; il est couché sur une natte dans la cuisine, c'est-à-dire aussi dans le salon et dans la salle à manger, car c'est tout un dans les pays poétiques. Pendant qu'il sommeille à

demi, il regarde une jeune fille grecque de dix-sept à dix-huit ans qui est restée à la maison tandis que tout le reste de la famille est aux champs. Elle va et vient; elle chante à voix basse, comme les oiseaux au coucher du soleil; elle vient prendre une petite marmite accrochée au-dessus de la natte où dort le malade; elle fait le feu, prépare le dîner, s'interrompt pour rajuster quelque chose à son vêtement et à sa coiffure. Ne voyez-vous pas mieux, par la fenêtre entr'ouverte de cette petite cuisine, la mer et les colonnes du Sunium que quand Delille vous dit :

Vers ce cap où Platon, etc.

Je suis pour les punaises en littérature. Vous ne les aimez pas. Vous aimez les immortelles. Les immortelles n'ont pas la grâce fragile des fleurs qui passent. Il faut animer l'idéal par la réalité. La réalité, c'est le sauvageon sur lequel vous greffez l'idéal; à lui tout seul, l'idéal se corrompt vite; il devient mortellement ennuyeux et finit par ne plus ressembler à rien.

M. de Sahune vous en dira davantage, lui qui a été directement piqué par la réalité. Il vous dira que celui qui lit l'*Itinéraire* voit la Grèce. Voilà qui vous fait honte à vous qui parlez de M. de Chateaubriand comme d'un déclamateur. Sans lui, sans cette imagination qu'il vous plaît de trouver factice, le monde aurait encore cette belle couleur petit gris que l'abbé Barthélemy et tous les abbés du monde employaient pour peindre la nature et les anciennes civilisations, cette fade couleur, terne, blafarde, incertaine, comme les vers du P. Porée ou du P. Jouveney. Ce n'est pas d'eux qu'on peut dire :

Il étale à nos yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante.
L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.

Après cela, chacun son goût, et puisque vous aimez mieux le gris, n'en parlons plus, et tenez que M. de Chateaubriand est un déclamateur. Vous me direz, « Mais j'ai été plus que vous pour tout cela et vous prêchez un ancien converti » ; c'est vrai, mais vous vous êtes établi dans le gris. Être poète vous paraît être sobre. Si la nature était à refaire, vous n'y mettriez que des cygnes et des oies, tous oiseaux blancs, mais point de flamants roses, point de colibris, point de mouches luisantes, et le soleil se coucherait dans un grand lit avec des draps blancs, des rideaux blancs, et un bonnet de coton blanc. Un joli roi de la nature, par ma foi ! Sachez qu'au fond de cette théorie de la sobriété, il se cache un poison froid, qui tue lentement les imaginations. La sobriété est une limite et non pas un mobile. Vous en faites un mobile. Vous ne buvez pas, pour le plaisir de dire : je n'ai pas bu ! Eh bien, après ? Quand vous n'auriez pas bu pendant cent mille ans, qu'est-ce que ce régime fera aux progrès de l'intelligence ? L'apôtre a dit qu'il ne fallait pas s'*enivrer de sobriété*, *sapere ad sobrietatem*. C'est aussi une règle d'esthétique. Si vous me taquinez, j'illuminerai les églises en verres de couleurs les dimanches et fêtes. Vous jouissez si vivement du plaisir de ne pas voir de couleur, de ne pas entendre un bruit trop fort, de ne pas rencontrer un mouvement trop brusque, que le fond de votre système c'est :

Je ne vois que la nuit, n'entends que le silence.



Ne voilà-t-il pas un joli spectacle et qui élève fièrement les âmes ? Mais nous ne serons jamais d'accord en fait de couleurs; les blancs sont blancs; les bleus sont bleus.

Votre *madone* ou *madonne* a donc fait un miracle aussi ? Elle a repoussé les flammes allumées par cette moscovite. En vérité, j'ai le cœur serré, miracle à part, en pensant que votre pauvre petit appartement, que je trouve si joli, aurait pu être brûlé par cette folle. Vous êtes assuré, c'est juste, mais soyez assuré que ces messieurs les assureurs ne vous auraient pas rendu le quart de la valeur ni de l'agrément de votre jolie retraite. Vous auriez eu beau leur dire : « J'avais un Lahire, » ils vous auraient regardé d'un air sec et auraient porté soixante-quinze centimes de plus sur l'inventaire ; or, jamais ces soixante-quinze centimes ne feront à un homme, qui a de certaines idées d'art, le même plaisir qu'un Lahire ; et pour cette possédée dans sa robe rouge et ce saint avec son air d'enfonceur de portes ouvertes, ils l'auraient coté vingt-cinq centimes parce qu'il est tout petit, ce pauvre tableau, et que rien ne leur aurait prouvé qu'il fût de la grande école corrompue par Raphaël avec son faux goût et son dessin exact.

Enfin, vous êtes tranquille à présent. Saluez de ma part tous vos petits pénates.

## XLII.

### AU MÊME.

Coppet, 25 décembre 1814.

*Labuntur, labuntur anni.* J'ai pourtant quelque espérance de vous revoir, mon cher ami, avant le jour

de l'an. Nous partons après-demain 27, et, si nous ne gelons en chemin, il faudrait un grand désir de repos pour mettre plus de quatre jours à arriver. Il fait pour le présent un temps très doux. J'ai passé presque toute la journée à Genève et l'on n'y avait point froid. Vous me direz que l'empereur Napoléon est ainsi parti de Moscou par un temps très doux. Si nous périssons dans les neiges, vous voudrez bien me faire une notice nécrologique, pas trop longue, pas d'un langage trop vif, quelque chose de modéré, qui a l'air d'en dire moins qu'il n'en pense. C'est ce qui convient pour un pauvre diable qui a plus d'esprit qu'il n'en montre. Vous voyez que je pense à tout. J'ai fait dans cette course d'hier à la ville treize visites ; cela portera malheur à quelqu'un ; aussi avais-je cherché à en faire quatorze, mais j'avais épuisé la liste de mes amis.

N'admirez-vous pas comme vous vous plaignez toujours mal à propos? Mes lettres vous arrivent au moment où partent vos plaintes. Notre correspondance ne va pas au pas, voilà tout. Quand vous vous sentez en règle, vous prenez de l'orgueil, et vous attendez qu'on vienne vous chercher.

Sachez que, depuis qu'on vous a vu ici, tout le monde veut être Français. Insensés ! qui s'imaginent qu'un papier signé Martin du Nord peut donner ce qui fait que vous tournez la tête à tout le monde. Il y a Français et Français, sachez-le bien. Quoi qu'il en soit, on me demande quelles démarches doit faire un citoyen suisse, né ici sous la domination française et issu, par les femmes, de parents expulsés ou exilés pour cause de religion. Je crois que ce décret de l'Assemblée constituante n'est pas aujourd'hui en odeur de sainteté auprès de la Justice. Je suis vraiment cho-

qué de l'insolente légèreté avec laquelle une demi-douzaine de petits substituts de procureurs du roi traitent des ministres protestants qui valent mieux qu'eux pour la science et la gravité des mœurs. Ces petits messieurs font les esprits forts sur la question de la liberté des cultes. Ils trouvent ridicule ce que le chancelier de l'Hospital a appelé de tous ses vœux. Ce serait une belle histoire à faire que celle des faquins aux diverses époques de la société. On aurait la philosophie de l'histoire en caricature, mais aussi sous des formes accessibles par là à toutes les intelligences. Le faquin est partout où il y a une réaction momentanée à quelque grand principe. Il apparaît à la surface des eaux quand elles reprennent leur niveau. Il ne se montre jamais dans la tempête. Il est insolent et paradoxal dès qu'il a les gendarmes pour lui.

De quoi donc vous plaignez-vous quand vous prétendez que je ne vous ai rien dit de nos aventuriers d'Orient? Je vous ai raconté promptement et par le menu tout ce que j'en savais. Je vous avertis que les reproches n'ont jamais encouragé à bien faire et que je hais le genre grognon. Je ne sais rien de plus insupportable que les gens qui lisent les lettres avec distraction et qui, après, vous reprochent de ne leur avoir rien dit de ce que vous leur racontez très exactement. Allez chercher des amis qui aient autant d'exactitude et des amis qui gardent cette exactitude dans la maladie, dans le froid, dans le brouillard, dans l'horizon d'un départ, au milieu des mille, je veux dire, des treize visites que nécessite ce départ. Que vous en avez à votre aise, vous autres gens constitués en dignité, qui faites semblant de travailler et qui prenez l'air grave et occupé dès qu'on vous dit : « Ne pourriez-

vous faire ceci ou cela? » Vous qui vous portez bien et qui en tirez cette conclusion que personne n'est malade, vous croyez peut-être que vous n'êtes pas un hypocrite et vous vous trompez en trompant les autres.

Adieu, mon cher ami. Je reviens avec une humeur de dogue. Je ne compte sur rien durant ce séjour de Paris. Voilà les années qui s'en vont et chacune apporte une eau moins claire et moins profonde. Les gens qui disent que c'est la peine de vivre, sont, probablement, des gens contents. Bonsoir.

## XLIII.

### *A M. BILLIET.

Paris, 24 mars 1845.

Cher monsieur, tous les amis de la Suisse sont ici très affligés de cette marche à l'aventure que prennent chez vous les événements. Qu'augurez-vous du résultat de ces premières délibérations de la Diète? Le canton de Vaud m'a cruellement trompé. Comme je n'en avais vu que les hommes les plus éclairés et les meilleurs, j'en avais conclu précipitamment que c'était le meilleur des États et il se présentait assez souvent à mon esprit comme un très bon petit argument en faveur des gouvernements démocratiques. Vous voyez qu'il m'a fallu revenir de bien loin, depuis que j'ai vu cette fleur de la démocratie qui prend M. Sholl pour un jésuite et qui prétendait, à ce titre, lui faire un mauvais parti. J'aurais pourtant bien dû savoir depuis longtemps que la pure démocratie redevient sauvage en un clin-d'œil. Que deviennent les

cours de votre Académie par ces temps d'orages? On ne saurait donner toute son attention aux lettres ni à la philosophie quand on ne sait pas bien si on aura, d'un jour à l'autre, une République une et indivisible et, pour dictateurs, quelques-uns de ceux qui voulaient absolument jeter M. Sholl par la fenêtre. Vous n'avez donc pas beaucoup, non plus, le loisir de penser à envoyer à vos amis de Paris ces premières leçons que vous deviez faire imprimer? Ils auraient, pourtant, grande envie de les relire. Enfin, il faut ajourner tout cela jusqu'à la paix générale. Cependant, souvenez-vous que César, tout en menant ses petites affaires politiques et militaires, trouvait encore le moment de composer de petits essais de philosophie et de grammaire qui étaient fort recherchés aussi par les Cherbuliez de Rome. J'aurais voulu vous dire depuis longtemps que j'ai lu avec grand plaisir le discours de M. de la Rive[1] qu'il a eu la bonté de m'envoyer. Il montre là des qualités que je lui savais déjà, mais qui sont très rares dans tous les orateurs de toutes les tribunes constitutionnelles. Il est vif et mesuré, courageux et sensé! Chez nous, les sciences physiques et les sciences exactes ne laissent pas toujours à ceux qui les cultivent avec supériorité une grande justesse d'esprit dans les questions politiques.

1. M. le professeur Auguste de la Rive de Genève, connu par ses beaux travaux sur l'électricité.

## XLIV.

### A MONSIEUR RAULIN.

Paris, 1er juin 1845.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher ami, combien j'aurais voulu vous voir durant ces tristes temps. Vous savez que j'ai été retenu par un mal qui n'a pourtant nulle gravité. Je ne vous demande pas comment vous êtes, car on ne se reconnaît point dans les premiers jours d'un si grand malheur [1]. Vous avez le mal qui s'attache aux affections vives, la crainte de n'avoir pas joui assez de la présence de ceux qui ne sont plus ici. Ne vous arrêtez point à cette pensée qui n'est que douloureuse; sans doute, on ne vit avec les siens que dans l'idée cruellement fausse qu'on ne les perdra jamais. Si on était sans cesse en présence de l'idée contraire, le sentiment vif de la fragilité de la vie troublerait tout aussi. Ne vous agitez point de ces souvenirs qui vous trompent.

Mille tendresses, mon pauvre ami.

## XLV.

### A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Gurcy, mercredi 25 juin 1845.

N'est-il pas vrai que je suis plus insupportable qu'un électeur? Cette fois, je sollicite de la part de

1. M. Raulin venait de perdre sa mère.

vos parents et de votre femme. On a pensé que mon écriture prendrait moins de temps au déchiffrement que celle de madame la vicomtesse votre épouse ; mais, je ne sais pourquoi je tarde tant à vous dire de quoi il s'agit, car, quand on est sur le point de partir, on veut savoir bien vite ce qui reste à faire ; d'ailleurs, Rousseau, en son Émile, a posé en principe, avec beaucoup de justesse, à mon gré, qu'il ne fallait jamais faire de longs préambules au moment d'annoncer une nouvelle, et que si l'on ne voulait pas être écouté, le vrai moyen était de faire un long exorde, et, en effet, je m'assure que, dans ce moment-ci, vous m'envoyez à tous les diables avec mon préambule, auquel vous ne prêtez pas la plus petite attention. Il contient, toutefois, une règle excellente, à savoir : qu'il est nécessaire, pour tenir son auditeur en éveil sur les détails, de lui dire d'abord le gros de la chose, sans quoi il cherche où l'on veut en venir et il faut recommencer tout le détail, qu'il n'a entendu que d'une oreille distraite. Donc, et pour me conformer à mes théories, je vous dirai, sans plus tarder et sans circonlocutions que :

1° L'on demande des modèles d'écriture pour Mathilde.

2° Madame la vicomtesse désire une autre paire encore de ces gants qu'elle porte, quand elle fend l'air sur son cheval.

J'avais d'abord pensé à vous dire qu'elle demandait une paire de gants de peau de cheval, mais l'autre explication est plus claire.

Je ne conseille pas à M. de Sahune de se présenter devant moi, après son silence obstiné. J'ai demandé à un médecin si le *mutisme* accompagnait les fièvres intermittentes, et il paraît qu'il n'en est rien et que,

s'il n'écrit pas, c'est mauvaise volonté de sa part. Benjamin m'écrit de me bien garder de m'approcher de Paris. Est-ce qu'il y a réellement impossibilité de passer vingt-quatre heures au milieu des embellissements que le *Palladio* de M. de Broglie prépare dans la rue de l'Université ?

## XLVI.

### A M. RAULIN.

Gurcy, mardi 5 juillet 1845.

Puisque M. de Sahune fait cent lieues en malle-poste, il pouvait bien me répondre dix lignes. C'est un infortuné qui mérite pourtant des égards ; il écrit quarante lettres par jour à ses électeurs. L'électeur est un animal rongeur. Je vous conseille de n'être jamais que pair de France ; d'ailleurs, vous n'êtes pas du bois dont on fait les députés. Vous aimeriez mieux perdre dix voix que de céder la moindre nuance de vos opinions sur le sujet le plus éloigné même de la politique. Ils vous montreront avec orgueil leur belle église bien badigeonnée à neuf, avec un beau tableau de M. Abel de Pujol au maître-autel ; au lutrin, une demi-douzaine de clarinettes pour accompagner, le dimanche, les versets de Job ou de David ; et vous seriez homme à leur dire que cet arrangement est indigne de la gravité du culte ; vous vous moqueriez des portraits de famille de vos plus ardents partisans ; vous diriez dans la conversation que rien n'abaisse l'esprit comme le commerce ; que l'industrie mène à mal ; que les nouveaux procédés agricoles ne valent pas la charrue de Virgile, et, le jour du scrutin, vous

n'auriez qu'à féliciter votre adversaire de l'unanimité des suffrages qu'il aurait obtenus.

N'est-ce pas que M. Ch. d'Éclépens est aimable? Lui et les siens semblent venir des pays où les anciens mettaient leurs romans de vertu et où ils supposaient une race meilleure, plus forte, plus douce et plus hardie. Je suis bien aise que vous ayez pris ce jeune homme en amitié. Il vous fera une agréable société dans votre solitude, car je vous suppose bien un peu seul...

Ah! mon Dieu! voilà déjà l'été parti! Il ne faut plus faire de projets que pour l'hiver,

> While summer sun roll unperceived away,

comme a dit Pope, à ce que je crois. A propos de Pope, savez-vous que nous avons pris à Rome une excellente position? Tout le clergé français, qui ne daignait seulement pas nous regarder quand il était dans la ville de saint Pierre, vient s'inscrire à l'ambassade à cette heure. L'Église de France va refleurir comme un beau lys.

## XLVII.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Gurcy, 22 juillet 1845.

Que voulez-vous? Nous ne sommes pas à Gênes. Nous ne voyons que le petit clocher de l'église de Gurcy. Ce n'est pas l'*Annunziata*, ni, sur la hauteur, cette grande et triste église de Carignan, je crois. Avez-vous pensé au siège de Gênes et à Masséna au milieu de ces marbres et de ces fleurs, et de ces demoiselles qui courent avec un voile blanc? Il faut

faire effort pour penser aux temps modernes en Italie. Doria y est plus vivant que Masséna. Je voudrais bien revoir avec vous le golfe de la Spezzia. C'est là, je pense, que lord Byron et M. Hobhouse ont brûlé le corps de Shelley, qui s'était noyé par un gros temps dans un petit bateau. Ce devait être un singulier spectacle que deux sceptiques brûlant les restes d'un matérialiste par ces grandes ruines solennelles de l'Italie. Je te prie de regarder attentivement l'impression que recevra la princesse de Broglie à la vue du Campo Santo de Pise. Si cette place magnifique et désolée où l'herbe croît, et où errent deux vieux chevaux ne lui fait rien, oh! alors, c'est que cela lui fera quelque chose une autre fois. Je doute fort que les personnes jeunes et simples et sincères avec elles-mêmes, doivent être très émues à la première vue de tout cela. Il y a des habitudes de mélancolie littéraire qu'il faut prendre et apprendre pour sentir la tristesse des ruines. Ce n'est pas que je trouve ces impressions fausses, assurément, mais elles sont savantes et compliquées. Du premier coup, la désolation des champs autour de Rome pourrait bien paraître laide, tout simplement, à un esprit naturellement poétique. Quand le jour tombe à Rome et que l'Angelus tinte tristement d'église en église, parmi tous ces bruits qui meurent à l'horizon, nous entendons toujours les voix un peu confuses de lord Byron, de Corinne, de René, et les idées des autres voltigent devant nos yeux entre les ruines du Colisée et les derniers rayons du couchant. Il n'y a pas de mal qu'il en soit ainsi, ni que l'impression des autres hommes qui ont passé par là se mêle à notre impression, mais encore faut-il la savoir avant de l'éprouver.

Ton père entreprend de grandes lectures; il nage

dans le temps, ce qui ne l'empêche probablement pas de se trouver pressé : *Æstuat infelix*, et, à propos de cette citation de ton article, tout le monde l'admire. Que Dieu te garde de l'orgueil, de la vanité, de l'insolence, du mépris des autres et de la disposition à abonder dans son propre sens, du ton décisif et péremptoire, enfin de tous les vices que donne la supériorité intellectuelle, et surtout du père de tous qui est celui de se rendre cet hommage qu'on ne fait pas trop sentir aux autres sa supériorité ; enfin, je te souhaite l'impossible, mon cher enfant.

## XLVIII.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Gurcy, 24 juillet 1845.

On a si peu de nouvelles de vous que ce n'est pas la peine d'en parler, madame. On sait que vous êtes dans les montagnes d'Auvergne, et que vous y êtes mal logée et voilà tout. Le quatrième volume de M. Thiers vous a-t-il attendue dans ces montagnes? Nous avons lu ces derniers soirs le dernier chapitre, c'est-à-dire la conspiration de Georges et la mort de M. le duc d'Enghien. Il y a beaucoup de vivacité et d'intérêt dans ce lugubre récit; il est fait avec une immense charité et le désir de ne trouver de coupables nulle part, ou plutôt de donner un peu tort à tout le monde, au Premier Consul pour avoir été un peu vif, et au duc d'Enghien pour s'être obstiné trop longtemps à porter les armes contre son pays. Le chapitre sur la *sécularisation*, entre autres, est, dit-on,

excellent. Ce sera un singulier monument de notre époque que la longue suite de ces grandes tragédies, de ces mémorables batailles, de ces terribles bouleversements, esquissée nettement, rapidement, d'une plume légère, avec une sorte de passion et aussi avec une sorte d'indifférence. On s'étonne quelquefois que la nature garde son air doux et riant quand les hommes sont frappés de quelque grand fléau; dans l'histoire de M. Thiers aussi, il semble que la tragédie se passe par un temps de demoiselles, sans pluie ni vent. Il raconte des choses terribles et on dirait à l'expression de son visage qu'il vous dit les choses les plus simples du monde. C'est comme une suite de coups de tonnerre dans un ciel parfaitement serein et sans qu'une feuille remue dans les arbres. Tacite vous parle des maux de l'Empire et de la chute de la République avec une physionomie sombre comme son sujet; mais l'autre Tacite a quelquefois l'air d'un pinson qui chanterait l'histoire des Pélopides. Je ne dirais à personne ce jugement un peu sévère, ainsi vous voudrez bien ne pas montrer ma lettre à l'auteur qui n'en a pas moins beaucoup de talent.

J'ai apporté ici le cours de M. Quinet qui a fait tant de bruit. Ce n'est pas bien raisonnable, je suis forcé d'en convenir. Il dit à l'Église catholique qu'elle devrait bien faire et dire quelque chose de nouveau, et encore ne lui donne-t-il pas la moindre indication sur ce qu'elle pourrait dire ou faire. Ce n'est pas beaucoup la vocation de l'Église catholique d'inventer des choses nouvelles, attendu qu'elle met sa gloire à ne pas changer, et puis, on doit des conseils aux gens quand on leur reproche de rester ce qu'ils sont. Il me semble que Luther avait des idées beaucoup plus arrêtées que M. Quinet...

## XLIX.

### * A M. E. DE SAHUNE.

Gurcy, 25 juillet 1845.

Je voudrais que tous les électeurs du Limousin fussent à tous les diables, mon cher ami. C'est bien à eux que vous devez ce retour de fièvre. Ils se soucient bien que vous soyez forcé de prendre du quinquina, pourvu que vous leur obteniez des bureaux de tabac. Je vous avais bien dit l'autre jour, qu'au train dont vous trottiez pour eux, par les ministères, vous reprendriez cette chienne de fièvre de Morée. Venez ici, où vous ne verrez pas le visage d'un seul Limousin. Donnez-moi de vos nouvelles par M. Raulin et n'écrivez pas. Si vous m'écrivez, je le prendrai très mal, et comme un témoignage de politesse malveillante. Je vous ai excusé ici, selon vos instructions, pour les lettres que vos électeurs (toujours des électeurs!) vous empêchent d'écrire. J'espère que vous n'en avez pas pour une vingtaine d'années à reprendre des accès à chaque retour de l'été. N'allez pas prendre la Grèce en grippe. Il n'y a guère que les beaux pays qui donnent ces fièvres. Je ne comprends pas bien ce que la Providence entend par là. Laissant ce problème de côté, je vous demande de vous guérir et de renoncer à votre voyage dans un vilain pays.

Je crois que vous n'avez pas plus de nouvelles à Paris qu'il n'y en a au fond des bois que j'habite. Avons-nous rasé la rue des Postes et y avons-nous semé du sel? On dit que tout le monde est content, à

l'exception de ces pauvres jésuites. Est-il vrai que le Pape soit malade? Avez-vous lu en détail l'histoire de Ganganelli? Avez-vous commencé le quatrième volume de M. Thiers? On dit qu'il y a plusieurs chapitres extrêmement bien faits, que cela court toujours dans l'heureuse vivacité que nous lui connaissons :

*Obliquo laborat*
*Lympha fugax trepidare rivo.*

Cette citation me ramène à Bentley ; je ne suis pas un ingrat. C'est le plus bel ouvrage de ma pauvre bibliothèque. Et la vôtre? Ne la rangez pas trop bien. Il vous prendrait comme une fureur d'avoir des livres et de beaux livres. Peut-être viendriez-vous me reprendre ce Bentley. Diderot a raison ; il ne faut pas avoir de robe de chambre neuve, de peur que la rage du complet ne vous prenne.

Je voudrais bien être là pour vous servir de garde-malade. Adieu, mon cher ami. Songez que nous sommes à jamais brouillés si je reçois un mot de vous avant votre parfait rétablissement.

## L.

### A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Gurcy, samedi 26 juillet 1845.

Ah ! vous ne m'écrivez pas parce que vous entendez dire du bien de moi ? J'ai admiré la vérité de cette impression que vous me dites, mais je me tiens pour très supérieur à vous, mon cher ami, puisque moi, je

n'attends jamais pour vous écrire que j'aie entendu faire votre éloge. Il y a huit jours, à peu près, que je suis ici ; il n'est échappé à personne le moindre mot en votre faveur, et pourtant, me voici. Vous êtes de singulières gens. Vous commencez à parler des eaux du Mont-Dore comme d'une effroyable Thébaïde, et puis, au bout de huit jours, vous y prenez tellement goût que je commence à croire que vous n'en voudrez plus sortir. Voilà bientôt quinze jours que vous buvez sans vous arrêter. Il me semble que c'est bien raisonnable ! Vous vous amusez donc bien ? La dernière lettre de madame votre femme est comme un paysage de Claude Lorrain. Ces eaux du Mont-Dore sont comparées aux plus belles vallées des Pyrénées ; à l'entendre, on y mène la plus agréable vie ; on s'y promène ; on s'y amuse ; j'ai même cru lire qu'on y dansait à cheval, mais je tiens ce dernier article pour une faute d'impression. Toujours est-il qu'on serait bien aise de vous revoir. En attendant, nous passons le temps très paisiblement et très agréablement aussi. M. le duc d'Harcourt est ici, mais il court tout le jour. Il est parti hier pour Everly dans son petit corricolo à roues rouges, faisant filer deux grands chevaux avec une aisance admirable. Il sera de retour ce soir, il repartira demain pour Paris et reviendra samedi, toujours avec ces deux chevaux qui vont comme le vent. Il est aimable. Ses opinions ne sont pas tout d'une pièce comme à beaucoup d'entre nous. Il pense du bien et du mal de la même personne, du bien et du mal de la même chose, selon qu'il regarde un côté ou un autre. Il cause avec un stylet, et nous autres assez souvent avec une massue, ce qui fait que nous cassons tout du premier coup. Savez-vous que M. de Sahune a repris la fièvre ? Il a tant couru pour ses

électeurs, ces derniers jours, qu'il a été, encore, une fois, saisi de ce frisson. M. Raulin me dit qu'il ne sait trop si ce pauvre député pourra aller faire sa cour à ses électeurs. Est-on obligé de donner sa vie pour ses électeurs? On serait, j'imagine, fort mal reçu dans l'autre monde, si on y arrivait tout haletant de la poursuite d'une recette particulière ou d'un bureau de timbre ou d'un bureau de poste. J'ai donc écrit une lettre pathétique à M. de Sahune pour l'exhorter à envoyer, pour cette année, les Limousins à tous les diables. M. de Broglie a aujourd'hui une lettre d'Albert, de Livourne. Ils reprenaient la mer pour aller à Civita-Vecchia. Il ne dit seulement pas s'il a admiré Pise. Il paraît qu'autour de vingt-cinq ans, des yeux noirs l'emportent sur tous les baptistères et sur toutes les tours penchées du monde et même sur le Campo-Santo.

Je voudrais revoir vos chambres habitées. Dépêchez-vous donc un peu.

## LI.

### A M. RAULIN.

Gurcy, 29 juillet 1845.

Si vous êtes à Paris, prenez votre grand parti, votre canne, votre parapluie, un mouchoir de poche, une chemise, et venez passer ici de huit à quinze jours. Vous aurez une réception qui ne ressemblera pas mal à celle de M. le duc de Nemours devers Chateauroux. Je vous ferai un discours sur le pas de la porte; vous me répondrez comme un ange. Le curé viendra vous

dire qu'il est uniquement occupé du salut des âmes et qu'il n'est pas de ces brouillons qui se mêlent de politique; vous lui direz que c'est fort bien fait, mais qu'il ne faut pas non plus chanter de musique d'opéra dans les églises ; et on vous chantera un *Te Deum* sur l'air d'*Armide, vous m'allez quitter!* Venez donc. Je vois avec plaisir que vous n'avez plus aucun mal. Vous m'avez la mine d'être organisé comme les Cosaques du général Souvarow qui avalaient par plaisir toutes les drogues de la pharmacie du Grand-Saint-Bernard, sans en ressentir le plus léger malaise.

Que vous a fait M*** pour en parler avec si peu d'égards? C'est un homme grave qui dit hardiment ce qu'il pense; il n'y a pas beaucoup de gens qui puissent se flatter d'en faire autant. Il est vrai qu'il ne faut plus réclamer votre esprit de justice. Je vous parle modérément de M. Quinet et vous me répondez que ma modération sent le fagot. A propos, pourquoi est-ce une expression familière dans la littérature catholique que ce tour : *Sentir le fagot?* J'ouvre le dictionnaire catholique et je trouve à l'article : *Sentir le fagot* : « *Il se dit d'un homme dont les opinions ne sont pas très orthodoxes ; il est familier*, » je suis vraiment fâché que cette manière de dire et de faire soit familière.

Puisque vous prenez les choses ainsi, je vous dirai, pour vous braver, que j'ai eu regret à mon jugement un peu sévère sur les leçons de M. Quinet. En avançant, j'ai trouvé une leçon sur le mahométisme où il y a de l'esprit et du talent à un degré assez rare. Il y compare l'esprit des croisades à l'esprit qui animait les armées républicaines qui ont visité l'Égypte, et il montre assez bien que les inspirations de l'Évangile étaient plus vives dans Kléber et dans Desaix et dans Bo-

naparte que dans Raymond de Toulouse, dans Bohémond ou dans Godefroy de Bouillon. C'est une thèse qui se peut soutenir, quoique à première vue elle puisse aussi scandaliser les faibles... Puisque vous dites qu'il y a plus d'esprit dans le petit doigt du moindre marguillier de France que dans toute l'Allemagne, je vient de brûler Kant et j'ai fait demander le moindre des livres de philosophie du moindre marguillier de France ; ce sera, à l'avenir, toute ma consolation. Je veux me défier de l'orgueil des pensées vaines et vous me verrez dorénavant à la suite de quelque bon marguillier qui en sait plus dans son petit doigt que Fichte, Hegel, Schelling, Kant, Goethe, Wieland, Jacobi, Schiller, etc. Au fond, je vois ce que vous voulez dire ; les marguilliers sont cartésiens ; ils rejettent, de peur d'erreur, toutes les idées dont ils ne peuvent pas absolument se défaire, et ils s'en tiennent à ce premier effort, pour avoir remarqué que Descartes s'est trompé quelquefois en cherchant à remeubler sa maison après ce grand déménagement.

Mais assez de marguilliers pour aujourd'hui. L'on part et je veux donner ma lettre. Il me semble que je ne vous ai dit que des bêtises ; je ne voulais que vous faire un petit mot de réponse.

## LII.

### A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Gurcy, 2 août 1845.

Cette saison de pluies et de froids, au mois de juillet, vient de me mettre la tête dans un triste état et

je ne voudrais pas débuter à Sainte-Eusoge par un air misérable qui me ferait prendre en grippe, malgré votre bonté à tous les deux. En tous cas, je vous conjure de n'être pas durs pour moi et de ne pas dire que je suis malade à volonté et suivant mes caprices. Les gens qui n'ont pas beaucoup mal à la tête des autres, les gens durs disent que mes maladies ne sont rien, parce que je n'en meurs pas habituellement, et qu'elles ne m'empêchent jamais de rien faire, quand j'en ai bonne envie. Ils prétendent qu'on ne m'en voit pas moins à tous les spectacles, à tous les bals, à toutes les chasses et à toutes les courses de chevaux, jusqu'à en être importun. Ne les croyez pas.

J'ai reçu une lettre de Carlsruhe. M. de Langsdorff ne prend pas ce petit pays en déplaisance. Il trouve que ce sont de bonnes gens qui ont le cœur sur la main, et une aimable contrée d'un aspect doux, terne et tranquille. J'aimerais assez habiter le pays de Bade que je connais déjà un peu. Il y a là un fond de forêts toutes bleues, qu'on voit de loin et qui attire. Je ne sais comment je fais pour aimer à la fois l'Italie et le peu d'Allemagne que je connais, car ce sont des aspects qui vous disent des choses opposées, mais il faut bien avoir des aspects contraires en soi-même, sous peine de n'être rien du tout. Il faut faire vivre en paix ces instincts, mais non les détruire. Dès qu'on est parvenu à en faire taire la moitié, on n'est plus qu'un honnête bourgeois de Paris qui aime l'ordre, la tranquillité, l'économie, les améliorations lentes et pacifiques toute la semaine et le dimanche l'or des genêts et la pourpre des bruyères de la banlieue.

Mais me voilà hors des rails et en pleine dissertation. Adieu, madame, mille tendres respects.

## LIII.

A M. RAULIN.

Gurcy, 11 août 1845.

M. de Viel-Castel dit qu'il vous a vu de loin dans la rue ces jours-ci, mais que vous étiez hors de portée. C'est du moins une preuve que vous vous portez à peu près bien, mais je ne vois pas pourquoi vous sortez ni où vous pouvez aller dans ce désert. Nous vivons ici dans les horreurs du vent, de la pluie, de la grêle, du tonnerre, des éclairs. Il faut avoir une conscience joliment tranquille pour voir tous ces signes non équivoques de la fin du monde. Aussi fais-je... Je vis dans un passé où il n'y avait pas encore d'église à Rome, ni à Antioche, ni à Laodicée. Je relis Horace par le côté historique. C'est une jolie étude. Toutes ces peintures si vives de ce qui n'est plus depuis si longtemps prennent tout autrement l'imagination que les querelles de l'*Univers,* de la *Presse* ou du *Globe*. A cette distance, Rome est belle comme les villes qu'on croit voir dans les nuages du coucher du soleil par un jour d'automne. Là je m'intéresse à toutes les figures que je vois passer, comme vous pouvez vous intéresser aux personnages des plus beaux paysages du Poussin. L'esprit de l'homme est étrange. Pour que ses semblables lui plaisent, il faut qu'il les voie à deux mille ans de distance. Si j'avais vu Mécène de près, peut-être que je lui aurais trouvé l'air de M. Regnault de Saint-Jean d'Angely ou de M. Cambacérès. Agrippa m'aurait fait l'effet de quel-

que maréchal de l'Empire, et Varius aurait pu me paraître une sorte de Casimir Delavigne. Nous sommes certainement des animaux nés pour l'idéal. Si le réel n'est à mille ans ou à mille lieues de nous, il ne répond pas à ce que nous demandons. Nous allons par tout l'univers, avec inquiétude, à la recherche de ce que nous n'avons jamais vu, espérant que ce sera ce quelque chose qui n'a pas de nom et que nous voudrions bien posséder. C'est là qu'est l'erreur; au lieu d'aller vers l'inconnu, il faudrait se reculer, comme devant un tableau; le vrai point de la perspective est l'endroit d'où l'on ne voit plus qu'indistinctement. L'Antiquité, dans son demi-jour, nous donne un peu du plaisir de l'idéal. Elle fait sur les objets l'effet du clair de lune sur les édifices d'une grande ville. Avez-vous jamais visité une grande ville pour la première fois au clair de lune? J'ai vu ainsi Florence. Tout ce que je voyais me semblait le Dante, Béatrix, Farinata degli Uberti; mais le lendemain, au lever du jour, tous ces trotte-menus de vivants d'aujourd'hui diminuaient singulièrement l'illusion. C'est poussé par ce même besoin d'idéal que vous allez au Louvre tous les dimanches, et que, dans le demi-jour ménagé par une main royale, vous regardez, en rêvant, se dessiner sur un fond d'or toutes les images de ce qui n'est plus ou de ce qui n'a jamais été. Quand même vous regardez les vivants, vous les refaites à la façon de l'idéal; malgré vos airs d'admiration, vous vous dites : « En ôtant le nez à cette femme-là, en lui allongeant les bras, en lui élargissant la poitrine, on en ferait quelque chose de très bien. » La morale de tout cela, c'est qu'il ne faut pas regarder de près, mais de loin; c'est encore que Dieu seul est aimable et que M*** est insupportable. Je vous ai dit quelquefois le contraire de ce que je semble dire

aujourd'hui. Sans doute, sans doute. Je ne suis pas assez bête pour être d'accord avec moi-même en paroles. A ceux qui veulent être conséquents, je dis : *Studi la mattematica!* Toujours est-il que le Tibur d'Horace est plus vert que le Tivoli d'aujourd'hui ; que la maison que Cicéron avait au pays des Lestrigons, aujourd'hui Mola di Gaëta, est plus riante et plus grave que l'auberge que j'ai habitée sur ses ruines, et que les légions de César en rentrant dans Rome avaient peut-être plus grand air que l'armée papale suivant le cardinal Lambruschini à la procession. Consolez-vous. Les temps nouveaux deviendront anciens, et, à leur tour, par une illusion providentielle, ils réveilleront des images de grandeur et de perfection dans les esprits de vos arrière-petits-enfants, ou de vos neveux, si vous ne vous mariez. A distance, MM*** prendront des proportions admirables. Les chants que M. de Salvandy fait répéter sur des airs moraux au conseil royal, auront, dans l'écho du passé, encore plus de douceur et d'éclat. Le conseil royal chante à tue-tête. L'idée de mettre la morale en chansons n'est pas neuve, mais elle est consolante.

Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos coteaux,
Je commence ma prière, etc.

Voilà d'heureux changements qui arracheront le genre humain à l'ivrognerie.

Nil parvum aut humili modo
Nil mortale loquar.

C'est la devise de M. de Salvandy qui ne dit rien et ne fait rien comme un autre.

Bonjour, mon cher ami.

## LIV.

### AU MÊME.

Gurcy, 5 septembre 1845.

Si quis qui quid agam forte requirat erit,
Vivere me dices, salvum tamen esse negabis.

En français, si l'on vous demande de mes nouvelles, dites que je ne suis pas mort et voilà tout. Il est vrai que c'est beaucoup. Je me suis bien gardé de rien décider encore sur mon voyage à Coppet. Je me demande à moi-même ce que j'en pense et je me dis que je n'en pense absolument rien. On a cherché beaucoup de définitions de la vraie liberté; ne serait-ce pas à ne jamais se décider que consisterait cette liberté, car enfin, résoudre une chose, c'est s'obliger quant à cette chose? On cesse alors d'errer dans les champs de l'incertitude où l'âme n'est encore liée par rien. Je sais plus d'un grand problème de philosophie dont chaque proposition n'est pas beaucoup plus sensée que la bêtise que je hasarde là devant vous. Et devant qui puis-je mieux la hasarder, grands dieux! puisqu'il n'y a aucun risque que vous vous y laissiez prendre. Vous êtes bien bon; mon passage de Paris à Gurcy s'est fait sans encombre et nous avons causé agréablement tout le temps. Seulement, c'était un jour de fête dans les environs d'Étioles et il y avait tant de gens qui couraient à cette fête, que les wagons allaient de Paris à Corbeil sans avoir fait un pas. Je ne sais comment on a résolu le problème mécanique qui s'est présenté là. Il est certain que j'ai

cru que nous marchions et que nous arrivions, malgré l'objection

Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Je désire pour vous à Reims le joli petit soleil dont on jouit ici. Ces jours de Reims seront bien mêlés pour vous, mon cher ami, de tristes impressions, mais sur ceux qui ne vivent pas dans l'étourdissement et qui ne chassent pas habituellement les souvenirs douloureux, l'impression des lieux est moins forte et ne les surprend guère.

Albert m'écrit, du 23, qu'il part dans deux jours pour Naples. Si j'avais les ailes de la colombe, j'y serais aussi dans deux jours. Vous en êtes donc revenu à mon idée de prendre quelque chose comme les ailes de la colombe, je veux dire la malle-poste, pour passer le Jura ? Vous le voyez, l'homme s'agite, mais il revient toujours à mes avis, suivant la remarque de Fénelon. Vous avez bien raison, d'ailleurs, de dire que tout chemin mène à Paris et que tout chemin part de là. C'est la Rome des temps nouveaux. J'avoue qu'elle n'a pas si bon air que la Rome qui est auprès du Tibre, mais Paris a aussi ce grand caractère de l'inspiration que, si vous mettez ensemble toutes les mauvaises passions et tous les intérêts les plus vulgaires dans un creuset, et que vous souffliez le feu, vous trouverez au fond le pur diamant de la vérité.

Figurez-vous que, par pure malice, cette malheureuse *Revue des Deux Mondes* n'est pas venue ici et je ne sais rien des pensées de M. Cousin sur les arts. Je ne me fie pas beaucoup aux métaphysiciens pour traiter les questions d'art. Quand ils en parlent vaguement, cela va à merveille. Quelques traits fugitifs et inachevés dans le grand champ de l'infini ont tou-

jours un certain air. C'est par là que vous êtes tenté de prendre Platon pour un grand artiste; mais, malgré son *Traité du beau*, je ne voudrais seulement pas donner mon caniche à peigner à Kant. La passion de l'abstrait ne suscite pas beaucoup de belles formes. Les métaphysiciens peuvent faire rêver heureusement un grand artiste, mais ce n'est jamais de leurs mains que sortira la *Vénus* de Milo, ni la *Vierge* de Raphaël avec son corset rouge et ses cheveux blonds au milieu des épis mûrs de la campagne d'Italie. On dit que Socrate avait fait quelques statues, mais je crois bien que Verrès ne les aurait pas placées dans sa collection... Ne vous laissez pas croire qu'on vous vole vos idées. On ne vole les idées de personne, pas plus qu'on ne peut dérober son visage à un autre. Les pensées de chacun sont la réflexion de la lumière éternelle sur les facultés particulières du miroir particulier qui est l'intelligence de chacun. Si on était fidèle à cette lumière, au lieu de répéter ce qu'on entend, on serait plus souvent original. Après quoi, je conviens qu'il y a de pauvres hères dont le miroir est terne et dépoli.

Le député pour Provins est de retour. Il est la terreur des loups. Il en a assassiné quatre, l'autre jour, en compagnie de quatre forts chasseurs comme lui. Il est environné de fusils de chasse dans son cabinet. Il a cent livres de poudre et un demi-million de cartouches dans une armoire au-dessus de sa bibliothèque. Un de ces jours, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, qui sont dans les rayons, sauteront avec la maison et s'en iront à tous les diables qui seront tout étonnés. M. de Viel-Castel m'écrit qu'il lit Bourdaloue avec grande édification. Je ne mourrai pas content si je ne vois tomber la réputation usurpée

de ce jésuite. Je vous demande s'il est juste de nommer le même jour Bossuet et Bourdaloue? L'un est le cheval de Job qui hennit quand il entend le clairon des batailles, l'autre est un sacristain élevé au collège de Saint-Omer. J'espère que vous n'avez pas la prétention de comparer un cheval à un sacristain. Les gens que Bourdaloue a ennuyés et qui sont respectueux, disent qu'il raisonne admirablement, parce qu'ils prennent l'ennui qu'ils éprouvent pour l'effet d'un raisonnement serré sur leur cerveau. Si le ciel était toujours juste, Bourdaloue eût été le valet de chambre de Bossuet. Il aurait veillé à la dépense de la maison et fait faire des reprises aux pauvres bas violets et troués du pauvre grand homme. L'évêque aurait eu un peu d'aisance et n'aurait pas été forcé de tirer le malin esprit par la queue pour joindre les deux bouts à la fin de l'année. Ce bon Bourdaloue était ce qu'il fallait pour tenir la maison en ordre, un homme probe, plein de bons sentiments, sachant bien lire et bien écrire et capable peut-être de comprendre à demi la grandeur de son maître. Massillon aurait fait aussi un joli garçon de cuisine dans ce palais. M. de Bonald ne viendrait pas à la cheville du dernier commissionnaire d'une telle maison. Il n'y a jamais eu que M*** qui fût supérieur à Bossuet.

## LV.

### A M. POIRSON.

Gurcy, 19 septembre 1845.

Il n'est pas probable que ma lettre vous trouve à Paris, mon cher ami ; vous n'aurez pu résister ni les uns ni les autres au charme de cette pluie battante et de ce vent impétueux. Si dans le cours de vos pérégrinations vous avez rencontré M. de Lamartine, lui avez-vous trouvé, comme il le croit de lui-même, l'air de Machiavel, de Fénelon, de Fox, de Burke? c'est beaucoup d'airs à la fois pour une seule personne. Qui nous aurait dit que l'auteur mélancolique des premières Méditations aurait un jour de ces effroyables explosions de vanité ! Il paraît qu'on ne s'améliore pas toujours en vieillissant, et qu'on ne suit pas toujours le précepte de l'apôtre qui veut que l'homme intérieur grandisse à mesure que l'homme extérieur se détériore. Pourquoi M. Royer-Collard est-il mort? Cela est triste ; on ne voit pas beaucoup d'arbres de cette sève et de cette vigueur sur notre terre un peu froide. Vos jeunes métaphyciens de l'École normale, avec leur assurance et leur jargon moitié algébrique et moitié déclamatoire ne lui vont pas à la cheville. Il marchait droit et ferme dans les bois, dans le fourré de l'abstraction, et il savait toujours de quel côté se couche et se lève le vrai soleil de la réalité. Les petits métaphysiciens d'aujourd'hui attellent à leur petit tilbury une demi-douzaine de formules, bigarrées comme des chevaux pies, et ces formules les empor-

tent dans le vide. Je conviens qu'ils n'en conservent pas moins un grand air de gravité ; mais il y a longtemps que l'air de gravité ne me fait plus rien.

Ceci au moins n'est pas applicable à M. Cousin. Il vient de faire dans la *Revue* un morceau sur le Beau, qui n'est pas laid. Je ne puis pas dire qu'il soit très neuf ; il n'importe ! Les idées éternelles ne sont pas obligées d'être neuves. La métaphysique n'est pas tenue de changer de robes et de bonnets tous les jours, comme les belles dames.

## LVI.

### A M. RAULIN.

Broglie, 12 novembre 1845.

Il me semble que je renais à l'écriture, mon cher ami. Mes doigts sont tout rouillés, *tum ferri rigor*. Ce ne sont point les chants de Lulli ; mais mes doigts se dérouilleront un peu et de votre côté, vous vous accoutumerez à ce bruit de vieille ferraille, de telle façon que nous aurons chanté tous les deux et qu'il n'y paraîtra point. Il n'y a pas de nouvelles ici. M. Poulain administre avec une si grande sagesse et une si haute capacité qu'on dirait des mouvements de la sphère céleste. Vous n'êtes pas gouvernés de la sorte dans Paris ; vous êtes obligés de remettre de temps à autre la main à votre mécanique.

Eh bien, quand croyez-vous que vous pourrez faire une campagne en Normandie? Tout le monde crie : Où est M. Raulin ? Les arbres de la forêt sont dans l'attente.

Et le long du vallon le feuillage a tremblé,

et il y a de quoi; j'en ferais autant à sa place. Madame de Staël va définitivement quitter sa maison qui est devenue intenable par la bise. Elle n'est plus abritée des vents par *la chute*. Cette affaire d'octobre laissera un souvenir glacial; mais, après tout, dans cent ans d'ici, on ne verra plus la trace des dégâts que vous avez faits. Les bois repousseront, les oiseaux reviendront, et l'on saura à peine que M. Raulin a passé par là comme un ouragan. L'homme le plus violent peut bien peu de chose contre la nature.

Mon cher ami, tout cela, comme dit Sancho, sont des paroles inutiles dont nous rendrons compte. Il n'y a qu'une chose sérieuse, c'est de vous arranger pour venir le plus tôt possible. Il fait un temps magnifique et je ne vous garantis pas que le mois de décembre aura cette splendeur de soleil et un beau feuillage. Ces malheureuses feuilles attendent toujours l'été qui n'était pas venu, mais le voici. Songez que, partant à midi par le chemin de fer, vous arrivez à Saint-Pierre-de-Louviers à trois heures et vous trouvez des voitures charmantes qui vous mènent au galop jusqu'à Bernay, où vous êtes à sept heures et demie. A huit heures et demie, au plus tard, vous êtes à Broglie. Ah! Bonjour, M. Raulin! Voilà M. Raulin! Et l'on vous prend les mains, et Bob vous lèche, et le chien de M. Louvel vous mord, et l'on vous mène en triomphe dans la bibliothèque, où vous voyez un bel escalier en spirale qui ne déguise pas son existence, qui dit, conformément aux saintes règles de l'architecture : « Je suis un escalier; je mène là-haut! » et là-haut, tous les chefs-d'œuvre

de l'esprit humain, l'abbé Fleury, l'abbé Émery, l'abbé Poulle, l'abbé Bautain, l'abbé Karl, l'abbé Ratisbonne, et, dans un coin, tout honteux, Voltaire, Hume, Locke, Kant. Venez donc. Il n'y a pas de danger de partage dans votre comité. Comment voulez-vous que le hasard amène en quelques jours une cause si obscure que des gens aussi éclairés que des conseillers d'État se trouvent justement partagés, dix contre dix, et en soient réduits à tirer au sort, ou, si vous l'aimez mieux, à consulter un maître des requêtes ? Toute la théorie des probabilités doit vous rassurer.

Écrivez-moi de votre jolie demeure. Votre paravent est-il arrivé ? Votre tapis est-il posé ?

J'ai honte de moi ; je me suis surpris, l'autre nuit, ne dormant pas, à lire les *Mille et une Nuits* d'une part, et, de l'autre, les *Contes sur l'Économie politique* de miss Martineau. Ce sont bien là, j'espère, les deux extrémités du monde intellectuel, une économie où tout est possible, et une économie où presque tout est impossible. Ce n'est pas dans les *Mille et une Nuits* que vous trouverez ce principe de Malthus sur la population qui faisait pleurer d'indignation M. de Lacretelle, et, malgré tout cela, ce genre d'imagination qui a fait les *Mille et une Nuits* est encore plus nécessaire à l'homme que la connaissance des règles que suit la richesse. Sans les *Mille et une Nuits* on mourrait de tristesse.

## LVII.

### A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 16 novembre 1845.

Mon cher ami, voilà les nouvelles de la cité. On vit dans un grand repos. On a achevé le soir de lire *Colomba*, et l'on a pris *les Puritains d'Écosse*. Vous êtes donc sûr de ne pas vous tromper en vous représentant chaque jour à huit heures et demie du soir, Othenin et Mathilde profondément endormis dans une chambre bien close au premier, et, au salon du rez-de-chaussée toutes les grandes personnes, mademoiselle de Pomaret, Louise, le prince et la princesse, M. de Broglie et votre valet, écoutant autour du feu les aventures d'Henry Morton. Albert lit ; Louise est étendue dans le grand fauteuil rouge, parfaitement immobile, les yeux fermés, la respiration lente et égale, assez semblable à la statue d'Ariane que le roi a placée aux Tuileries sur le toit d'une maison, afin, probablement, qu'elle y dormît plus à son aise ; mademoiselle de Pomaret travaille avec une activité sans relâche à une immense broderie qui a un faux air de devant d'autel ; la jeune princesse, au coin de la cheminée, à droite, écoute d'un air intelligent et attache des glands d'acier à une bourse soie et or qu'elle destine à son père ; M. de Broglie voit avec satisfaction qu'on prend grand plaisir à Walter Scott, et moi, enfin, je me lève de temps en temps pour promener ma petite agitation au fond de la chambre. La chambre est un peu changée. Représentez-vous, dans

le coin, à gauche, un bel escalier qui ne se dérobe pas du tout, qui s'étale au contraire et qui dit, conformément au précepte de Raulin sur les constructions architecturales : « Je suis un escalier; je vais là-haut, faites-moi place ! » De lampes au plafond, il n'y en a pas momentanément. Un beau soir, au moment de la lecture, elles ont pris un air de tristesse et se sont éteintes l'une après l'autre. On s'est dit dans l'obscurité qu'il les fallait envoyer à Paris et on l'a fait comme on l'avait dit. Mais on n'est pourtant pas sans lumières. On a deux lampes à droite sur la table à écrire, et deux lampes à gauche sur le piano, car le mobilier est un peu changé. Les deux grandes cases pour les atlas et l'Institut d'Égypte sont allées dans le billard. Au milieu de la bibliothèque on voit un beau divan de velours nacarat et toutes les chaises ont pris aussi cette couleur. J'espère que vous n'ignorez, à présent, rien de Broglie.

Ne croyez pas que nous vivions dans une solitude absolue. Hier, par exemple, vers quatre heures après-midi, on a vu venir au grand trot une jolie voiture. C'était l'évêque et son grand vicaire. Aussitôt on a entendu toutes les portes des catholiques s'ouvrir et on se disputait le passage sur l'escalier, et l'on reçut Monseigneur qui s'avançait lestement dans sa robe de pourpre au milieu d'un léger nuage de poudre à la maréchale. Demain, cet évêque viendra dîner. Aujourd'hui, ce sera M. Le Prevost avec le sous-préfet, mais ils n'ont point de robe de pourpre. Ils ont été parfaitement battus à la réélection pour le conseil général; le pauvre M. Le Prevost n'en fera plus partie et il est remplacé par un monsieur du mouvement qui n'en a pas beaucoup dans l'esprit. Tout cela est l'œuvre du précédent sous-préfet qui a placé son

camp sur les hauteurs aux environs de Bernay et qui prétend être député à la prochaine élection.

## LVIII.

### A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, lundi 25 mai 1846.

Si j'en juge par votre dernière lettre, vous allez mener cet été une vie bien fatigante ; de deux jours l'un à Carra, et probablement assez souvent sur la route de Coppet, dans ce pays de réprouvés ; ce n'est pas un régime fort doux, ni en été ni en hiver... Je tordrais bien volontiers le cou à ces vilaines gens qui vous gâtent Coppet. et, si je puis leur faire de la peine, je vous prie de me faire signe ; je m'acquitterai de ce soin avec un véritable empressement. Malheureusement, la peau d'un radical est d'une extrême dureté. Comment vont ces pauvres éclopés de ministres qu'ils ont préposés à leurs paroisses ? Ils doivent avoir l'air de femmes de ménage, en fait de religion, lesquelles font le gros ouvrage dans les maisons des demi-pauvres, venant tard et s'en allant de bonne heure. Si le canton de Vaud avait seulement en garnison la moitié des troupes qui sont aujourd'hui sur le Champ de Mars, il ne tracasserait pas les gens qui croient qu'une religion sans dogmes est un peu risible. Nous donnons une magnifique revue à ce musulman d'Ibrahim-Pacha. Il fait un soleil ardent ; on n'entend que le bruit des tambours et des clairons ; les belles dames s'habillent à la hâte pour courir à l'École militaire et voir du balcon toutes les savantes

manœuvres de 15,000 chevaux et de 15,000 hommes de pied. Quel cœur de femme un peu bien fait n'a battu à la vue d'un escadron de carabiniers ou au bruit d'une belle batterie d'artillerie qu'on lance au galop sur le pavé ? Les figures reposées des plus savants ministres de tout un synode ne leur donneraient pas la moitié de cette émotion, et pourtant tout cet éclat militaire n'est qu'une image de la destruction, tandis que le repos ecclésiastique parle de ce qui durera quand tous les canons de ce monde auront été réduits au silence. Une imagination raisonnable devrait trouver M. Coquerel, prêchant le dimanche, mille fois plus poétique que Bonaparte poussant dans le Nil, aux Pyramides, toute la cavalerie d'Égypte.

M. Raulin défend tant qu'il peut le portrait de madame d'Haussonville contre les attaques universelles, et il a raison. Il vous écrirait qu'il est triste aussi de votre départ, s'il n'était d'une humeur de dogue... Il est pourtant allé hier avec M. de Broglie et toute la troupe évaporée faire cette course à Port-Royal-des-Champs Il me semble qu'elle a bien réussi. Je n'en ai pourtant de nouvelles que par M. de Broglie qui, vous le savez, n'a pas pour défaut de tomber dans des détails trop minutieux. Je sais qu'ils ont trouvé à Port-Royal ce vieux monsieur de quatre-vingt-douze ans qui reste là en sentinelle autour des ombres de M. Arnauld et de la mère Angélique. Il dit avec un grand sérieux qu'à la mort du diacre Pâris (lequel était un peu fou) on a vu beaucoup de signes au ciel et sur la terre. On est allé à Dampierre aussi, mais M. Ingres n'a pas reçu tout le monde, à beaucoup près. D'abord M. et madame d'Haussonville se sont présentés et ont été reçus; puis, une bonne est venue inviter M. de Rémusat et M. Raulin; puis enfin un second message

a annoncé à M. de Broglie qu'il serait admis; quant à M. de Lasteyrie, madame Foy, madame Piscatory, M. de Sahune, M. de Viel-Castel, ils sont restés dans les environs, pestant contre les caprices des artistes. Les élus ont donc vu la première partie du grand tableau qui représente les hommes heureux par leurs vertus. Le peu que j'ai compris de la description, c'est que la vertu ne porte ni bas, ni souliers, ni aucun autre vêtement d'aucune sorte. Il y a là vingt personnes de tout âge, qui sont parfaitement vertueuses des pieds à la tête. Les vieillards boivent du lait qui coule en bouillons des rochers; les demoiselles dansent en mesure autour d'un autel de gazon. Il paraît que, de l'autre côté, le vice sera fortement habillé. On ne verra absolument que le bout de son nez. Je crois que vous n'aimez pas les descriptions, et, malheureusement, j'ai le tour descriptif.

## LIX.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 17 juin 1846.

J'ai reçu ta belle petite lettre de Marseille, mon cher ami. Je n'étais point blessé avant et je le suis encore moins après l'avoir reçue. On ne peut certainement pas laisser pleurer sa femme toute seule au moment d'un départ, pour aller causer avec des amis. A présent elle a l'air de faire comme les gens courageux et actifs qui se lamentent peu et pensent aux moyens de se tirer d'affaire. Elle pense au départ... Elle a lu un peu avec moi, et sous ta responsabilité,

quelques fragments de Diderot. M. de Broglie lui avait conseillé le *Père de famille*, mais c'est du Diderot ennuyeux et elle en était toute consternée ; je lui ai fait connaître un petit traité sur le langage particulier à chaque état et à chaque caractère, où l'on trouve les vraies qualités de Diderot, c'est-à-dire, dans de plus grandes proportions, la conversation impétueuse, fine et un peu déraisonnable de M. Cousin. Elle y a trouvé du plaisir. Je prendrai aussi quelques jolies pages des *Salons* qui ont donné le ton à tout ce qu'on écrit sur les arts depuis cinquante ans en Europe, sauf pour M. Quatremère de Quincy qui *pallentes ruminat herbas*, avec une gravité sentencieuse que Diderot n'a jamais connue. Pour Buffon, la difficulté est de trouver un Buffon dans Paris. Je vois avec plaisir que les progrès du goût l'ont relégué dans les bibliothèques publiques. C'est là seulement que l'on trouve ses livres poudrés et en manchettes qui ont un faux air de conseillers au Parlement de Paris.

Nous ne rêvons que cardinaux et je ne me suis jamais tant intéressé à un conclave. Le *Journal des Débats* est fort instructif sur ce sujet et nous a donné l'autre jour une liste des cardinaux qui ne seront peut-être pas élus. Nous avons passé tous ces derniers jours dans les joies de l'inauguration du chemin de fer du Nord. Voici encore une nouvelle preuve de ce que tu soutiens que les gens vont toujours plus loin dans leur genre qu'on n'oserait le croire ; donc, au dîner de Bruxelles, en face de toutes les autorités constituées, devant le ministère français, devant le ministère belge, au nez de l'ambassadeur de France, à la barbe de l'ambassadeur de Belgique en France, M. Rogier a porté, avec un admirable sentiment des convenances, un toast à M. Barrot et au chœur de ses pensées, et à

son tour, M. Barrot a répondu sur l'air de la *Marseillaise.* A ce spectacle inattendu, M. le vicomte de Ségur et les ministres belges, je crois, se sont levés et se sont privés de dessert pour ne point entendre expliquer comment ils ne sont que des pas grand'choses au sentiment des vrais patriotes. Il n'est point régalant de dîner chez des gens et avec des gens qui vous peuvent ainsi mettre dans la nécessité de partir avant le café. Celui qui n'achève pas son dîner passe toujours pour le vaincu. D'ici à quelques jours, les journaux se nourriront des restes de ce dîner et nous saurons mieux les détails. La Chambre des députés va grand train ici, mais, comme toujours, au moment du vote, on ne trouve pas le nombre de députés nécessaires. Hier M. le Président prit un grand parti. Il fit appeler un huissier et lui dit deux mots à l'oreille. L'huissier sortit d'un air grave, avec sa baguette noire, et se dirigea, par un soleil brûlant, vers l'école de natation dont les portes s'ouvrirent devant lui au nom de la Chambre. Il se plaça sur le bord des bateaux et chercha à reconnaître dans le nombre infini des nageurs qui plongeaient et revenaient sur l'eau s'il ne pourrait pas pêcher quelque membre de la majorité; mais comme il est rare de voir aucun député à la tribune dans le costume de l'école de natation, le pauvre huissier ne savait que faire. Enfin, on entendit sur la surface des ondes une voix forte qui dit : « Que ceux de messieurs les députés qui sont sous l'eau veuillent bien lever la tête et venir voter à la Chambre. » A ces paroles, toute la Seine se troubla et l'on n'entendit plus que le murmure confus d'une douzaine de conservateurs qui se rhabillaient. Les opinions incertaines continuèrent à nager entre deux eaux pour échapper aux sommations du Président. Alors que vit-on et que ne vit-on pas? Dans

cette grande hâte, les plus zélés arrivèrent les moins vêtus, et les tribunes détournèrent les yeux, sans trop de colère.

Les pairs sont plus graves et n'usent pas de ces procédés pour obtenir le nombre suffisant de votants.

Louise est partie pour Gurcy. Le jour de ton départ, nous avons dîné chez elle, comme tu l'as peut-être oublié. Le couvert était mis dans le jardin. La température était douce quoique un peu lourde. Les belles dames qui revenaient de Versailles avaient mal à la tête et ne parlaient guère. On mangeait presque silencieusement. Les petites araignées filaient doucement leurs câbles pour descendre des arbres dans les plats. On voyait bien de temps en temps que les oiseaux de l'air passaient rapidement au-dessus de la nappe. Tout à coup, dans cet agréable repos, plein de belles harmonies, le ciel devient noir, un éclair passe sur les plats, M. de Viel-Castel dit d'un air paisible : « Voilà l'orage », et, deux secondes après, avant qu'on y songeât, une ravine d'eau emportait le dîner sous les pieds des convives qui ressemblaient, à s'y méprendre, au chœur des Tritons et des Océanides, mais à des Océanides et à des Tritons qui ne sont pas encore faits à l'eau. A propos de pied marin, comment as-tu fait ton chemin sur l'abîme? Il ne devait pas y avoir place pour le mal de mer par ce grand calme de l'eau, des airs et des cieux. J'ai des nouvelles de Genève. Les modérés du canton de Vaud poursuivent toujours le zèle avec fureur. On ne peut plus dire ses prières avant de se coucher sans une autorisation du conseil d'État et sans une promesse écrite qu'on n'y mettra pas trop d'insistance ni de vivacité. Le nouveau numéro de la *Revue nouvelle* a paru. Il n'a pas l'éclat de l'avant-dernier. Il est tout triste de ton

départ, bien qu'il n'en dise rien. Il est tout pâle et c'est sans doute de chagrin.

## LX.

### A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, samedi 20 juin 1846.

Vous aurez le *Traité de l'éducation* de Rollin, comme vous l'avez demandé, et aussi les *Méditations* de saint Augustin. — Non, je me trompe; le *Traité d'éducation* de madame de Rémusat et la *Mare au diable* ou *aux diables* de madame Sand, puisque vous le voulez. M. Rousseau est en campagne par trente degrés de chaleur pour vous l'acheter, et ils seront emballés et expédiés en toute hâte pour Gurcy, car je compatis à ceux qui sont pressés de lire un livre. Je suis toujours celui qui s'est levé, un jour d'hiver, à onze heures du soir, pour aller acheter au Palais-Royal les *Mémoires de Madame Roland*. Il me semble qu'elle était alors plus jeune et plus jolie et encore plus héroïque que je ne la trouve à cette heure. On vieillit partout, même dans les livres où l'on devrait conserver une éternelle jeunesse. La Julie de Rousseau a vieilli avec les jeunes femmes du dix-huitième siècle, qui passaient une nuit blanche à la lire au temps de son apparition dans le monde. Werther a vieilli avec tous ceux à qui il avait donné la fantaisie de se brûler la cervelle. Les héroïnes de madame Sand iront bientôt à l'Hospice des vieillards. Il n'y a qu'Andromaque, Hélène, Didon et Françoise de Rimini qui ne changent point de figure. C'est probablement que dans les champs du plus pur idéal on n'a qu'un profil

et qu'un profil se conserve mieux à travers les siècles.

Il est arrivé hier des lettres d'Albert, de Gênes. Il allait vite et n'arrivait guère, mais on peut ne pas se hâter et arriver à temps avec des vieux cardinaux qui ne sont pas étourdis et qui ne marchent qu'à pas comptés. Il ne sied point à l'Église, qui est éternelle, de frétiller et de se dépêcher pour quoi que ce soit. La nature a des mouvements plus prompts, et voilà que, pendant qu'on désignait un cardinal *Micara* pour la papauté, le pauvre homme meurt d'apoplexie. La princesse, qui n'a pas la patience de l'Église, part toujours vers le 25 et trouve que c'est déjà partir bien tard. Tout le monde, d'ailleurs, veut quitter Paris, tant il y fait chaud. Nous vivons dans le feu comme des salamandres. Le soir, il vient encore M. de Sahune, M. Raulin et M. de Viel-Castel; mais M. Raulin part aujourd'hui pour la campagne. Je vois le moment où je serai seul sur cette terre brûlante. Le soir, on va se promener aux Champs-Élysées. On voit passer rapidement une voiture où dort M. Thiers; une autre voiture où dort M. d'Haubersaërt. Quand un Allemand arrive pour la première fois à Paris avec l'idée que les Français sont une race fort éveillée, il doit être très surpris de voir dormir dans les salons, à la promenade, et partout. Qui est ce monsieur qui dort? M. Thiers; — et cet autre? M. de Broglie; — et cette jolie dame? madame d'Haussonville; puis le vicomte d'Haussonville; le prince de Broglie, etc., tout dort, Chut!

On dort fort bien, quand on a trop d'esprit.

Si ces Français si actifs ne dormaient les vingt-

quatre heures de la journée, ils ne feraient vie qui dure.

Bonsoir, madame.

## LXI.

### A M. RAULIN.

Gurcy, 18 juillet 1846.

Racontez-moi tous vos préparatifs pour votre voyage. Je vous dirai si vous n'avez rien oublié. Je suis fâché de n'être plus là pour présider à vos paquets. Je veux savoir quels livres vous emportez. Avez-vous médité sur le choix du grand écrivain qui doit vous nourrir de grandes et fortes pensées entre Paris et Rome? Un poète et un roman, voilà ce qu'il vous faut. Les poètes sont là sur les confins des idées claires et du grand inintelligible. Ils ont déjà quelque chose de la langue mystérieuse des beaux-arts qui fait voir trente-six mille chandelles. Or, ces trente-six mille chandelles sont le rayonnement lointain des vérités que notre intelligence ne peut pas aborder de front ; mais, quand on regarde de côté, on surprend de petits fils d'or qui joignent le connu à l'inconnu, et l'on peut quelquefois en faire profiter le connu. Prenez donc un de ces poètes, Milton par exemple, et, au roulis du vaisseau qui vous emportera, méditez là-dessus; vous prendrez le mal de mer et vous verrez quelle est la figure du monde que nos yeux ne peuvent contempler habituellement.

Bonjour, mon cher ami; c'est pure plaisanterie, et j'espère bien que vous n'aurez pas le mal de mer.

## LXII.

### AU MÊME.

Paris, 25 juillet 1846.

Mon cher ami, courez vers l'Italie dès demain, puisque rien ne peut vous retenir. Partez; aussi bien je suis sûr que toutes les vierges byzantines averties de votre voyage descendent à pas légers du dôme de toutes les cathédrales pour aller vous saluer au passage. Vous les verrez en députation sur les chemins, avec leurs longues figures pâles, leurs yeux arqués, ces grands bras mal attachés et ces jambes dont on ne sait où elles commencent. Vous leur direz que tout a bien dégénéré en ce monde et qu'aujourd'hui les peintres sont tombés si bas qu'ils imitent la nature et que leurs figures semblent respirer et penser; qu'on ne peut plus dire d'elles : *pedes habent et non ambulabunt; non clamabunt in gutture suo*. Quoi qu'il en soit, il est toujours honorable d'être reçu aux frontières par ces grandes dames des temps écoulés. Ma seule crainte est qu'en les voyant si graves, si roides, si sévères, vous ne vous répétiez à vous-même les vers d'un poète qui vous fut connu :

> Je les suivis, mais je pleurai
> De ne pouvoir plus suivre qu'elles.

N'avez-vous pas de honte, vous qui êtes un bon citoyen, de nous laisser dans des jours où la France accouche de quatre cent cinquante-neuf enfants. Je

commence à croire que plusieurs de ces petits drôles auront fort mauvaise mine et seront de fort mauvais sujets.

Adieu, mon cher ami. Je prie toutes les Néréides de guider votre barque sur les eaux et Triton de tirer pour vous de sa conque de ces sons harmonieux dont la simplicité est aujourd'hui perdue.

## LXIII.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 5 août 1846, par une chaleur violente.

On pense peu; on parle peu ici, mon cher Albert. Il fait une chaleur qui nous donne le sentiment de tout ce qu'il y a de désagréable dans le Midi, mais point des magnificences qui, dans les beaux climats, compensent et au delà les fureurs du soleil. Je vous trouve pourtant bien un peu trop chaudement aussi dans votre villa Aldobrandini. Je me flatte quelquefois que vous n'avez pas élu domicile dans ce palais, sans l'avis des gens qui se connaissent en *malaria*, car, réduits à vous-mêmes et à votre prudence personnelle, vous avez à peine de quoi vivre en fait d'esprit; j'entends par esprit l'art de se défendre contre ces principes plus ou moins cachés qui tendent à détruire les phénomènes de la vie pour les faire retomber sous les lois de la physique.

C'est une définition comme une autre de l'esprit. M. Raulin est-il maintenant *in splendoribus sanctorum?* Je suis loin de lui souhaiter du mal, mais s'il n'a pas été arrêté en chemin par un rhumatisme aigu, mon

crédit en matière de prophétie sera fort ébranlé et personne n'aime à n'être pas un peu prophète. Du reste, s'il arrive bien portant, c'est qu'il aura plu à la Providence de lui montrer Rome dans un des meilleurs moments de son histoire. Le ministère est ici dans une grande joie aussi. Les conservateurs pleuvent dans les élections. C'est un métier qui ne va plus valoir grand'chose, depuis que tout le monde s'en mêle. Il faut prier pour que le ministère, en devenant plus riche, reste sobre et mène cette vie réglée et modérée des sessions précédentes. Il n'y a pas de mal aussi à demander à Dieu que les conservateurs, se sentant nombreux, ne soient pas pris de la démangeaison de se mettre en petits paquets, ayant chacun ses fantaisies à satisfaire. Tout cela n'est que l'embarras des richesses, qui est peut-être préférable aux embarras de la pauvreté.

## LXIV.

### A M. RAULIN.

Paris, 5 août 1846.

Je ne vous écrirai qu'un petit mot, mon cher ami. Croyez-vous qu'on n'ait rien à faire quand il faut nommer quatre cent cinquante-neuf députés dont la plupart sont conservateurs? Nous avons fait des merveilles, convenez-en. Pendant que vous étiez sur votre bâtiment à rêver à l'immensité de l'Océan, à poursuivre du regard toujours ces vagues à perte de vue qui semblent commérer entre elles sur l'infini, pendant que vous étiez tout ému de ce grand specta-

cle et du mal de mer, j'étais bien loin de me livrer à cette contemplation vaine. Je lisais les brochures de M*** dont l'une finit par ces mots : *M. le vicomte a été atterré*, et l'autre commence par ceux-ci : *M. le vicomte est resté muet devant les interpellations*. La vérité est que *monsieur le vicomte* a très bien parlé !... Sahune est réélu. A le voir partir avec l'air si pâle, j'en avais auguré que c'était un homme perdu et j'en étais très fâché. Il n'en faut point croire ses pressentiments. Ce sont des imbéciles qui s'en tiennent aux apparences. J'avais le pressentiment que vous passeriez quinze jours à l'hospice d'Avignon avec des douleurs atroces dans tous les muscles des bras et de la poitrine et voilà que vous courez de Saint-Pierre au Colisée et de la fontaine Égérie à l'Académie de France. Vous visitez les églises et vous lorgnez toutes les jeunes Romaines qui passent sous votre regard d'artiste, car vous êtes comme le général Vandamme, et vous dites que c'est à cause du profil vraiment byzantin. Vous savez que vous avez pris avec moi l'engagement de me décrire tout ce que vous verrez et de me communiquer fidèlement toutes vos impressions. Je compte sur l'Italie pour vous guérir un peu de votre extrême fureur pour l'extrême simplicité. Après cela, peut-être bien que vous ne pensez pas du tout aux arts pour le moment et que vous regrettez de n'être pas dans votre cabinet de la rue Las-Cases par un petit temps frais. Les écrevisses mises dans l'eau bouillante font, sans doute, peu d'esthétique. Comment aurez-vous trouvé cet aimable petit ménage dans sa villa Aldobrandini ? Ils valent bien les Termes de Caracalla ou les restes de la voie Appienne.

Eh bien, avez-vous lu ces romans de Walter Scott qu'il a fallu vous faire emporter par violence, tant

vous êtes d'une génération perverse ? Je conviens que la meilleure place pour les lire n'est pas dans les plaines de l'Italie. Ce sont un peu des tableaux flamands ; le jour qui éclaire ces pages est un peu terne et les passions y sont civilisées à l'excès, mais les honnêtes gens ont tort d'aimer autre chose. Walter Scott est un fermier d'une imagination heureuse, abondante et bienveillante. Son jardin, ses poules, ses chiens, ses canards, les arbres de ses collines, tout cela lui parle un langage poétique qui, sans doute, n'est pas tout à fait celui des sphères célestes, mais parmi tous ceux qui prêtent l'oreille au bruit des sphères célestes, combien y en a-t-il qui entendent autre chose que des sottises, non par la faute des sphères, mais par la leur ? Pour un Pétrarque ou un Milton que vous rencontrez dans le pur éther cherchant les types éternels qui y habitent certainement, combien ne rencontrez-vous pas d'ivrognes qui ne savent seulement pas où ils vont, ni quoi ils cherchent !

Ne me demandez pas des nouvelles de Paris. Vos persiennes sont fermées sur cette place Bellechasse ; voilà tout ce que je sais. Hier, en passant par ces quartiers vers onze heures, j'ai cru voir une lumière dans votre appartement, mais c'était à l'étage inférieur. Je me demandais déjà ce que je devrais faire si je voyais ainsi votre demeure hantée en votre absence. N'allez pas prendre le frisson à l'idée qu'on dévalise vos armoires et votre secrétaire. J'ai envie de vous en donner la peur pour vous faire revenir ; mais vous êtes capable d'oublier tout pour les peintures de la Farnesine. Puisque vous avez lu *les Martyrs,* souvenez-vous qu'Eudore s'écrie quelque part : « Dans ces courses d'une curiosité dangereuse, l'humble église

des chrétiens était oubliée. » On dit que vous épousez une Italienne. Je vous y exhorte. Les gens du Nord ne sont tout à fait ni des hommes ni des femmes. Nous avons tous, plus ou moins, le cou mince, la poitrine étroite et l'imagination fausse. Je n'ai jamais vu une Italienne passable que toutes les plus belles Françaises ne devinssent, à mes yeux, pâles comme la mort ; nous nous attendons que vous reviendrez avec une belle dame qui aura l'air de Minerve ou de Junon et qui vous donnera un coup de couteau chaque fois que vous regarderez trop attentivement dans la rue la beauté qui passe et la grâce qui s'évanouit.

Adieu, mon cher ami. Toute plaisanterie à part, je désire que cette Italie vous fasse grand plaisir et grand bien à l'imagination. Il faut voir sans cesse de nouveaux spectacles, sans quoi l'on devient un peu stupide. Si j'étais bien portant, je ferais le tour du monde une fois la semaine et dans un sens nouveau chaque semaine. Je chercherais à connaître les hommes les uns après les autres ; mais, quand on ne peut pas faire ainsi, ce n'est pas la peine de vivre.

## LXV.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 6 août 1846.

J'ai assisté ce matin au mariage de M. Jules de Lasteyrie et de mademoiselle de Chabot. M. Athanase Coquerel a fait un petit discours un peu vulgaire, et M. l'abbé Cœur une exhortation d'une rhétorique un peu confuse M. Coquerel a dit que toutes les reli-

gions sincères étaient sinon excellentes, du moins agréables à Dieu, ce qui semble impliquer que Dieu n'est pas difficile. Il a pris sur lui d'affirmer que la religion du méchant et de l'hypocrite n'était pas vue de bon œil par les puissances célestes. Il a pris un petit air solennel pour assurer qu'il pouvait d'autant mieux parler des devoirs du mariage qu'il en avait une expérience personnelle. Si Mélanchthon, qui n'était pas méchant, avait entendu un pareil discours, il aurait bien pu jeter son bonnet à la tête de l'orateur.

Vous êtes heureux de lire l'abbé Fleury dans une belle maison voisine du Quirinal et tout environnée de bois : *Arboribus clausa recessit*. C'est ainsi qu'était la maison d'Anchise dans l'un des plus beaux quartiers de Troie. Vous mêlez agréablement la *Nouvelle Héloïse* à l'*Histoire ecclésiastique*. *Poculaque inversis Acheloïa miscuit uvis*. J'aime à voir que l'on rende justice à cette pauvre Julie... J'ai repris l'autre jour l'*Héloïse* à votre intention. J'ai remarqué que c'étaient les belles lectures qu'on avait faites dans la première jeunesse qui rendaient le plus les impressions de cet âge. Quand Werther retourne dans les lieux où il a passé son enfance, il ne trouve plus rien qui ressemble à ses souvenirs. Tout est moins coloré et moins animé et plus étroit que la mémoire qu'il en a gardée. Il ne reconnaît déjà plus son lieu, bien que lui seul ait changé ; mais un grand tilleul et les montagnes à l'horizon ravivent tous ses souvenirs du passé. Le grand tilleul et les montagnes, ce sont aussi les grands écrivains.

Adieu, mon cher enfant. Pourquoi t'imagines-tu qu'on t'oublie?

## LXVI.

### A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, mardi 10 août 1846.

Vous faites de jolies descriptions de Trouville. Je vois que c'est un lieu unique sur la terre, puisque la marée monte et descend avec le lever et le coucher du soleil, mais je persiste à croire que je ne suis pas assez de ce monde pour me risquer au milieu de toutes ces élégances des bains les plus à la mode de toute la France. Vous m'y verrez aussitôt que j'aurai vingt-cinq ans, une jolie figure, que je pourrai parler de chevaux, un peu de musique, et que je saurai toutes les petites histoires qui courent à Paris. Il est vrai que je parle assez couramment de mon sellier, mais quand on me fait expliquer, je suis obligé de convenir que c'est l'homme qui a fait une muselière à mon chien. J'aimerais assez à voir les vagues se balancer au fond du couchant, sous le disque du soleil; je verrais avec plaisir des nuées de goëlands qui tournoient au-dessus des eaux, mais le beau monde qui s'abat sur un salon à l'heure où la nuit plane sur l'Océan ne me plaît pas du tout. J'ai toujours préféré les hirondelles, les étourneaux qui vont en troupe, les pies qui vont deux à deux, à tous les élégants qui marchent ensemble ou séparément. J'ai du goût pour les bêtes des champs et des eaux; je n'aime pas beaucoup les gens d'esprit des salons. Vous me dites qu'il n'y a personne à Trouville; je suis persuadé pourtant qu'on trouverait bien encore à qui parler pour s'ennuyer. Je

ne suis pas difficile, je suis sauvage. C'est une grande sottise à moi, aussi je m'en prends beaucoup plus à moi qu'aux autres de cette disposition. Je conviens même, quoi que j'en dise, que souvent les personnes qui me plaisent médiocrement quand je les rencontre en troupes, me plaisent assez prises une à une. La raison en est, sans doute, qu'on en vaut mieux quand on n'est point regardé.

Que fait votre mari depuis qu'il n'a plus rien à faire? Il doit se réveiller chaque matin léger comme l'air en ne se sentant plus ce cauchemar de six cents électeurs sur la poitrine et d'un petit roquet qui lui mordait les jambes. On ne voit pas encore ici beaucoup de députés. On dit qu'ils sont tous d'une fatigue extrême, comme des gens à qui on aurait donné cent coups de bâton. Les élections sont un exercice beaucoup trop violent; il y a même des départements où c'est un exercice dangereux. L'opposition, dans quelques collèges, semblait vouloir tordre le cou aux conservateurs. Aussi, elle demandera sans doute une enquête pour savoir apparemment pourquoi les conservateurs n'ont pas voulu se laisser étrangler.

Qu'est-ce que nous faisons? Nous passons nos soirées chez mademoiselle de Pomaret qui a ouvert tous ses petits salons. On y rencontre M. Anisson et M. de Viel-Castel. C'est tout le monde de Paris, à ma connaissance. Adieu, madame.

## LXVII.

A M. RAULIN.

Paris, 16 août, jour de la fête de saint Napoléon, 1846.

Donc, vous vous promenez déjà d'enchantements en enchantements, et vous pouvez dire avec M. de Lamartine :

> Je trouve, en abordant, des plages
> Plus riantes que mon espoir.

En général, on n'a de ces surprises que dans l'autre monde. Tâchez de garder le plus longtemps possible cette première sensation confuse. Si vous n'y prenez garde, dans quinze jours, cet éblouissement paisible et charmant, qui ressemble au bouillonnement régulier de la première jeunesse, fera place à une vue un peu plus distincte et un peu moins attrayante. Il y a trois Romes, comme il y a trois moments dans l'effet de toutes les grandes choses sur nous : la Rome qu'on se représente quand on se promène dans les bois de Meudon ou vers la mare d'Auteuil; celle-là, est une Rome déclamatoire et impossible, comme toutes les représentations que se fait notre esprit de tout ce qu'il ne connaît pas du tout; la deuxième Rome est cette vue confuse de l'arrivée que vous racontez si bien. On passe rapidement devant des arcs de triomphe, des palais noirs inondés de clartés, des fontaines qui semblent animées par des esprits invisibles et qui bouillonnent comme de joie, des lignes d'aqueducs qui vont se perdre aux montagnes dans un lointain

bleu dont on ne sait si c'est Tibur, ou Tusculum, ou Albano. Tous ces noms poétiques passent dans la mémoire et animent indistinctement tout ce qu'on voit; enfin, on croit bien qu'on a trouvé ce trésor de poésie inépuisable que l'homme cherche partout : *Hic faciamus tria tabernacula;* puis, peu de jours après, avec un petit sentiment croissant de tristesse, on sent que ce coloris magique fait place à des couleurs plus réelles et moins vives; le vent a emporté ce fluide d'or dans lequel flottaient tous les objets agrandis; les lignes se dessinent nettement et se fixent; l'habitude vient qui, par deux effets contraires parfaitement dignes de notre nature baroque, nous attache aux objets dont elle nous désenchante. Vous voilà rentré dans la voie réelle, choisissant, distinguant, aimant ceci et point cela, voyant les lacunes, sentant les défauts, comprenant que vous n'êtes point encore arrivé à la source intarissable du beau. Quand, de temps en temps, vous revoyez les images qui vous ont apparu à votre arrivée, vous les regardez comme un songe dont vous êtes réveillé. Ce n'est pas seulement l'histoire de Rome, et c'est le dénoûment de tous les romans, mais je crois que l'effet de Rome est une image sensible de la marche de notre esprit.

## LXVIII.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, 15 août 1846.

Comment M. Henri de Béarn prend-il aux enchantements de Rome? J'espère qu'il n'a rapporté aucune

mélancolie de ce fond du Nord d'où il vient, et que, sans plus penser à l'Allemagne, il est tout entier au plaisir de voir l'Italie dans ses belles robes d'été. Si Werther lui-même avait été nommé secrétaire en Italie, il vivrait encore ; il aurait oublié Charlotte. Pour M. Raulin, j'ai quelque peine à me le représenter dans Rome. Je me figure vaguement qu'il y aura des jours où il vous arrivera un peu chancelant, comme un homme ivre, mais ivre de la beauté de quelque vieux tableau byzantin, perdu au coin de quelque vieille chapelle inconnue. Je compte que son bon esprit naturel et son profond bon sens qui dort sous ces systèmes le forceront d'admirer même ce que tout le monde admire. J'ai peur que ce que M. de Chateaubriand, par exemple, et son école ont loué avec assez de fracas, ne lui déplaise à ce titre. Je lui ai souvent représenté qu'il était juste et dans l'ordre providentiel d'avoir les impressions de son temps ; je lui ai montré, avant qu'il partît, qu'il ne fallait pas seulement voir l'Italie avec ses propres yeux, mais aussi avec les yeux de Virgile, du Dante, de Pétrarque, de madame de Staël, de lord Byron, de M. de Chateaubriand. Il est clair que les grands esprits et les grands talents font voir à leur temps ce qu'il n'aurait pas vu sans eux. C'est la civilisation elle-même. A chaque siècle, il y a deux ou trois magiciens qui réveillent dans tous les hommes, moins les ultras, un monde d'impressions qui dormaient depuis la création, comme la Belle au bois dormant. Je tiens qu'il y a au fond de l'âme une suite sans fin de palais comme celui de la Belle au bois dormant, dont les richesses s'ouvriront au jour marqué et découvriront des vues admirables, dont nous ne nous doutons pas, mais il faut le coup de baguette du talent pour

réveiller la belle endormie. C'est comme cela que les idées de l'élite d'un temps deviennent des lieux communs excellents du siècle qui suit. On montera ainsi de degrés en degrés et de générations en générations, la grande tour de marbre qui va vers l'infini... Redites cela à M. Raulin afin qu'il ne soit point exclusif dans ses jugements et dans ses sentiments. Je l'ai souvent prêché sur ce texte, mais j'ai l'idée que vous lui persuaderez plus aisément que moi qu'il ne faut pas seulement admirer ce qu'on admirait il y a vingt siècles. Le bruit court que vous lisez à la fois l'histoire de Fleury et la *Nouvelle Héloïse*. Il faut prendre garde de s'enrhumer en passant de l'un à l'autre. Cette lecture que vous faites au milieu de Rome sera une grande consolation pour Rousseau, qu'il n'est plus de mode d'estimer beaucoup comme écrivain, mais ne vous hâtez-vous point de mettre à profit votre séjour en Italie pour lire toutes les histoires de ce pays ? Je soupçonne que ce n'est qu'au jour plus vif et plus ardent de cette Italie qu'on retrouve à l'histoire romaine ses vraies couleurs ; lus au loin dans nos méchantes villes toutes grises, ces récits sont tout gris aussi. Avant d'entrevoir les environs de Rome, je me faisais de tous les héros de son histoire à peu près l'image que je me fais à présent des vieux conseillers au Parlement de Paris, et je me figurais leur demeure comme quelque chose d'assez semblable au Marais ou à l'île Saint-Louis. Entre autres exemples, la figure d'Adrien a changé pour moi du tout au tout depuis que j'ai visité la villa Adriani. Je me souviens que nous étions conduits au milieu de ce dédale d'arbres, de marbres et de vieux murs par une pauvre petite fille qui doit être morte à présent, car ses grands yeux étaient terriblement battus par

la fièvre. Les beaux arbres, l'éclat du temps, les oiseaux qui chantaient, qui volaient des voûtes en ruines aux bois en fleur, tout cela donnait un peu de sa jeunesse et de sa beauté à la vieille histoire dont il ne restait que de la poussière. La nature méridionale nous fait aimer aussi pour elle-même les hommes du Midi qui ne pensaient guère de leur temps à ces couchers de soleil qui nous font rêver à eux aujourd'hui, quand le soir vient, et que M. Raulin écoute le son de l'Angelus.

Nous n'avons garde de penser ici à toutes ces fadaises d'histoire romaine. Nous avons fait de l'histoire de France et de la plus belle. Le ministère trouve avec raison que la moisson a été magnifique. On n'a jamais vu tant et de si beaux conservateurs. Madame d'Haussonville vous écrit certainement de Trouville. Pendant que vous vivez dans des torrents de soleil, elle vit dans un brouillard blanc que le vent dissipe, par instants, pour laisser voir des goëlands qui tournoient au-dessus des vagues et des nuages roux au bout de l'horizon. Sur le premier plan, on voit quelques petites dames en robes de flanelle qui se précipitent d'un air tragique dans la profondeur des eaux, et qui se promènent après en calèche ou à cheval parlant du vide de la vie et rèvant un petit bal au piano. On veut que j'aille dans ce beau monde. Si j'allais quelque part, j'irais à Rome. Je n'irai nulle part, mais je voudrais pourtant bien vous voir tous et chacun.

## LXIX.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 25 août 1846.

Je conjure M. Raulin de faire tous les jours une petite chronique de Rome. Ce sera une charmante lecture à faire pour nous à son retour, pour nous, qui ne parlons que de députés et d'élections... Je commence à en avoir assez du récit détaché de tant d'infractions à la loi électorale. Je voudrais regarder Rome du haut du Quirinal, mais je ne puis prétendre à voir Rome de longtemps, pour une douzaine de raisons... Je ne comprends pas pourquoi tu laisses, comme tu le dis, M. Raulin s'engourdir dans la contemplation, restant à votre balcon à ne rien voir que le bleu de l'air et les oiseaux qui s'en vont vers les Marais Pontins... Oublie-t-il que l'Empereur, dès l'arrivée en Égypte, dit à M. Denon : « Allez voir les Pyramides ; on ne sait pas ce qui peut arriver, » et, si M. Denon ne s'était hâté, il n'aurait pas vu les Pyramides. Il vaut mieux rêver après avoir vu, qu'avant. C'est une rêverie plus féconde. Il aura tout le temps de se livrer à la contemplation quand il sera de retour à Paris et, qu'en hiver, il sera renfermé dans les replis dorés de son paravent chinois. Qu'est-ce que c'est que cette façon de manger peu et de digérer lentement ? L'esprit est comme l'estomac des chameaux qui mangent et boivent de provision pour la traversée du désert. Rien ne s'arrange qu'à la longue dans l'intelligence et la prétention de mettre chaque jour les

choses à leur place définitive est une perte de temps puérile. Cela ne veut pourtant pas dire qu'il doive courir nuit et jour au risque d'une fluxion de poitrine ou d'une fièvre chaude, mais, je le vois d'ici, après une course à Saint-Pierre, ne voulant pas aller au Colisée jusqu'à ce qu'il ait trouvé dans son cerveau un emplacement où Saint-Pierre, avec son dôme et sa croix, se développent à l'aise, à l'abri du vent. Les douze volumes de Fleury sont, assurément, aussi une agréable lecture, mais Fleury sera toujours là, et non pas le Palatin ou l'Aventin. Quoi que vous pensiez tous du Beau, je ne trouve pas bon que l'on traite aussi cavalièrement les *Martyrs* de M. de Chateaubriand. Parce que Fleury est simple, un peu lent et fort long, ce n'est pas une raison pour se moquer de M. de Chateaubriand. M. Raulin en veut autant à Eudore et Cymodocée que le tigre qui fut lâché contre eux dans l'amphithéâtre. *Non bis in idem*... Nous ne savons du détail de votre vie que vos insolences contre M. de Chateaubriand. Si vous voyiez le pauvre homme qui ne peut plus marcher et qu'il faut porter dans le salon de madame Récamier, qui, elle-même, est presque aveugle, vous ne seriez pas si acharnés contre les *Martyrs*. C'est ce tête-à-tête qui est une vive image des tristesses de la vie à son déclin. Il n'y a pas beaucoup d'années qu'il n'y avait rien de si éclatant sous le soleil que l'imagination de M. de Chateaubriand et la beauté de madame Récamier. Aujourd'hui, qui les verrait assis tristement l'un devant l'autre, à la lueur d'une lampe qui éclaire à peine ce salon, ne se douterait guère de ce qu'ils ont été. M. Raulin a tort de prendre ce moment pour jeter des pierres dans leurs fenêtres.

## LXX.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Garcy, 5 septembre 1846.

J'ai vu, il y a trois jours, M. de Lasteyrie et sa très aimable femme. Ils s'en allaient pour une dizaine de jours en Angleterre. M. de Lasteyrie a bien fait de se préparer une vie privée agréable, car, pour le moment, la vie politique dans l'opposition n'est pas heureuse. Je reçois de Rome une lettre de M. Baulin, qui ne sait seulement pas s'il y a une chambre des députés en France. Il a baisé récemment les pieds du Pape, et il en est littéralement dans l'ivresse. Il dit que c'est un grand Pape, du ton que prenait madame de Sévigné pour dire que Louis XIV était un grand roi, après avoir dansé le menuet avec lui. Il ne m'en paraît pas moins juger très bien l'Italie, et ses lettres ressemblent beaucoup aux grandes églises italiennes qui étincellent de couleurs, d'or, de lumières, de peintures, et où l'on se croit toujours dans un jour de grande fête. Il dit qu'Albert et sa femme sont très aimés à Rome et aussi très aimables. Je rêve un temps où tout le monde serait encore là et où, vous et les vôtres, vous y feriez un long séjour. C'est ainsi qu'il serait agréable de voir Rome. Je ne crois pas que j'aille jusque-là. J'ai tort, toutefois, car, ce qu'on doit faire quand on est réduit les trois quarts du temps à une vie solitaire, c'est de courir le monde. Tout ce qu'on a vu de grand et de beau tient compagnie pour toute la vie, et, après les affections, le plus grand secret

pour vivre à peu près content est de satisfaire la curiosité pour de grandes choses. Un être raisonnable, qui n'a ni femme ni enfants, devrait incessamment traverser les monts et les mers, aller voir la croix du Sud au fond du Midi, les Cyclades du côté de l'Orient, relire le Dante vers les côtes de Rimini et de Ravenne, commenter le Nouveau Testament au bord du lac de Génézareth et l'Ancien Testament depuis le pays des Moabites jusqu'aux vallées d'Hermon. M. de Talaru me paraît entendre très bien la vie. Je crois pourtant qu'il n'a qu'une curiosité froide, et ces entreprises demandent un peu de cette folie émue qui fait comprendre je ne sais quoi dans le bruit du vent qui passe sur les lieux déserts et le cri d'un oiseau qui a son nid dans les ruines d'un grand monument. Avec cette disposition, on peut être sûr d'avoir de l'agrément dans un voyage de long cours, si l'on se porte bien, et d'être, au retour, un être assez ridicule, si l'on fait un récit exact de ses impressions. Les gens sensés vous frappent dans la main et vous disent : « Très bien, mon cher monsieur, vous n'aurez pas ma fille. » Mais voyez comme l'homme est, pour le moins, un être double ! Tandis que je vous parle ainsi sincèrement, sinon simplement, ce grand voyageur qui dévore l'espace, qui veut entendre les cigales par un grand jour d'été aux portes de Mycènes, dans un désert escarpé où, si loin que l'on regarde, on ne voit âme qui vive, ce même grand voyageur se demande si Étioles n'est pas bien loin pour y aller demain en chemin de fer. Je crois qu'il se jure qu'il prendra la fièvre en route et qu'il deviendra un ennui pour M. et madame de Sainte-Aulaire. Quel agrément dans la vie quand toutes les pièces du caractère et de l'imagination sont dans une si heureuse harmonie !

J'entends d'ici le bruit des fanfares qui accueillent à Bade, l'arrivée du duc de Montpensier. Si ce prince avait consulté mes convenances, il n'aurait pas retenu si longtemps M. de Langsdorff, que j'aurais tant voulu voir à Paris. Il est vrai que M. le duc de Montpensier a d'autres sujets de préoccupation que mes plaisirs particuliers. Il se marie bientôt, comme vous voyez. Le ministère en éprouve ici modestement une immense satisfaction.

## LXXI.

### A M. RAULIN.

Gurcy, 24 septembre 1846.

Mon cher ami, votre lettre du 3 septembre est une admirable lettre... Vous avez donc montré au dîner donné à M. le prince de Joinville qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime dès qu'il s'agit de faire sa cour aux princes de ce monde. J'ai raconté à Albert ce qu'on dit ici de votre entretien avec le jeune amiral sur la musique et la peinture. Je n'y reviendrai pas, pour ne pas tomber dans les répétitions... Que je vous dise donc, hors de propos, que vous écrivez comme un chat. Vos principes s'étendent à votre écriture, ce qui est simple, en un sens, puisque l'écriture est une sorte de peinture, mais le vous en conjure, gardez cette écriture humaine dont vous faisiez usage autrefois... A quoi sert-il d'écrire de manière à me donner une inflammation aiguë des yeux, à moi qui ne veux pas perdre une ligne de ce que vous me dites? Du reste, je conviens

que ce n'est pas trop payer vos vues de Rome. Que n'étais-je à côté de vous lorsque vous avez prêché le cardinal Gazzi sur la musique et, au moment du dessert, alors que vous demandâtes la permission de chanter quelque chose selon le mode *ambrosien!* Vous avez agi prudemment en ne réclamant ces retours aux premiers siècles qu'après qu'on aura pourvu aux plus pressantes nécessités de la politique. Je suis mille fois de votre avis sur la manière de regarder les choses. Vous dites bien, il ne faut pas se hâter de juger. Les impressions qu'on a laissées dormir cinq ou six mois sont les meilleurs juges ; le reste est du pédantisme. En jugeant sur-le-champ, avec les principes qu'on apporte, on risque de garder ces principes et de perdre l'instruction nouvelle qui sort de la vue des objets nouveaux. Vous parlez avec beaucoup de vivacité de votre nouveau jugement sur la superstition des petites pratiques en fait de religion. Vous savez que je n'y ai jamais eu beaucoup d'objections et que je les tiens pour parfaitement d'accord avec la constitution humaine. Nous ne nous querellerons pas beaucoup sur ce sujet. Même, à dire vrai, je suis étonné que ces habitudes tournent assez mal aux peuples qu'elles dominent. J'aurais cru, *a priori*, que tout ce qui entretient l'idée de l'invisible dans le monde est un bon acheminement à une civilisation élevée. Le mal qui nous travaille de ce côté-ci des monts est précisément la difficulté de croire à l'invisible. C'est la vraie maladie qui donne aux arts d'aujourd'hui l'air rachitique. On ne peut plus dire de la peinture : *Et cælo terras ostendit, et æthera terris.* Une croyance déterminée à ce que l'œil ne voit point fait converger sur ce point tous les rayons de l'imagination, et le Jupiter invisible que le regard n'atteint

pas sur les hauteurs de l'Olympe est pourtant un modèle supérieur pour Phidias, et fait le Jupiter olympien. De notre temps, on ne voit rien dans la profondeur des cieux qui fixe la pensée, et l'idée de l'infini enfle nos conceptions et ne nous éclaire point... Il est bien possible que depuis quelque temps, le Diable habite le monde sous la forme de *l'utilité.* Il a pensé, dans sa malice, que c'était le plus mauvais tour qu'il pût jouer au *Beau.* Il est vrai qu'il se promène encore de temps en temps sur les grandes voies romaines sous la forme d'une demoiselle d'Albano ou de Genzano, mais c'est pour surprendre quelque âme d'élite que ne séduisent point les basses vues de l'utile. Encore est-on bien attrapé. Au moment du plus vif éblouissement, survient un honnête moine mendiant qui propose à l'âme d'élite une visite dans une église ignorée qui recèle quelque grande mosaïque, et l'âme d'élite revient aux pensées sévères. Le père de tout mal s'était dit dans sa fureur :

Forsitan illum
Perducant aliquæ stabula ad Gortynia vaccæ.

Eh bien, pas du tout, et il suffit d'un moine mendiant pour dissiper ces prestiges, et l'on ne va pas du côté de Gortyne et l'on revient le soir le cœur un peu triste, mais satisfait cependant d'avoir échappé au piège. Personne ne me parle plus depuis deux ou trois lettres de l'aimable dame de la villa Aldobrandini. Je suis plus curieux de ce qui la concerne que du discours que les révérends pères jésuites ont fait le jour de leur Académie. C'est une drôle de race. Il est bien singulier qu'ils soient les enfants de ce don Quichotte de Saint-Ignace. On aura changé en nour-

rice les fils de cet excellent et singulier homme. Pourquoi me demandez-vous si j'ai vu les cryptes de Saint-Pierre? Sans doute, et tout en parcourant ces souterrains, qui ne sont pas tristes, j'entendais les psaumes chantés dans l'église supérieure. Il me semblait que tout cela c'était le demi-jour et le demi-bruit qui arrive encore à ceux qui sont dans les tombeaux. C'est une jolie idée d'avoir gardé cette humble église sous les magnificences du nouveau temple. Nous ne ferions pas de ces choses chez nous où l'on fait toujours toutes choses nouvelles. Nous avons bien des guenilles, mais point de vieilles choses. J'aime les vieilles choses proprement conservées. Vous voyez que, par de certains côtés, je ne hais pas les traditions. Je m'aperçois que je ne vous dis rien de Paris. C'est tout au plus s'il y a encore un Paris. Ici, on mène une petite vie modeste et agréable ; on parle de vous autres ingrats qui ne songez guère à des paysans de la Brie.

## LXXII.

### A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, 15 octobre 1816.

Je me figurais, madame, que je serais fort en colère si je recevais une lettre de vous. Je pensais que je serais indigné de vous voir manquer à toutes nos conventions. Le fait est pourtant que j'ai oublié, tout en la recevant, que vous aviez promis de ne pas vous fatiguer à écrire. Il est vrai que votre lettre a l'air vif

comme les oiseaux de l'air, et cela éloigne toute idée de fatigue.

M. Rossi nous est enfin arrivé. Je ne le trouve pas changé, comme on disait. Je ne le trouve pas si maigri que le disait M. Raulin. Il raconte très agréablement tous les détails de Rome, avec cette lenteur que j'avais oubliée un peu, et qui donne pourtant du prix à toutes les circonstances d'un récit. Il parle de vous, madame, avec une lenteur qui ressemble à de la vivacité contenue.

J'ai laissé Gurcy dans une paix profonde, mais sans ennui, et tempérée par des coups de fusil de chasse tout le jour hors de la maison, et au dedans les airs du *Mariage secret* et de *Don Juan* que joue incessamment madame votre sœur. Réellement la vie qu'on y mène est douce et agréable ; vous n'en avez peut-être pas gardé de souvenir, mais vous pensiez dans ces jours-là que vous étiez à passer vos examens devant un tribunal de bêtes féroces ; vous vous figuriez qu'il y avait là un banc des moqueurs où on comparaissait pour être condamné. Il me semble que c'est vous, finalement, qui vous êtes assise dans le banc des moqueurs... Vous êtes priée de ne pas trop nous mépriser pour vivre ici au mois d'octobre. Nous n'en voyons pas moins très grand monde, malgré la saison... Il y avait hier chez madame de Staël, entre neuf et dix heures du soir, deux ambassadeurs et deux ambassadrices, et point de femmes de chargés d'affaires ; ce sont de trop petites gens pour nous... Presque tout ce beau monde avait dîné chez M. Guizot avec lord Normanby qui n'a point déclaré la guerre au dessert, comme s'y attendent et le souhaitent des journaux de l'opposition. Avez-vous lu, dans la *Revue nouvelle* un fragment de *Mathilda*, qui est un roman de lord Nor-

manby? Il n'y a rien de bien nouveau ni dans les personnages, ni dans les pensées, ni dans les événements, ni dans les descriptions. L'imagination des hommes n'est pas si capricieuse qu'on le dit. Un écrivain qui se livre à toute l'impétuosité de ses fantaisies fait exactement, sans s'en douter, la même chose que son voisin, et les romans se ressemblent encore plus que l'histoire de chacun dans la vie réelle.

## LXXIII.

### A M. RAULIN.

Paris, 17 octobre 1846.

Mon cher ami, je vois que Naples et tous les environs ont été secoués par un orage épouvantable et que beaucoup de monde a péri dans le désastre. J'espère que vous étiez tranquillement dans un bon lit durant ces agitations. Je ne vous remercie pas bien des charmants récits que je vous dois. Je préfère de beaucoup vos dessins aux dessins de M. Alligny; je les mets au-dessus des tableaux du Poussin, quand bien même vous devriez en enrager. Pour moi, je ne puis vous envoyer qu'un petit traité de nosologie pratique. J'ai été malade comme un chien à Gurcy; je ne savais que devenir par excès d'irritation nerveuse. Cela a duré sept ou huit jours et je suis venu à Paris où la pesanteur de l'air qui me convenait m'a assez bien remis. L'éther subtil de la campagne ne me convient pas. J'ai vu M. Rossi qui se flatte de vous arracher aux mains du garde des sceaux et de vous garder à Rome jusqu'à l'éternité. Je ne l'entends pas ainsi. Si vous ne revenez

pas au terme fixé, j'écrirai une petite brochure contre les fonctionnaires qui passent leur vie dans les églises byzantines et autres, au lieu de s'acquitter des devoirs de la vie civile. Je deviendrai méchant et féroce comme un dogue. Voilà déjà bien longtemps que vous lorgnez les beautés de l'Italie. Il faut enfin revenir au bercail et vérifier des bulles. au lieu de contempler des horizons bleus et roses. Vous dites d'un air mélancolique : la vie est un voyage; mais moi je vous dis qu'un maître des requêtes est tenu à la résidence. Dieu a fait les oiseaux pour voler par-dessus les dômes de Saint-Pierre et tout à travers les campagnes de Rome, mais il a fait les maîtres des requêtes dans un autre dessein. Si vous étiez M. Alexandre Dumas, je trouverais très simple que vous couriez le monde. Vous pourriez être alors chargé d'une mission pour l'Espagne et l'Algérie ; vous asseoir à la droite des princes dans des fêtes royales ; marcher le premier dans Notre-Dame d'Atocha afin de donner au monde une grande idée de la France; mais vous n'êtes pas M. Alexandre Dumas, c'est moi qui vous le dis. Le génie seul a de pareils privilèges et vous n'avez pas le génie d'Alexandre Dumas. Les lettrés, comme dit M. Victor Hugo, tiennent une jolie place dans ce monde. Que sera-ce quand ils sauront parfaitement bien lire et écrire, comme il arrivera par suite du progrès de l'instruction primaire. Vous devez prendre beaucoup de plaisir à l'extrême simplicité avec laquelle on raconte le voyage de M. le duc de Montpensier dans les Castilles. Quoi qu'il en soit, lord Palmerston enrage un peu. C'est une chose inouïe que de voir l'audace de ces Français qui se marient sans son consentement. Je ne sais quelle sottise fera cet homme pour se venger, mais il fera certainement une sottise. Le méchant fait habituelle-

ment une œuvre qui le trompe ; ainsi je crois que nous pouvons dormir au bruit de la colère de ce grand ministre ; enfin, s'il y a des fous, il y a des sages, grâces à Dieu. Votre Pape est un sage. Si tous les papes avaient valu celui-là, l'histoire de l'Église n'offrirait plus aux libertins l'occasion de faire des difficultés.

Je dois vous avertir que votre appartement a un peu changé de face ou, du moins, de perspective. A votre retour, vous verrez toute la place de Bellechasse enfermée dans une immense cloison. Vous verrez de grands amas de pierres vives ; vous entendrez le cri de la scie, le bruit des marteaux, les clameurs des ouvriers. Sainte-Clotilde s'élève majestueusement. Vous ne verrez plus l'image du monde qui passe, ni ce jour vif qui ne brille que pour s'éteindre, ni cette verdure de jardins qui n'a qu'une grâce passagère et que le vent d'automne disperse par les rues. Vous aurez sous les yeux la figure grise et massive de ce qui ne passe pas. Il est peu de spectacles plus sains pour l'imagination, à ce que je vous ai entendu dire.

Avez-vous enfin vu Amalfi, Trani et toutes ces côtes si charmantes? Qu'est devenu le jardin de l'église des Capucins qui regarde du côté de Pœstum ? Il est clair que c'est là qu'il faut vivre.

Adieu, mon cher ami. Revenez donc.

Avez-vous vu la catastrophe de la pauvre ville de Genève? Le gouvernement qui périt dans cette bagarre peut bien dire ce qui est écrit à Salerne sur le tombeau de Grégoire VII : « J'ai haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil. » Les radicaux vont avoir la majorité et ce n'est pas une race pacifique. Cette histoire de Genève est lamentable, mais vous vous êtes peut-être endurci le cœur depuis que vous vivez dans les fêtes de l'imagination. Un beau tableau vous

paraît sans doute plus important à conserver que le meilleur gouvernement. Les artistes pourraient bien, comme les savants, finir par ne se soucier d'autre chose que de la beauté. Tâchez de ne pas vous laisser gagner par la maladie. Allez donc à Pompei et rapportez-moi, ou envoyez-moi plutôt, quelques feuilles des plantes qui croissent dans les degrés du théâtre qui est au bout de la ville. Ce théâtre a l'air encore plus solitaire que le reste de ces murs abandonnés. Par instants, dans les rues de la ville, on ne serait pas étonné de voir sortir de sa maison quelque vivant d'autrefois. Vous auriez là un joli quart d'heure de conversation. Parleriez-vous à ces gens de l'an 70, ou de l'ancienne vie romaine ou de la vie nouvelle qu'ils mènent dans un autre monde? Cela dépend si vous êtes plus archéologue ou plus théologien. Toujours est-il que je vous souhaite de rencontrer une belle demoiselle de la grande Grèce, dans les rues de Pompei ou sur les degrés des églises de Pœstum.

## LXXIV.

### A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Paris, 3 novembre 1846.

M. de Viel-Castel est bien heureux. Il part aujourd'hui pour Sainte-Eusoge. Il vous dira que je suis malade et qu'il est bien portant; il vous dira qu'il vient passer quinze jours avec vous, et que ces quinze jours je les passerai dans le très triste Paris. Tout cela dit, je ne veux pas renoncer à ce voyage de Sainte-Eusoge. Je me dis, de temps en temps, que je

pourrais bien trouver une petite éclaircie de santé un de ces jours et qu'alors je commencerais ce voyage difficile dont le terme me plaisait beaucoup... J'ai dîné avant-hier avec M. et madame de Sainte-Aulaire et Louis. Ils étaient tous les trois à merveille et fort contents de nous planter là pour vous retrouver au bord du Loing. Les amis de Job sont demeurés plusieurs jours auprès de lui pour faire de la controverse, mais les amis d'aujourd'hui ne font pas de si longues visites. Ils disent tous comme cet ancien évêque qui s'écriait: « C'est drôle! je n'aime ni les gens tristes, ni les gens malades. Je ne me plais qu'avec les gens bien portants et entrain de la vie. » Ajoutez à cela que les amis de Job n'allaient point par les maisons de campagne de l'Arabie dire : « Ce pauvre Job! il est un peu fou. Il n'est pas malade du tout; il se porte comme un charme. »

## LXXV.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, 15 novembre 1846.

J'ai reçu l'Aventin, madame, et il m'a vraiment charmé. Je l'avais laissé couvert d'une sorte de petit brouillard un peu triste, et vous avez la bonté de me l'envoyer comme dans les plus beaux jours. Si j'avais ce talent de peintre, je peindrais et dessinerais toute la journée, mais je ne pourrais vous envoyer que des vues de neige, des rues brillantes de verglas par lesquelles on voit tomber tous les passants. J'ai bien reconnu les deux petits animaux noirs qui causent en

vue de l'Aventin. Ce sont certainement des enfants de *Cacus* qui avait autrefois son domicile dans la montagne. C'était un personnage peu estimé de ses voisins, fort rusé et assez violent quand on voulait lui reprendre le bien d'autrui. Il était établi sur les bords du Tibre sans l'autorisation du conseil d'État de l'époque, et lorsqu'on a voulu le faire déguerpir, il a jeté feu et flamme comme vous savez. Prenez donc garde à ces petits êtres noirs qui n'ont l'air de rien, mais qui sont extrêmement méchants quand ils ont intérêt à l'être. Pour M. Raulin, il n'est pas méchant; il vous élève ici des autels. Il admire tout dans Rome, personnes et peintures... Je crois bien qu'il vous préfère aux plus terribles mosaïques, ce qui n'est pas peu dire, comme vous pouvez en juger.

Nous allons avoir la session et redevenir des personnes dignes d'intérêt. Paris commence à se peupler un peu. Le 24 probablement, M. de Rémusat fera son discours de réception à l'Académie française. C'est là qu'il y aura de belles dames! On verra comme le public éclairé se plaît à la métaphysique quand il est bien averti que c'est un homme d'esprit qui en parle. M. Dupaty, qui le reçoit, raconte sa première entrevue avec M. Royer-Collard. C'était pour solliciter sa voix pour l'Académie française. M. Royer-Collard le reçoit d'un air froid et gardant un livre ouvert à la main. M. Dupaty lui décline son nom et M. Royer-Collard répond froidement : « Le nom est plus connu que les ouvrages. » Malgré ce début, l'entretien finit bien. Ce trait est bien de M. Royer-Collard. Si tout le reste du discours le peint aussi bien, ce sera un portrait ressemblant.

Madame d'Haussonville vous dit-elle qu'elle est au milieu d'études sur l'économie politique? Elle li

Adam Smith, qui était un très grand esprit et qui parlait habituellement tout seul, comme fait Albert. Vous ne pouvez vous dispenser d'étudier l'économie politique. L'éducation d'un fils vous en impose le devoir. On ne peut pas enseigner de trop bonne heure aux enfants comment se forme la richesse publique et surtout la richesse particulière. C'est dans l'économie politique qu'on touche au doigt et à l'œil, combien c'est un beau spectacle qu'un pays qui n'est point peuplé ou presque pas ; là, l'homme engraisse et prospère sans querelle avec ses voisins parce qu'il faut mettre un grand scrupule à faire la charité, parce que la charité soustrait souvent à la faim et à la mort des gens condamnés par les lois générales de l'économie politique, ce qui est de mauvais exemple ; enfin, c'est une science qui rend le cœur dur et l'esprit clair, sauf exception. Albert vous dira que je parle bien à mon aise de l'économie politique que je ne sais pas.

## LXXVI.

A M. RAULIN.

Paris, 21 novembre 1846.

Vous êtes revenu auprès de cette petite couvée, mon cher ami. Il paraît que tout y va à merveille et c'est un grand plaisir de voir les choses aller si bien. Pour vous, vous me tracassez assez avec cette jambe qui ne veut pas vous suivre dans vos courses après les Vierges. M. de Bourgoing dit que vous en avez héroïquement souffert, mais il faut mieux être un héros en puissance qu'en action, parce qu'il est préfé-

rable de marcher sur deux jambes fortement tendues que de marcher sur sa patience et sa vertu ; ce sont de belles béquilles, mais ce sont des béquilles. Je désire beaucoup n'avoir été qu'un sot lorsque je vous ai dit que vous seriez arrêté en Italie, non par les brigands, mais par les rhumatismes. Voilà que M. Rossi retourne à Rome. Je vous crois un trop vif sentiment du devoir pour céder à ses conseils et ne pas revenir au logis au terme fixé. Il y a décidément trop longtemps qu'on ne vous a vu. Vous avez été d'une parfaite bonté ; vous avez écrit comme si vous aviez été dans votre repos au coin de votre feu, en face de votre portrait qui n'a pas l'air, comme vous, d'avoir été en Italie. J'ai reçu votre immortelle cueillie dans les ruines du temple de Vénus. Vous étiez bien libre de choisir parmi tous les temples de toutes les divinités de tous les temps ; vous avez choisi celui-là. On m'avait bien dit que vous donniez des signes de cette préférence dans vos regards incessamment tournés vers les femmes étrangères, mais je ne reviens pas de votre oubli d'Amalfi ! Je vous dirai toute ma vie : « Si vous n'avez pas vu Amalfi, vous n'avez pas vu l'Italie, » à ce que je crois, du moins, moi qui n'ai vu qu'Amalfi ! Hélas ! que je vais être petit garçon devant vous, avec le peu d'Italie que j'ai vue et que je sais, tandis que vous, vous avez été de la cave au grenier dans toutes les maisons honnêtes et tous les lieux célèbres de la Péninsule. On me dit qu'à Naples vous avez été dans un lieu fort malhonnête. Est-il possible? Quoi ! avec tant de sujets de distractions, le Vésuve, Nisida, Ischia, le Pausilippe, et cette douceur de l'air, et cette mer gaie et plaintive à la fois ! Tout cela n'a pas suffit à votre criminelle activité. Vous vous levez dès l'aube du jour pour aller visiter quoi? le musée

réservé. Pour moi, je n'ai point vu ce musée *Borbonico riservato*, et j'ai vu Amalfi. On peut juger deux hommes sur ces deux faits contraires, bien que le premier, celui qui a visité le musée, prêche habituellement le dogme et la morale.

Malgré cette curiosité dangereuse, les gens qui voyagent avec vous disent que vous êtes non seulement le plus aimable, mais le meilleur des compagnons de voyage. On dit qu'il vaut mieux être en querelle avec vous que d'accord avec un autre. Je vois avec une joie sensible que vous n'avez pas perdu la totalité de vos vertus dans cette Italie corruptrice.

Je suis sûr que vous avez été très affligé de cette mort de M. d'Haussonville le père. Elle nous a consternés ici. Rien ne préparait à un tel événement. Il paraissait plus jeune, plus fort, plus vivant, plus durable que tous ceux parmi lesquels il vivait. La douceur et l'entrain de l'esprit éloignent les idées de la mort. Il semble, et il semble à tort, que l'homme est défendu par ses qualités aimables. Le monde n'est pourtant pas fait sur ce plan, et il n'est que trop facile de s'en convaincre. Gurcy a comme perdu son soleil. On dit qu'on aura peine à l'habiter encore, tant cet excellent homme y était partout, à toutes les heures, avec son activité, sa bonne humeur, son esprit aimable, sa mémoire infinie de ce qu'il avait vu, lu ou entendu. Ces pauvres gens de Gurcy sont revenus bien tristes. Madame d'Haussonville n'a pas beaucoup la force de reprendre à quelque chose. Elle est fort simple et fait de son mieux pour être le moins mal possible, mais une vie commune de quarante-cinq ans qui finit tout à coup à l'entrée de cette route toute noire de la vieillesse laisse un vide qui n'est pas facile à combler.

J'ai votre lettre du 31 octobre de Florence. Vous êtes bien bon de préférer mon griffonnage aux vierges même de Giotto. Je me sens fort au-dessous de Giotto; c'est l'effet de la maladie. Vous n'avez donc point rencontré de belles figures depuis Naples jusqu'à Florence? Le hasard vous aura mal servi, car on n'est laid nulle part en Italie. A Naples, à la vérité, ce n'est pas la coutume que les dames des classes moyennes courent la ville. On y a prévu qu'il y a des étrangers effrontés qui lorgnent avec une attention gênante tout ce qui peut ressembler aux figures des tableaux d'église, mais il n'en est pas ainsi à Florence, autant qu'il m'en souvienne. Je suis curieux de votre impression sur Fiesole; il n'y a rien que de vieux murs et une vue admirable, mais Fiesole est une ruine parmi les ruines. Elle était déjà en décadence quand la Béatrix du Dante était belle. Que de générations ont cessé d'être belles depuis ce temps-là! On s'extasie toujours sur les débris des monuments; pourquoi ne s'extasie-t-on pas toujours à la vue d'une vieille dame qui a été parfaitement belle? Quand vous voyez ce qui reste du Palatin, il vous passe devant les yeux toutes les pompes de Rome, bien que vous n'ayez devant vous à l'heure même que les cailloux qui servaient à remplir l'intervalle des murs de marbre. Une vieille dame a bien aussi bon air que les murs du Palatin, et pourtant elle ne vous dit rien et vous ne lui dites rien non plus; elle ne vous rappelle pas les beaux jours qu'elle a vus; vous ne songez point à l'éclat de ses yeux dans le passé. Pourquoi, je vous prie? C'est une assez grande question d'esthétique. A propos, un homme qui méprise beaucoup le Beau, c'est le dominicain de Saint-Marc. Le pauvre homme avait donc planté de gros

clous dans les fresques de Fra Angelico et il y avait suspendu des grappes de raisin et du linge sale. Non seulement cet homme préfère l'utile au beau, mais aussi la malpropreté à la propreté. Dans l'ordre de l'utile, je crois bien que les trois quarts de la propreté s'en vont. La propreté est un commencement de beau. Avez-vous lu, dans la *Revue des Deux Mondes*, la dissertation de M. Planche sur Andrea del Sarto dont vous me dites qu'il égale souvent Raphaël? Il me semble pourtant que ses figures n'ont pas la beauté saine de celles de Raphaël. Elles font toutes une petite grimace bienveillante qui m'est restée dans l'esprit. Pour M. Planche, il est devenu terne en devenant riche. Sa muse était la malveillance; l'argent rend bon et doux; alors son genre de talent est parti. Les critiques dans les arts sont ordinairement lourds et techniques; enfin leurs livres sont le contraire des idées qu'ils traitent. La race des commentateurs a été ainsi faite jusqu'à nos jours, mais à présent, les critiques ont l'éclat des plus beaux papillons. Des habits rouges, de la musique, surtout de la grosse caisse et des trompettes, un beau cabriolet. Ce sont les artistes qui sont comparativement pâles à présent. Ce sont les papillons qui commentent les chenilles; mais M. Planche est un critique de la vieille roche.

25 novembre. Vous ne vous figurez pas combien nous souffrons dans notre Occident avec un thermomètre à 0°, après l'avoir eu à 30° Réaumur jusqu'au mois de septembre. Mais j'ai tort de vous faire ces aveux, vous ne voudrez plus revenir.

## LXXVII.

### AU MÊME.

Paris, 27 novembre 1846.

Monsieur, ceci n'est qu'un en-cas pour les circonstances les plus extraordinaires, et qui, j'espère, ne se présenteront point. Si ma lettre vous trouvait encore à Rome, elle ne pourrait vous y trouver que le plus coupable des hommes. Vous auriez affiché insolemment dans la capitale du monde catholique le mépris de tous les devoirs. Vos pauvres devoirs sont tous ici; ils vous attendent; ils disent entre eux d'un air inquiet : Crois-tu qu'il revienne? Ils lèvent les yeux au ciel d'un air de doute. Ils fuient dans l'ombre quand M. le garde des sceaux vient à passer. Ainsi je ne peux pas croire que vous ne soyez pas à cette heure sur toutes les routes d'Italie, afin de profiter des passages qui sont encore libres, tantôt sur une rivière, tantôt sur une autre. Vous aimez Rome comme une magnifique image de la loi morale, n'est-il pas vrai? C'est pour vous une raison décisive de la quitter pour aller en mission là où la loi morale vous appelle, c'est-à-dire en l'hôtel du conseil d'État, puis rue de l'Université, n° 90, où vous devez venir rendre compte. Ne laissez pas croire à ceux qui vous vénéraient, que votre soumission pour la mère de toutes les Églises n'est, après tout, qu'un effet caché de la convoitise des yeux, d'autres y ajouteraient peut-être une attache criminelle de la concupiscence, car on a parlé de *romaines*, et des

femmes qui puisent une eau limpide dans les fontaines d'Albano, et de celles qui filent le coton sur les côteaux d'Anxur, et de celles qui recueillent les fruits de l'olivier vers Tibur abondant en colombes, et de celles qui habitent sous le chaume de la campagne de Rome brûlée par le soleil, et de celles qui boivent les eaux de l'Arno, du Velino, du Carigliano, du Vulturno. J'arrête ici mon dénombrement qui n'est pourtant pas au complet, à ce qu'on affirme. Il faut vous arracher à ces funestes images, et venir ici fixer vos regards, par exemple, sur le visage de M. l'évêque de ***, fécond en brochures...

Vous n'avez plus rien dit depuis Florence... Les splendeurs du ciel et de la terre ne vous font pas grand'chose, à une seule exception près, et l'exception porte précisément sur ce qui passe avec le plus de rapidité. Il est vrai, toute plaisanterie à part, que ce qui passe a, pour l'imagination des hommes, un charme particulier. Je vous ai plusieurs fois proposé de chercher pourquoi il en était ainsi. Une rose que le vent emportera demain agit sur l'esprit non seulement par sa beauté, mais par sa fragilité. Nous qui regardons avec saisissement un obélisque qui n'a d'autre mérite que de défier l'action du temps, nous éprouvons quelque chose d'analogue en voyant le temps emporter dans un tourbillon les feuilles d'hier. Est-ce que ces deux contraires ne sont que les deux côtés de la même idée, de cette idée de la durée qui nous inquiète sans cesse? Est-ce simplement que, créatures fragiles, nous aimons ce qui a le même sort que nous ? Est-ce que tant d'éclat épuisé dans ce qui ne dure qu'un jour nous donne une plus magnifique idée de la science du peintre qui colore le monde? Est-ce que... mais me

voilà bien loin de mon texte. Je m'égare, comme M. l'évêque de ***. Je voulais vous dire une chose sensée qui est de revenir bientôt, et je me mets à parler de ce que j'ignore, de ce que tout le monde ignorera toujours.

Il ne se passe en France rien de digne de vous être raconté. Cracovie et l'humeur de lord Palmerston passeront, mais la beauté des montagnes qui vous environnent ne passera pas, de longtemps, du moins.

Allons, arrivez, chargé des dépouilles de l'Italie. Il faut partir, *linquenda tellus et placens... placens*, quoi? Vous n'avez pas d'idée, vous n'avez plus d'idée du charme de Paris. Saint-Paul-hors-les-Murs vaut-il donc mieux que Saint-Louis d'Antin ? Auriez-vous la faiblesse de mettre le Colisée au-dessus de la place Louis XV avec ses belles lanternes qui tournent devant les yeux éblouis? Toutes les petites maisons blanches qui avoisinent Paris, cette belle teinte du plâtre de Montmartre, plaît-elle moins à vos yeux que le désert mélancolique qui se fait autour de Rome, et où l'on ne voit ni omnibus, ni voitures de blanchisseuses, ni ces longues files de chariots qui entretiennent chez nous la propreté des rues? Voilà ce que sera un jour Rome, quand elle aura un bon conseil général et municipal du département de la Seine.

Quelle horrible race, pourtant, que les gens dits civilisés! J'en conviens.

Tout ce que je viens de vous dire est mal écrit, mais c'est pour vous orner l'esprit et vous répéter que je vous regrette fort, car, sincèrement, à votre place, je vendrais mes meubles de Paris, je donnerais ma démission au garde des sceaux, j'enverrais Saint-Louis d'Antin à tous les diables, et j'irais tous les jours à

la messe à Saint-Sébastien, vers les Catacombes. Vivre ici dans la boue, lire l'*Univers*, voir passer des députés crottés, et puis passer un matin entre les mains des pompes funèbres pour dormir quatre ou cinq ans d'un sommeil troublé dans un cimetière d'où M. de Rambuteau me chassera pour cause d'abattoir et d'utilité publique, ce n'est ni vivre ni mourir. Si vous voulez m'acheter un petit tombeau dans le jardin qui avoisine le monument des Scipions, j'arrive, je m'y fais placer pour l'éternité. Vous en ferez murer la porte, de manière à ce qu'il passe quelque brin de lierre et quelque petit rayon de soleil à l'intérieur, et vous pourrez ensuite repartir pour Paris, si vous voulez.

## LXXVIII.

### A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, 26 mars 1847.

Votre lettre du mois de janvier ne paraissait pas du tout venir d'un pays où il n'y avait ni fleurs ni soleil, madame. Vous criez tous au froid, et je suis sûr que nous nous ferions un printemps très agréable de vos plus mauvais jours.

M. de Lamartine fait un grand bruit durant sa vie. Ses *Girondins*, dont je n'ai lu que des fragments desquels je suis médiocrement content, ont à Paris un prodigieux succès. Vous savez la gravité, le calme et le sens froid et droit de M. de Canouville ; il ne parle de ces Girondins qu'avec enthousiasme. M. de Broglie, qui n'est favorablement prévenu ni pour

l'auteur, ni pour ses idées, trouve dans ce dernier ouvrage beaucoup d'esprit et beaucoup de vues, et aussi beaucoup de talent. Il n'approuve assurément pas tout, mais il dit que, dans ce genre, personne en France n'en saurait faire autant. Enfin, la première édition est déjà épuisée, et on ne parle plus ici que de Vergniaud, de Gensonné, de Buzot, de Grandet, de madame Roland et du général Dumouriez. Vous avez déjà fait la connaissance de tous ces personnages dans M. Thiers et dans M. Mignet, mais vous ne les avez jamais vus dans les phrases de pourpre et d'or que fait M. de Lamartine. Bien que je n'aie fait qu'entrevoir ce livre, il m'a paru qu'il y avait mis ses pensées sur toutes les choses créées et incréées. Il y a là la matière d'un demi-million de poèmes pour le moins ; des thèses pour et contre tout ce qu'on tient pour vrai et pour faux dans le monde. En bonne logique, la moitié des idées qui y sont énoncées doit être rigoureusement vraie, car l'autre moitié se forme d'idées diamétralement contradictoires aux premières. Vous prendrez pourtant plaisir à ce magnifique délire. C'est donc dans les moments perdus qu'on pense à la chambre des députés?.. J'imagine que, de loin, vous prenez plus d'intérêt aux discussions des chambres. C'est une des formes du mal du pays que de lire les journaux.

## LXXIX.

### A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Paris, 18 juin 1847.

Vous entrez dans mes plans, assurément, mais la petite difficulté, c'est que vous ne savez pas quand vous irez à Sainte-Eusoge, et que j'ignore quand j'irai aux bains de mer. Je me laisse donc ballotter sur cette petite mer d'incertitudes. Vous me direz ce que vous croyez probable et je bâtirai un château sur ces probabilités. Je suis, à peu près sur tous les sujets, de l'opinion des *seconds académiciens*, dont vous n'êtes pas obligée d'avoir entendu parler. Cicéron avait adopté cette école. On y vivait dans une foi un peu incertaine fondée sur les grandes probabilités de ce qui a l'air parfaitement vrai. Cette situation d'esprit est assez humaine. Sans doute il fait bon d'avoir quelques points un peu plus solidement fixes, et tout le monde en a probablement, mais, sur la plupart des sujets, la disposition des *seconds académiciens* rend tolérant et laisse l'esprit ouvert à tous les soupçons nouveaux sur les grandes questions. Pardon de cette brusque métaphysique.

Comment se passent ces premiers jours dans ce triste lieu qu'on dit charmant? On a une sorte de superstition qui fait croire qu'une nature riante défend contre les malheurs, mais la nature paraît occupée d'autre chose que de nous par moments. C'est pourtant un mouvement naturel que d'avoir le cœur serré et une crainte secrète à la vue des lieux tristes, et

l'impression contraire devant un paysage doux. On ne sait à quoi se fier dans les images de ce monde.

## LXXX.

### A M. LE DUC DE BROGLIE (VICTOR).

Paris, 20 juillet 1847.

La plus grande nouvelle que je sache, est qu'Albert vous est arrivé à Londres aujourd'hui, mais vous le savez encore mieux que moi, je pense. C'est dommage que la condition de temps soit nécessaire pour qu'un homme puisse être en deux endroits; nous l'aurions gardé volontiers ici. Subjectives ou non, les conditions de l'espace et de la durée, mises à tout, sont assez désagréables. Si jamais elles disparaissent dans une économie quelconque, c'est pour le coup qu'on ne se quittera plus, et que le mot : « Je n'ai pas le temps, » changera absolument de signification. Alors, *je n'ai pas le temps*, voudra dire : *Prenons-en tout à notre aise.* Ce sera toute une langue à refaire, mais j'ignore si on pourra s'y accoutumer; l'habitude supposant la succession, et la succession n'étant pas très intelligible hors du temps.

J'ai lu sans étonnement un article sur les vicissitudes de la philosophie hégélienne en Allemagne. Il paraît qu'on fait sortir aujourd'hui de l'*idée pure* l'athéisme, le matérialisme et l'égoïsme le plus brutal. Cette philosophie est d'une admirable fécondité; j'en ai déjà vu découler le catholicisme, le calvinisme et les théories les plus nobles. C'est la grâce des systèmes absurdes qu'ils se prêtent à tout. Un habit

mal fait va tellement quellement à toutes les tailles. J'ai vu, parmi les beaux habits rouges de votre livrée, un habit sur le dos duquel était écrit: 2e VALET, *taille moyenne*. Le premier venu mettra cet habit-là et pourra se présenter décemment partout. On fait des boîtes vides, qui représentent à peu près les contours de toutes les grandes difficultés des problèmes ; on nomme cela des principes et il n'est pas bien étonnant que ces prétendus principes s'appliquent à peu près au dos des difficultés ; mais il y a quelque exagération à donner à ce jargon le nom de solutions philosophiques. C'est plutôt une manière confuse d'exprimer son ignorance. Il faudrait mettre à la dernière page de cette métaphysique : « Voilà pourquoi la nature, cette sœur de l'homme, est muette. »

Le volume VII de M. Thiers vous est-il arrivé de quelque côté? On n'entend dans ce volume que le pas de charge d'un demi-million d'hommes et le bruit de douze cents pièces de canons. Mais cela vaut mieux que les petits airs mélancoliques que Robespierre joue sur sa musette dans les *Girondins*.

## LXXXI.

### AU MÊME.

Paris, mardi 27 juillet 1847.

Nous n'avons pas toutes ces magnifiques cérémonies de l'Angleterre ni personne en état de les décrire avec cette vivacité et cet éclat. Il est vrai qu'il pleut à torrents depuis deux fois vingt-quatre heures, et que les harpes suspendues, s'il y a des harpes, doi-

vent être extrêmement détendues. M. de Lamartine est allé jouer de la sienne vers Mâcon. Les airs qu'il a chantés sont prévus par les lois de septembre, mais ce que n'ont pas prévu les lois de septembre, c'est une déclamation si abondante et si vide. Dans l'ordre de la déclamation, cet homme est le père des fleuves. Il a fait feu supérieur contre un orage épouvantable et une pluie diluvienne. Le tonnerre a dû se retirer tout mouillé et bien attrapé d'avoir trouvé son maître. Il y a, dans les généralités qu'il a débitées, un fond de sottise naturelle qui doit être assez contagieux. Il donne son congé au Roi, sans la moindre cérémonie, comme on ferait à un domestique qui manque de probité et de sobriété. J'ignore si le Roi a fait son paquet et se l'est tenu pour dit. C'est beaucoup d'insolence pour une seule personne. Il se compare, sans façon, à Hérodote, et les habitants de Mâcon, à la fleur des Grecs. Il est certainement le premier qui ait inventé que la pluie de Mâcon valait le soleil d'Olympie; mais peut-être que vous n'avez pas lu M. de Lamartine? Cela l'étonnerait, mais ne m'étonnerait pas du tout. Vous avez mieux à faire que d'apprendre que *les réactions sont le recul des idées.*

Ici, nous ne voyons pas les merveilles d'une chambre des pairs en robes rouges et en pantalons de toile à matelas. On ne parle plus de rien, d'abord parce qu'il n'y a rien et ensuite parce qu'il n'y a plus personne pour en parler. M. Teste, M. de Cubières et M. Parmentier sont aussi oubliés que s'ils n'avaient jamais existé. La main retournée, la chambre des pairs ne pense plus au coup qu'elle a frappé.

## LXXXII.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 27 juillet 1847.

Mon cher enfant, nous vivotons et nous grelottons. On n'entendait plus ces derniers jours que la voix de M. *** qui annonçait à la chambre des pairs la bonne nouvelle du *laissez faire* et du *laissez passer*. Les gens timides, qui ont les oreilles fines, disent qu'on entend de sourdes rumeurs dans les bas-fonds de la société, que le mécontentement est grand et qu'un matin nous nous réveillerons en révolution. On fait remarquer que ces grandes secousses arrivent communément au moment qu'on s'y attend le moins, et à ces signes je reconnais qu'en effet l'heure est venue. S'il arrive quelque chose à Rome un de ces matins, ce ne sera pas dans les mêmes circonstances. Tout cela a l'air de se noircir beaucoup. Les histoires des journaux sont fausses et il n'était pas du tout question d'égorger tout le peuple romain afin de l'empêcher à tout jamais de donner dans les erreurs criminelles du libéralisme. Il est venu des dépêches de M. Rossi qui rectifient tout cela. Il paraît que le vrai, c'est qu'il y avait une grande agitation et de grandes inquiétudes dans les esprits de toutes les couleurs sur ce qui arriverait le jour anniversaire de l'amnistie. Chaque parti se figurait que l'autre voulait faire un mauvais coup. On a sagement déterminé les libéraux à demander qu'on s'abstînt ce jour-là de toutes fêtes et de toutes dé-

monstrations et, pour maintenir l'ordre, on a armé la garde nationale qui, dans cette journée du 17, a occupé une vingtaine de corps de garde sur les principaux points de la ville. Le rez-de-chaussée des grands palais, sur l'offre des propriétaires, a servi de corps de garde. Tout s'est passé paisiblement, et, s'il y a eu quelques arrestations, elles n'ont été que momentanées et pour empêcher sur place quelques commencements de trouble.

Malgré toutes ces atténuations, il me semble que cette petite fièvre d'accès n'est pas de bon augure. Si je sais des détails, je te les enverrai.

Avez-vous lu le discours de M. de Lamartine à ceux qui boivent et mangent dans la ville de Mâcon? Il a bien fait de dire, avant de débiter ces vieilleries paradoxales, qu'il n'était pas Hérodote; mais je ne serais pas étonné que ce radotage enluminé ne fît du ravage parmi les sots. A présent qu'après de longues révolutions on a forcé les gouvernements à faire le moins mal possible les choses humaines données, on va leur demander de faire que les choses humaines aillent toujours parfaitement bien. On va frapper sur le dos des gouvernements pour les forcer à obtenir de Dieu qu'il retire du monde la part de mal qu'il a voulu y laisser. Il faut donc que M. Guizot et M. Duchâtel se mettent en prières, et plus tard, après avoir bien prié, et probablement prié en vain, il faudra livrer bataille aux communistes, socialistes, et tous les *istes* qui veulent que le monde aille mieux que la Providence ne l'entend.

## LXXXIII.

A M. LE DUC DE BROGLIE (VICTOR).

Paris, 4 août 1847.

Je vais relire les instructions de Frédéric II à ses officiers généraux et aussi tout M. de Guibert et M. Jomini, si M. Thiers me le veut prêter. J'entends résoudre ce problème sur Pierre et Paul à la tête de deux grandes armées et cherchant à se tourner. Ce qui vérifie vos soupçons, c'est le grand nombre de batailles gagnées par Pierre et par Paul à la fois. Les faits sont pour vous et voilà pourquoi sans doute M. Cousin s'écriait : « Je vous jure, messieurs, qu'il n'y a point eu de vaincus à Waterloo ! » J'ignore si M. le duc de Wellington est de cet avis, mais il n'est pas métaphysicien. M. le maréchal Soult, qui a l'esprit plus tourné aux grandes spéculations, pense comme vous les jours où il est vainqueur de Toulouse.

Paris n'est point désert, comme vous croyez bien. Nous sommes tout contents de vivre encore, après avoir échappé à l'émeute qui nous menaçait pour l'anniversaire de Juillet; mais les gens d'émeutes sont meilleurs citoyens qu'on ne croit généralement. On leur avait fait accroire que la France était dans un état pitoyable, mais ce qu'ils ont vu aux fêtes de Juillet les a tout à fait désarmés. Ils ont reconnu l'injustice de tant de déclamations sur la faiblesse du gouvernement, à la vue d'une si belle cavalerie et d'une si forte infanterie. Ces lances qui sont aiguisées

pour percer, ces sabres qui sont affilés pour trancher, toute cette masse de soldats forts, bien exercés, contents et prêts à faire feu même contre des gens qu'ils ne connaissent pas, toute cette magnificence guerrière a touché la fibre nationale des gens les plus endurcis, et ils sont rentrés en eux-mêmes où ils continuent leur petit commerce sans troubler présentement le public qui aime les feux d'artifice et la comédie en plein air.

Pourquoi n'avez-vous pas fait nommer M. Macaulay? Il paraît qu'il a succombé pour avoir aimé la justice, mais il sait bien, sans doute, en qui il s'est confié et probablement il sera élu par des gens moins scrupuleux en fait d'éducation publique.

## LXXXIV.

### * A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE (DOUAIRIÈRE).

Paris, 6 août 1847.

CHÈRE MADAME,

J'aurais voulu vous écrire dès votre arrivée à Gurcy. J'ai pensé bien souvent à toute la tristesse de ce retour pour vous, à cette vie dont tous les détails reviennent les mêmes à chaque heure comme les années précédentes, quand tout a changé si cruellement au fond. J'ai passé mon temps à lutter contre cette malheureuse santé qui me fait changer de projets à toute heure, et me voici croyant que je vous demanderai bientôt la permission d'aller passer quelque temps auprès de vous.

Albert de Broglie écrit de Londres que son père y est bien établi et satisfait de son genre de vie. Il médite, je crois, quelques courses en Écosse et peut-être même en Irlande. En attendant, il jouit d'une grande ville dont la société s'en est allée pour faire les élections. Ces élections tournent assez visiblement à l'avantage du gouvernement des whighs, bien qu'un ministre, M. Macaulay, soit resté sur le carreau; mais on le transportera sur un autre point du territoire où il ressuscitera certainement. Celui-là a été victime de son esprit de tolérance; il a voté des mesures pour la bonne éducation des sectes dissidentes, et les protestants d'Édimbourg ne veulent de bonne éducation que pour eux; aussi les zélés catholiques de la chambre des pairs de France ont-ils bien tort de porter envie à l'*extrême liberté* religieuse de l'Angleterre; ils prétendent qu'ils sont mal élevés en France, et j'admets qu'ils le prouvent par leur langage et leurs manières, toutefois ils ne le seraient pas mieux en Angleterre, quoi qu'ils en disent. La chambre des pairs ici ne veut pas s'en aller. M. de Boissy la tiendra en session, à ce que je crois, jusqu'aux prochaines élections. Cet homme ne se décourage point. M. de Montalivet lui a prouvé l'autre jour qu'il ne savait ce qu'il disait quand il prétendait que la liste civile avait volé environ soixante-quinze millions à l'État. Il en est convenu, mais il s'est jeté immédiatement sur une autre question qu'il n'entend pas davantage et qu'il traitera une heure ou deux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, si on ne le fait pas taire. Vous avez vu que nous avions bien passé les journées de juillet. On assure qu'il y avait, de certains côtés, bonne envie de faire du bruit, mais les plus malveillants ont été touchés à la vue des belles troupes

qu'entretient le gouvernement. Ils ont reconnu que tout n'allait pas si mal qu'on disait ; que la garnison de Paris avait de magnifiques régiments, de beaux fusils bien brillants. Cette vue réconcilie les âmes les plus rebelles en leur prouvant que le gouvernement ne néglige rien pour la tranquillité et la gloire de la nation. Il n'y a point de honte à se rendre à des preuves convaincantes. On continue pourtant à assurer dans les journaux que rien n'est plus corrompu que notre gouvernement et qu'il n'y a point de fonctionnaire public qui ne soit prêt à faire le mal moyennant un prix raisonnable. Le danger de ces bruits absurdes, c'est qu'ils donnent aux gens tranquilles et bêtes une telle défiance, que toute calomnie sera acquittée par le jury, et tout calomnié condamné par ce même jury, qui n'est pas souvent composé de l'élite des gens sensés. Le mal du dernier procès est de faire prendre aujourd'hui le plus léger soupçon pour une certitude. Heureusement que cette manie passera comme j'en ai déjà vu passer tant d'autres. Les peuples sont malades imaginaires comme les individus. Ils passent rapidement d'une inquiétude à une autre.

Voici le moment des départs qui s'approche. Je ne sais pas pourquoi les gens ont la rage de se disperser. Moi seul je témoigne de mon désir de ne quitter personne de mes amis; je ne bouge pas de place ; mais, si personne ne veut rester avec moi, il faudra bien que j'aille retrouver ceux qui s'en sont allés, et je commencerai par Gurcy.

## LXXXV.

A M. LE DUC DE BROGLIE (VICTOR).

Paris, mardi 9 août 1847.

Vous allez en Écosse et sur le théâtre des romans de Walter Scott, mais ce théâtre va jusqu'aux îles Shetland et j'espère que vous n'irez pas jusque-là visiter les éléments ou les prétextes de l'idéal. Evreux vous attend trop tôt pour entreprendre un tel pèlerinage. Pour Evreux, si l'on y trouve jamais de quoi faire un idéal, ce sera la preuve qu'il ne faut pas même de prétexte pour s'élever au beau quand on en a l'instinct. J'ai longtemps pensé, quant à l'idéal. que le monde réel était comme un livre dont les caractères éveillent des idées d'un certain ordre suivant l'arrangement des lettres, bien que cet arrangement n'ait aucune ressemblance avec les images ou les pensées qu'il provoque dans mon esprit. Je prenais, à la lettre, l'expression de *livre de la nature;* mais j'entrevois beaucoup d'objections aujourd'hui à cette manière de faire de Dieu une sorte d'imprimeur. En tout cas, ce serait un livre grand format et avec de belles marges que le sien.

Quel triste tableau de l'Angleterre ! Il est bien possible que le double effort de l'industrie et de l'égalité aplatisse un peu les nations. On ne peut pas non plus avoir un beau taillis et une belle futaie dans le même lieu, en même temps. L'ancien monde, le monde d'abus tel qu'il était organisé partout il y a quelques cent ans, était dans le sens de la nature; les grands arbres y croissaient librement, tuant tout ce qui était

sous leur ombre. L'eau venait alors à la rivière et vous aviez de belles masses d'eau, devant de beaux châteaux crénelés, avec une grande solitude à l'entour. N'est-il pas de principe, à présent, que l'eau n'aille que le plus tard possible à la rivière? Autrefois, on donnait onze canards à manger au douzième et on avait un magnifique canard plein de force et du plus beau plumage. A cette heure-ci, on soigne les douze canards, ou plutôt, les douze canards se soignent. Les plus forts n'ont pas plus à manger que les plus faibles. Cela fait une moyenne de canards occupés de mille soins, sans superflu, sans esprit d'entreprise, un peu maigres, un peu dolents, élevant des canetons qui héritent de la faiblesse de leurs pères et qui la propageront; des canards qui aiment à être bien assis, bien couchés, à aller à un sermon qui soit moral et point dogmatique, qui travaillent le jour durant pour dormir dans un bon lit; le vent emporte leurs plumes, ils meurent, et ils n'ont rien dit et fait qui vaille. Lucain dit : *Humanum paucis vivit genus.* Il est bien possible que le désordre apparent des anciennes sociétés fût une loi secrète de la nature pour se débarrasser des faibles et garder les plus beaux échantillons.

## LXXXVI.

### A MADAME LA COMTESSE[1] D'HAUSSONVILLE.

Paris, 10 août 1817.

J'ai l'air d'un ingrat de répondre si tard à votre

1. M. le comte d'Haussonville étant mort l'année précédente, le titre de comte passa à son fils, le vicomte Othenin d'Haussonville.

lettre. J'ai été mal portant tous ces jours-ci. J'espère que cela ne durera pas assez pour m'empêcher de vous aller voir prochainement et peut-être avec Albert à la fin de cette semaine, si Albert peut faire cette course à Gurcy. Il est seulement attiré par un aimant très puissant qui se compose d'une femme et d'un enfant situés en Périgord, et quand il sera là, les chaînes un peu froides mais très fortes du devoir le tireront vers Rome. Il faut bien aller voir où en est ce pauvre Pape qui veut donner le bien-être temporel à ses peuples. S'il ne réussit pas à cette fois, l'Italie sera forcée d'attendre quelque guerre universelle effroyable pour être mise sur ses pieds. Je donne d'avance ma malédiction à tous les Italiens qui ne seront pas d'une extrême modération dans ces jours difficiles. Mais la patience et la modération sont des vertus rares. Je ne sais pourquoi on donne le nom de héros à ceux qui montent à une échelle sous le feu, et plantent un drapeau sur une muraille au milieu des balles. C'est l'affaire d'une demi-heure, après quoi on va se coucher sur des lauriers tout frais. Il faudrait n'appeler héros que les gens qui ont la vraie patience et la véritable modération. Voilà les grandes batailles. C'est là une lutte qui dure longtemps. On couche des années entières sur des noyaux de pêche, ayant le doute à sa droite, et à sa gauche la foule qui vous dit que vous n'avez pas de sang dans les veines, et qui, de temps en temps, veut vous couper le cou pour s'en assurer. Il est vrai qu'il y a aussi de faux modérés qui voudraient joindre beaucoup de gloire à une parfaite tranquillité. Ceux-là seront dans un bain tiède durant l'éternité, et, à la longue, vous ne savez pas comme un bain tiède est débilitant. On dit que, pour le moment, les plus remuants de l'Italie

sont les gens de Toscane. Ils sont communistes, radicaux, socialistes, et quelque jour ils en feront tant qu'ils gâteront la bonne cause et amèneront les Autrichiens, qui viendront monter la garde au palais Pitti, et dans le corps de garde des Lanzi.

J'ai vu passer l'autre jour une foule de fourgons qui se dirigeaient sur Gurcy. On m'a dit que c'étaient tous les livres touchant l'Italie que vous aviez fait tirer, vous et votre mari, de toutes les bibliothèques publiques de Paris, afin de traiter, l'une, de Savonarole, et l'autre, des moyens par lesquels les Italiens n'ont pas pu constituer un gouvernement chez eux depuis une trentaine d'années. Nous comptons, pour l'hiver prochain, sur une belle vue de Florence à la fin du XV^e^ siècle. Nous verrons les troupes de Charles VIII campées sur les hauteurs de Fiésole; nous verrons le couvent de Saint-Marc et le prieur *Jérôme Savonarole* se promenant dans ce joli cloître d'un air doux et grave, se promettant d'exterminer les Médicis : nous le verrons brûler les écrits du Dante et de Pétrarque, et puis, nous le verrons brûler lui-même, par une jolie matinée du mois de mai, pendant que les oiseaux chantent sur les terrasses et dans tous les palais de Florence. Pour Othenin, son travail est plus considérable. Il paraît que son plan est d'expliquer toutes les combinaisons politiques qui ont échoué pour rétablir la liberté en Italie. Il donnera une idée de toutes celles qu'on aurait pu aussi essayer vainement, et il en résultera un enseignement précis sur ce qu'il faut tenter pour réussir, attendu que la somme de toutes les erreurs possibles sur un sujet étant d'un côté, il ne reste de l'autre que la vérité. J'ai traité cette méthode d'arriver à la solution des problèmes dans mon cours du *grain de sel sur la queue de l'oiseau.*

Votre père me dit qu'il s'en va voir la patrie de Waverley, de Nigel, de Oldbuck, de Rob-Roy, de Marie Stuart, de Reid, de Chalmers, de Smith. Il verra Abbotsford et les descendants des chiens de Walter Scott. J'entends dire que les hommes d'aujourd'hui, en Écosse, ne valent pas les hommes d'autrefois. Le désir d'être bien nourris, bien couchés, bien vêtus, bien et rapidement voiturés, fait qu'on mène une vie très fatigante qui ne laisse ni repos au corps, ni développement à la pensée. Le monde s'agite, mais ce n'est pas Dieu qui le mène pour le quart d'heure. Il s'agite comme les chiens qui tournent, tournent, pour être bien couchés. Je lui souhaite une bonne nuit.

## LXXXVII.

### A M. LE DUC DE BROGLIE (VICTOR).

Gurcy, mardi 17 août 1847.

Vous avez eu la bonté de m'écrire dans les préparatifs d'un long voyage au fond du Nord, avec mille affaires pressantes, grandes et petites, à régler, et c'est faire beaucoup plus pour moi que je ne mérite.

Vous avez vu que la cour d'assises n'entend pas plaisanterie sur le commandement : « *Tu ne feras point de faux témoignage.* » Elle a envoyé à la réclusion, pour dix ans, un jeune gentilhomme que M. Granier de Cassagnac couvrait pourtant de sa protection. Les temps sont durs. Un pauvre diable de gentilhomme de lettres ne pourra bientôt plus mentir en justice ni tuer un homme en demi-guet-apens sans dire pourquoi.

J'ai suivi votre exemple. Je me suis remis ici à lire Platon avec quelque suite. Malgré la grandeur et l'esprit, c'est certainement une philosophie d'enfants. Les mots y jouent presque partout un plus grand rôle que les idées. M. de Bonald a dit que les pensées étaient une parole intérieure. Cela n'est vrai qu'à moitié, comme ce que M. de Bonald a pu dire de plus raisonnable en sa vie. Il y a toujours, derrière cette parole intérieure et plus au fond de l'esprit, quelque chose de plus vif qui la surpasse et qui réclame sourdement contre l'insuffisance du langage extérieur. Or, il semble que les anciens aient été complètement de l'avis de M. de Bonald et que, toutes les fois que l'artifice du langage avait pu donner des grandes difficultés qui se présentent à l'intelligence une solution apparente où la symétrie des phrases avait atteint une certaine perfection, ils se tenaient pour satisfaits et prenaient la précision des termes pour la précision des idées elles-mêmes. On dirait même qu'un arrangement heureux de paroles leur était comme une preuve de la réalité des idées exprimées. Entre les idées et la langue, c'était encore la langue qui était la plus forte. C'est peut-être le plus grand progrès des modernes d'avoir brisé ces petits talismans de paroles bien arrangées qui figuraient la vérité. Je crois pourtant qu'il en reste un assez grand nombre dans la circulation, mais toutefois, l'instinct de la vérité résiste plus souvent chez nous aux séductions d'une formule savante. C'est une chose singulière qu'il ait fallu vieillir pour entrer en possession des instincts naturels. On eût plutôt cru d'avance que les peuples jeunes devaient avoir des instincts assez sûrs et que les peuples fatigués d'une longue civilisation tomberaient sous l'empire des formules. C'est pourtant le

contraire qui arrive. Les anciens sont comme enivrés par les combinaisons habiles des mots. Dès que les mots s'arrangent bien ensemble, ils en concluent que ce qu'ils représentent s'arrange aussi à merveille. Si on leur démontre verbalement qu'ils sont *un poisson*, ils en tombent d'accord et reconnaissent, comme Jocrisse, qu'ils sont dans leur tort. Cette disposition à dormir sur la foi des mots est peut-être une des grandes preuves que le monde n'était qu'un enfant au temps de la grande prospérité de la Grèce. On prenait pour une réalité la comédie que les mots peuvent jouer, et ces mots, avec toutes leurs combinaisons, avaient sur cette jeunesse la même autorité que les chiffres ont dans les mathématiques.

J'ai honte d'envoyer à Édimbourg ces pauvres petites remarques philosophiques.

## LXXXVIII.

### A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Gurcy, 18 août 1847.

Je ne sais comment j'ose vous répondre si tard après que, le 26 du mois de juillet, vous avez eu la bonté de m'écrire une lettre dont j'aurais dû, assurément, me montrer plus reconnaissant. Je pourrais, sans doute, m'aller cacher, mais je n'aurais plus chance de vous voir si je persistais dans ce dessein, et j'aime mieux vous prier de me pardonner et de ne pas me croire un ingrat. Voici un mois que j'habite sur le bord de tous les chemins. Il paraît que l'incertitude est une maladie qui accompagne les maladies

nerveuses. Quand je me portais bien, j'étais extrêmement décidé, si je m'en souviens bien.

Si on croyait le *National*, on mettrait toute la France en accusation. On devrait envoyer en pays étranger les sages qui nous trouvent dans un état si affligeant; nous serions débarrassés d'eux, et ils en verraient de belles ailleurs.

Vous n'avez donc qu'une passion modérée pour *le Passé et le Présent?* Il y a là beaucoup de roses d'il y a vingt et quelques années. Il faut de fières roses pour vivre vingt-cinq ans. Il y a aussi beaucoup d'esprit qui est devenu le patrimoine de tout le monde. Les paradoxes des gens supérieurs deviennent les lieux communs de la génération qui les suit. On trouve aussi dans ce recueil les défauts habituels de l'auteur, une émotion très fugitive qui s'évapore quelquefois en rhétorique élégante, et des chemins perdus pour aller à la vérité. La grande voie romaine que suit M. Cousin, par exemple, est inconnue à M. de Rémusat. Il court par des sentiers de chèvre. Ce n'en est pas moins un esprit rare, et ses défauts annoncent plus de supériorité que les qualités de bien d'autres. Je n'ai trouvé ici en fait de livres nouveaux que Platon. Ces Grecs sont de drôles de gens. Ils ont parfois l'air de n'avoir pas au plus petit degré le sentiment de la vraie vérité. On dirait que ce sont des Allemands de premier ordre; seulement, les nuages grecs ont une teinte d'or et courent légèrement dans un ciel limpide; les nuages allemands ressemblent à un troupeau de bœufs marchant lentement sur la route de Poissy.

Albert est en route pour le Périgord, puis, vers les premiers jours de septembre, il repassera les monts. Il ira voir où en est le pauvre Pape qui mérite qu'on

s'inquiète de lui. Les connaisseurs ne sont pas inquiets présentement de l'état de l'Italie. Elle donne pourtant des signes d'agitation qui me la font croire bien malade. Si ceci tourne mal, il faut désespérer des bonnes intentions, et si ce Pape-ci manque son coup, ses successeurs ne feront pas mieux, attendu que les siècles ne sont plus prodigues de papes un peu libéraux.

## LXXXIX.

### A M. RAULIN.

Paris, 27 octobre 1847.

Mon cher ami, j'aurais l'air trop ingrat à vos yeux, si j'avais reçu votre lettre toute pétillante comme une cheminée de Londres par un froid sec, sans vous en remercier. Vous êtes heureux; vous êtes vivement frappé à la fois de l'Italie et de l'Angleterre, vous comprenez la campagne de Rome et les gazons tondus des parcs de Bowood; la peau noire et les cheveux noirs des petites filles de Caton et la peau blanche et les cheveux de lin des demoiselles anglaises... Je compte que vous allez nous revenir avec une théorie sur la beauté et la grandeur des choses exclusivement utiles. C'est un sujet qui soulève de belles questions assez inutiles.

Autrefois, je faisais des systèmes sur l'esthétique, mais cela n'empêche pas le laid de se multiplier à l'infini. Lit-on quelque chose à Londres? On dit que la pensée n'y va pas plus loin que les rayons des chemins de fer. L'homme s'occupera longtemps, je

crois, à creuser l'abîme du bien-être. Il est assez naturel qu'il se demande si, après tout, ce ne serait pas un moyen d'être passablement heureux. Je suis porté à croire que ce moyen n'est pas encore le bon. Peut-être vaut-il mieux s'accoutumer à souffrir du froid, du chaud, des vents et de la pluie. Gribouille n'était pas un médecin philosophe qui se mettait dans l'eau pour éviter la pluie. Un homme qui ne craint rien vaut mieux qu'un homme qui jouit de tout. Naturellement, l'esprit n'a aucun souci du présent; être dans un lit bien chaud avec l'idée qu'on sera fustigé le lendemain refroidit tout l'agrément de ce lit bien chaud; mais il n'est personne qui ne se donne beaucoup de mal aujourd'hui pour être sûr qu'il sera tranquille demain et qui, dès aujourd'hui, ne soit content comme s'il était à ce demain. Or, le bien-être fait les conservateurs, c'est-à-dire ceux qui tremblent pour demain; donc le bien-être ne rend pas heureux; donc les conservateurs ne sont pas de si grands philosophes que Gribouille.

## XC.

### AU MÊME.

Paris, 2 novembre 1847.

Mon cher Raulin, je suis exact dès que je ne suis pas très malade et je réponds courrier par courrier à votre lettre. Vous écrivez donc au président du conseil d'État que vous êtes retenu à Londres par l'amour de la justice. Cela vaut peut-être mieux que d'être ramené à Paris par l'amour du travail, car le travail

de l'homme n'est que vanité les trois quarts du temps, tandis que ceux qui ont soif de la justice ne seront point trompés, à ce qu'on assure. Vos amis d'ici comptaient vous voir plus tôt, mais la plupart s'en consolent en allant à la campagne.

Je ne vous donnerai de nouvelles de personne ni de rien. L'ordre règne à Paris, certainement. Il n'y a point une voiture dans les rues. On voit seulement des êtres de figure un peu pédante, qui, depuis deux ou trois jours, viennent « en bottes, en guêtres et aussi en guenilles » pour siéger au conseil d'État. S'ils ne sont pas beaux, ils sont honnêtes; ils viennent pour faire leur tâche. Ce ne sont pas des ouvriers de la onzième heure qui ne viennent que pour le moment du dîner.

Voulez-vous me chercher à Londres, si ce n'est pas trop loin de votre main, quelque biographie un peu détaillée du docteur Chalmers? Suivant le génie de l'Angleterre, il doit avoir été déjà publié sur lui une demi-douzaine de volumes servant d'introduction au récit de sa vie personnelle et renfermant la biographie de sa grand'mère, de son arrière-grand'tante et des lords qui pouvaient être ses cousins au quinzième degré.

Mille et mille amitiés.

## XCI.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 6 novembre 1847.

Nous ne savons de quel côté regarder pour voir un peu de tranquillité. Il n'y a que nous qui vivions pai-

siblement. Nous avons eu l'esprit de manger notre pain bis le premier et nous prenons du bon temps à présent que l'Angleterre ne sait où donner de la tête pour trouver un écu ou un petit pain; que la Suisse prétend à devenir un champ de bataille en plein hiver, et que le nord de l'Italie a l'air de se préparer à des folies sans nombre. Ce pauvre grand-duc de Toscane ne méritait pas toutes les avanies triomphales que ses peuples lui font subir. Il avait fait de son mieux toute sa vie pour n'être pas traité comme un tyran désarmé autour duquel on danse et qu'on veut faire danser pour célébrer la chute de son pouvoir. Les peuples ont bien mauvaise mine à l'heure où ils s'affranchissent. C'est une maladie nécessaire qu'il faut avoir le plus tôt possible, car on n'est pas beau dans cette crise; la grossièreté, la déclamation, la violence, l'ingratitude, l'envie, la poltronnerie et aussi l'absurdité se déchaînent dans ces jours-là avec une vivacité qui ne fait pas honneur à la nature humaine.

## XCII.

A M. LE DUC DE BROGLIE (VICTOR).

Paris, mardi 9 novembre 1847.

Voilà bien des tristes événements qui se succèdent cette année. On prendrait, dans des temps de superstition, tant de calamités privées pour les signes de quelque grande catastrophe publique, pour les sinistres avant-coureurs de quelque effroyable révolution; mais le train général du monde se poursuit avec rudesse et régularité, et le nombre de passagers

qui tombent à la mer ne présage rien sur la marche du vaisseau.

Il n'est arrivé rien ici sur les affaires de Suisse que vous ne sachiez comme nous. Les Suisses qui sont ici conservent encore quelque incertitude sur la question de savoir si on en viendra aux mains. Cette *incertitude* me semble *peu fondée*. Il arrive un moment où personne ne peut plus reculer, comme une heure où l'exécution d'un crime est une fatalité. C'est même cette fatalité des derniers jours qui donne, en morale, tant de gravité aux pensées et aux résolutions qui amènent au bord de ces pentes où les lois de l'équilibre sont rompues. Je ne sais si les radicaux se casseront le cou sur les pentes qui tombent dans la Sarine. Vous souvenez-vous d'un jour passé à l'hôtel Zeringhem, devant le pont de Fribourg? Il y a bien loin de là à ce temps présent. Le père Gerard n'avait pas peur alors des radicaux. Quand on compte les hommes et les canons de ces absurdes enragés et les hommes et les canons des pauvres petits cantons, il demeure bien probable que *** va acquérir une grande gloire. Il va se faire à bon marché l'effet d'une sorte de César ou de Marius. Je voudrais savoir pourquoi la Providence a laissé aux actions violentes un certain air de grandeur parfaitement faux, mais qui a séduit sans doute un grand nombre de perturbateurs et de voleurs de grand chemin dans ce monde-ci. Le docteur Chalmers n'a pas expliqué cela dans l'histoire des adaptations de l'âme des hommes à l'ordre régulier et honnête des sociétés. Si la violence injuste avait le mauvais air de l'escroquerie, bien des gens n'auraient pas osé verser le sang avec un air capable et décidé? Quand je créerai un monde, je changerai sur ce point l'esthétique de mes créatures. Après ces paroles peu

philosophiques et peu sensées, j'ai mauvaise grâce à vous parler de philosophie et de bon sens.

J'ai lu ici une partie du quatrième volume de M. Merle d'Aubigné et, en particulier, la mission de Farel en Suisse. Il semble que le talent a diminué, mais la vivacité un peu aveugle est restée la même. Cela est maintenant décousu et passionné, et même un peu terne et déclamatoire tout ensemble.

J'espère que ma pauvre lettre d'aujourd'hui ne vous arrivera pas comme celle de l'autre mardi avec l'appareil d'un courrier et au milieu de tout le beau monde de l'Angleterre. Je ne sais où celle-là aura été se cacher à la vue de toute cette grandeur.

## XCIII.

### A M LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 22 novembre 1847.

Êtes-vous parvenu à dîner, à faire un petit somme, à écrire une lettre entre six heures et six heures cinq minutes, et la malle-poste était-elle encore là quand vous êtes arrivé d'un air calme et comme un homme accoutumé à faire attendre et à n'attendre jamais? Je vous envoie un joli petit paquet de lettres. Il en tombe chez votre portier comme des feuilles dans vos bois. Homère a dit en grec : *Aussi nombreux que les feuilles emportées par les vents d'hiver ; aussi nombreux que les lettres que les courriers apportent à ceux qui sont assis pour juger aux portes d'une grande cité.* J'ai cru discerner dans l'une de ces lettres qu'elle est de votre confesseur. Il y est fort question de péchés,

de fruit défendu, d'arbre du bien et du mal. Je n'ai pas poussé la lecture bien loin de peur d'indiscrétion. Il n'y a rien de nouveau ici. On me dit seulement que M. Saglio n'a point accepté ce qu'on lui proposait; que M. Magne aura la direction des affaires de l'Algérie. Ceux qui ont la direction des affaires de Fribourg ont fort à faire. Nous voici arrivés au temps où les lansquenets prenaient d'assaut des villes catholiques. Fribourg serait à peine plus malade s'il s'était défendu.

Je suis fâché que vous soyez parti. Je cherche un moyen de vous faire revenir. Je prierai M. G. de faire jouer le télégraphe pour vous demander à Paris. Il vous dira à votre arrivée :

« *Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu... Comment vous portez-vous ?* »

## XCIV.

### A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 24 novembre 1847.

Je suis décidément le plus ingrat des hommes. Vous avez la bonté de m'écrire sans tenir compte de mon long silence. Il est vrai que, si je ne vous ai point écrit, c'est qu'il y avait, suivant les Proverbes, *un lion dans la rue*, chaque fois que je voulais vous écrire. Enfin, vous avez la bonté de m'écrire, et voilà que je me dis, en recevant votre lettre, que c'était par un dimanche que vous avez fait cette lettre, que le dimanche était votre jour de correspondance, et que, n'ayant à écrire à personne, vous avez fait comme

les petits castors du Jardin des plantes qui continuent, par instinct, à bâtir des digues dans un lieu parfaitement sec, comme s'ils étaient encore au bord du lac Ontario. Je voudrais me cacher à cent lieues sous terre pour avoir eu de ces idées abominables.

Vous aurez Burlamachi, s'il y a un Burlamachi au monde; mais c'est un point douteux, bien que cet historien soit cité par des auteurs graves. Il est des auteurs graves qui citent légèrement. Toujours est-il qu'on remuera toute la poussière de la Mazarine pour y trouver ce grand homme inconnu. Le petit Savonarole est-il toujours au berceau et en nourrice? Il faut qu'il croisse pour faire son éducation. Faites donc bien vite un grand canevas de cette histoire. Bien ou mal, que tout ce canevas soit fait d'abord, et sans lacunes, sans quoi toutes vos idées, et même vos notes, s'en iront au gré des vents. Il faut une toile bien faite pour prendre des mouches. Le système de composition des araignées me semble donc excellent. Toute idée qui ne sait où s'arrêter s'envole comme un oiseau de passage; *le vent passe*, *il le suit.* Ayez un grand filet, alors tous les oiseaux prendront plaisir à venir s'y placer à leur rang. (Voilà une figure heureuse et bien continuée!) C'est par le procédé que j'ai l'honneur d'exposer devant vous que Buffon a fait un chef-d'œuvre de ses *Époques de la Nature.* Il les a recopiées quatorze fois de sa main, c'est-à-dire qu'il a commencé par faire une esquisse informe, mais cette esquisse a attiré aux places marquées des idées accessoires qui sont venues se placer dans la seconde épreuve, et ainsi de suite, les traits devenant à chaque fois plus fermes, plus précis, plus profonds, la précision du trait attirant à soi la vraie couleur; enfin, à la quatorzième fois, c'était un tableau dont M. Raulin

trouve l'éclat merveilleux. Je ne donne pas Buffon pour le premier, ni même pour le second des écrivains français, mais je donne son procédé pour un mécanisme parfaitement en accord avec le mécanisme de l'intelligence. On produit ainsi sans fatigue et avec un progrès continu. N'ai-je pas déjà prêché ce sermon un autre carême? je n'en sais rien, mais c'est ce que je vous souhaite à tous si vous voulez aller sans trop d'efforts au bout de votre esprit. Pardon; c'est une manière de dire malheureusement en usage, car vous comprenez bien que je n'admets pas qu'il y ait un bout à votre esprit.

J'ai lu aussi, et plusieurs fois, avec grand plaisir, les *Mémoires de Benvenuto Cellini*. Ils ne sont pas d'une grande gravité de langage, surtout dans le texte, car le traducteur a reculé devant l'extrême liberté de langage de cet étrange personnage. Ce n'en est pas moins probablement un portrait très vivant des Italiens du seizième siècle et une image très exacte de l'Italie. On y voit vivre les bourgeois d'alors, comme dans un roman de Walter Scott; on vit dans toutes les petites familles de Rome et de Florence, comme pourrait le faire un artiste qui se met en pension chez un marchand de la *Via ripetta*. Avec tout cela, cet homme passe pour un grand menteur et un grand fanfaron en tout genre, mais il a menti, et il s'est vanté suivant les probabilités morales de son temps. Il passe dans ce livre beaucoup de figures gracieuses qui ne sont certainement pas d'invention. Elles ont peut-être servi de modèles aux grands peintres dont vous admirez les tableaux aujourd'hui. Il m'arrive souvent, devant ces tableaux qui sont au fond de la galerie du Louvre, vers l'école italienne, de penser que la plupart de ces figures-là ont eu réellement leur place dans le

monde. Nul ne saura jamais leur vrai nom ni leur vraie vie. Tout cela dort en poussière dans les églises et dans les cimetières d'Italie, pendant que leur ombre attire les yeux des belles dames d'aujourd'hui qui visitent les galeries. Qui aurait dit à quelques-unes de ces pauvres filles qui servaient de modèles que cette figure qu'elles regardaient dans un miroir cassé rayonnerait à tout jamais dans les palais de France ou d'Angleterre, ou même sur le maître-autel de quelque cathédrale? Voit-on tout cela d'un autre monde?

En ce monde-ci, il n'y a rien de bien nouveau. Les radicaux continuent de faire des infamies à Fribourg, mais ce n'est pas nouveau non plus.

## XCV.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, 27 novembre 1847.

... Vous avez eu récemment des lettres de M. Raulin. Il vous aura caché la moitié de son admiration pour l'Angleterre, afin de n'avoir point l'air volage, mais c'est le *volage Israël* en personne... Soyez assez bonne pour lui fermer votre porte quand il voudra retourner en Italie, — s'il y a une Italie quand il recommencera à voyager. Cela me paraît parfois douteux à voir les affaires de Florence. Le grand-duc prend d'un air si doux toutes les fantaisies plus ou moins absurdes de ses sujets, que ces complaisances infinies pourraient bien le mener trop loin. Les idées libérales sont bonnes, mais, comme le bon vin de Champagne, il les faut tenir dans des bouteilles so-

lides et bien bouchées. Les souverains d'Italie n'ont pas la mine de savoir mettre le vin de Champagne en bouteilles. Est-ce que tout cela ne pourrait pas s'en aller en fumée, laissant à tout le monde un grand mal de tête et un grand découragement sur les choses humaines? L'affaire avec le duc de Modène paraît bien mal engagée. Je n'aimerais pas non plus à servir cette famille de Modène, mais le Congrès de Vienne a réglé les choses dans sa sagesse, il y a longtemps. Je voudrais être à Rome afin de ne pas dire de sottises sur des événements que je ne vois que de loin. Je vous assure que j'y voudrais être pour d'autres motifs encore. Je ne vous vois pas du tout dans votre maison du Corso. Je m'étais fait une idée exacte de la villa Aldobrandini et du grand jardin et de la grande vue; je me perds aujourd'hui sur le Corso. Continuez-vous l'Histoire de Fleury, au milieu du bruit des duchés et des archiduchés qui craquent en Italie? Il est bien bon de suivre tous les jours le fil des idées qui ne changent pas, afin de ne point se perdre dans les tourbillons de chaque jour. J'ignore si le Pape lui-même a le temps de se livrer à la contemplation de l'immuable.

## XCVI.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 27 novembre 1847.

... M. Bresson n'est déjà plus le sujet de nos entretiens. Les morts meurent comme les vivants : *Etiam periere ruinæ*... Les vivants n'ont pas de temps à perdre ; la vie est courte et il faut bien être ambas-

sadeurs ou ministres. Laissons donc les morts ensevelir leurs morts. Moi qui suis parmi les morts, vu que je n'ai pas d'avancement à attendre, je suis encore sous le coup de cette mort... Qui nous l'aurait annoncée quand nous dînions avec lui chez M. Guizot, le 13 du mois d'août, nous eût trouvés parfaitement incrédules. Le pauvre homme avait pourtant l'air doux et triste, mais on a parfois l'air doux et triste sans que ce soit ni un signe ni un pressentiment de fin prochaine. Je ne sais pourquoi ces coups qui défient toutes probabilités rendent plus défiants sur la destinée ceux qui en sont les témoins. Ils devraient faire moins craindre les approches des dangers, car il est manifeste qu'on passe toujours par des chemins qui ne sont point marqués sur les cartes. N'avons-nous pas remarqué qu'on prédit et qu'on prévoit les événements fâcheux comme pour les conjurer ? Cette superstition est instinctive. Ne repose-t-elle pas sur l'idée que les chances de l'homme sont au-dessus de ses prévisions, comme la loterie? Cela ne signifie point que ces chances soient livrées au hasard, car les numéros de la loterie sortent suivant des lois, mais suivant des lois que n'atteint jamais la théorie des probabilités de M. de Laplace. La bizarrerie de tout cela, c'est que le sort de chacun étant parfaitement indéterminable à tout calcul, le sort du grand nombre peut être déterminé d'après les règles d'une arithmétique à peu près infaillible. C'est une addition d'unités qui ne restent pas une seconde à la même place, mais l'opération sur le total n'est point troublée par cette mobilité. Voilà ce qu'on nomme un lieu commun sous forme scientifique.

Qu'est-ce donc que cette chute que tu as faite dans des eaux inconnues en allant à Veies? Que voit-on

autour de Veies quand on est mouillé? Pas grand'-chose, n'est-il pas vrai? Cela n'est pas nécessaire. Les grands noms éclairent les lieux comme le soleil. Waterloo n'est pas beaucoup plus frappant que les plaines de Bourgogne comme paysage, mais quand le vent passe en été sur les blés, on croit entendre la terrible histoire racontée par des témoins invisibles. J'ai peine à croire que la nature, malgré sa stupidité apparente, ne se souvienne pas de ce qu'elle a vu ou entendu.

Nous pourrions entendre d'ici le bruit du canon que les enragés de radicaux tirent dans toutes les Alpes sur de pauvres gens qui leur sont supérieurs devant Dieu, bien qu'ils aiment les jésuites. On croit que Lucerne est déjà enlevé et probablement enlevé d'assaut. Un peu plus tôt, un peu plus tard, le dénoûment est inévitable. Te souviens-tu de ces nids de religieuses placés dans les rochers de Fribourg comme des ruches d'abeilles sauvages? Il paraît qu'on met à la porte toutes ces malheureuses filles qui ne devaient jamais mettre le pied dehors, suivant la règle de la communauté! Les voilà courant par les montagnes au grand air. Si quelqu'une se sent la vocation de Catherine de Bora, elle pourra épouser quelque pasteur protestant. Il n'en reste pas moins que les bandes de M. R... sont d'indignes sauvages.

## XCVII.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 1er décembre 1847.

Il commence à être grand temps pour vous de revenir. Quel diable de plaisir pouvez-vous trouver à être loin de moi? Si c'est pour me contrarier, vous y réussissez pleinement, mais c'est une assez mince satisfaction pour une âme bien faite. Dites à madame votre femme que, ne trouvant nulle part son Burlamachi, je vais prendre le parti de lui en faire un moi-même. Je désire savoir la date précise, afin de lui donner la couleur du temps. Elle peut compter que dans celui-là elle trouvera des faits tout nouveaux. Je dirai dans ma préface qu'avant ma découverte du manuscrit que je publie, on peut affirmer qu'on ne savait rien sur la vie privée de Savonarole. Vous y trouverez des conversations avec les religieux de son couvent qui révèlent des faits bien curieux et qui peignent au vif ce xve siècle. J'y donnerai la liste des prédictions qu'il a faites. Elles vont jusqu'au 1er décembre 1847 et iront plus loin encore si je publie ce travail un peu plus tard. Il a vu ce diable de Savonarole, que M. Napoléon Duchâtel n'irait pas à Turin et que cela mettrait, peut-être, une froideur momentanée entre deux grands ministres. Il entrevoit, dans les ténèbres de l'avenir, un homme [1] de quarante-cinq ans environ, sortant de l'entresol du N° 90, et se dirigeant vers les Alpes pour représenter aux portes de

1. M. de Bacourt.

l'Italie la puissante nation des Francs. Il voit descendre au pas de course des montagnes qui sont vers l'Orient une sorte de Klephte [1] qui s'élance d'un bond vers les montagnes de l'Ibérie, au royaume brûlant de Madrid. Sainte-Eusoge, dit-il, frémit de joie et les petits enfants bondissent d'allégresse parce que l'un [2] d'entre cette famille va quitter les bords du Rhin aux flots rapides pour habiter, dans une grande gloire, les marais du Batave. Naples entendra parler de nouveau de la puissante maison de Bourgogne [3]. Lavalette, où vas-tu? Hélas! je n'en sais rien.

Cette curieuse prophétie annonce aussi en termes un peu vagues que M. de Glucksberg va à Lisbonne; M. de Rayneval à Athènes; M. de Dalmatie à Pétersbourg avec le titre de ministre; M. de Lutteroth à Carlsrühe; M. de Bussières à Berlin; M. de Lagrené nulle part, ce qui n'est pas très équitable. M. Walewski nulle part, ce dont je suis fâché, lui trouvant un air agréable.

Savonarole ne dit rien d'Albert. Ce petit diplomate ne m'écrit plus. Je le recommanderai à mon prophète pour qu'il ne lui annonce aucun agrément dans la vie, puisqu'il me néglige.

## XCVIII.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 26 anvier 1848.

..... L'Italie ne s'arrange pas pour exciter l'inté-

1. M. Piscatory.
2. M. de Langsdorff.
3. M. de Barante.

rêt des gens sensés. Avec un peu de raison et de patience, elle eût été en peu d'années bien nourrie, bien couchée, bien éclairée, libre dans tous ses mouvements, bien gouvernée et sûre de son affaire pour longtemps; mais il faut danser la carmagnole; telle est la fantaisie de tous les peuples quand on les délie. Il paraît que c'est un mouvement naturel à l'humanité. Un long engourdissement donne le besoin de faire des mouvements irréguliers et violents, comme pour essayer ses forces. J'aime assez ce que fait le roi de Sardaigne qui accroît les bataillons de son armée à mesure qu'il donne une liberté de plus à ses peuples. C'est là proportionner les parois de la machine à la force d'expansion de la vapeur. C'est le contraire qu'on fait ailleurs et tout le monde, en effet, n'a pas une bonne armée à ses ordres pour contre-balancer ses bonnes intentions. Le pauvre Pape et le pauvre duc de Toscane ont eu le cœur sur la main. Il leur aurait fallu une bonne épée de l'autre pour repousser l'excès de la familiarité. Les bons trouvent beaucoup d'obstacles à faire bien... La morale de tout ceci est qu'il ne faut être le bienfaiteur de personne, à moins qu'on n'ait mis derrière un rempart solide ce qu'on est disposé à garder pour soi. Je suis persuadé que ce pauvre diable à qui saint Martin a donné la moitié de son manteau serait allé l'attendre au coin de la rue voisine pour lui reprendre l'autre moitié, n'était la peur des gendarmes. Enfin, à la vue de tout ce que j'ai vu faire de sottises à l'univers depuis que je suis de ce monde, j'en conclus que les peuples s'instruisent, non pas en apprenant directement les vérités, mais en pratiquant longtemps par eux-mêmes de grosses erreurs dont ils se mordent les doigts. Se mordre les doigts est la seule ma-

nière d'apprendre. Ce n'est pas le chemin de l'école et c'est pourtant le plus long, mais il paraît qu'il en faut passer par là. C'est s'avancer presque que de faire des sottises. On en fera peut-être encore, mais on saura du moins qu'en penser. Vous ne nous parlez pas plus de la prise d'Abd-el-Kader que s'il s'agissait d'un marabout peu vénéré. On me dit qu'il est résolu à ne pas quitter la France. Il pourra peut-être un jour enseigner l'histoire d'Afrique à M. le duc de Bordeaux. Si, à présent qu'il n'est plus là, l'Afrique se met à avoir un climat délicieux, la terre à devenir très féconde et les habitants doux et faciles de mœurs, les gens qui ont dit du mal de l'Afrique seront tout embarrassés.

J'aurais mieux aimé que ce fût un autre que M. de Montalembert qui eût ce grand succès. La chambre des pairs en a été comme folle d'admiration durant plusieurs heures... On assure que M. de Lamartine, se piquant d'émulation, va faire tout le contraire. Il va chanter la liberté sur la montagne, la liberté qui a vaincu les Bernardines dans Fribourg; quelle bataille de Fribourg! la liberté, qui a fait fuir les Sœurs de charité et forcé les moines du Saint-Bernard à chercher leur salut dans les plaines d'Italie! Les chiens du Saint-Bernard sont très supérieurs à ces radicaux-là, quoi qu'on en puisse dire. Vous allez en entendre de belles dans notre discussion de l'adresse sur l'Italie et la Suisse. Tous les ânes sont comme le cheval de Job sur ces questions; ils ont tous un beau discours dans leur poche. Ici, depuis un mois, on n'entend que des bruits sinistres. Les gens de la gauche ont si bien fait, qu'ils ont préparé tous les gens paisibles qui ne savent rien de rien à croire que nous étions la nation la plus avilie et la plus opprimée

et la plus corrompue par son gouvernement qu'il y eût dans le monde. On y a joint que le Roi (qui ne s'est jamais mieux porté) était d'abord mort, puis très malade, parce qu'un vivant ne peut pas être mort longtemps quand il habite Paris; enfin, s'il paraît une comète, on croira que c'est pour brûler cette terre de France, dont M. Guizot a fait un amas de boue et de sang. Je crois bien que M. Arago ne dira pas le contraire. J'espère que l'affaire Petit ne reviendra plus sur le tapis. C'est un bruit terrible pour une omelette au lard. J'en ai voulu à la majorité d'avoir permis que M. Guizot subît la nécessité de s'expliquer devant la Chambre sur ces misères. Il y a des choses qui ne sont rien et qui sont indéfendables devant le pédantisme d'un public, même d'un public qui ferait la même chose et plus toute la journée; mais la majorité, tout en votant bien, s'est passé la fantaisie de prendre de grands airs attristés sur l'horreur de donner des places dans une vue politique.

Vous aurez été contents du discours de M. de Broglie. Il a eu ici un grand succès. Ce n'est point un torrent qui descend des montagnes comme la harangue de Montalembert, mais les torrents passent et les fleuves *labuntur et labentur in omne ævum.*

Tu auras les biographies de M. de Serre et de Camille Jordan, aussitôt que j'aurai trouvé autre chose que le dictionnaire de Bouillet... L'histoire de l'homme de bien est souvent négligée; d'abord il se néglige assez souvent lui-même, et les siens ne songent pas si vite à en parler, n'ayant pas à le justifier d'avoir vécu.

## XCIX.

AU MÊME.

Paris, 6 février 1848.

Nous n'avons pas beaucoup de choses à vous mander de ce côté des Alpes. Nous ne sommes point en révolution. Nous avons discuté l'affaire Petit comme une affaire d'État, et nous traitons les affaires d'État avec une vivacité négligente et étourdie. C'est ainsi que nous sommes dans l'opposition ; pourvu que M. Guizot tombe, nous prenons peu de souci que les principes vivent. M. Thiers ne vous a-t-il pas édifié par la fermeté avec laquelle il parle dans ses dépêches de 1836 aux radicaux de Suisse ? Il aime et il a aimé l'esprit de révolution et, comme dans les grandes passions, il paraît bien qu'il y a eu des moments où il le détestait cordialement : *La révolution est terrassée partout et n'ose plus lever la tête !* Cela est vif et d'une vivacité naturelle à M. Thiers. Tout cela prouve en sa faveur, et qu'il est sensé quand il a intérêt à l'être. Reste à savoir combien de fois, selon la loi des partis, le même homme peut avoir dit le *oui* et le *non* avec emportement et garder autorité sur les autres. Je crois qu'il se peut septante fois sept fois, et cela suffit dans une longue vie publique. L'inconséquence peut être un prétexte aux taquineries, mais elle n'use pas beaucoup les hommes. Il y a toujours entre une année et l'autre assez de différence pour qu'en passant hardiment du blanc au noir on puisse dire résolument : *Aujourd'hui c'est un autre jour !*

Même d'un peu loin et pour des gens bienveillants, cette succession de mouvements contraires donne un assez bon air de souplesse et d'entente de la variété infinie des choses humaines.

Il faudra que le roi de Naples ait quelque souplesse d'esprit pour dormir dorénavant à son aise entre deux constitutions. Après avoir dormi sur les roses du pouvoir absolu, il est désagréable de trouver dans son lit ces deux fagots d'épines, la charte de Sicile et la charte du royaume de Naples... Si le feu ne prend pas aux poudres dans l'Europe, d'ici à un an ou deux, je regarderai ceux qui tiennent l'univers dans leurs petites mains comme des gens très adroits, surtout quand l'un d'eux se promène partout avec une chandelle allumée, qu'il met sur des tonneaux de poudre... Toutes les eaux du Tibre suffiront-elles pour éteindre ce feu qui a pris à toutes les étoupes ecclésiastiques ? Sans compter les raisons tirées de la foi catholique,

ne crois pas que la puissance papale soit en vrai péril, mais c'est parce que je lui crois, même humainement, la vie extrêmement dure. Quand la liberté entre pour la première fois dans une maison, elle y met le désordre le plus effroyable. Il lui faut des habitudes pour être aimable et paisible. Ses laquais sont d'ailleurs, en tout temps et en tout lieu, la race la plus insolente et la plus bête qu'il y ait sous le ciel. Elle en a quelques-uns à notre chambre des députés qui sont les plus mal appris et les plus grossiers des hommes; mais cette pauvre liberté prend ses gens un peu de toutes mains et sans y regarder ; il est clair que sa cour se compose de l'élite et de la lie de l'espèce humaine.

Ceci a l'air d'une épître aux Romains. Je ne crois pas qu'il la faille imprimer ni garder chez soi en

temps de révolution et de visites domiciliaires. Bonjour, mon cher ami. Malgré tes injustices, je voudrais que le joli mois d'avril fût à sa fin, pour voir arriver une aimable personne qui ressemble au mois d'avril, et deux petits enfants nés sous la République romaine, et toi-même par-dessus le marché.

## C.

### AU MÊME.

Paris, 17 février 1848.

Comment se porte le roi de Naples? Restera-t-il dans les limites de son empire? Les Siciliens prendront-ils pour leur roi un des fils de lord Palmerston? La race normande a déjà régné sur ces côtes. Nous sommes, dit-on, menacés ici d'une émeute le jour où M. Duvergier et ses amis voudront faire leur petit goûter, mais je ne crois pas à cette émeute. Il faudrait être encore plus fous que ne le sont les nouveaux membres de l'opposition pour laisser faire une telle énormité pour de telles misères. Je sais bien qu'un chef de parti, dans le radicalisme, est un homme qui fait ce qui plaît aux autres, et qui le fait avec le geste du commandement, mais, cette agitation étant factice, il semble que ceux qui se sont donné beaucoup de peine pour la produire, pourraient encore en retenir les conséquences. Enfin, s'ils veulent absolument goûter et se battre, ils ne goûteront pas et seront battus, mais l'infinie probabilité est qu'il n'y aura rien du tout. Les meneurs modérés ne demandent qu'une grâce au gouvernement, c'est de faire

juger par les tribunaux si, oui ou non, Dieu et la loi veulent que M. Ledru-Rollin puisse monter sur les tables après son dîner et dire, à peu près ouvertement, que le roi est un drôle, les Chambres un ramas d'escrocs, et Danton le plus aimable et le plus doux et le plus humain des législateurs. Or, pour les traduire devant les tribunaux, le gouvernement le veut bien, mais il ne veut pas leur donner l'occasion de commettre le délit nécessaire ; eux insistent et promettent de ne faire le délit que le plus petit possible, un petit crime de deux sous, quoi ! juste ce qu'il en faut pour aller en police correctionnelle ! C'est une chose admirable que ce désir qu'a le parti d'aller en police correctionnelle, et je crois bien que c'est la vocation de la plupart de ceux qui n'en ont pas une plus haute, parmi ces doux panégyristes de 1793 et 1794. Tout le monde ne peut pas prétendre à la cour d'assises, malgré l'égalité fondamentale et primordiale des hommes entre eux...

## CI.

AU MÊME.

Paris, 18 avril 1848.

Mon cher ami, les journaux vont encore vous porter des nouvelles d'agitation à Paris durant la journée du dimanche. Comme il est naturel pour ceux qui sont loin, elles vous donneront plus d'anxiété que nous n'en avons eu et que nous n'en avons aujourd'hui. Il y avait déjà quelques jours que l'on parlait vaguement de projets de violence soit sur tout ou sur

une partie du gouvernement provisoire. Le nom de *M. Blanqui* était surtout cité parmi ceux des chefs de ce complot, si l'on peut nommer complot ce qui se fait à peu près publiquement, comme tout se fait dans les temps de désordre; mais tous ces bruits ne faisaient pas autrement d'impression sur les esprits. Les secousses particulières se marquent peu dans un tremblement de terre universel. L'imagination devient excessivement peu irritable dans les époques de grands troubles, et il y a une sorte de sécurité particulière qui naît de l'habitude de l'agitation... Aussi, le dimanche des Rameaux, quand le tambour battit le rappel, on cherchait avec curiosité le motif de cette alarme... L'appel fait ainsi à la population a parfaitement réussi. Au premier coup de tambour, garde nationale habillée et ouvriers simplement armés sont descendus dans la rue et les légions sont allées, au pas de course, vers toutes les avenues de l'Hôtel-de-Ville, pour garantir la sécurité menacée du gouvernement provisoire... Il est entré, ces jours-ci, un ou deux régiments d'infanterie dans Paris... On dit qu'il rentrera encore demain quelques régiments à raison de la revue de jeudi destinée à une distribution de drapeaux, et à une *fraternisation* entre le peuple, et l'armée, et la garde nationale... Tout Paris est rentré dans la tranquillité troublée que tu as vue après les émeutes de 1832 et années suivantes. Ce n'est pas que je compare les temps, mais les sensations. — C'est la même couleur de l'air, un vent aigre qui agite les drapeaux sur les édifices et un bruit confus, qu'on prend souvent pour le rappel et qui n'est que le bruit des voitures. M. le général Changarnier est très populaire aujourd'hui. C'est lui, dit-on, qui a réglé dimanche tous ces mouvements de troupes dans Paris qui

ont fait rentrer les *anarchistes* dans leurs trous. Nous aimons fort la garde mobile... Nous ne nous figurions pas, il y a deux mois, que notre imagination serait prise par là, mais le chemin de la vie n'est pas une avenue toute droite, à beaucoup près. On voyait Versailles et des pompes royales, et des soldats tout brillants d'acier, sur de grands chevaux, et des canons menaçants rangés suivant toutes les règles de la stratégie; on tourne un coin de rue et l'on se retrouve au milieu d'une race nouvelle. — Des masses armées au hasard, comme au moyen âge, des cris étranges, des débris confus de tout ce qui était, mêlés à des essais confus aussi de tout ce qui n'est pas encore, et l'œil, qui aime à se rassurer, cherche un symptôme d'ordre dans cette confusion et l'on regarde avec une sorte de reconnaissance tout ce qui prend à peu près l'air d'une organisation.

Savez-vous bien que vous avez été nommé chef de bataillon à Broglie, à la presque unanimité? Tu nous donneras donc ce spectacle qu'on aime tant aujourd'hui d'une troupe bien réglée, marchant au pas à la voix des chefs et faisant crier des baguettes d'acier dans des canons d'acier, aux cris de : *Vive M. de Lamartine!*

O lac! l'année à peine a fini sa carrière.

Comme le temps passe!

## CII.

### A M. RAULIN.

Broglie, 18 mai 1848.

Mon cher ami, je ne me plains point de n'avoir pas de nouvelles directes de vous. Il ne vous est pas plus possible qu'à un autre, malgré votre obligeance naturelle, d'être au four et au moulin. On ne peut pas réprimer la tentative de Barbès et autres amis de la barbarie et écrire des billets du matin à ses connaissances. Ah! vous en faites de belles à Paris, aussitôt qu'on a le dos tourné! Nous admirions tout récemment les dispositions salutaires du règlement de l'Assemblée à l'effet d'éloigner de son sein tous les brigands qui lui sont étrangers, et voilà que cinq à six cents brigands qui n'ont aucun titre officiel viennent faire violence à son président, l'obligent, lui, gardien de la vie des représentants, à signer l'ordre d'éloigner toute force armée qui peut encore tirer cette assemblée des griffes de cette misérable horde... C'est quelque chose comme les journées de prairial que cette journée de lundi, mais ce n'est pas quelqu'un comme Boissy-d'Anglas que M. Buchez. Vous voilà donc privés de votre général Courtais? C'est, sans doute, un criminel, mais c'est aussi un imbécile; il avait entrepris plus de mal qu'il n'était capable d'en faire... Je trouve l'Assemblée bien indulgente pour M. Louis Blanc. Ce Petit-Poucet de la terreur devrait être en prison à l'heure qu'il est; en prison dans ces boîtes où l'on met des souris blanches; mais je vois dans le *Moniteur* du 17 un supplément au récit de la séance du 15, qui

me semble arrangé pour préparer la justification de M. Louis Blanc et de M. Raspail. On y constate avec un soin extrême toutes sortes de paroles qui sont destinées à prouver qu'ils ont engagé le peuple à se retirer de l'Assemblée. Je crois bien qu'ils ont été très sages quand ils ont entendu les tambours et vu les pointes des baïonnettes de la garde mobile... J'augure des ménagements du *Moniteur* qu'il s'en faut de quelque chose encore que le gouvernement ait le haut du pavé. Le vent a bien l'air pourtant de souffler violemment dans le sens du bon ordre, mais, en révolution, les vents changent avec la même rapidité que dans les tempêtes sur mer. Vous me paraissez, vous autres gens du commun, vous être conduits à merveille dans cette journée. La voix des chœurs, dans cet opéra, donnait l'idée d'une violente indignation et d'une parfaite résolution. On entend cette voix qui domine les airs doucereux chantés par les premiers rôles.

... Je vois que le général, ou prétendu général Courtais, a blessé un garde mobile qui voulait l'arrêter... Il n'a donc aucun sentiment du juste et de l'injuste? L'ancien ministre de l'intérieur montre donc, à présent, un grand amour de l'ordre. C'est un volage; mais il ne faut pas décourager un pécheur repentant « de ses jeunes erreurs désormais revenu ». Et Albert l'ouvrier? Qui est-ce qui aurait cru cela de lui? Moi d'abord. Je me défie extrêmement des gens obscurs toute leur vie, qui sont portés tout à coup au premier rang par la prétendue renommée de leurs grandes vertus. Ce sont ordinairement de grands hypocrites. Pour Barbès, « *les vautours auront gémi* » de son aventure, car c'est un des hommes que la nature semble avoir le mieux équipés pour égorger et faire égorger les autres. Sait-on s'il est au donjon

de Vincennes? Ombres chéries de Robespierre, de Couthon, de Saint-Just! comme il disait à la chambre des pairs, suivant son propre récit.

Adieu, mon cher ami; vous êtes bien loin de nous et bien près des dangers de chaque jour dans ce Paris troublé.

## CIII.

### *A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Broglie, 22 mai 1848, lundi.

Voici aujourd'hui au matin votre lettre de jeudi. Elle est très bien accueillie et on lui fait grande fête, par ce temps de point de côté et de révolution. Il faut que M. Mercier en finisse avec ce point de côté; pour la révolution et l'esprit de révolution, c'est autre chose, tout admirable médecin que je le sais.

Ici l'on vit tranquillement. Les charbonniers et bûcherons de la forêt voulaient absolument faire renvoyer M. Louvel et ils criaient *à bas Louvel* de toute la force de leurs poumons. On leur a parlé bien et ferme, et à présent ils se tiennent tranquilles et sont fort satisfaits, bien que M. Louvel reste à son poste. Les autorités du bourg et de Bernay ont montré beaucoup de bonne volonté dans cette affaire et ont contribué à la bien terminer. J'ignore si les autorités sont aussi décidées à Paris. M. d'Haussonville m'écrit qu'il est encore dans ce Paris avec beaucoup de garde nationale de Gurcy et des environs. Tout le monde est accouru au bruit qu'on se battait à Paris. Ce bruit s'est trouvé faux, mais ils restent pour voir

comment se passera la fête de dimanche (hier). Nous n'en avons pas encore de nouvelles. M. d'Haussonville les nourrit chez lui. Cette marée de garde nationale de province se lèvera certainement vers Paris de tous les points dès que la violence y règnera. C'est une excellente disposition. M. Raulin a gagné le cœur de cette milice. Il est modéré, humain et résolu et on crie avec lui : Vive l'Assemblée nationale. Il dit quelques mots de religion, d'égalité, de fraternité, qui sont sincères et qui font effet. M. de Viel-Castel était à la séance du 15. Il est resté dans les tribunes avec toute cette troupe furieuse qui les avait envahies, mais, à peine a-t-il pu trouver une issue, qu'il est allé au pas de course chercher son fusil et son uniforme et il a couru encore plus vite à son rang pour répondre, au besoin, à coups de fusil à tout ce qu'il venait d'entendre dire par le sage Barbès, le noble Blanqui, le doux Sobrier et le gracieux Louis Blanc, qui prétend n'être pour rien dans toute cette affaire, mais dont le sort causait cependant une vive inquiétude au sobre Albert qu'on a conduit à peu près ivre-mort à Vincennes.

Vincennes a vu rarement des captifs qui bussent tant d'eau-de-vie. Pour M. Piscatory, il n'était pas dans les tribunes au moment de l'invasion, mais il est arrivé devant la grille du côté du pont quand les brigands faisaient leur sabbat dans l'Assemblée. Il paraît qu'il a plutôt arraché qu'enfoncé la grille et, qu'avec une quinzaine de ses camarades de la 10e légion, brisant toutes les clôtures devant lui, il est arrivé tapant comme un sourd sur la canaille qui présentait humblement une pétition pour obtenir deux heures de pillage. Il ne s'en porte que mieux à présent et boit de l'eau et du vin avec la même viva-

cité que de coutume. Je ne sais trop ce qu'on va faire des gens arrêtés. Je doute beaucoup qu'on les juge. Il est dur, pour les membres de l'exécutif, d'avoir à sévir contre des hommes avec lesquels on épanchait tout son cœur la veille de cette tentative héroïque. Je ne comprends, et on ne comprend rien à Paris à tous ces hommes pris en flagrant délit le 15 mai et relâchés subrepticement, mais ce qui résulte de tout ce qu'on entend de loin c'est que la masse des gens sensés et honnêtes ne se laissera faire que ce qu'elle trouvera bon. Les succès d'un mauvais coup ne dureraient que vingt-quatre heures. Il fait ici un froid terrible après les ardeurs de la canicule. La nature est triste. Je n'imagine pas que ce soit de l'arrestation de Barbès. Il n'y a que les oiseaux de proie qui puissent avoir du chagrin de ce qu'un pareil homme n'ait plus les mêmes facilités pour faire égorger *ses frères*. N'avez-vous pas admiré cette garde mobile ? Ils sont entrés tambour battant dans la Chambre des représentants et ont congédié les perturbateurs avec une résolution et un sang-froid parfaits. Il y avait neuf cents baïonnettes qui jetaient des éclairs à la place des neuf cents députés. Les neuf cents députés en rentrant dans la salle ont remercié poliment ces bons jeunes gens qui leur avaient si bien gardé leurs places. Il s'agit maintenant de ne plus se laisser mettre dehors. On dit que l'adresse des représentants proposée par M. Bérard est de la plume de M. de Rémusat. C'est lui aussi qui est allé chercher les dragons du quai d'Orsay.

M. Piscatory ne va pas chercher les dragons, mais la nature lui a donné deux fortes mains qui lui permettent de briser les portes d'airain. Il est dit de Cyrus : *Je briserai les portes devant toi* mais ;

M. Piscatory fait les choses lui-même. On est heureux d'être de la race des géants. Louis Blanc, qui n'en est pas, a eu mille petits désagréments le jour de la bataille. Il nomme cela des indignes traitements. La vertu n'est pas immédiatement rémunérée en ce monde.

Tout le petit monde d'ici va bien. Votre chambre est déserte et voilà le mal.

## CIV.

### A M. RAULIN.

Broglie, mardi 23 mai 1848.

Mon cher ami, j'ai reçu hier votre lettre du 20. C'est un acte de civisme que de nous écrire souvent. Que voulez-vous que deviennent de pauvres habitants des forêts qui entendent un bruit infernal du côté de Paris et qui ne savent pas si c'est Sobrier qui boit à la liberté et à la fraternité sur les débris des maisons en feu. Vous vous êtes vaillamment et humainement conduits dans la journée du 15. Je voudrais savoir encore plus exactement tous les lieux que vous avez parcourus ce jour-là le fer à la main. Sans doute, le journal exact d'un bon soldat n'est pas l'histoire d'une campagne, mais une narration précise de ce qu'il a fait, vu et entendu, permet de reconstruire tout un ensemble avec ses vraies couleurs beaucoup plus fidèlement qu'on ne peut y parvenir avec la pompe des rapports généraux... Je suis de votre avis sur l'état général. On n'y voit goutte. On dirait qu'on se bat dans une nuit profonde, ne sachant sur qui tirer,

ne sachant pas surtout si celui qui arme son pistolet à côté de vous ne va pas vous brûler la cervelle. Il est pourtant clair qu'il y a beaucoup plus de Blanqui et de Sobrier qu'on ne croit, et qu'il y en a partout. Je conçois que cette terreur de ne savoir avec qui on vit, produise l'immobilité un peu effrayante qui succède au 15 mai. J'avais peur qu'il ne sortît encore quelque bourrasque de la fête de dimanche. Où étiez-vous le jour de la fête? Avez-vous escorté les cinq cents charmantes filles qui représentent l'innocence des temps nouveaux? M. Carnot a de drôles d'idées sur l'éducation des filles. Assurément Fénelon n'aurait pas songé à ce moyen d'entretenir les vertus de famille dans les demoiselles des classes pauvres. On doit rentrer chez soi dans un singulier état d'esprit quand on a été ainsi promenée sous les yeux de toute une population armée, ivre de joie, et peut-être aussi de vin. A propos, donnez-moi des nouvelles de notre régénérateur Albert l'ouvrier. Est-il un peu reposé? Il a bon cœur. Il était inquiet de M. Louis Blanc et demandait sans cesse ce qu'il était devenu. Cela est d'autant plus beau qu'ils différaient complètement d'opinions et qu'il est évident que M. Louis Blanc n'a songé toute la journée du 15 qu'à respecter l'Assemblée nationale dans les moindres nuances de sa liberté. M. Albert la voulait faire sauter par les fenêtres; mais ce sont des nuances qui n'empêchent pas de s'entendre sur le fond de la politique.

Quand venez-vous ici ? Est-ce que vous ne pourrez pas venir passer huit jours entre deux batailles, s'il y a bataille, ce qu'à Dieu ne plaise, mais je crains bien qu'il soit en ce moment le Dieu des batailles.

## CV.

### A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, mercredi 24 mai 1848.

J'ai reçu trois lettres de vous, durant votre séjour à Paris; trois lettres qui avaient la brièveté militaire convenable à un chef de corps campé devant des ennemis tels que M. Barbès et ses pareils ; mais elles nous ont fait grand plaisir malgré leur brièveté. Je vous ai écrit de mon côté le 20 à Gurcy. M. Étienne Arago vous aura-t-il envoyé ma lettre? Il a été bien occupé toute la journée du 15, mais, depuis, il a pu se livrer aux minces détails de l'administration. M. Raulin me dit que vous êtes reparti dimanche pour reprendre vos quartiers dans les plaines de Brie. Il dit des amours de vos gardes nationaux de Donnemarie. On ne saurait faire trop de sacrifices pour entretenir la bonne volonté de ces soldats du bon ordre. Si Barbès avait réussi et achevé son idylle, Paris aurait envoyé des commissaires de sa façon pour mettre la terreur à l'ordre du jour dans les départements. C'est un jeune homme trop bien élevé pour ne pas suivre les grands exemples du passé, et l'ombre sacrée de Couthon et de Saint-Just aurait guidé tous ses pas dans la carrière qu'il voulait s'ouvrir. Il est donc au moins naturel que les provinces fassent de fréquents voyages à Paris pour voir ce qu'on décide de leurs têtes. A la prochaine tentative d'égorger les membres de l'Assemblée nationale, il se peut bien qu'on n'aille pas chercher M. le procureur général de la République, et que les enfants de perdition soient traités

à la façon de l'interdit qui est décrété dans les livres de Moïse. J'achève ici les *Mémoires* de madame Roland ; je ne lis que des livres de révolution et les journaux d'aujourd'hui qui n'en diffèrent pas beaucoup. C'est le même courant et les mêmes rivages qu'on voit à droite et à gauche. On dit les mêmes choses sur les vents, les flots et les étoiles ; c'est le même pêle-mêle de hardiesse, de timidité, de craintes, d'espérances ; la même douceur perfide dans l'air par moments, et de grands nuages noirs encore immobiles à l'horizon. Après tout, cependant, les manœuvres de l'équipage peuvent faire aujourd'hui ce que n'ont pas fait ceux qui ont péri dans ces eaux noires et turbulentes ; mais il me semble que les pilotes dorment à cette heure.

Que faites-vous quand vous ne campez pas sur les places de Paris ? Tout le monde est comme un malade qui ne peut compter raisonnablement que sur deux ou trois mois d'existence. On n'arrange guère sa demeure quand on se dit qu'elle sera peut-être occupée par les Icariens et Icariennes sous les lois sensées de M. Cabet. On n'émonde point ses arbres qui d'un jour à l'autre peuvent couvrir de leur ombre les aimables songes de quelque Collot-d'Herbois qui viendra se reposer à midi du tracas des affaires.

Pour moi, je recommence ici à ressentir la petite fièvre qui me minait l'an dernier. Je ne suis pas fait pour vivre dans les bois. Je n'y comprends rien, car j'aimerais la campagne à la folie si je n'y souffrais sans cesse.

## CVI.

### A M. RAULIN.

Broglie, 1er juin 1848.

Je vois que la pluie tombait si fort à Paris avant-hier qu'on ne s'entendait pas dans l'Assemblée nationale. Je ne sais si le bruit de la pluie nous a fait perdre beaucoup de vérités utiles. Ici il fait un temps si variable que je suis retombé dans mes plus mauvais jours de nerfs. J'ai, ou je crois avoir, la fièvre tous les jours. Je ne vous serais pas d'un grand secours pour enlever la plus petite barricade. Cet état de santé m'est un vrai supplice, mais M. Proudhon m'a la mine d'être encore plus malade que moi. Je n'avais encore rien lu de ma vie qui eût le caractère de la fureur à ce degré. Quand vous viendrez dans nos paturages, apportez ce volume. Il faudra le dédier au diable. Est-ce que M. Proudhon fait cas du diable? Il doit avoir un emploi à sa cour et probablement il est le fou du diable lui-même. Les sottises monstrueuses n'ont pas beaucoup d'importance dans les temps tranquilles, mais quand il y a beaucoup d'électricité dans l'air, ces absurdités peuvent faire sauter une centaine de cerveaux détraqués. J'ignore si l'on a consulté dans la nouvelle économie ce que nous nommons la morale publique; dans l'affirmative, on pourrait faire fouetter M. Proudhon sur la place de la Concorde; mais on a bien d'autres chiens à fouetter. Est-il possible que cette bagarre des ateliers nationaux finisse sans collision? Tout est possible sur la terre de miracles où nous vivons.

Vous ne m'avez pas dit pourquoi M. Lacordaire avait renoncé aux pompes et aux œuvres d'un représentant du peuple. Si son confesseur lui a conseillé de se retirer de ces tentations, il a un sage confesseur. Il est des tempéraments à qui certains climats donnent des maladies violentes qu'on peut éviter en allant ailleurs. On peut rêver le bien en toute pureté d'âme dans un cloître silencieux en regardant le coucher du soleil et en écoutant l'*Ave Maria* dont les notes tristes se prolongent dans les campagnes romaines. Les âmes les plus faibles gardent leur équilibre dans ce grand et mélancolique repos de la nature; mais autre chose est le soleil derrière les bois de la villa Pamphili; autre chose est Sobrier entrant en jurant dans l'Assemblée nationale et demandant pour ses pauvres, s'il vous plaît! le pillage de Paris. La foule déguenillée qui crie : Vive Lacordaire! à la porte du palais des représentants n'évoque pas dans l'esprit d'un jeune lévite les mêmes pensées que les cigales qui bruissent autour du tombeau de Livie, vers la voie Appia; les cinq cents demoiselles qui chantent et frétillent au Champ-de-Mars les jours de fête, ne disent pas les mêmes choses que l'ombre de Cecilia Metella autour de la poussière éclatante de son monument; voilà pourquoi il ne faut pas entrer étourdiment dans ces foules violentes et grossières, d'où sort, comme du puits de l'abîme, une vapeur qui exalte et obscurcit les intelligences. Il faut, dans ces lieux, des organisations de fer et d'airain, des âmes froides et fermes qui tiennent la règle du devoir comme un câble durant la tempête, et non des âmes vives et remuables qui cherchent leur étoile dans tout le ciel et qui suivent le vent qui passe.

J'aimerais certainement mieux dormir sur les

baïonnettes de votre légion que dans les petits bras d'un père tel que Louis Blanc.

## CVII.

### AU MÊME.

Broglie, vendredi 9 juin 1848.

Que faites-vous dans une ville de guerre, avec un bras malade? Vous voilà comme M. Sauvageot quand il disait que la foule des libérateurs allait peut-être entrer chez lui pour lui emprunter les objets précieux de son cabinet. Vous pouvez craindre que les amis de Louis Bonaparte ne viennent décrocher vos tableaux, à la façon des socialistes. Je croyais que ces socialistes n'oseraient plus relever la tête, et voilà qu'il en sort des élections quatre ou cinq des plus insolents. Pour ce Proudhon, qui prétend n'être pas socialiste, j'espère qu'il aura affaire au bon Dieu qu'il a si stupidement insulté. Qui aurait cru aussi que Louis Bonaparte avait un nom menaçant pour nous? Les gens actifs n'ont besoin d'aucun esprit pour faire un énorme dégât. Avez-vous jamais réfléchi, sous le point de vue du gouvernement du monde, à l'extrême facilité avec laquelle un sot peut faire le mal, et à l'excessive difficulté qu'un homme sage et de beaucoup d'esprit rencontre à faire le bien? Certainement le monde irait mieux sous une loi contraire. Vous avez une jolie montre de Bréguet qui ne dévie pas d'une seconde en une année; un manant met le pied dessus dans un mouvement de vivacité et bonsoir la montre de Bréguet. Tous les bons citoyens qui passent et blâment

l'action du manant ne sauraient probablement pas rajuster cette montre en mettant leur pied dessus. Que nous serions plus heureux s'il fallait tout le travail et toute la science de Bréguet pour disloquer une montre et un simple coup de pied pour la faire!

Il devient probable que ce n'est pas dimanche prochain qu'on dressera cent mille couverts sous les canons de Vincennes. Ce petit festin entre amis avait tout l'air d'être une manière d'ouvrir la tranchée devant cette place. Je ne serais plus étonné du tout, à présent, de voir enlever une citadelle formidable à la pointe de cent mille fourchettes. *Cedant arma togæ*, et *toga*, c'est une blouse en français, suivant l'interprétation des meilleurs critiques. A ce que je vois, Louis Bonaparte qui, jusqu'à ce jour, avait miraculeusement imité les manières de son oncle, comme un neveu respectueux qu'il était; qui avait cru qu'il ne pouvait conquérir la France qu'à l'aide d'un chapeau militaire à très petits bords et d'une paire de bottes à l'écuyère, accompagnés d'une aigle impériale apprivoisée, Louis Bonaparte, au lieu d'arriver, toujours suivant la tradition de son oncle, avec les drapeaux arrachés en Italie des mains des Guelfes et des Gibelins, avec les étendards conquis sur les Mameluks au bord du Nil, s'en vient offrant à cent mille hommes pour tout appât un morceau de veau froid et un verre de piquette à la belle étoile dans le village de Vincennes. *Quantum mutatus ab illo Hectore!* Il est vrai aussi que la génération présente n'en demande pas davantage.

Un bon souper et surtout un bon lit.

C'est toute la question sociale. Je trouve raisonnable qu'on soit en souci du vivre et du couvert, mais

il ne faut pas prendre pour cela de grands airs de dévouement, ni croire imiter Hampden, ou lord Russell, ou Bailly, ou Desaix, ou Kléber. Si Louis Bonaparte a promis aux électeurs qu'il payerait les quarante-cinq centimes de toute la République avec son argent de poche, on n'est pas très avancé dans les bruyères sur le calcul et il paraît tout simple qu'un neveu de Napoléon paye ce petit tribut pour tout le monde, sans se déranger en aucune sorte. Nous ne sommes pas familiers avec ces grands nombres.

Samedi, 10 juin.

Pendant que j'écrivais ces mots, S. M. Louis Bonaparte faisait un joli chemin. Le voici donc représentant du peuple. S'il parle un peu dans l'Assemblée, il est sûr de perdre beaucoup de son prestige... La roue de la fortune tourne maintenant avec une rapidité inouïe...

## CVIII.

AU MÊME.

Broglie, 13 juin 1848.

Mon cher ami, comment vous portez-vous? Tous les détails sur votre santé nous sont venus par mademoiselle de Pomaret qui dit que Louis Bonaparte n'a point de rhumatisme aigu. Il me paraît possédé de la fureur d'être empereur de quelque chose et de quelqu'un. Il est têtu comme un onagre (je parle poliment de crainte qu'il soit un jour mon maître) et je crois qu'il a fort peu d'esprit. Il n'est pas rare d'avoir peu d'esprit, mais il n'est pas commun d'être têtu en

France. *Heureux ceux qui sont têtus, car ils posséderont la terre!* A qui veut entrer dans une maison, s'il cogne toutes les cinq minutes à la porte, il arrive toujours un moment où la porte entr'ouverte cède. Reste à savoir ce que l'on fait dans la maison quand on y est entré. J'espère qu'on en est mis dehors par les épaules, mais ce n'est pas sans dégât.

Avec quoi avez-vous charmé votre solitude durant vos jours de captivité? Vous avez regardé élever quelques pierres de l'église de Sainte-Clotilde, cela ne suffit pas pour tromper l'activité d'un homme qui marchait depuis trois mois au pas de charge, la baïonnette au bout du fusil, dans les rues de la capitale. Pouvez-vous continuer le docteur Chalmers au milieu de cette tempête? C'est pourtant ce qu'il faudrait faire. Il n'y a pas d'époque où il soit plus nécessaire d'avoir une haute retraite où les vents de la terre ne soufflent plus. Il faut pour les âmes une haute retraite et une petite cachette pour son argent. On est ainsi à l'abri des hymnes de Proudhon et des mains fortes de Sobrier. Ici, on vit dans une grande paix sous les lois d'un huissier qui est un fort bon homme. Il n'abuse et n'use même pas de la hache et des faisceaux que M. Ledru-Rollin lui avait remis pour en user selon les inspirations de sa conscience. Il n'est pas porté à verser le sang. Il fait des exploits tout le jour et gouverne un peu à ses moments de loisirs. C'est plus que n'en fait habituellement la commission du pouvoir exécutif.

Adieu, mon cher ami. Ne redevenez citoyen que quand vous ne serez plus du tout rhumatisé. Le vent de la République est aigre et froid. Il ne fait pas marcher le vaisseau de l'État, mais il peut donner un coup d'air à qui n'est pas bien portant.

## CIX.

A M. POIRSON.

Broglie, 14 juin 1848.

Mon cher ami, je suis encore ici jusqu'au commencement de juillet et, puisque je ne reviens pas immédiatement à Paris pour avoir de vos nouvelles, je viens, par écrit, vous en demander quelque peu; reste à savoir si vous pourrez admettre ma requête; les citoyens de Paris n'ont pas beaucoup le temps d'écrire des billets du matin. J'entends d'ici le rappel des douze légions. On raconte qu'un petit César de deux sous veut monter au Capitole au milieu des acclamations des soldats; il ne lui manque que des victoires et des soldats; il n'a pas du tout les traits de son oncle au 18 brumaire. Il ne suffit pas des lauriers de Strasbourg et de Boulogne-sur-Mer pour éblouir trente-trois millions d'hommes. Vous me direz que ces trente-trois millions d'hommes ont la vue assez débile, et qu'un rien leur peut donner dans l'œil. Je suis obligé d'en tomber d'accord; aussi depuis quelques jours je me réveille tous les matins avec une inquiétude vague d'appartenir à un tout petit empereur. Faut-il croire les cousins de ce prince, lesquels disent à la tribune qu'il est un jeune homme trop bien élevé pour songer à renverser la République? Il se peut bien que tous ceux qui crient *vive l'Empereur* dans les rues, ne soient pas des partisans de la famille de Napoléon, et les amis de Barbès et de Sobrier qui demandaient mélancoliquement deux heures de pillage, peuvent fort bien prendre le nom de

Louis Bonaparte comme une manière d'engager la partie; ils profiteraient du tumulte pour faire des visites d'amitié aux riches dont la *Réforme* a bien voulu leur donner l'adresse. Ce qui est certain, c'est qu'à vingt lieues de Paris, au bout de quinze jours d'absence, on ne comprend plus rien à ce qui se fait dans cette belle capitale. On commence à déraisonner sur l'origine et la portée des sottises qu'on fait à Paris. Je commence à croire que ce qui constitue le provincial c'est de chercher des raisons de bon sens ou de logique pour expliquer les mouvements capricieux des immenses volées d'étourneaux qui nichent vers Paris. Il y a de bien mauvais garnements mêlés à ces étourneaux. Comment êtes-vous content de vos auditeurs étourneaux dans votre cours d'histoire de France? Ne craignez-vous pas de jeter des perles devant des citoyens mal propres à les apprécier et à en faire leur profit. Le Français né malin aime infiniment mieux le vaudeville que les histoires de Tacite, les discours de Machiavel et l'*Esprit des lois*. Le vaudeville lui dit qu'il est beau, spirituel, bien pris dans sa taille, désintéressé, magnanime; qu'il est terrible comme les lions du désert, rapide comme le vent; que quand on a le bonheur de naître dans la rue Coquenard, ou la rue Guénégaud, ou la rue Quincampoix, on est de toute nécessité un foudre de guerre et un prodige d'esprit. Voilà l'histoire que les peuples aiment à lire.

## CX.

### A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 14 juin 1848.

Il est bien vrai que c'est à moi de vous écrire, mais on me dit que vous tirez cette vérité du principe de l'égalité. Il n'est pas juste de faire sortir la hiérarchie de l'égalité. C'est faire cuire le chevreau dans le lait de sa mère. Vous ne raisonnez pas en vraie républicaine. Seriez-vous, par hasard, une républicaine du lendemain? Que dites-vous des vicissitudes de l'Empire? Avant-hier, nous étions dans de vives alarmes, nous pensions que la Commission exécutive était en péril et que César menaçait la liberté. Hier, nous apprenons, avec joie, qu'au bruit de trois coups de fusil, M. de Lamartine a fait presque décréter l'exil de ce César, et voilà qu'aujourd'hui on nous dit que l'Assemblée a décidé, à une immense majorité, que ce même Louis Bonaparte siégera dans son sein. Les trois coups de fusil d'hier se réduisent aussi à un seul coup de pistolet, ce qui est fort différent pour les deux capitaines sur qui on n'a pas tiré du tout et ce qui n'est pas différent quant au vote des fonds secrets qui demeurent votés comme si nous avions tiré trois coups de fusil. Il sera bien habile et aura une grande sagacité l'historien qui racontera clairement les trois mois qui viennent de s'écouler. Celui qui pourrait me dire aujourd'hui ce qui arrivera demain serait aussi un homme assez intelligent.

Je ne veux plus d'un monde où tout change, où tout passe,

aussi ne sais-je où aller. Si j'étais paratonnerre, je ne chercherais pas à attirer M. Raspail, ni M. Barbès, ni M. Blanqui, ni M. Proudhon, l'ennemi particulier de Dieu.

Au reste, dans la séance d'aujourd'hui, M. de Lamartine, répondant aux réclamations de M. Raspail, a déclaré que c'était purement au figuré qu'il avait prétendu être un paratonnerre, et que, en parlant ainsi, il n'avait nullement entendu blesser M. Raspail, M. Barbès, ni M. Blanqui dans leur considération. Je m'en rapporte à M. de Lamartine, mais je ne sais pourquoi il a voulu leur soutirer leur électricité. Dans la séance des fonds secrets d'avant-hier, le paratonnerre s'était brusquement transformé en un simple aimant pour attirer à la Commission exécutive les sommes nécessaires à surveiller les ministres à qui elle a donné toute sa confiance. C'est un joli phénomène d'électro-magnétisme que d'attirer des millions en espèces d'or et d'argent. Toute la physique de M. Arago n'en serait pas venue à bout. En temps ordinaire, je croirais que la Commission du pouvoir exécutif, battue si outrageusement sur l'exil de Louis Bonaparte, va renvoyer sa pourpre et ses faisceaux au président de l'Assemblée nationale ; dans ce temps extraordinaire, il est probable qu'il n'en sera rien. Les grandes vertus républicaines ne connaissent pas les petites susceptibilités du point d'honneur ; d'ailleurs, M. de Lamartine croyait avoir entendu partir trois coups de feu ; c'était là ce qui l'avait déterminé à dresser la veille le décret d'exil ; maintenant, il est prouvé qu'il n'en était rien ; eh bien, la Commission ne s'en fâche pas ; elle garde ses fonds secrets ; l'Assemblée nationale garde ses convictions ; et tout est dit, et vive la République !

Ce n'est pas que nous soyons tyrannisés ici, au

moins. On y vit dans une fraternité fort polie. S'il y a des Raspail ou des Barbès dans le canton, ils ne se montrent pas encore, et, n'étant point paratonnerres, nous ne cherchons pas à les attirer. Le soleil se lève dans la grande allée de la forêt et se couche derrière la maison de M. Louvel comme par le passé. La nature n'a pas l'air de savoir que M. Ledru-Rollin règne sur nous. Elle n'a rien changé à ses habitudes. Poursuivez-vous vos travaux accoutumés? On dit qu'en lisant l'histoire sainte vous trouvez que nous sommes revenus au temps de Babel. Personne n'est capable aujourd'hui de faire le rez-de-chaussée de la tour de Babel. Tous les ateliers nationaux ensemble ne feraient pas la besogne de dix ouvriers de ce temps-là. Je ne crois pas non plus qu'ils se dispersent faute de s'entendre, comme on fit alors, mais, pour M. de Lamartine, il pourrait être assurément professeur d'éloquence à l'université de Babel.

15 *juin*. — Albert est à Paris depuis hier ; j'espère qu'il n'aura point trouvé un trop grand désordre. Au récit des journaux, il n'est pas aisé de se promener paisiblement par la ville. C'est un rude métier que l'extrême liberté. On n'a pas un instant de repos, et nul ne peut faire sa volonté, à moins qu'il n'ait la volonté de mal faire. Avez-vous approuvé la loi sur les attroupements et la loi sur les crieurs publics? Je compte que nous aurons une loi sur les banquets. J'en suis d'avis. On a beau faire et beau pirouetter, il faut en revenir un jour ou l'autre au centre de gravité. Les républiques mêmes ne sauraient, un jour ou l'autre, se passer d'un peu de bon sens.

## CXI.

### A MADAME LA BARONNE DE LASCOURS.

Broglie, samedi 17 juin 1848.

Chère madame, ces bonnes nouvelles de Lascours nous font grand plaisir. Vous êtes contente de votre petit nid dans les montagnes ; vous vous portez tous bien, même M. de Lascours qui n'y est pas plus sujet que moi ; vous n'entendez que de très loin le bruit des partis qui se heurtent et se menacent, heureusement sans en venir aux mains. On se compte, et ceux qui se sentent les moins nombreux vont se coucher, attendant que la majorité passe de leur côté le lendemain. Après tout, il serait souverainement absurde de s'égorger quand personne, excepté deux ou trois mille bandits, n'a le moindre motif d'en vouloir à la vie de qui que ce soit. Je suis seulement fâché que M. Joly, dans vos contrées, ait érigé en crime un petit doute innocent sur *la grandeur et la stabilité de la République*. Pour sa stabilité, je n'en sais rien, et il me semble que Louis-Napoléon frappe à la porte avec un mélange de force et de discrétion qui pourrait déterminer à le laisser entrer. Pour la grandeur de cette même République, je ne vois presque personne qui en soit ébloui. Un M. de Fourmont qui voyageait en Grèce vers le milieu du dix-huitième siècle, je crois, écrivait à Paris : « J'ai employé quarante ouvriers à détruire tout ce qui restait de l'ancienne Sparte. » Ce M. de Fourmont n'était pas pour cela un très grand homme. Le gouvernement d'au-

jourd'hui, si ce nom de gouvernement n'est pas bien pompeux, fait comme M. de Fourmont. M. Joseph de Lascours doit vous écrire que Paris n'a pas bon air. On dit qu'il commence à ressembler à un grand village d'Orient un jour d'émeute. On ne nettoie pas même les dehors de la coupe et du plat. La ville est d'une malpropreté révoltante. Je ne sais ce qui arrivera de cet épisode de Louis Bonaparte... La démission qu'il vient de donner, afin, dit-il, de ne rien troubler dans son pays, ne lui fera assurément point de tort. C'est une déclamation bien placée...

L'Évangile dit que l'homme ne vit pas seulement de pain. C'est bien vrai. Il vit aussi de déclamations, mais les médecins remarquent qu'à ce régime il décline et maigrit à vue d'œil. Je ne me porte pas garant de cette manière de voir qui pourrait bien être un peu séditieuse.

Tout le monde va bien, mais on est terriblement éparpillé.

## CXII.

### A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, dimanche 16 juillet 1848.

Je vois que ce n'est pas assez que nous écrivions peu ; il faut encore que la poste me prenne vos lettres et les garde... Dites-moi, je vous en supplie, la date à peu près de cette lettre afin que je fasse bien mon compte et que je voie si je dois, en toute conscience, faire des imprécations contre M. Étienne Arago. Pour moi, il est vrai que j'ai perdu, depuis quelques mois,

ma belle habitude d'écrire. J'ai des soucis de toutes les couleurs et pas beaucoup de force physique pour lutter contre. Le temps est un peu plus léger à présent et peut-être que je vais reprendre mon petit entrain accoutumé. Les temps nouveaux ne sont pas faits pour remettre en équilibre les gens qui ont un peu de peine naturellement à se tenir sur leurs pieds. Le mois dernier a été un terrible mois et il fera, même dans une grande histoire, une terrible époque. Paris n'a, sans aucun doute, jamais été exposé à un plus affreux péril que durant les quatre jours auxquels a mis fin le canon de M. le général Cavaignac. Durant les deux jours que je viens de passer à Paris, j'ai pu lire le commencement et le progrès de cette terrible histoire sur les murs de toutes les rues où la bataille s'est livrée. L'œil ne peut guère trouver un espace large comme la main qui ne soit sillonné par une balle ou un boulet. Dès l'entrée de la rue Saint-Antoine, par exemple, on voit encore un grand nombre de maisons dont les rideaux vont et viennent au gré du vent, faute de vitres ou de fenêtres. Si vous avez vu des vignes ou des blés ravagés par une grande grêle, vous pouvez vous figurer assez bien l'état des quartiers où la guerre a porté. Les honnêtes gens, et il y en a partout, qui habitaient ces quartiers, ont été pris durant quatre jours comme dans un filet de fer et de feu ; trop heureux si on ne les obligeait pas à travailler aux barricades sous les menaces les plus terribles, comme, par exemple, de pendre leurs parents ou leurs enfants. Tous les monstres qui restent au fond de la mer dans les lois de l'équilibre reviennent au-dessus quand cet équilibre est rompu. S'il y a eu des choses effroyables sans nombre faites par les brigands, il y a eu aussi du côté des honnêtes gens des actes d'héroïsme, de dé-

vouement, de sang-froid au milieu des périls les plus extrêmes, qu'on ne saurait compter. Les meilleurs et les plus mauvais sentiments de la nature humaine se sont battus durant quatre jours, comme dans les batailles du ciel qui sont indiquées dans l'Apocalypse. Le diable ne l'a point emporté non plus à cette fois, main il grince encore horriblement des dents, et quoique le meilleur de ses griffes lui soit arraché, qu'il soit lié fort et ferme, il essayera encore plus d'une fois de donner un mauvais coup à la société. Heureusement cette société est armée jusqu'aux dents et ne se relâche d'aucune précaution. Avant-hier au soir, en entrant chez moi par la rue de Bourgogne vers dix heures, j'ai trouvé des vedettes à tous les coins de rue et, à l'entrée de la rue de l'Université, près du palais de l'Assemblée, un dragon immobile sur son cheval, le pistolet à la main, dans l'attitude de la méditation. C'est l'appareil d'une place de guerre durant un siège, mais tout cela a aussi un aspect très paisible et point contraint. Les voitures vont et viennent comme à l'ordinaire, bien qu'en moins grand nombre. On se promène nonchalamment dans les Champs-Élysées par les belles soirées comme l'an dernier ; seulement, en remontant le pont de la Concorde, on voit deux belles pièces de canon qui allongent leur museau curieux à la grille de la chambre des Représentants, et l'on entend hennir les chevaux d'artillerie tout sellés qui sont rangés le long du mur du jardin de la Présidence. C'est en regardant tout cela que M. de Broglie a manqué le trottoir en montant et qu'il s'est fait au front une écorchure assez grande qui nous avait ennuyés quand il est rentré... Voici trois jours de ce petit accident, et il n'y en a de traces que l'écorchure.

Oui, j'espère que nous vivrons assez longtemps sous la dictature militaire. Elle vaut moins que les gouvernements libres et légaux, mais elle est une perle de grand prix comparée à la chance d'être dévorés un jour ou l'autre par les troupes de bêtes féroces qui hurlaient autour de toutes les maisons de Paris il y a quinze jours. Comment voulez-vous contenir avec le fil de la légalité ces animaux menaçants et altérés d'un bien-être impossible?

## CXIII.

### A M. RAULIN.

Broglie, 17 juillet 1848.

A peine arrivés, voici que je vous écris. Ce n'est certainement pas pour vous donner des nouvelles, sinon que nous arrivâmes hier au soir en bonne santé, chacun selon ses forces, et sans avoir été ni broyés par le chemin de fer, ni culbutés par la diligence, ni égorgés par aucun élève de Proudhon ou de Pierre Leroux que nous aurions pu rencontrer au coin d'un bois. Du pays dont je vous écris il n'y a point de nouvelles. Les petites centaurées, les verveines, les héliotropes y sont en fleurs comme les autres années et les écureuils montent et descendent dans les arbres sans demander ce qui se passe à Paris. Pas un seul n'est abonné au moindre journal. Pour le dire en passant, croyez-vous qu'il y ait des commotions sociales parmi les bêtes de l'air, ou des champs, ou des eaux? Cela serait bien possible et j'en serais fâché; il plaît plus à mon imagination que les écureuils vi-

vent aujourd'hui ainsi qu'ils vivaient dans les dômes des bois d'Éden, mais je vous ai dit déjà qu'à une époque assez voisine du temps où nous vivons, une race de rats, plus forts que ceux qui habitent parmi nous, étant venue, par aventure, sur un bâtiment de commerce qui arrivait des grandes Indes, a chassé toute l'ancienne population des rats qui avaient vécu sous nos anciens rois. On ne retrouve plus aujourd'hui la vieille race que dans des fermes isolées. Ce ne sont plus les rats qui rongeaient les manteaux des chevaliers du moyen âge. Demandez à quelque professeur du Jardin des Plantes ce qu'il en pense.

Quand je dis que tout est tranquille ici, j'ai tort, car les hommes, sinon les bêtes, y étaient fort soucieux de ce qui devait arriver à Paris le 14 juillet. Le bruit courait partout qu'il y avait eu du bruit dans la capitale, et, au passage de la diligence beaucoup de petits propriétaires étaient sur le pas de leur porte attendant leur journal, pendant que leurs vaches paissaient paisiblement dans leur pré sans se douter qu'il y eût au monde un Ledru-Rollin ou un Louis Blanc qui veulent recommencer l'univers sur un meilleur modèle. Cet empressement à savoir ce qui se passe à Paris est un signe habituel des temps malheureux. Aujourd'hui, on est naturellement bien aise de savoir si le petit champ où l'on a planté de beaux arbres ne sera pas, au soleil levant, la propriété de quelque soldat obscur de l'obscur Sobrier. Autrefois, du moins, c'étaient des vétérans de Sylla ou de César qui prenaient la maison de Virgile ; à présent, ce sont des vétérans de Sobrier qui menacent la maison de Victor Hugo. Les temps déclinent de toute façon.

On vous regrette fort. Comment avez-vous quitté les acacias d'ici pour les conseillers d'Etat de Paris?

Savez-vous que nous avons rencontré les voyageurs de Saint-Aubin au débarcadère de Saint-Pierre-de-Louviers? Nous avons, à notre grand étonnement, vu ces deux oiseaux voltiger autour des wagons. Nous nous sommes empilés tous dans cette diligence que vous savez. Le pauvre Albert a voulu monter sur l'impériale; il y était en nombreuse société : un vétérinaire, élève de l'école d'Alfort, très mal appris et débitant des sottises socialistes qui ont déterminé le conducteur à le mettre à pied sur les chemins; un garde municipal qui rentrait dans ses foyers, grand et bel homme, car c'était le tambour-major lui-même de la garde municipale; il n'aurait fait qu'une bouchée du petit vétérinaire socialiste; une vieille femme qui déménageait tous ses vieux meubles : cage à poulet, poêle à frire, édredon de plumes de poules, un bois de lit; et enfin une foule d'autres citoyens parlant politique à tue-tête et assez sensément.

J'ai des nouvelles de Suisse. On avait dit que le chef du gouvernement, M. Druey, était mort; mais c'était heureusement un faux bruit. Cet homme éminent n'était qu'ivre-mort. Il s'est réveillé de là en parfaite santé et a été rendu à l'amour et au respect de ses concitoyens. Nous aurions aujourd'hui aussi pour pasteurs du peuple des gens ivres-morts sans la froide et longue épée de M. le général Cavaignac.

## CXIV.

AU MÊME.

Broglie, samedi 22 juillet 1848.

Je ne sais comment vous faites pour savoir tant de nouvelles et pour les raconter avec tant de détails intéressants. Nous vivons sur vos lettres qui valent mieux, même pour les nouvelles, que les journaux. Les journaux ignorent que M. Proudhon a été élevé par la charité d'un propriétaire philanthrope. Quel serpent ce propriétaire envoyait à l'école ! Je compte que, dans la discussion, on écrasera la tête dudit reptile. Ce n'est pas que j'aime les discussions en forme contre les principes absurdes. Les mauvaises doctrines d'aujourd'hui ont un grand air de simplicité et d'évidence grossière, dans leur état de théorie; elles vont, comme un gant, aux esprits étroits; le bon sens est plus compliqué et ne va pas moitié si bien à la main d'un sot. De là, la nécessité de huer les mauvaises doctrines ; les huées prennent les hommes par le sentiment; elles sont plus efficaces que les discussions en règle. Il ne faut pas laisser prendre des airs de principes à des sottises dangereuses. Il faut les mettre à la porte, non pas avec des fleurs et des couronnes comme des poètes de Platon, mais avec quelques coups de pieds. Vous racontez bien aussi les magnificences de la première réception de M. le général Cavaignac. Il a raison de s'environner d'un peu de pompe militaire. L'homme est un animal insolent qui n'aime l'extrême simplicité que pour lui grimper

sur les épaules. Un insolent qui demande une audience rabat la moitié du caquet qu'il se proposait de montrer quand il passe par des cours où de graves soldats font une garde régulière ; par des antichambres où des huissiers graves lui disent à demi-voix de s'asseoir et d'attendre ; par des salons d'attente où il rencontre une foule d'officiers en grand uniforme dont il n'a pas l'honneur d'être connu, et qui le regardent froidement. Tout cela lui donne une idée salutaire du peu de place qu'il occupe naturellement en ce monde et lui fait sentir utilement son néant. Les chefs des sociétés doivent être environnés de tous les signes qui disent à tout moment qu'ils représentent toute la société. Si j'étais, par accident, chef des peuples, je crois que je vivrais au milieu de la foudre et des éclairs, surtout dans les temps où les idées d'égalité absolue auraient miné le monde. Même, si j'étais tout à fait un grand homme, ce que je ne suis peut-être pas, quand j'aurais gagné cent batailles, je n'aurais que des moments très rares de simplicité, bien sûr que si cette simplicité durait longtemps, vous vous mettriez à me regarder des pieds à la tête et à me trouver des ressemblances avec les autres hommes, au lieu de rester sous le sentiment de mes différences. Sylla disait qu'il pouvait se passer de licteurs ayant encore chez lui son bouclier d'Athènes et son javelot d'Orchomène. Je suis sûr qu'au bout de quinze jours le fils de son valet de chambre tambourinait sur son bouclier d'Athènes, et allait à cheval sur son javelot d'Orchomène comme sur un manche à balai. Le prince en tout pays doit s'appeler Légion. J'ai pris un plus grand goût que jamais à l'étiquette depuis que j'ai vu culotter tant de pipes par les pasteurs éphémères des peuples. Après cela, chaque

temps demande une pompe différente. Celle d'aujourd'hui doit être une image un peu effrayante de la force régulière, afin de répondre à l'extrême élévation des intelligences et des imaginations. Un nuage d'encens suffisait comme barrière dans le vieil Orient ; à présent, il faut préparer de beaux escadrons qui lancent au besoin le fer et le feu avec une fureur savante, des canons froids et silencieux que le moindre bruit peut réveiller de leur sommeil, toutes les magnificences enfin d'une citadelle où les pas réguliers des sentinelles ne se taisent ni jour ni nuit. C'est le Versailles des jours nouveaux que *** nous a filés de ses doigts longs et maigres. Allez donc avec tout le conseil en grand uniforme présenter vos respects à M. le général Cavaignac. Dites-lui que je souhaite qu'il soit le plus longtemps possible le roi des épouvantements, par ce siècle de fer.

C'est probablement le 31 de ce mois ou le 1er août que je retournerai à Paris pour aller à Coppet. Il y a bien longtemps que je n'ai revu les lacs et les montagnes. Comment les retrouverai-je ? Rien de tout cela n'a changé, sans doute, mais ce qui revient plus qu'au même, j'ai dû, moi, changer beaucoup. Parmi tout ce qu'on regrette du passé, on regrette surtout l'éclat du miroir intérieur où se peignaient les champs d'autrefois. Chaque année, je ne sais quelle vapeur terne qu'on ne peut chasser ternit de plus en plus cette glace. Dans quelque coin par-ci par-là on reçoit un instant quelque rayon de l'ancienne lumière qui s'éclipse bien vite, et qui ne sert qu'à faire mieux sentir la tristesse du jour qui s'éteint. J'espère toujours qu'il y a de la santé dans cet affaiblissement des couleurs. Je compte sur l'eau froide

pour chasser ces vapeurs. Et vous, qui n'êtes point environné de brouillards et qui restez dans la lumière éternelle comme les sommets des *Diablerets* (pourquoi ai-je choisi ce nom parmi tant de belles montagnes comme la Yungfraü, la dent de Jaman, le mont Rose, la Furca?) vous, quand croyez-vous pouvoir nous rejoindre au delà du Jura?

## CXV.

### A. M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Coppet, mercredi 13 septembre 1848.

Je compte t'écrire plus souvent que je ne l'ai fait depuis mon départ de Paris, mon cher ami, vu que je ne t'ai point écrit du tout. Les ans en sont la cause, c'est-à-dire toutes les misères dont je souffre, et auxquelles vous ne voulez pas croire. Du reste, vous n'avez guère besoin qu'on vous écrive au milieu des splendeurs de Broglie. N'allez-vous pas donner un peu de jalousie à M. Marrast? L'*Illustration* nous a donné des gravures magnifiques où l'on voit, à l'œil nu, les mille et une nuits de ses réceptions à la présidence.

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur!
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur!

Mais pourquoi n'aimez-vous pas ce troisième volume de M. Sainte-Beuve? Je l'ai lu avec grand plaisir. Il y a bien longtemps que je n'ai rencontré dans les rues de Paris des hommes comme M. de Tillemont,

Nicole ou Arnaud. Nous sommes si légers que le présent ne nous suffit point. Tout en sentant combien la génération qui règle aujourd'hui nos destinées est supérieure à tout ce qu'ont vu les autres âges, on se blase un peu sur les figures qu'on voit tous les jours. On va chercher dans le passé des visages qui ne soient pas de connaissance. Un jour aussi viendra où ce que nous voyons sera enfoncé dans ce passé qui donne un charme particulier à tout et à tous. Alors, un autre Sainte-Beuve nous montrera dans leur forme poétique véritable les hommes d'à présent, et ceux qui habitent vers Tortoni, abondant en huîtres, et ceux qui boivent les eaux de Cognac, à l'esprit de feu, et ceux qui fument le Maryland cultivé sur une terre de liberté, et ceux qui mâchent le Latakieh préparé par des mains serviles, et ceux qui s'animent dans les vapeurs de l'orge et du houblon dont la fleur a fermenté sous les signes de Mars, et ceux qui font marcher les autres au combat au cri bizarre de *sacrebleu!* mot dérivé d'une source religieuse et qui se trouve aujourd'hui dans la bouche de plusieurs fondateurs de la liberté; mais, encore un coup, le vernis des siècles manque à ces grandes figures; j'aime donc Sainte-Beuve et tous ses amis de Port-Royal-des-Champs pour le moment. Quant à l'auteur, le voilà qui va professer à Liége. Il faut donc qu'il laisse là et l'Académie française, et la bibliothèque Mazarine. Il sera plus près de la maison de Jansénius, mais ce n'est pourtant pas une raison suffisante pour faire un si grand déménagement.

Pour Paul, il traduit Démosthène. Je ne sais pas s'il expliquerait aussi couramment le dernier discours de M. de Lamartine sur, pour et contre les riches et les pauvres; sur, pour et contre ceux qui ne cherchent

que le bien d'autrui. De sa lettre à ses électeurs, je n'ai vraiment pas le courage d'en rien dire. C'est bien le cas de prendre pour épigraphe : *ubi lapsus, quid fui.* Quelle humiliation pour un paratonnerre d'avoir à démontrer qu'il n'a point soutiré le moindre billet de 500 francs! Lui, qui disait naguère : *Eripui Caussidiero fulmen sceptrumque tyrannis.*

Tout cela est bel et bon, mais je veux savoir comment se portent les oiseaux qui habitent les chênes de Broglie battus d'un vent éternel. Comment font-ils les honneurs de leurs bois aux évêques, aux peintres et à tous les hauts fonctionnaires de la nouvelle France?

## CXVI.

### *A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 14 septembre 1848, jeudi.

Mon cher ami, êtes-vous demeuré dans vos jardins de Paris pour composer au bruit des cascades que Gabriel promène sur vos prés? Êtes-vous retourné à Gurcy, afin de travailler loin du bruit, ou bien à Sainte-Eusoge comme vous l'aviez décidé? A Sainte-Eusoge, vous ne manquerez pas de cette malveillance un peu grognon que doit rechercher un auteur qui aime la perfection dans son œuvre. Madame d'Harcourt, par exemple. Montrez lui ce passage si vous êtes à Sainte-Eusoge et soyez convaincu qu'elle le prendra au grand sérieux et qu'elle le croira un chef-d'œuvre de malveillance. Seriez-vous resté à Paris pour voir les élections? Je ne vous crois pas si curieux de voir

tirer la loterie. Je ne comprends rien à l'opinion du *Journal des Débats* en matière d'élection. J'ignore pourquoi il ne veut point avoir d'avis à lui et se borne à être de l'avis d'un autre. Comme il choisit cet autre, il n'en fait pas moins acte de libre arbitre en mettant sa décision à la merci de l'intelligence ou des instincts de son voisin ; mais, après tout, je suis de l'avis des Jansénistes et des Calvinistes en fait d'élection à présent, et je crois bien que le libre arbitre a beau faire, c'est un coup de la grâce, non pas d'en haut pour cette fois, d'en bas au contraire, qui décide tout.

Vous n'avez pas d'idée à quel point tout est ici à la même place où je l'ai laissé il y a quatre ans. Toutes les trombes des révolutions ont passé sans agiter un pli des petits rideaux de mousseline discrètement fermés aux fenêtres de toutes les maisons. L'eau du ruisseau coule aussi rapide, ni plus ni moins, et aussi claire que d'habitude. Les vaches passent à six heures du matin, montre en main, faisant sonner leurs clochettes, avec le même calme qu'autrefois. Personne même, autant que j'ai pu voir, n'a vieilli ni changé. Je rencontre chacun là où je l'ai quitté. Le lac n'obéit qu'au vent des montagnes qui ont régné sur lui de tout temps ; et le Mont-Blanc, qui ne sait rien de rien de nos petites affaires, regarde avec satisfaction cette immobilité de notre petit coin de terre. Ce n'est pas que le canton de Vaud soit partout bien raisonnable, pourtant. Les têtes sont livrées à la fermentation du radicalisme, du communisme, du socialisme et de tout les *ismes* qui dévoreront peut-être le monde entier en quelques cinquante ans ; mais les dehors sont paisibles. On ne sait, ici-bas, ce qui dure ni ce qui passe. Tous les canons du

général Cavaignac n'ont-ils pas laissé une glace intacte au premier étage d'une maison qu'ils foudroyaient? Elle réfléchissait toute cette scène de terreur, intacte et immobile. Je ne sais si les gens qui ont voté le premier préambule de la Constitution se sont mirés dans cette glace; ils y auraient vu de fiers imbéciles. Dieu sait ce qui sortira un jour de ces gros œufs d'autruche qu'ils nomment les principes constitutifs. Pour les œufs de poule qui viennent en forme d'articles pratiques, je ne sais s'il y en aura de mangeables par cette chaleur malsaine qui règne en temps de révolution.

Que faisons-nous de l'Italie? Après lui avoir tant parlé d'amour à l'ombre de ses oliviers il faudrait donc planter là la pauvre fille, lui faire épouser un archiduc et lui dire que c'est pour son bien, que nous ne sommes pas à notre aise et que notre famille ne veut pas que nous la prenions à notre charge. C'est très bien de parler de ses grands parents à une belle demoiselle, mais il ne faut pas la conduire dans des bois d'oliviers.

## CXVII.

### A M. POIRSON.

Coppet, 19 septembre 1848.

Mon cher ami, je veux vous demander des nouvelles de votre petite trinité avant que vous rentriez dans le grand train des affaires universitaires et que vous recommenciez à veiller sur les directions de l'intelligence humaine qui n'est pas florissante en ce mo-

ment. Je tiens à savoir votre histoire privée dans ces derniers temps. En fait d'histoire politique, je la vois assez clairement par les journaux. Je ne vois rien là qui n'ait été prédit dès longtemps dans toutes les nosologies politiques. Les événements qui se succèdent prouvent assez bien que l'enseignement de l'histoire n'est pas une vanité. J'ai entendu décrire tout ce qui arrive, huit jours après la révolution de Février. Quand M. Ballanche méditait de nous donner une formule au moyen de laquelle on pourrait prédire toute la suite des faits politiques à venir, il se trompait peut-être sur sa propre capacité, mais il ne rêvait pas l'impossible. Quand le courant des eaux a acquis une certaine force, il suit sa force d'une façon irrésistible, et il emporte avec soi tous les efforts des petites volontés qui s'agitent et se noient finalement. Un Bonaparte lui-même était obligé de regarder longtemps couler ces eaux débordées avant d'essayer des digues et des écluses. Cela n'empêche pas que, devant Dieu, il n'y ait un assez joli petit tas de coquins qui seront responsables à son tribunal des actes de leurs libertés perverses, et aussi un certain nombre d'honnêtes gens à qui il sera tenu compte de leurs bons vouloirs ; mais le boulet suit sa route, et ce ne sont pas nos petites mains qui l'arrêteront. On peut empêcher et surtout on peut ne pas faire les révolutions ; seulement, une fois que la détente est partie, le projectile suit les lois de la parabole et casse les bras et les jambes qu'il rencontre, suivant des règles fixes. A quoi ai-je la tête de vous dire mes pressentiments sur des faits déjà accomplis pour vous ? C'est là l'effet des distances :

Le moment *dont* je parle est déjà loin de *vous*.

Votre passé est encore notre avenir. Tout ce qui

accélère les communications ôte aux hommes l'occasion de dire bien des sottises. Nous ne saurons ces élections que dans trois ou quatre jours. Je ne sais pourquoi je m'y intéresse, dans le point de vue à peu près fataliste où je suis en ce qui touche la première impression des révolutions. On a beau être fataliste sur ceci ou sur cela par raisonnement, l'instinct, qui n'est qu'une bête, est pourtant le plus fort; par instinct je suis curieux comme une chouette de tout ce qui se passe à Paris; j'écoute ce que dit même M. Ledru-Rollin, et je lis même les jolis morceaux de philosophie, d'économie politique, de morale, de statistique, qui servent de préface à la Constitution. Ce n'est pas une préface à l'Encyclopédie, c'est l'Encyclopédie qui sert de préface à la Constitution. Ces encyclopédistes-là n'ont pas l'esprit qui animait ceux du dix-huitième siècle. Il faut néanmoins convenir que le droit au travail n'y est pas posé avec l'insolence que montraient au début les défenseurs des absurdités nouvelles; il a dégénéré en une exhortation à la République de secourir les affligés. Je fais comme vous faites probablement, mon cher ami; je vis souvent bien loin de ces misérables temps où nous sommes, me promenant dans les champs du passé. Je viens de passer cinq ou six jours dans le cloître de Port-Royal-des-Champs que nous raconte M. Sainte-Beuve. L'espèce humaine est d'une inépuisable variété puisqu'elle produit, à seulement deux siècles de distance, la fixité des idées de M. Arnauld, de M. de Maistre, de M. de Sacy, et ce tourbillon de fantaisies contradictoires qui passe en agitant cette harpe éolienne qu'on nomme M. de Lamartine. Je ne m'attendais pas qu'un temps viendrait où ce peu de jour qui entre à travers les vitraux de la petite église de Port-Royal me pa-

raîtrait plus agréable que ce grand soleil de la liberté de pensée. Mais il est certain que ce grand soleil a dévoré les idées ; ce ne sont plus que des feuilles mortes, avec lesquelles joue le premier souffle d'air qui s'élève. L'intelligence affranchie de toute entrave est devenue comme le Juif-Errant marchant toujours et n'ayant jamais plus de cinq sous dans sa poche ; ne pouvant s'arrêter nulle part, elle ne s'attache à rien, *velut umbra; sicut nubes*. Il ne restera bientôt plus dans ce temps-ci en fait de talent que le talent de critique ; celui-là gagne à l'impartialité et à l'étendue de l'esprit, mais cette impartialité aussi va tourner, en s'exagérant, à l'indifférence ; cette étendue, en s'accroissant démesurément, ne sera plus que le vide ; et, à force de n'être que des spectateurs, de n'éprouver rien pour notre propre compte et de tout juger sans rien croire, nous perdrons même la règle des jugements, et, comme Perrin Dandin, nous deviendrons simplement fous de la fureur de juger les autres. Les conseils de guerre ne sont pas encore fous ; ils décident les affaires avec une sévérité utile et mesurée pourtant. On dit que vous allez envoyer par la France des commissaires du gouvernement autrement choisis que ceux de M. Ledru-Rollin. Il ne suffit pas qu'ils soient autres, et je crois qu'on ferait mieux de n'en point envoyer du tout. On va créer quatre-vingt-six petits foyers d'agitation autour de la grande fournaise de Paris. Tout cela n'est pas pour rendre l'air plus doux et plus respirable.

## CXVIII.

### A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 23 septembre 1848.

Ne pourriez-vous pas venir tous passer l'hiver de ce siècle au bord du lac? Je suis convaincu qu'on aura bien peu d'occasion de filer des jours d'or et de soie sur les rives de la Seine, ou du Loing, ou de la Marne, durant la mauvaise saison. La République est un enfant violent et très difficile à élever, qui deviendra encore beaucoup plus méchant au moment du sevrage. Quand la nourrice n'aura plus de lait, ce sera une grande affaire, je vous jure. Voilà, en attendant, que l'État demande tous ses conseils généraux pour causer avec eux de contributions directes, et probablement M. de Broglie partira le 1er du mois prochain, pour régler dans quelle proportion chacun doit contribuer au bien public. N'étant point membre d'un conseil général, je crois que je resterai encore ici quelque peu. On nous assure que Paris a nommé pour ses représentants M. Thoré ou M. Raspail, et certainement le prince Louis Bonaparte. Ce prince a l'air d'être devenu l'amour du genre humain qui n'y pensait pas il y a six mois. L'aigle, ou plutôt la linotte impériale, vole de clocher en clocher. On a bien raison de dire que, si le cœur est vide, le premier venu y rentre sans difficulté. Je ne crois pas pourtant que la France passe du côté de sa gloire de quelque temps, mais il pourra diviser, s'il ne peut unir, et qui ne peut pas faire le bien n'est pas incapable de

faire beaucoup de mal. Reste à savoir si l'Assemblée laissera cet aigle percher sur les bancs du palais national et démocratique. Reste à savoir si M. le général Cavaignac supportera qu'il y ait quelqu'un dans la Chambre qui puisse dire incessamment : Mon oncle de Marengo par ci, mon oncle d'Austerlitz par là ; et cela, avec la prétention d'être l'héritier de cet oncle. Pour l'oncle de M. Raspail, c'est le démon lui-même, et, s'il est difficile, il n'est pas impossible de vivre en paix momentanément avec cette famille, d'autant qu'il est, si je ne me trompe, dans le donjon de Vincennes (non pas le démon assurément, mais M. Raspail). J'ai reçu l'autre jour une lettre de M. d'Haussonville qui me dit qu'il est occupé à peindre trois grands tableaux pour la chapelle de M. Buloz. Ce M. Buloz parle des personnes de ce monde avec une liberté qui sent le libertinage !... Le mieux, cependant, est de ne rien écrire par ce temps-ci. Noé, ou ses enfants, auraient bien vainement publié des brochures plus ou moins acérées à l'époque du déluge. Il n'y a pas de brochures qui puissent servir de digue aux eaux de l'abîme. L'esprit nouveau, ou, si vous voulez, la bêtise nouvelle, se nomme *légion* et ce genre d'esprit ne peut être conjuré avec une plume et de l'encre. Le plus sensé est de se tenir dans l'arche, quand on a une petite arche à soi, d'y parler entre soi des choses éternelles et d'ouvrir de temps en temps la fenêtre pour regarder si l'on voit quelque cime de montagne qui pointe sous les eaux. C'est, du reste, ce que vous faites. Vous vivez depuis quinze jours dans une arche où il n'y a que des gens d'esprit. Vous trouverez vous-même que le temps y a passé comme un éclair. Je vous vois de loin dans le fond du tableau du Décaméron de Winterhalter, mais un

Décaméron irréprochable, bien entendu, où les figures sont beaucoup plus aimables et les discours plus sérieux. Je ne soupçonne pas même M. de Viel-Castel de trop de liberté dans son langage. Est-il encore à Sainte-Eusoge à cette heure? Comme M. de Sahune ne m'écrit point, j'en conclus qu'il est parfaitement bien, car si je voyais une lettre de lui, je croirais le monde renversé et je ne la recevrais point sans quelque effroi. Je n'écris point à madame d'Harcourt qui ne doit ni lire, ni écrire, ni faire beaucoup d'actes de volonté dans la journée afin de se reposer un peu; elle ne peut pas dire, comme M. de Lamartine, en ses *Méditations poétiques*, je crois,

J'ai trop ri, trop dansé, trop dormi dans la vie.

C'est d'elle, au contraire qu'il aurait dû dire :

Par un instinct trop fort dans l'infini lancée...

Mais il n'y a pas un médecin qui ne sache que ce régime-là entretient les santés délicates.

Avez-vous des lettres de Normandie? Je n'ai reçu qu'une lettre d'Albert qui avait M. l'évêque d'Évreux et qui attendait M. Schnetz. Ce sont des hôtes qui ne se ressemblent pas. Avez-vous vu dans la *Revue des Deux Mondes* un petit récit de la vie de Léopold Robert et incidemment de M. Schnetz à Rome? Ce ne sont point là des vies d'évêques.

Madame votre tante vous écrit à Gurcy, ne se faisant pas au juste une idée de vos résolutions. Elle croit que l'horrible ennui qui règne à Sainte-Eusoge vous en aura chassée plus tôt que plus tard, mais il se peut bien que la République garde nos deux lettres, auquel cas vous ne saurez rien de tout cela, je vous en avertis.

## CXIX.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Coppet, mercredi 27 septembre 1848.

Mon cher ami, je ne comprends rien à cette lettre que t'a écrite M. le duc d'Harcourt pour engager M. Rossi à prendre les ordres du général Cavaignac. Il me semble que j'ai vu quelquefois M. Rossi jouer aux échecs avec son successeur à l'ambassade de France. J'ai quelque souvenir que c'était M. Rossi qui gagnait d'un air nonchalant, et M. le duc d'Harcourt qui perdait d'un air affairé. Ainsi, c'est M. Rossi qui est aujourd'hui le bouclier de l'Église? Je conçois qu'il se soit laissé tenter par la chance de débrouiller un peu ces grandes et malheureuses affaires; s'il ne s'endort, s'il peut veiller une heure avec le Pape, il peut conduire mieux qu'aucun Romain probablement la barque de saint Pierre à travers l'orage, mais toujours est-il, qu'on m'aurait bien surpris, il y a dix ans, si l'on m'avait annoncé que M. Rossi tiendrait les trois clefs. Je voudrais être à Rome, pour le voir étendre et faire sécher le long du Tibre ses filets rompus. Quoiqu'il tente là une grande aventure, le jeu vaut bien la chandelle; il peut se faire une grande gloire au moment qu'il semblait en avoir fini avec la vie politique; ce n'est pas une petite puissance que d'être généralissime du clergé de tout l'univers par cette saison; mais gouverne-t-on le clergé? Peut-être bien, et tu le sais mieux que moi, si cela est.

... Les révolutions dans la vie privée accompagnent les révolutions dans l'ordre général, *pauperum tabernas regumque turres.* J'ignore si le prince Louis Bonaparte élèvera une forte tour dans Paris, mais, en vérité, il est bien honteux pour un pays que les yeux se fixent sur un homme de cette taille comme sur ce qu'il y a de plus considérable sous le soleil à deux cents lieues à la ronde. Ces dernières élections de Paris ne sont pas à l'honneur du suffrage universel; un choix bête et un choix vraiment criminel, c'est à peu près le résultat des pensées de deux cent mille électeurs. J'avais tant dit que le maréchal Bugeaud ne pouvait pas être nommé, que j'avais fini par l'espérer un peu, en vertu de ce contre-courant qu'on a toujours au fond de soi; mais il est visible que j'étais loin de compte avec mon contre-courant. Je n'aime pas beaucoup à voir notre présent gouvernement s'affaiblir. Il pourrait bien prendre des convulsions et les gens tranquilles recevoir de mauvais coups; les poissons ont un dernier coup de queue à quoi il faut prendre garde; mais, à regarder autour de nous, je commence à croire qu'on peut très bien rester au milieu d'un quart d'heure, quoi qu'on en ait dit.

Je finis toujours mes lettres un peu avant d'avoir envie de finir, par la rage d'être prêt pour le moment du départ du courrier. Vous vous moquez de ces manières pressées, vous autres gens qui êtes toujours en retard et qui trouvez qu'on arrive toujours assez tôt. Je ne t'ai point parlé de M. Raulin qui tient néanmoins ici une place considérable. Il passe sa vie entre les roses, les clématites, les vignes du Japon, autrement dites vignes vierges, les aristoloches et les ouvrages du docteur Wiseman, les fleurs

des champs et les fleurs mystiques. Il est aimable comme de coutume et modéré jusqu'à l'emportement, suivant son habitude. Généralement, il se promène autour de la ville, disant, « encore quarante jours et Ninive pourra bien aller à tous les diables,» après quoi, revenant à des sentiments plus humains, il déclare que les hommes de bonne volonté sur la terre, en faisant leur devoir au jour le jour, peuvent très bien ramener la sérénité sur la face du monde.

## CXX.

### * A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, samedi 30 septembre 1848.

Mon cher ami, j'ai la mauvaise habitude de vous répondre courrier pour courrier ce qui fait que vous ne vous croyez pas plutôt en règle avec moi que c'est à recommencer. Ce qui m'enhardit, c'est que le joug de l'exactitude ne pèse que très légèrement sur votre tête et vous n'êtes point né pour vous tourmenter d'avoir une ou deux lettres en retard sur votre bureau. J'en ai vu davantage dans le beau temps où vous étiez si malheureux avec vos électeurs. Je ne pense pas que jamais de votre vie vous ayez encore affaire aux électeurs. M. de Broglie part demain matin pour Paris. Il pense y arriver mardi, y passer le mercredi et être jeudi de bonne heure à Evreux pour y trouver et y embrasser les trente et un nouveaux conseillers généraux que la nature lui a donnés. Quand je dis *nouveaux*, il y en a pourtant beaucoup d'anciens, mais enfin, ce sont des hommes nouveaux

en masse, en ce sens qu'ils ont été régénérés dans les eaux du suffrage universel. Les eaux de ce suffrage universel qui coule dans Paris ne ressemblent pas mal aux ruisseaux de la capitale à voir avec quelle ardeur elles ont poussé Raspail sur les marches de l'Assemblée nationale. C'est bien triste de songer qu'une âme si douce et si élevée est captive dans les tours d'une forteresse. S'il pouvait mettre à exécution ce qu'il rêve pour notre plus grand bien, nous serions promptement guéris de tous nos maux. L'amour du genre humain est une des passions qui porte le plus violemment à tordre le cou à ses semblables. On pourrait trouver des explications à ce tour singulier des grandes âmes telles que Babœuf, Marat et M. le Dr Raspail, s'il est docteur; en tous cas, il est docteur en extermination. Ce dernier discours de M. Ledru-Rollin dont vous me parlez est une des pages les plus mélancoliques de l'histoire. Voilà plus de six mois qu'un homme de son activité est à la besogne. Il a renversé un empire; il l'a battu trois mois durant comme les bouchers battent les animaux qu'ils ont tués pour en rendre la chair plus tendre; il a dépêché ses garçons de révolution dans les plus petites localités avec le pouvoir suprême de faire tout pour le pis et pourtant il lui semble que tout est à recommencer comme le premier jour. Il se sent un grand vide à l'âme. Il voit que l'idéal du mal est bien difficile à réaliser et que les hommes de bonne volonté sur la terre ont toutes les peines du monde à accomplir l'œuvre des ténèbres. Il va bientôt dire, comme le second Brutus : « Je veux que le diable m'emporte s'il est possible de mal faire sur une grande échelle. » Avez-vous jamais cru qu'on pût en arriver avec les hommes au degré d'insolence qui leur fait débiter sérieuse-

ment les abominables sottises qu'il leur dit avec accompagnement de trompettes! Je suis fâché que M. le général Cavaignac ne lui ait pas répondu par des arguments beaucoup plus respectables et plus logiques que les siens, à savoir, par une compagnie de lanciers rouges ou de chasseurs bleus ou de dragons verts qui l'auraient conduit à Vincennes pour flagrant délit d'appel à la révolte; mais les temps sont durs et on ne peut pas aussi bien arrêter un mauvais sujet qu'on pourrait faire un honnête homme.

Envoyez-moi donc ces vies de Plutarque que vous terminez. Je ne sais pas au juste si vous avez été longtemps à Sainte-Eusoge ou même si vous avez fait autre chose qu'y apparaître. Ce qui me fait croire que votre séjour y a été long, c'est qu'il me revient de tous côtés qu'on y a été parfaitement aimable. Or, il manquerait un trait marqué à ce *parfaitement* si vous n'y étiez compris. Vous avez donc fabriqué un peu arbitrairement un héros dans votre galerie de grands hommes! Vous avez fait tout autrement que dans la cuisinière bourgeoise et pour faire ce héros vous avez pris quelque chose comme un lièvre; mais, ce que je dis là n'est qu'une vieille habitude de moqueries sur des gens dont je prétends ne plus me moquer. J'ai beaucoup dit tout cela autrefois sans en être bien sûr. L'esprit de parti n'y regarde pas de fort près; peut-être est-ce un jeu où l'on ne peut pas y regarder de fort près, mais il ne faut pas garder ses rancunes quand les partis sont rompus. Dans les querelles politiques on ne traite avec les gens qu'à vingt-cinq pas; or, il y a des qualités et des défauts de visage à vingt-cinq pas qui disparaissent quand on se voit de près. On peut n'être pas fait pour paraître à vingt-cinq pas et avoir, de près, une charmante

figure. Je ne soutiens cela que pour le passé, car, en ce qui touche le présent, je tiens pour sûr et certain que M. Thoré est à portée de pistolet aussi désagréable qu'à portée de fusil.

Adieu, mon cher ami. Dites bien des tendresses autour de vous. Vous n'êtes pas mal de loin, mais ma fantaisie serait de vous voir de près.

## CXXI.

### A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, dimanche 8 octobre 1848.

Pourquoi dites-vous que vous ne savez ni ce qu'on fait, ni ce qu'on veut faire, ni ce qu'on fera ici? On vous écrit pourtant très exactement; à la vérité, les postes marchent cette année à pas de tortue, j'aime à croire que tout va de travers cette année-ci...

Il est venu ici une lettre scellée de mon propre cachet. A cette vue, avec tout l'esprit de Zadig, j'en ai tiré la conséquence que j'étais moi-même à Paris. La logique le voulait ainsi, bien que mon sentiment extérieur protestât un peu, et, en effet, j'ai bien vu par la suite, qu'il ne faut pas toujours mépriser l'instinct, même quand on a le raisonnement contre soi. La lettre était, non pas de moi, mais de M. Courgeon, qui n'ayant pas de cachet à lui sous la main et habitant probablement ma chambre de Paris, avait cacheté sa correspondance du sceau de mes armes, qui sont un X. D., sur un champ de gueules, quand j'emploie la cire rouge. Je ne dis plus : *Athènes, mon Athènes est le pays du jour*, depuis que les sorcières de Macbeth

y ont mis le pot au feu, non pas pour y faire un Roi, à la vérité, mais un demi-million de rois, qui ont bien de la peine à gouverner leur État.....

Je reviens à l'article de M. d'Haussonville.

Il est pourtant doux de vivre dans un temps où l'on puisse dire ce qu'on pense avec ce degré de clarté et avec tant d'ouverture de cœur. Il dit ses impressions avec une parfaite loyauté. Il n'est point flatteur dans ses jugements sur l'origine des pouvoirs. Il ne déclame point et donne à chaque temps ses véritables couleurs. Pour un écrivain ordinaire, les auteurs d'une révolution ont une sorte de grandeur de convention un peu monotone. C'est toujours le serment du Rutli, ou la harangue de Brutus à la famille de Collatin; mais ici, les physionomies sont bien plus vivement caractérisées. Mille touches fines et délicates achèvent les portraits en miniature de nos libérateurs. J'aime jusqu'à cette légère fumée de tabac qui ondule au-dessus de leurs têtes; ce sont bien les jours et les hommes d'aujourd'hui, et non pas ces paysans sobres et pauvres de la Suisse du moyen âge, ni ces patriciens altiers de l'ancienne Rome; c'est bien cette allure vive et un peu déréglée de la race qui cultive les coteaux du Mâconnais, du Médoc ou de Suresnes, et une liberté de manières et de langage qui ne s'acquiert point dans l'enceinte étroite d'une aristocratie. L'oriflamme de la liberté est attachée à une queue de billard, symbole brillant de la facilité des mœurs et de la fierté des âmes. Ce tableau qu'a fait M. d'Haussonville ne permettra jamais de confondre notre dernière révolution avec aucune autre, pas plus que le splendide éclairage d'un estaminet bien chauffé et bien achalandé avec la sombre clarté qui tombe des étoiles et le brouillard bleuâtre qui enveloppe les trois

paysans devant qui s'est enfuie la maison d'Autriche.

Vous dites donc que M. le général Cavaignac ne veut pas qu'on fasse d'ovation au prince Louis Bonaparte? Il n'est pas besoin de me le défendre et il pourrait bien vivre cent ans avant que je songeasse à lui proposer de monter dans le moindre char, cabriolet, vinaigrette, chaise à porteur sou brouette de triomphe. Je n'ai de couronne à offrir à qui que ce soit pour le moment, ou plutôt, je n'ai qui que ce soit à qui offrir une couronne. En revanche, je sais une foule de gens fort connus aujourd'hui à qui je ferais volontiers donner les étrivières, si les étrivières dépendaient de moi, mais,

Les étrivières suspendues
Languissent détendues.

Vous me direz que la mesure n'y est pas ; c'est que je ne veux garder aucune mesure avec Ledru-Rollin et ses semblables ou ses pareils, si vous aimez mieux. Je voudrais lui voir donner le fouet sans mesure : *Imperium sine fine dedi.*

Continuez-vous à écrire sur l'ancienne Italie pendant que madame de Belgiojoso écrit sur cette pauvre Italie d'hier qui n'est déjà plus aujourd'hui ? Il n'est pas bien raisonnable d'écrire sur les affaires courantes qui ne vont pas du tout, mais il est impossible d'écrire sur des sujets où les intérêts actuels ne soient pas engagés. Vous verrez que d'ici à cinquante ans il ne s'écrira pas un livre de littérature, j'entends un livre qui soit lu encore un an après son apparition. Les hommes vont vivre comme les lièvres, entendant du fond de leur sillon les chasseurs de toute espèce qui viennent armés de bâtons, de fusils, et suivis de

chiens de toutes sortes. Jamais lièvre, quoi qu'en ait dit La Fontaine, n'a pu méditer sur un sujet désintéressé. Il a d'autres chiens non pas à fouetter, mais à fuir. Quiconque manque d'un sentiment de sécurité pour son lendemain, ne peut ni penser, ni faire une œuvre qui dure. De grandes catastrophes dans le passé, et un grand repos devant soi, voilà les époques où les esprits se déploient avec la profondeur et le calme qui fait la beauté. Le souvenir des guerres civiles, de la bataille de Philippes, des proscriptions derrière soi, une jolie maison sur les coteaux de Tibur, les cascades de l'Anio, la vue du Soracte d'un côté, de Rome dans une poussière dorée de l'autre, pour le présent ; et, pour l'avenir, l'empire d'Auguste tenant toutes choses en repos par de belles armées hérissées de fer, de belles flottes sur la mer de Misène et la mer de Ravenne ; avec ces conditions qui ne sont pas en perspective sur les hauteurs de Montmartre, on fait des odes qui ressemblent à de beaux nuages se promenant lentement dans un ciel vaste et tranquille. Je doute que le Camoëns, que je n'ai pas lu, ait fait une œuvre magnifique avec la chance continuelle de périr d'une manière ou d'une autre dans la journée. Les derniers vers de Chénier empruntent un peu de leur tristesse poétique à ce que nous savons du poète. Sénèque est tendu et pressé comme un homme à qui, d'un moment à l'autre, on peut demander de quitter ses beaux jardins, ses cabinets de marbre et d'or, pour s'ouvrir les veines dans un bain chaud ou tiède à sa volonté. Jamais Virgile, sur les bords de ce bain chaud, n'aurait rêvé la tranquillité sauvage des bois de l'Aventin, ni le règne d'Évandre, ni les malheurs de Didon dans le soleil de Carthage. Racine ne s'attarderait pas dans les forêts avec Phèdre au bruit du

rappel, du canon, du tocsin ou bien des discours du Chalet qui lui donneraient la crainte légitime que sa petite famille ne fût pas traitée avec égards par les amis d'un nouveau genre de propriété et de relations toutes nouvelles entre les hommes. La Vénus d'Ingres n'est pas sortie par un jour de tempête de la Méditerranée ; par le vent et la pluie, je n'ai jamais trouvé sur la plage de Trouville que des crabes et des débris d'algues. Je crois y avoir aussi rencontré M. Capefigue, l'historien ; j'aurais pu y voir aussi M. Hugo, le grand oiseau, moitié aigle et moitié chouette, mais tenez pour certain que vous ne verrez de longtemps en France que des canonniers, des bombardiers, des hallebardiers, des cuirassiers, des fabricants de poudre, des débitants de salpêtre, de bitume, de fulmicoton et autres denrées nécessaires à la vie. C'est ce que je vous souhaite à tous, et que Dieu vous fasse la grâce de vous en servir contre vos ennemis!

## CXXII.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Coppet, mercredi 11 octobre 1848.

Maintenant qu'il est décidé que le président sera élu au suffrage universel, il faut se préparer à suivre le vol de l'aigle de Folkestone :

> L'aigle des légions que je retiens encore
> Demande à s'envoler...

Quoique je ne sache pas bien ce que nous avons

à perdre, je voudrais qu'on me dît ce que nous gagnerons à ce suffrage universel qui va faire planer sur la France un dindon téméraire qui se croit un aigle... Vous verrez sortir de cette grande marmite électorale une figure étrange, qui achèvera de rendre la France tout à fait folle. L'Assemblée aurait probablement fait un choix à moitié sensé. C'est beaucoup en comparaison de ce qui arrivera suivant le mode décrété. Je suis loin, et si je dis des sottises, comme il est probable quand on est loin, tenez que je n'ai rien dit. Vous ne me dites pas pourquoi M. de Lamartine est redevenu l'amour du genre humain. Ce n'est sans doute pas à raison de sa dernière harangue qui est, à la vérité, assez riche en idées, en images, en mouvements de tout genre, mais qui ressemble à une boutique d'apothicaire en désordre, à un pêle-mêle de poisons et de contre-poisons généralement connus. Il faut qu'on ait des raisons autres que son langage de le croire converti au bien, puisqu'on le loue avec cette vivacité qu'on ne trouve que dans le journal, dans les psaumes de David et dans les hymnes de Santeuil. Si celui-là ressuscite dans la gloire, il sera bien vrai de dire qu'il n'y a qu'à vivre pour se tirer d'affaire. Il a la mine d'un fleuve habillé en charlatan, et tenant une urne intarissable de paroles.

J'ai commencé le livre de M. Thiers. Je ne l'ai pas assez avancé pour ne pas être inquiet de ce que devient sa définition *du droit*. Avec cette définition, je me chargerais de forcer la boutique du boulanger et du marchand de vin, la première fois, qu'être pensant, je serais pressé par la faim ou par la soif. Si ce qui est indispensable à l'homme pour son développement est par là même son droit, nous voilà encore sur le chemin du grand chemin et du vol à main armée.

Rien n'est plus indispensable qu'un petit écu à un pauvre homme qui ne peut penser à rien ayant faim et voyant sa femme et ses enfants mourir de faim. Ce petit écu est aussi *indispensable à l'existence de l'homme que la liberté elle-même*, pour parler comme M. Thiers. On peut, je le sais, se tirer d'affaire un moment, en disant que l'exercice de ces droits est limité par les conditions mêmes de la société. Alors, c'est la société qui a définitivement tous les droits, chaque homme n'a aucun droit absolu, et si sa propriété est utile à un meilleur arrangement de la société, la société peut la lui retirer. J'imagine que ces petites difficultés sont levées dans la suite de son récit. Je sais bien qu'il ne faut pas procéder à la rigueur avec le sens commun, mais je sais aussi qu'il ne faut pas que le sens commun se fasse à demi philosophe et métaphysicien.

Je vois la foudre de M. Sénard tomber sur le conseil général de l'Eure. Quel affreux événement! Lui a-t-on accusé réception de sa foudre? Ministre de l'intérieur, quel coup vous venez de faire!

## CXXIII.

### * A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Mercredi, 18 octobre 1848.

Mon cher ami, si vous ne m'avez pas envoyé votre premier volume, je crois bien que ce n'est pas dans le dessein de me le cacher; aussi l'ai-je lu, sans croire faire une grande indiscrétion, j'en ai même dit tout le bien que j'en pensais, et je n'ai pas encore trouvé de

contradicteurs. Sans doute, je ne suis pas beaucoup d'avis qu'on écrive, surtout sur le passé. Je crois que le vent est trop fort pour mettre en dehors les toiles déliées d'idées fines et compliquées, mais ce n'est pas votre avis ni celui d'autres excellents esprits. Je crois que ce n'est pas l'heure de tendre de belles tapisseries devant la porte de sa maison quand il s'agit seulement de protéger cette porte contre les mortiers, les maillets et les monseigneurs (peut-être faut-il dire *messeigneurs*).

Le livre de M. Thiers qui traite des choses les plus indispensables à la vie me semble dans le seul genre qu'on puisse traiter en cette saison. On ne sème pas de bons blés sur une plaine submergée. On peut y mettre de gros blocs de granit qu'on retrouvera quand les grandes eaux seront écoulées, mais enfin, j'ai probablement tort; il ne faut pas que le fou parle selon sa folie. Je vous parle donc suivant votre sagesse. Le sujet admis, vous l'avez traité avec une vigueur et une netteté parfaites :

Si sur leur tombeau
Je mets écriteau,
La pointe de mon couteau
Ne les peindra pas en beau.

Les gens dont vous donnez le signalement à la postérité, ne feront pas comme cet Anglais qui était si content du signalement joint à son passeport qu'il en demandait copie pour l'envoyer à sa femme. Voilà pour le présent. En ce qui touche le passé, il me semble que vous avez traité les amours-propres de chacun avec les égards infinis qu'il y faut mettre. Je voudrais savoir comment tout cela a été accueilli par les divers partis qui l'ont lu, mais vous écrivez des lettres avec la même brièveté que le général Bona-

parte. Je ne sais plus rien en détail; je n'ai affaire qu'à de grands esprits qui ne me disent que les traits les plus généraux des choses. Qui sut se borner ne sut jamais écrire à ses amis. J'aurais aimé qu'on me dît les diverses impressions de chacun sur l'effet de ces écrits. C'est un des grands plaisirs de la polémique de suivre le degré de joie ou de peine qu'on cause à ses amis et à ses adversaires. Quand pourrez-vous vous astreindre au détail? Je hais les gens qui ne sont pas un peu tatillons.

M. de Broglie dit que vous travaillez avec une ardeur infinie. J'attends ce 1er novembre avec impatience. Tout le monde ici vous dit mille amitiés. M. Raulin en particulier. Il ne partira que le 4 novembre. La malle-poste est d'un abord très difficile. Je ne croyais pas qu'il y eût tant de concurrence pour aller à Paris. Je le comprendrais mieux si c'était pour aller à Gurcy, qui est le centre de la civilisation; mais, vous avez beau être civilisés, vos lettres sont trop courtes. Je vous traite comme vous me traitez, et je ne vous en dirai pas davantage.

## CXXIV.

A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, dimanche 29 octobre 1848.

Pour l'élasticité d'esprit de M. de Broglie au milieu de ce tracas d'empire, j'en ai été frappé comme vous. C'est un ressort que nul poids ne peut rompre. Cette force est certainement un don naturel, mais il est certain aussi que les ailes repoussent

tous les matins à ceux qui vivent dans la règle. Ils ne portent jamais que le fardeau d'un jour à la fois. Je comparais autrefois l'effet de la méthode dans la vie, à l'action d'un *cric* sur une lourde pierre; après chaque effort comme après chaque journée, il y a un temps d'arrêt et un repos. On soulève ainsi, sans épuisement, des masses énormes à de grandes hauteurs. La division régulière du temps fait passer rapidement tous les instants et étend toutes les perspectives :

> Et chaque heure du jour, en sa magnificence,
> Apporte sa couleur, son bruit et son silence.

C'est M. de Lamartine qui a dit cela, mais quoique monsieur l'ait dit, ce n'en est pas moins vrai. Heureux ceux qui ont l'instinct poétique de l'ordre, et qui entendent bien le sens de ce passage de la Sagesse : *Omnia in mensurâ et numero et pondere disposuisti*. Ceux-là ne s'ennuient jamais, à moins cependant qu'ils ne lisent les fades atrocités qu'on débite assez souvent à l'Assemblée nationale. Voilà donc la Constitution parachevée. Les hommes sont d'une légèreté bien criminelle; ils n'ont pas plus prêté d'attention à cette demeure qu'on prépare pour eux et pour leurs descendants jusqu'à la dernière génération que si c'était une chambre d'auberge où ils ne dussent passer qu'une nuit, pour reprendre demain le cours de leurs voyages. Cette Constitution elle-même est d'une étrange figure. Malgré l'énormité des principes, le bon sens général qui vit, bien qu'il se cache, y a pénétré par plus d'un interstice. On dirait d'un de ces misérables enfants qui ont pour père un scélérat et une brave femme pour mère. On leur trouve des traits qu'ils ne devraient pas avoir, de bons instincts par moments

qui étonnent, mais je ne voudrais pas donner ma fille en mariage à nul de ces messieurs-là.

Je ne sais pas pourquoi je pense à toutes ces misères devant les jours d'automne que nous avons ici. Déterminez donc madame votre belle-mère à passer l'hiver en Suisse, et partez pour voir la grande tranquillité *of declining day*. Vous ne voyez guère dans vos environs que des déportés qui s'en vont, d'un visage riant et insolent, faire un voyage de plaisir en Afrique; ici, vous verrez sans fin des nuées d'oiseaux qui ne lisent pas les mauvais journaux, qui passent d'un air triste et pressé par ces jours d'automne; qui s'abattent pour une nuit dans les bois tout tristes aussi, ne font de menaces et ne disent d'injures à personne, et s'envolent le matin avec un petit cri de joie, bien loin de nous et du côté du soleil. Ils ont bien raison de s'en aller le plus loin possible de la France et je ne crois pas que les hirondelles y reviennent l'an prochain. On dit que beaucoup d'entre elles ont donné congé avant que de partir... Je voudrais savoir quand nous deviendrons tranquilles, hommes et hirondelles. On me ferait plaisir de me dire par quelle porte nous sortirons de l'enfer, car je crois qu'on en sort pourtant, mais rien n'ayant pu nous tenir en santé cinquante ans de suite, je ne sais trop ce qui pourra nous guérir de ces attaques de haut mal que nous avons prises depuis peu. Les idées religieuses et le gouvernement absolu de Louis XIV n'ont pas suffi; les idées dégagées de toute religion et le gouvernement relâché de Louis XV ont mené à la révolution de 1792, laquelle a donné 93 et 94. La guerre, la force et le despotisme de Napoléon nous ont lassés ; la paix, la justice et la liberté des derniers temps nous ont rendus d'une extrême insolence et d'une intolérable grossièreté. Tant de

médecins et tant d'écoles et de si grands médecins de si grandes écoles en ont donné leur langue aux chiens. Louis XIV et Bossuet, Voltaire et Mirabeau, le docteur Bonaparte, avec la diète et les saignées, et le grand exercice, le roi Louis-Philippe avec un régime doux, abondant et un exercice modéré, la Restauration, avec ses remèdes de bonne femme, mêlés à une médecine assez savante, rien n'y a fait. Les cinquante coups de bâton que nous recevrons dorénavant tous les matins avant le repas, si nous avons à manger, ne nous instruiront pas davantage. Nous sommes difficiles à élever. Il n'y a de bien élevé que M. Clément Thomas quand il parle aux Bonaparte. L'Empereur à Austerlitz, au milieu de tous les éclairs, ne se doutait pas que quelques années après, un sous-officier de cavalerie traiterait ses neveux d'intrigants dans une assemblée républicaine. Il faut dire aussi qu'il n'aurait pas deviné quelques-uns de ces neveux-là.

Je vous recommande le dernier volume de M. Walkenaër sur madame de Sévigné. C'est un livre ennuyeux, mais qui devient très intéressant dès qu'on le lit avec soin. Les livres de ce genre, et généralement les livres ennuyeux d'un certain genre, demandent à être lus avec attention. Je vais devenir, de mon côté, aussi ennuyeux sur ce sujet que je l'ai été sur les *Mémoires* de Walter-Scott. Recevez-vous la *Presse* et les *Mémoires* de M. de Châteaubriand ? Cette enfance ne ressemble pas beaucoup à ce qu'on pourrait se figurer de l'enfance de René ; mais, qui est-ce qui se ressemble? Les graines d'une plante ressemblent très peu à ses fleurs. Les trois quarts du temps les grands talents ont l'air de n'avoir pas leur véritable demeure et de loger chez le bourgeois.

## CXXV.

A M. E. DE SAHUNE.

Coppet, 2 novembre 1848.

Mille remerciements, mon cher ami, de votre lettre. Voilà qui est agir noblement. Vous payez les arrérages avec une facilité charmante. Vous me paraissez connaître admirablement la France et je la sais très bien après vous avoir lu, mais vous n'avez pas la même instruction ni la même sagacité sur les affaires de Suisse quand vous dites que j'ai dessein de passer l'hiver dans ces montagnes. Je n'ai point encore fixé le moment de mon départ, voilà tout; donc, vous m'avez un peu calomnié, et c'est une peccadille par ces temps-ci ; quand je pense que vous auriez pu me tordre le cou, comme on a fait à Vienne à M. de Latour, ou me couper en morceaux comme on a fait à M. le général de Bréa à Paris et à M. le général Lambert à Pesth, je trouve que vous êtes bien vertueux de ne m'avoir pas fait davantage.

Vous me dites que vous faites un peu de théologie en vous promenant dans les bois. Vous avez bien raison et c'est, je crois, le seul sujet qu'il faille traiter aujourd'hui. Il vaut certainement mieux s'appliquer à la théologie qu'à la philosophie de l'histoire. Vous voyez quel air triste a M. Mignet en voyant s'engouffrer dans un abîme tout noir, devant ses pieds, le grand fleuve de la civilisation dont il savait si bien la carte :

Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre ;

ça été notre sagacité à tous. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de parler de tout et autre chose que des lois qui règlent la marche des peuples. C'est comme la météorologie. Quand on a fait une longue série d'observations, on sort sans parapluie sur la foi du baromètre et du thermomètre combinés, et on est mouillé jusqu'aux os. Je vois que vous vous consolez en vous promenant dans les Baléares sur les pas de madame Sand. Il y a de bien jolis paysages dans ces Baléares, comme il y a de charmants tableaux dans les *Lettres d'un voyageur*, mais à chaque nouvelle lecture vous voyez pâlir les couleurs. C'est le contraire de ce qui arrive avec les très grands écrivains ; il semble que, à mesure qu'on les lit, le fond de l'horizon devient plus limpide et découvre de nouvelles perspectives plus profondes. L'imagination, pour être puissante, agissante et pénétrante sur les autres, doit jaillir du plus profond de l'écrivain. Aujourd'hui que l'art d'apprendre s'est beaucoup perfectionné, on apprend aussi à avoir de l'imagination et ceux qui en ont naturellement y mêlent aussi, bon gré mal gré, celle d'autrui. C'est comme cela qu'il n'y a point de grimaud qui n'ait un peu d'imagination en dépit de Minerve ; c'est comme cela aussi que, dans ceux à qui la nature en a donné une, le mélange avec l'imagination qui est en l'air fait un amalgame qui pousse au noir et perd son lustre et la netteté des lignes en peu de temps. C'est tout juste comme il en est arrivé des couleurs en peinture. Autrefois, les plus grands peintres les préparaient eux-mêmes ; ils étaient à peu près sûrs de l'effet que le temps ferait sur elles et calculaient là-dessus. Aujourd'hui, on achète ses couleurs chez le marchand et les tableaux se décomposent promptement et prennent des teintes de toutes sortes auxquel-

les on ne s'attendait pas. Je ne sais pas comment les imaginations vraies se tireront d'affaire, maintenant qu'il pleut de la mauvaise couleur sur tout le monde. Il est vrai que je suis probablement le seul à chercher ce que deviendra prochainement l'imagination littéraire. Il s'agit bien de tout cela! Mais on dit que je me plais au rôle d'*annosa cornix*. En attendant, il paraît que ceux qui ont des perroquets et des sansonnets et des pies doivent leur apprendre à crier *Vive l'Empereur!* Si j'étais pie ou perroquet, du diable si on me ferait crier cela. Changer le roi Louis-Philippe contre l'empereur Louis-Napoléon est une idée par trop ridicule aussi. Saccager la France, durant huit mois, pour arriver à ce beau résultat est un fait qui suffirait pour nous rendre immortels dans l'histoire.

Dans mes moments lucides, je ne pense pas à l'avenir; je lis Homère. Je vous recommande les biographies des batailles. Tous ces jeunes gens qui meurent ont des histoires charmantes auxquelles le bruit des armes m'avait empêché, jusqu'à présent, de faire attention. Ce sont de petits tableaux de la vie antique d'un fini admirable. Reprenez Homère dans ce biais-là; les couleurs n'en passent pas.

Adieu, mon cher ami; il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu. Je vous conjure de me donner exactement de vos nouvelles, et des nouvelles du neveu d'Achille à qui je ne donne pas ma voix, et des nouvelles de tout. Personne ne veut me dire des nouvelles de tout et de tous. Je m'y intéresse pourtant.

## CXXVI.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Mercredi, 28 novembre 1848.

Mon cher ami, j'ai laissé passer un mercredi sans pouvoir du tout t'écrire; j'ai été poursuivi par des vertiges continuels qui me laissaient à peine lire. Cela commence à se dissiper. Durant ce temps, j'ai reçu tes trois lettres qui m'ont donné bien envie de te répondre, sans pouvoir y parvenir. Cette affreuse nouvelle de Rome[1] ne me sort pas de l'esprit. Est-il possible qu'une telle destinée puisse planer sur ceux avec qui on vit dans une paisible intimité, sans que rien vous avertisse? On ne s'accoutume point, en regardant dans tout le détail du passé, à voir la vie de M. Rossi s'acheminer vers ce dénouement. Je trouve cruellement durs tous les journaux, même du bon parti, qui parlent de cet événement comme d'un autre événement, et de cet affreux assassinat comme d'un assassinat ordinaire. Il semble pourtant que pour ceux même qui ne le connaissaient que pour la supériorité de son esprit, sa perte devait inspirer plus de regrets, même dans ce temps où tout croule à la fois. Il ne tombe pas souvent d'hommes de cette trempe, et ceux qui font les entendus en morale politique et qui l'ont tant blâmé, ne le valaient vraisemblablement sur aucun point et ne montreront certainement jamais, pour une aussi bonne cause, l'intrépidité qui l'a perdu... Il est probable que la Rome que nous avons

1. L'assassinat de M. Rossi.

connue finira avec M. Rossi. Il fallait pour la sauver, être, comme lui, de la race italienne, avec des qualités que n'a plus cette race. Il est probable aussi que son nom sera le dernier nom de l'histoire de ce malheureux pays. Après tout, et quoiqu'en puissent dire les assez misérables ennemis qu'il avait un peu partout il a péri pour les idées qu'il a défendues toute sa vie. Cela vaudrait bien qu'on exprimât un regret sur sa mort.

Nous avons attendu ici, avec une certaine anxiété, le résultat des débats de samedi dernier à la Chambre des représentants. Je ne croyais pourtant pas qu'il en sortît grand'chose. Je n'ai pas trouvé que personne ait fait de bien belles prouesses oratoires dans cette discussion. Quoique je réserve ma voix pour la présidence à M. le général Cavaignac, je n'estime pas que son plan d'attaque pour les journées de juin fût un grand chef-d'œuvre, à l'expliquer du moins comme il l'explique. Il me semble aussi que ses moyens oratoires sont d'une rhétorique un peu spadassine. Il ne faut pas laisser entrevoir que sa péroraison sera une provocation en duel; il ne faut jamais dire à une tribune qu'après avoir parlé poliment on parlera en soldat; d'abord les deux manières de parler n'en doivent faire qu'une pour les soldats bien élevés; mais tout cela ne fait que de petites taches dans le soleil et je vote obstinément pour le général Cavaignac.

## CXXVII.

### A M. RAULIN.

Genève, 2 décembre 1848.

J'ai plus en horreur que jamais les misérables systèmes qui ont bouleversé notre terre depuis qu'ils ont

tué M. Rossi. Je ne puis plus penser, ni à la Rome, ni à l'Italie que j'ai vues autrefois. Ces misérables ont justement frappé le seul homme probablement qui pût les sauver, et, sans nul doute, l'ami le plus sincère et le plus éclairé et le plus courageux de l'Italie, parmi tous les Italiens. L'Italie était restée la plus vive de ses affections. Il n'y a pas huit mois qu'il disait à M. Rilliet : « Vous verrez ce que sont ces Romains; c'est une race admirable! » et de ces Romains, les uns l'ont laissé massacrer, les autres ont promené son corps meurtri avec des chants de triomphe. Tous ces temps où nous le voyions sans cesse me reviennent à l'esprit. Quelles destinées inattendues planent sur chacun! Par quelles routes il a passé pour arriver à ce Quirinal où il devait finir si cruellement! Qui nous aurait dit que son premier voyage à Rome, en préparant son ambassade, préparait son ministère et l'acheminait à une mort violente? Qui eût dit, à la fin de nos causeries du soir, dans ce petit salon gris, quand il s'animait après un long sommeil, que cette vie nonchalante finirait dans un drame sanglant, au milieu de tous les débris de l'Europe? L'avenir a des trésors de malheurs dont les imaginations les plus effarouchées ne se doutent point. Voilà encore un grand arbre tombé, et nous ne reconnaîtrons plus bientôt la place où nous avons vécu; et puis, pourquoi la mort d'un homme si rare semble-t-elle prise en France avec une sorte d'indifférence? Les maux personnels rendent terriblement durs!

Que prévoit-on des chances de l'élection? Sans doute, c'est toujours le prince Louis Bonaparte qui se lève à l'horizon. Cela ne fera pas le soleil d'Austerlitz, quoique nous soyons au mois de décembre. Je

ne pense pas que la bonne volonté montrée au Pape par M. le général Cavaignac, change beaucoup les dispositions des provinces. Quand un homme de province a pris son parti dans des affaires de ce genre, il lui faut plus d'un mois pour changer d'idée. On n'aime point la fatigue de penser et de peser.

Le général Cavaignac, s'il est président, garantit à peu près à chacun ce qui est indispensable dans le présent ou dans l'avenir, un gouvernement raisonnable, c'est-à-dire la vie, les bras et les jambes d'un chacun. Il fera vivre à peu près honnêtement la République ce qu'elle doit vivre, pour qu'on puisse lui dire définitivement, s'il y a lieu, qu'elle doit bien voir elle-même qu'elle n'est pas faite pour la vie. Si on fait violence à cette République, elle pourra toujours dire : « Si vous m'aviez laissée tranquille, j'aurais fait votre bonheur à tous. » Eh bien, voyons cette affaire !

Étiez-vous, en votre qualité, à la fête de la Constitution ? C'était une lecture un peu froide. A-t-on jamais vu un archevêque dire la messe en plein air, à quatre-vingts pieds de hauteur, par un temps de neige ? mais le zèle de la République l'aura probablement réchauffé.

## CXXVIII.

### AU MÊME.

Genève, 15 décembre 1848.

Mon cher ami, je ne vous ai écrit qu'un mot hier ; je n'ai pas la prétention de faire passer cela pour une lettre ; de plus, je n'étais pas de bonne humeur quand

je vous écrivais ce mot; mais je me dois pourtant cette justice que ma mauvaise humeur n'est jamais très âpre. C'est seulement le petit sentiment d'impatience d'un pauvre diable qui n'a pas dix minutes pleines dans la journée sans une impression désagréable d'un genre ou d'un autre; qui n'aurait que l'étude pour tout refuge et qui ne peut presque plus étudier; qui voit des perspectives de plus en plus noires à mesure que son œil avance dans l'avenir. Tout cela n'est pas pour faire crever de rire, je vous assure. Je comprends assez que mes amis me regardent d'un œil tout philosophique et tout ennuyé, mais moi qui suis toujours là, je suis vraiment attristé. Mais de quelles misères vais-je vous parler quand les aigles secouent leurs ailes après un si long sommeil? Quand l'airain de la colonne Vendôme tressaille d'allégresse? Quand on croit entendre une voix puissante mêlée de bruits d'armes autour du grand tombeau des Invalides dont vous avez rectifié le dessin pas plus loin que l'an dernier? Quand toute cette jeunesse, qui a vu le soleil d'Arcole ou d'Austerlitz, se sent toute réchauffée après une quarantaine d'années? Quand les paysans se flattent que l'héritier d'un autre Charlemagne va payer de sa poche les contributions de l'année courante pour tous ses compatriotes? Enfin, quand..... Je vous souhaite donc un très bon Président et une très bonne année. Je sais bien que vous ne partagez pas la sottise publique, mais vous n'en partagerez pas moins la misère publique. Il y a beaucoup à glaner dans le champ du pauvre, comme il est dit, je crois, au livre des *Proverbes*, en ce sens qu'on peut toujours être beaucoup plus misérable qu'on ne l'est.

Vous avez bien raison de vous étonner que le mou-

vement de février ait fait si peu d'impression sur la mémoire des honnêtes gens, mais la facilité avec laquelle on joue chez nous avec le feu est incroyable...

Votre lettre du 9 présageait ce qui arrive. La France entière passe du côté de la gloire de Louis Bonaparte. Ce qui est gros comme les maisons, c'est qu'il faut crier : « Vive l'Empereur ! » Je suis présentement fort enrhumé et je vous prie de m'excuser.

Adieu, mon cher ami. Si vous n'étiez pas stoïcien, je vous dirais de me plaindre, car je ne suis ni content, ni à mon aise, dans ce petit enfer de glace dont je ne sais comment sortir.

## CXXIX.

### A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Genève, 21 décembre 1848.

Mon cher ami, d'abord, je ne suis pas comme beaucoup de vos parents, amis et alliés qui ne se donnent pas la peine de vous dire s'ils ont ou n'ont pas reçu vos lettres et qui écrivent un monologue spirituel, sans doute, mais qui ne répond jamais à aucune des choses qu'on leur dit ou qu'on leur demande. Ce genre de correspondance est bien encore la conversation, mais c'est la conversation doctrinaire, dans laquelle on répond aux objections sans les écouter, puisque ce qu'on dit répond inévitablement à tout. Donc, j'ai reçu vos deux lettres, et vous êtes bien bon de vous accommoder à mes infirmités et de souffrir un peu de retard de ma part. Secondement, j'ai

lu votre dernier article; toute l'histoire de l'affaire d'Orient est clairement et rapidement exposée, mais je reviens toujours un peu à mon ancienne critique que, une fois engagé dans le récit, votre impartialité prend le dessus et vous ne mettez pas assez en relief pour tout le monde ce que vous voulez surtout prouver, savoir, que les gens d'aujourd'hui sont des bêtes en comparaison des gens d'hier. Tout récit un peu long et détaillé a cet inconvénient; on perd de vue le ton du pamphlet pour faire de l'histoire.

Après avoir regretté, il faut dire ce que vous voulez à l'avenir, ce que vous demandez au neveu du vainqueur d'Arcole... Ce qu'il peut faire de mieux, ce me semble, c'est de frapper fort et ferme pendant que le fer est chaud sur les clubs et toutes les insolences jacobines de tous les genres; dans ces premières expéditions, il aura pour lui tout ce qui l'a nommé... il faut qu'il nous débarrasse de toute la boue accumulée depuis Février et qui arrête toutes nos rivières dans leur cours.

Est-il possible que M. Odilon Barrot soit resté ce qu'il était au 23 février et qu'il ne veuille point du maréchal Bugeaud au ministère de la guerre, sous prétexte qu'il commandait les troupes de la rue Transnonain? D'abord, le général Bugeaud n'a rien de commun avec la rue Transnonain, et puis, c'est bien le moment de disserter sur le passé, en vérité! La question est d'avoir un présent et un avenir. Dans la crise où sont les choses, si on se met à lanterner, à reprendre ses anciennes querelles, on ira à tous les diables. Qui a donné sa voix à Louis-Napoléon a voulu se débarrasser de tous les républicains de la veille. Je ne demande pas leur mort, mais qu'on les mette à la porte des synagogues où ils tenaient les pre-

mières et les dernières places. M. le général Cavaignac avait, par position, ce qu'il fallait pour nous faire vivoter par ce régime, mais Louis-Napoléon n'a rien de ces qualités, bonnes ou mauvaises.

Voilà mon humble sentiment sur nos affaires politiques. Mes affaires particulières ne sont pas brillantes. Je reste sujet à des étourdissements continuels, très pénibles en eux-mêmes. Je ne puis me mettre en route par ce froid et par cette santé.

## CXXX.

### A M. RAULIN.

Genève, 9 janvier 1849.

Mon cher ami, ne soyez pas en trop grande susceptibilité si je n'ai pas répondu de mon mieux à tout ce que vous dites si bien dans votre dernière lettre du 19 décembre. Il s'est passé beaucoup de choses depuis ce 19, car vous avez acclamé un fort beau président, et il a dû commencer à montrer de quel bois il se chauffait dans le grand hiver de notre siècle. Les rapports qui viennent ici sur la manière dont il paît ses brebis sont un peu contradictoires. Les uns disent que rien n'avance; que les Français sont tout aussi inquiets que s'ils n'avaient point à leur tête un neveu de Napoléon; les autres remarquent, comme un heureux indice, que les sages qui administraient la France avec une si haute prudence depuis onze mois commencent à faire leurs paquets et qu'ils sont remplacés par des fonctionnaires qui n'ont point l'habitude des liqueurs fortes, ni des belles pipes noircies

à leur base, ni des belles demoiselles qui n'ont point dit leur nom et qu'on n'a point revues ; mais tout cela peut être trompeur. Il faudra savoir quel est le *mens agitat molem* dans ces changements. Les journaux n'en disent jamais rien que pour ceux qui le savent déjà. Je ne crois pas, du moins, que nous fassions la guerre. Notre maître n'a pas l'air de cette humeur ambitieuse et violente qui fait les conquérants, suivant Bossuet.

On me dit que vous vous êtes engagé à écrire dans la *Revue des Deux Mondes;* sur quel sujet est cet article? Je voudrais bien être auprès de vous pour le voir pousser. Si vous m'en croyez, faites-le rapidement et tout d'une traite, et corrigez après aussi lentement que vous voudrez et comme le temps le permettra; sans quoi, on hésite à chaque paragraphe, on corrige un trait sans savoir quelle dimension aura son esquisse et l'on n'avance point. Quelqu'un qui écrit visiblement tout d'une traite, mais sans corriger, c'est M. de Lamartine. Vous ne lisez pas ses *Confidences* et vous avez tort. Vous y trouveriez de jolies choses, avec d'énormes défauts. C'est la première fois que les champs de la Bourgogne aient été à pareille fête et inondés d'un tel déluge de couleurs. Cette aimable maison de Milly flotte dans ces eaux débordées comme l'Arche sur les vapeurs du déluge, mais enfin, la maison et les gens qui l'habitent sont agréables à regarder. Les sources de ce grand diable de fleuve sans lit qu'on nomme M. de Lamartine sont jolies. Ces *Confidences* forment un contraste singulier avec l'*Outre-tombe* et l'outrecuidance de M. de Chateaubriand. Les deux personnages n'ont point vu la maison paternelle du même œil assurément... Mais vous ne lisez rien de ces fadaises.

J'espère que, si vous n'avez point d'inquiétudes, vous n'avez plus non plus de rhumatisme. J'en ai un dans le cou et dans la tête; si vous pouviez le placer sur quelque tête de jacobin, vous m'obligeriez fort. Si vous voulez avoir une heure ou deux d'agréable distraction, lisez le livre de M. Ampère, intitulé *la Grèce, Rome et Dante*. Sans beaucoup de force ni de suite dans les idées, il a beaucoup d'élégance, de savoir et de sentiment de ce qui est beau.

Qu'est-ce, je vous prie, qu'un livre de M. de Lamennais, sur la religion? Il doit être intitulé : *De la Société première et ses lois* ou *De la Religion*. Ce doivent être des timbales ou des cymbales retentissantes; encore *retentissantes* est-il beaucoup dire.

## CXXXI.

### A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Genève, vendredi 12 janvier 1849.

Il est bien vrai que je suis fort en retard avec vous, mon cher ami; je ne vous en ai que trop expliqué la cause d'avance. Si je me portais bien, je ne vous écrirais pas, j'irais vous voir. Je compte pourtant que ce sera bientôt. Malgré mes nombreuses misères, je reste encore excessivement curieux. C'est, je crois, le fil qui me retient parmi les vivants.

Je ne vois pas grand'chose dans le *Moniteur* du président. Il paraît pourtant qu'il tient à parler personnellement de soi-même et qu'il ne trouvait pas M. Léon de Maleville en état de le peindre de main

de maître. Alexandre le Grand avait déjà ce sentiment confus quand il avait défendu à tout autre qu'à son premier peintre de faire son portrait. Nous saurons maintenant d'où viennent les articles du *Moniteur* sur le président de la République. Je ne vois pas pourquoi il ne les écrirait pas à la première personne. *Tel jour*, *tous les corps de l'État sont venus me présenter leurs hommages*. *A ma vue*, *mille cris*, etc. Mais qu'importe, pourvu que nous sortions un peu du bourbier dans lequel nous sommes depuis février. Je ne peux pas croire qu'il y ait déjà un an que le monde a vu cette belle journée. Je ne peux pas croire non plus qu'il n'y ait qu'un an qu'on vivait en France dans une sécurité profonde. On peut avoir, à ce qu'il paraît, deux impressions opposées de la même durée; mais je n'ai pas envie de faire de la psychologie bien savante pour savoir pourquoi les souvenirs que j'ai de MM. Greppo du Rhône, Ferrier de l'Allier, Mulet de la Haute-Garonne, me semblent à la fois éloignés et rapprochés. Pourvu que le diable les emporte tous, je me tiens pour satisfait. Maintenant, quand le diable les emportera-t-il? Les millions de voix qui le lui demandent aujourd'hui n'auront plus beaucoup de force ni de fraîcheur dans un mois. J'ai idée que cette Assemblée tient plus fort qu'on ne dit. Elle est là comme une maladie *organique* dont nous aurons bien de la peine à nous débarrasser.

## CXXXII.

AU MÊME.

Dieppe, 15 juin 1849.

Il paraît que ce mois de juin est marqué là-haut

d'un signe particulier et qu'il porte généralement à l'état de siège. Quand j'ai vu tomber le pauvre maréchal Bugeaud, j'ai cru que c'était la marque que le bon parti était condamné et que le diable allait régner officiellement dans ce monde. Je n'aurais pas pensé que, quatre jours après, toute la légion du mauvais principe dût être mise en fuite ; il est vrai que je ne pensais pas non plus qu'ils osassent sitôt en venir à la guerre ouverte. Voilà donc que Ledru-Rollin, Considérant et consorts courent les grands chemins pour éviter la gendarmerie et les fortes mains du procureur général. M. le général Changarnier a fait sur eux l'effet de la tête de la Gorgone. Huit escadrons et quatre bataillons, employés à temps, ont eu plus d'effet que toute une armée, avec tout le feu de tous ses canons, n'avait fait l'an dernier. On ne peut pas regretter que tous ces misérables n'aient pas fait plus de mal, mais dans quinze jours on dira : « Après tout, qu'ont-ils fait pour mériter l'état de siège ? » etc. Toujours est-il qu'on se sent la respiration plus libre sous l'état de siège, gouverné par d'honnêtes gens, que dans l'état de liberté illimitée dont jouissaient tous les animaux féroces dans nos quartiers. Je ne fais aucun cas du droit illimité d'être injurié, pillé, maltraité et quelquefois pendu. Maintenant que les événements ont fait table rase, qu'est-ce que va faire la législation ? Nous voici *in acumine rerum*, et on va, alors qu'on aura ou non la main sûre, décider en huit jours de notre sort pour dix ans. Je ne compte pas par plus grand laps de temps, car il ne paraît point que la Providence veuille que la France reste plus d'une dizaine ou d'une quinzaine d'années dans la même position. Le général Changarnier ne doit pas ressentir une médiocre satisfaction. A en juger par

le récit des journaux, la terreur marchait visiblement devant lui, témoin tous ces coquins qui courent encore. On me dit que le procureur général est venu à la Chambre avec un grand filet pour pêcher de cent à cent vingt membres des plus éclairés de l'opposition. Les débats d'abord en deviendront beaucoup plus polis et la salle des séances certainement beaucoup plus propre. Ce n'est pas que, après toutes ces épurations et fumigations, il ne restera encore d'énormes difficultés. Tout le parti de l'ordre va probablement se décomposer et chacun va recommencer à croire que rien n'est plus aisé que de faire les affaires de son parti ; mais je suis bien curieux de l'avenir et c'est beaucoup que d'avoir les deux pieds à sec pour le très étroit espace du présent.

## CXXXIII.

### A M. RAULIN.

Dieppe, 16 juin 1849.

Peut-être que vous ne songez pas même à l'épidémie et que vous nettoyez tranquillement votre fusil de garde national. L'éclair que lancent ces fusils est terrible, si l'on en juge par la rapidité avec laquelle messieurs les conjurés ont fui devant vous... La mort du pauvre général Bugeaud avait mis tous ces scélérats en gaieté. Il s'est trouvé que le général Changarnier pouvait faire trembler le génie un peu étonné dans le moment des Boichot, des Rattier, des Considérant. Qui aurait cru que l'esprit audacieux de la

Révolution se sauverait par un vasistas, comme un bon petit chat? Ce machabée de Changarnier doit être content. Les témoins de ses manœuvres militaires disent que c'était un charmant coup d'œil que sa charge à la hauteur de la rue de la Paix. Je suis fâché de n'avoir pas vu les Catilinas du Conservatoire des Arts-et-Métiers, s'échapper fièrement par des trous, ou plutôt, par un trou de souris. Cette république socialiste si altière pourra mettre dorénavant sur ses armes : « Portico evasi, » *J'ai détalé par une porte de derrière.* Je compte que la résistance de Rome finira avec la nouvelle de la défaite du grand Boichot.

Il n'y a rien de nouveau ici, si ce n'est que la mer avance durant douze heures et recule durant douze autres heures. Si ce n'est encore qu'on entend l'Angélus répandre ses chants pacifiques sur la terre et les mers au milieu du grand silence du matin et du soir. Il n'y a pas assez de socialistes ici pour couvrir la voix des conservateurs qui se promènent au petit pas dans leur petite ville avec une sécurité complète et au grand mépris de leurs ennemis.

## CXXXIV.

### A M. DE SAHUNE.

Dieppe, 14 juillet 1849.

Est-ce aujourd'hui le 14 juillet? Les idées ont fait terriblement de chemin depuis le 14 juillet 1789! *Refluit exterritus amnis.* Mais ce n'est pas cela que je veux vous dire, mon cher ami. Je veux vous remercier de la peine que vous avez eu la bonté de prendre;

j'ai reçu cette nuée de poëtes hébreux et latins en très bon état et dans tout le lustre de leur première jeunesse. On n'est pas fâché d'avoir ici Horace, Lucrèce et Virgile pour se distraire un peu de tout ce beau monde qui se promène à l'établissement. Il y a quelque quinze jours, j'avais avisé de beaux oiseaux de mer qui venaient s'abattre et s'ébattre sur ce rivage vers trois ou quatre heures de l'après-midi. A cette heure, à présent, tout le monde élégant de Paris a pris la place des oiseaux sauvages, et le bruit des conversations n'en dit pas tant que ce bruit d'ailes et de vagues qu'on entendait auparavant.

Nous n'entendrons plus le général Oudinot renversant les murailles d'Aurélien! M. de Tocqueville doit avoir les bras fatigués de porter le monde romain, même par *intérim*. Qu'allons-nous résoudre pour la plus grande gloire de l'ordre, de la liberté, de la religion et de la philosophie?

Il faudra contenter tout le monde et son père,

d'où je conclus que d'ici à quinze jours tout le monde et notre père pousseront des cris de paon. Cela m'est bien égal, pourvu que le général Changarnier reste sur son cheval et ses pièces d'artillerie sur leurs affûts.

Je suis de l'avis de M. Cousin. Si j'étais le maître, il serait mon ambassadeur. Vous me parlez de la Prusse. On m'avait dit que la philosophie moderne avait la passion de baiser la mule du Pape, mais il paraît, à ce que vous me dites, qu'elle tourne du côté des princes de la Réformation. Comme le philosophe comprend tout, va pour la mission de France en Prusse. Je veux du bien à M. Cousin, mais je m'oppose absolument à ce qu'on lui donne pour secré-

taires tous ces petits faquins de métaphysiciens à la suite, qui prennent des airs évaporés dans l'infini et qui ne sont pas fâchés de mettre la main sur un bon emploi dans le monde réel. Ce sont vraiment de petits esprits de ténèbres. On dit que plusieurs se sont faits rouges comme le feu de l'enfer ; ce n'est pas pour un philosophe un motif raisonnable, mais je conviens que c'est un motif pour un homme sensé de se faire rouge, quand la force paraît tourner du côté des rouges... Je suis bien libre de rougir pour eux du choix que font ces hommes sensés.

Adieu, mon cher ami; j'espère bien vous revoir d'ici à une quinzaine de jours si toutes les choses concrètes et aussi les personnes ne tombent pas, d'ici là, sous le régime de la métaphysique rouge.

## CXXXV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Dieppe, 17 juillet 1849.

Je vous aurais écrit hier si Albert n'était pas parti, mais Albert vaut mieux qu'une lettre. Il vous donnera peu et de bonnes nouvelles. Il n'y en a pas d'autres ici... Je ne sais pourquoi je vous parle de ce qui se passe sur la terre. Je vis sous les vagues bleues ou vertes de l'Océan. Le monde me paraît d'une étrange couleur à travers ce voile. Il a la mine verte d'un univers qui n'ira pas loin. Pour moi, puisque vous avez la bonté de le demander, je suis un peu mieux que cet univers. Cette eau froide ne m'allait pas mal ces jours-ci. Aujourd'hui seulement, je me sens dans

une disposition que les Anglais nomment *giddiness*, je crois. J'espère que c'est une ivresse passagère, car je suis fâché de ne pouvoir essayer jusqu'au bout de ce remède et voir s'il y a au fond des eaux une manière de me tirer du misérable état dans lequel je vis depuis quelques années.

Est-il vrai que la philosophie ait envahi votre demeure et qu'on y voie souvent M. Cousin?

Quoi, fille de David, vous parlez à ce traître?

N'est-il pas vrai que ce *Mathan* est le plus animé des mortels? et au fond très bon enfant et s'amusant de tout comme un enfant. Qui n'est pas devant lui, mais à côté de lui, peut marcher dans un continuel amusement. Il a un feu qui ne s'éteint point, mais aussi, j'en conviens, un petit ver qui ne meurt pas. Je conclus que votre salon est aujourd'hui le plus brillant de Paris et je ne dirai pas comme M. d'Haussonville : « Ce n'est pas votre faute. » A la longue, un salon ressemble à la maîtresse de la maison. Quand elle n'y serait pas un jour, on devrait deviner qui elle est, à entendre et à voir ceux qu'on trouve chez elle.

J'ai commencé M. de Lamartine. C'est un drôle d'homme et un drôle de livre. Si jamais un allemand, dans mille ans, prend ce volume au sérieux, il croira qu'il s'agit d'une nation de grands hommes, tous grands hommes, depuis M. Flocon jusqu'à M. Marrast. Il a certainement inventé le premier qu'avec une bienveillance universelle dans les jugements on pouvait faire autant de mal que les autres avec toute l'âpreté du monde. Il dit seulement de M. Thiers qu'il est *l'agitateur intestin d'une assemblée*. L'expression n'est pas emphatique et je n'aimerais pas, à la

place de M. Thiers, qu'on me nommât l'agitateur intestin de personne. Il n'a point parlé de M. de Broglie; c'est assurément de dessein prémédité, car, enfin, il a dû entendre parler quelquefois dans sa vie de M. de Broglie. On dit que M. de Broglie est inconsolable de ce silence étudié de M. de Lamartine.

J'ai reçu une charmante lettre de M. de Broglie aujourd'hui. Il ne semble pas trop abattu de ne pas figurer dans ce Panthéon et à côté et en contraste de M. Sobrier et de M. Caussidière, de glorieuse mémoire.

## CXXXVI.

### A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Dieppe, mardi 24 juillet 1849.

On voit bien que vous vivez au fond des bois. Vous demandez si madame votre belle-sœur est encore ici, et elle est partie depuis trois grands jours. Je dois même ajouter qu'elle est probablement à l'heure qu'il est auprès de vous. Pour Albert, il est allé faire une inspection d'armes au pied des remparts de Broglie; mais à quoi servent aujourd'hui les inspections d'armes? *Ni les arcs ne sont sûrs, ni les chevaux ne sont vites.* L'altier philistin a l'air de se moquer de notre appareil militaire. Je vous conseille de jouir le plus vivement possible de l'ombre des chênes, des marronniers et des platanes de Gurcy;

Carpe diem, quam minimum credula postero.

Et encore

> Cedes coemptis saltibus et domo,
> Villaque flavus quam Tiberis lavit,
> Cedes...

Les chiens, c'est-à-dire les socialistes, déjà sont à votre porte et vous prient d'aller partout ailleurs que chez vous, pour y reposer votre tête. Ceci soit dit sans vous comparer le moins du monde à Jézabel, et sans comparer les chiens aux socialistes. Vous savez mon affection pour les chiens. Je ne vous parlerais point de ces tristes sujets si vous ne veniez de lire M. de Lamartine. Vous avez appris de sa propre bouche de quels admirables éléments se composait la noble armée qui a fait la sainte révolution de février : *apparent diræ facies*. Il faut au moins dix ans d'une tyrannie tutélaire pour rendormir toutes ces formidables bêtes que réveille le bruit des révolutions. La bonne raison qu'il nous donne pour avoir déchaîné pour sa part tous ces fléaux, c'est qu'il fallait bien obtenir la séparation de l'Église et de l'État. Enfin, il a cru mal faire, et ce n'est pas sa faute si l'Église n'est pas séparée de l'État, car il avoue lui-même qu'il s'en est fallu d'un cheveu pendant quinze jours qu'il n'y eût plus en France ni églises, ni maisons, ni personne. Ce livre de M. de Lamartine montre en lui un état d'esprit si étrange qu'il est certainement intéressant à lire. Le diable en aura assurément mis un exemplaire dans sa bibliothèque, comme un des plus beaux échantillons de la sérénité et de la béatitude de l'orgueil humain.

Vous ne verrez donc point mademoiselle de Pomaret. La volage s'en va en Suisse, enlevée par madame de Staël. Depuis quelque temps on ne peut plus

tenir quatre personnes ensemble. Le vent d'orage disperse toutes les feuilles. Tantôt M. d'Haussonville est emporté vers la Lorraine; puis un petit mirage électoral fait courir Albert du côté de l'Alsace. M. de Broglie ne peut quitter ni la Grange, ni tous ceux qui boivent du torrent de la montagne. Voici madame de Staël qui s'enfuit par delà d'autres montagnes. Depuis que l'on a entendu en France l'air des Girondins personne ne peut plus tenir en place. M. Ledru-Rollin court comme un Basque, sautant par-dessus toutes les frontières; les bons et les méchants courent dans toutes les directions. Ce doit être un singulier spectacle à regarder d'en haut.

La plage de Dieppe a perdu, vous le savez mieux qu'une autre, ses plus belles fleurs. On n'y voit plus madame la princesse de B..., qui est allée parler précipitamment et sans cesse ailleurs. Je n'y vois plus les Armides du Nord, qui y sont peut-être encore. M. Masson est parti pour Paris où il a des affaires. Mais j'ai vu M. de Guizard qui est venu du Tréport me faire une petite visite. Nous avons parlé pour huit jours. Je suis rentré ensuite dans un silence forcé. J'ai pourtant rencontré ici un ancien ministre du royaume de Belgique, avec qui je cause un peu durant le dîner de cent couverts au moins. Après quoi je vais me promener sur les bords de la mer retentissante, et je vais me coucher en lui disant : *à demain matin*. A quoi elle répond par un affreux rugissement sur les galets. Voilà mon genre de vie. Celui qui a précédé me plaisait beaucoup plus, mais il faut s'accoutumer à vivre seul.

Qu'avez-vous dit de la *Dame de Pique* de M. Mérimée? Est-ce tout à fait de M. Pouchkine, ou M. Mérimée y a-t-il mis un peu du sien? Cela est d'une sim-

plicité chirurgicale qui ressemble plus au traducteur qu'à ce qu'on racontait de l'auteur.

Avez-vous éclairci la question de savoir si vous étiez l'auteur d'un écrit sur l'*amour?* C'est un sujet qui a été souvent traité, mais enfin, si vous l'avez choisi, vous pourrez mettre sur le titre, comme M. de Jouy avait fait à un traité de morale de sa composition : *avec le portrait de l'auteur*.

Voilà qui est finir une lettre par un coup de tonnerre.

## CXXXVII.

### A LA MÊME.

Dieppe, 5 août 1849.

Ce n'est pourtant point que je n'écrive comme vous que le dimanche; je n'ai pas pris pour maxime en fait de correspondance : *tu feras toute ton œuvre en ce jour-là*. A la vérité, vos lettres ne sont point des œuvres serviles, à en juger par l'élégance et la liberté du tour. Je suis toujours à Dieppe, mais ce n'est plus que pour deux ou trois jours au plus. Il ne m'est pas nécessaire de m'être assez cruellement ennuyé ici pour me trouver bien à Gurcy. J'ai lu tout ce qu'on peut lire. J'ai repris mon éternel Homère et j'ai revu, dans les vaisseaux d'Ulysse, passer devant moi Mole di Gaëta nommé alors le pays des Lestrigons. Ulysse n'y avait point vu la belle auberge qui se perd aujourd'hui sous l'ombre des orangers, des lauriers et des chênes verts. Il ne savait pas qu'un jour le Pape viendrait dans les environs pour régler les affaires de la chrétienté. Tout ce pays de

l'Odyssée est beaucoup plus riant que Dieppe. Les femmes grecques qu'on voit passer sur les rivages sont, à peu d'exceptions près, très supérieures aux dames françaises, russes, anglaises, valaques, polonaises, moldaves, qui se promènent dans l'établissement; j'ai donc vécu presque tous ces jours-ci dans les petites baies qui s'ouvrent du côté du cap Circé, sur la côte de Sicile, vers Pylos, en face du palais de Nestor. J'ai visité Lacédémone et vu Hélène broder paisiblement au crochet avec de la laine couleur de violettes, écoutant raconter à son mari Ménélas tous les tracas qu'ils avaient eus avant de jouir du grand repos qu'ils avaient enfin obtenu. Voilà des distractions peu dignes des eaux. Vous n'avez rien vu avant de partir. Dieppe ne commence à s'animer que depuis quinze jours. Ce ne sont que des voitures rapides, des chevaux fringants, des ânes qui portent de jolies dames au Phare, sur toutes les falaises; des bateaux à voiles qui volent sur l'eau et qui reviennent vite pour cause de mal de mer. Toutes les auberges sont pleines, et il fait un grand vent d'est tout sec, qui souffle sur les plumes, les voiles, les robes d'été. C'est vraiment comme une féerie.

Madame Récamier n'était certainement pas de la race des personnes que vous regrettez avec raison, de madame Guizot et de madame de Lasteyrie. On me dit que madame de Lasteyrie est morte loin de tous les siens. Quelle fin triste et singulière pour une personne qui a passé sa vie à courir après ceux qui souffraient, ceux qui étaient abandonnés! Quel triste concours de circonstances il a fallu pour mourir ainsi isolée avec une famille si tendre pour elle! C'était sans doute une personne comme nous n'en verrons plus guère; elle avait ensemble une foi vive

et agissante et dans le christianisme et dans tout ce que le XVIII$^{e}$ siècle nous a laissé de bon. L'esprit de son père avec les croyances chétiennes. Elle aurait laissé un nom dans Port-Royal, mais l'indépendance de son esprit n'aurait pas supporté le joug de Port-Royal. Vous vous inquiétez de ce que seront les femmes de la génération nouvelle; madame de Staël a eu pendant quelque temps un très mauvais jardinier qui lui élevait des plantes en serre chaude sans y rien entendre. C'était un très triste spectacle que le dépenaillement de toutes ces fleurs. Les choux du potager avaient à côté d'elles un air de santé qui faisait plaisir à voir.

Ce n'est point moi qui vous ai conseillé cette lecture de Rousseau. Je ne suis point surpris qu'il vous ait choquée. Il n'y a rien de plus triste à voir que cette imagination vive, sévère et forte, poussée par des penchants vulgaires. Il voulait tout de bon vivre selon l'idéal qu'il voyait flotter devant lui, mais sa nature y étant trop rebelle, il a fait entrer de force dans l'idéal toutes les misères de sa nature personnelle par conscience, par folie, et aussi par une certaine perversité.

Et saint Augustin ? Ses confessions sont des écrits qui font penser à tout. Cela a l'air d'une belle nuit d'Afrique, — de grandes ombres, de vastes espaces et les étoiles éternelles.

## CXXXVIII.

A M. LE DUC DE BROGLIE (VICTOR).

Dieppe, 6 août 1849.

Vous êtes mille fois trop bon. L'animal n'est pas

tout à fait perdu et a lu avec beaucoup de reconnaissance le projet d'avis à insérer dans les journaux. Que les animaux puissent lire et écrire, cela n'est que trop certain aujourd'hui, et ce n'est pas là ce que je donne pour un miracle.

On vit ici parmi les plus belles dames et le plus grand monde. C'est un nid d'aristocrates que je recommande à la sollicitude des hommes de la montagne. Je n'ai pas, depuis que je suis à Dieppe, entendu un être vivant parler de la révolution de février sans imprécations. Il est vrai que je ne recherche pas les Jacobins, n'ayant point le goût d'en faire collection, mais, malgré cette colère unanime, je crois toujours qu'il faut dire comme le vieux roi de Naples de son armée : « Tout cela ne les empêchera pas de détaler à la première occasion. » Les socialistes et toutes leurs variétés ayant pour eux l'ardeur, l'organisation et le nombre, les gens honnêtes étant en petit nombre comparativement, et disposés à s'arracher les yeux pour savoir qui les commandera, c'est un compte qui sera bientôt réglé, si les éléments de l'algèbre sont encore vrais depuis février.

Mille tendres respects et mille remerciements pour avoir bien voulu avertir un chien perdu qu'on le réclamait.

## CXXXIX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Gurcy, 24 août 1849.

Je réponds à la petite lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de Coppet. Les catalpas qui sont sur la terrasse sont-ils toujours aussi beaux? Le ruis-

seau continue-t-il toujours son bruit aimable et monotone? Il est probable que rien n'a changé de tout cela. Si la nature changeait ses allures, nous en ferions des plaintes, trouvant qu'elle, du moins, ne devrait pas passer; nous ne trouvons pas bon, non plus, qu'elle demeure la même au milieu des changements qui nous travaillent... Quelle tristesse que ce pauvre ménage de ***. Il était fait pour avoir une petite vie idéale à l'ombre de ses bignonias, et au milieu d'une famille en paix. Personne, presque personne du moins, n'a la vie pour laquelle il était né. Il y a toujours un moment où l'on perd, sans plus pouvoir le retrouver, le sentier qui menait à la paisible demeure qu'on voyait de loin en imagination. Le mieux est encore de s'en rapprocher le plus possible, même quand on sait qu'on n'y arrivera plus. Il ne faut renoncer, à aucun moment, à son *idéal* en tout genre; c'est un animal doux et sauvage, qu'on ne fait jamais qu'entrevoir à travers les arbres; il s'enfuit dès qu'on approche, pour reparaître bientôt encore, mais toujours d'un peu loin. En fait de plans de vie manquée, il n'est ni bon ni raisonnable de jeter le manche après la cognée. Chaque effort pour s'en rapprocher entretient, du moins, l'idée de ce qui est bien. Avec les débris de sa première demeure il faut s'en refaire une autre, et l'orner des dessins de ce que nous aurions souhaité et qui nous manque. Il y a beaucoup à glaner dans les champs du pauvre, mais pourvu qu'on se mette à glaner. Nul ne doit renoncer à être le moins malheureux possible. Il n'y a de malheur véritable que dans la résolution de ne plus chercher à raccommoder ce qui est cassé. On s'attache à ces objets raccommodés d'un autre sentiment, mais aussi vif que ce qui a précédé.

Adieu ; à bientôt. Je sors d'une migraine telle que je n'en ai jamais connu avant les bains de mer. J'ai gagné à la mer deux choses qu'elle devait chasser, le mal de tête habituel, et un froid *subjectif* assez fréquent. Tout cela fait que je ne suis bon à rien du tout.

## CXL.

### A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, dimanche 12 novembre 1849.

Vous avez pu voir que nous ne sommes pas si près de l'Empire que vous pensiez. J'ai toujours cru fermement à la durée de la République pour beaucoup plus de quinze jours, quoique les esprits prompts à conclure la vissent déjà parvenue à son terme.

Mon œil n'avait point vu les aigles prophétiques
Descendre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr.

Vous avez pu, d'ailleurs, lire dans le *Moniteur* que ceux qui avaient l'insolence de dire : *Voilà un Empereur*, étaient d'indignes calomniateurs. On a juré de maintenir la Constitution ; la Constitution repose sur le granit de la foi jurée ; les mauvais propos et le souffle des gens pervers ne la renverseront pas sur cette base inébranlable. Je viens tout à l'heure de voir passer dans le brouillard un tourbillon de cavalerie qui escortait une voiture. C'était un président de la République qui passait et non pas un Empereur. Vous danserez cet hiver dans les Tuileries, mais ce sera sur le pied de l'égalité et de la fraternité. Nous voilà donc en paix pour quelques jours. Quels que soient les des-

seins qu'on voudrait prêter au Président, il est bien clair qu'il ne peut pas, après cette déclaration publique, faire enfoncer de quelque temps les portes du conseil des *sept cent cinquante* par ses grenadiers.

M. Raulin est arrivé vendredi dernier. Il revient de ses longs voyages avec une douzaine de volumes in-folio d'un herbier. Je ne crois pas que vous en soyez arrivées là, vous et Mathilde. Je serais très heureux de vous avoir donné la passion de la botanique. C'est une passion que le sort ne peut plus traverser. Il y aura presque toujours des herbes des champs. Quand les socialistes mettraient le feu partout, sachez qu'il y a des plantes qui, précisément, ne croissent que sur les ruines des habitations incendiées. Si j'étais jeune et fort, je courrais le monde pour me faire un herbier. L'herbe serait ma nourriture habituelle. Je ferais la Flore de la Grèce; j'aurais des fleurs de myrte cueillies dans les débris de Lacédémone, autour de la maison d'Hélène. J'irais chercher à travers la Palestine des fleurs de l'anet et du cumin, les lys qui croissent dans la vallée d'Hébron, des petites roses qui couvraient tous les environs de Jéricho, des *boutons d'oranger* que Judith mettait dans *ses cheveux tout noirs;* mais, probablement, si je devenais savant en botanique, cette fleur de poésie qu'on voit si loin dans les champs que l'on n'a point traversés n'entrerait pas dans mon herbier. Je ne sais que Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre qui aient gardé un vif sentiment de la nature en étudiant la nature. M. de Candolle n'avait pas beaucoup plus la passion de la campagne que ne l'a un notaire de campagne ou un percepteur des contributions. Continuez-vous toujours votre admiration pour *la petite Fadette?* J'oubliais que madame Sand a aussi gardé quelque chose de

poétique malgré la connaissance détaillée des plantes.

Je ne sais pas ce que vont devenir les accusés de Versailles [1]. Tous les avocats, comme vous voyez, s'en vont justement indignés de ce que le président de la cour ne veut pas laisser établir, par M. Michel de Bourges, le droit qu'a tout citoyen de faire feu sur le gouvernement quand il n'en est pas content. Il est pourtant bien clair qu'il n'y a pas de société possible si on ne peut pas mettre tout à feu et à sang dès qu'on n'est pas parfaitement d'accord avec les pouvoirs publics ; mais si tout cela est bel et bon pour les accusés qui sont sûrs d'être condamnés, il est un peu dur pour ceux qui ont le désir et l'espoir d'être acquittés en se défendant bien, de se voir plantés là par leurs défenseurs, pour la plus grande gloire de l'insurrection facultative.

Adieu, madame. Vivez-vous comme nous dans un épais brouillard ? Hier, personne n'est sorti le soir. Les chevaux et les hommes perdaient leur voie à tout moment. Il me semble que nous vivons dans un brouillard de ce genre depuis plus de dix-huit mois.

## CXLI.

### A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 14 novembre 1849.

Mon cher ami, je vous aurais écrit quand bien

1. Il s'agit du procès fait à l'occasion de l'insurrection dite du Conservatoire des Arts-et-Métiers. V. plus haut la lettre du 15 juin.

même vous ne m'eussiez pas répondu. Les gens ont grand'raison de rester ce qu'ils sont par nature ; on finit par s'y faire et par prendre leur manière d'être comme une loi du monde pareille à la gravitation.

Nous vivons ici dans un grand repos. Peut-être est-ce la tranquillité qui règne la veille des grands accidents, mais il n'y a point lieu de le penser. Quand bien même M. le président de la République n'aurait pas daigné nous dire de sa propre bouche qu'il n'y a que d'abominables calomniateurs qui puissent le croire capable d'affecter l'Empire et de méditer l'oppression de son pays, nous aurions d'autres motifs encore de nous rassurer sur la pensée d'une attaque violente aux pouvoirs, bien ou mal constitués, qui nous régissent. On tient pour certain que la résolution de M. Bonaparte est de vivre en bonne intelligence avec la République jusqu'à un conflit quelconque entre lui et l'Assemblée, et, quand ce conflit arrivera, bien loin de venir, la force à la main, chasser la chambre des représentants, c'est lui qui s'en ira. Il donnera sa démission et laissera la parole au suffrage universel. On verra alors si la nation est reconnaissante, et tout se dénouera par le suprême arbitre des choses, à savoir tout le monde.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

Hier, c'était jour de deuil sur la montagne. Ces habitants des hauteurs n'ont pas eu le cœur de rester en séance dès qu'ils ont appris la décision du jury. Ils sont allés pleurer en liberté, dans les corridors de la Chambre et autres lieux, la grande erreur de la justice humaine. Le jury qui a jugé si cruellement tant de grands citoyens fera bien de ne jamais paraître

à son tour devant les prétoires de la justice démocratique et insociable. Du reste, tout a été paisible dans Versailles à l'heure du jugement. Il est vrai que le présent gouvernement qui se défie de tout et qui manque essentiellement, d'amour, avait disposé de fortes patrouilles de cavalerie et tout un appareil de vedettes avec la carabine au poing qui ne sont propres qu'à comprimer l'élan des sentiments naturels.

## CXLII.

### * A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE (DOUAIRIÈRE).

Paris, jeudi 22 novembre 1849.

Chère madame, M. de Sahune nous dit que vous avez retardé votre départ jusqu'à jeudi prochain. Nous avions fait notre compte sur un moment plus rapproché et M. de Sahune a été mal reçu à nous annoncer cette prolongation de séjour à la campagne. A ne vous rien déguiser, j'ai vu avec plaisir ce matin qu'il avait gelé tout de bon ; j'ai pensé que le froid vous parlerait plus haut que nous ne pouvons faire. Ici, il fait un peu plus chaud qu'à Gurcy dans un autre sens. Depuis deux jours, les gens de la montagne poussent des cris féroces tout du long de la séance, sans savoir pourquoi, mais suivant l'instinct des bêtes sauvages qui rugissent pour se désennuyer. M. le président Dupin a fait des prodiges d'énergie pour les retenir dans l'ordre, mais comme il ne peut employer ni le fer ni le feu aux termes du règlement, toute son énergie a été en pure perte. M. de Ségur d'Aguesseau

a raison de penser du bien des gardes municipaux tués ou blessés en février, et toute vérité est peut-être bonne à dire, mais il la faut dire en son temps. Il n'est peut-être pas sans inconvénient de montrer au public une Assemblée livrée habituellement à un effroyable tumulte que rien ne peut calmer. Il n'est pas bon qu'on puisse dire que cette Assemblée ne discute rien et n'est bonne à rien. Ce serait un prétexte de plus aux mauvaises entreprises si quelqu'un avait de méchants desseins sur l'Assemblée, ce que je suis très loin de croire, assurément, puisque le *Moniteur* a pris la peine de m'avertir, il y a quelques jours, que de semblables idées ne pouvaient venir qu'à des niais. Toujours est-il que M. de Ségur d'Aguesseau a parlé hors de temps. Les hommes accoutumés au train plus poli et plus régulier des anciennes Assemblées rentrent chez eux le cœur serré et l'air humilié après tant de cris, d'injures abominables et de violences absurdes. La séance d'avant-hier, où le jeune et intéressant M. Raspail avait fait ses premières armes, n'était que jeu à côté de celle d'hier.

Je pense que nous passerons un hiver assez ressemblant à ces jours derniers. Une grande agitation, toutes les anxiétés qui précèdent une crise et point de dénouement. Les hommes sont bien fatigués par toute l'Europe. Cependant on dit que le grand citoyen Lagrange, lui-même, trouve que la République qu'il a rêvée toute sa vie et qu'il croyait tenir enfin est en péril. Il n'approuve pas, quoiqu'il les partage, les excès de paroles de son parti. Il n'est rassuré, dit-on, que parce qu'il tient dans sa poche l'acte d'abdication du roi, qu'il a pris, je ne sais où, dans la bagarre de février. Ce papier précieux pour lui ne le quitte point. Il montre la place qu'il occupe, dans sa poche gauche,

à la fin de tous ses entretiens sur la politique et conclut en disant : *mais heureusement, j'ai là son abdication*, c'est dommage qu'on ne puisse pas dire de cette pièce : *Le bon billet qu'a la Châtre !*

Madame de Staël revient de Genève où, le jour de son départ, les électeurs modérés ont été plus ou moins maltraités en allant voter. A l'un d'entre eux qui avait le malheur de s'être converti à une politique honnête, après avoir été des leurs, ils ont, à peu près, littéralement arraché tous ses habits et il n'a pu donner son vote que vêtu d'un débris de gilet et de pantalon. Il n'est pas facile de bien faire dans ce temps-ci.

Albert est en Alsace. Il m'a demandé, en partant, de vous adresser ces articles sur l'éducation. C'est un sujet qu'on peut traiter avec utilité, car nous avons affaire à des gens médiocrement élevés.

## CXLIII.

### A MADAME LA BARONNE DE LASCOURS.

Paris, 25 décembre 1849.

Est-ce que vous n'avez pas remarqué, chère madame, qu'il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit? J'avais mené tout ce printemps et tout cet été une vie si misérable que je ne trouvais rien de bon à dire à mes meilleurs amis. Enfin, tel que je suis, je prétends vous écrire et vous demander directement comment vous êtes tous, et ceux qui sont près et ceux qui sont loin.

Je n'ai rien à vous dire de Paris que vous ne sachiez

comme nous. Il n'y a point de faits particuliers qui puissent inquiéter ou rassurer par ce temps de la République; tout se passe entre trente-six millions d'hommes. Si la baleine est tranquille, si la baleine donne des coups de queue plus ou moins violents, tout le monde le voit et le sent, et l'on n'a nul besoin de microscope pour en juger. A cette heure, le monde socialiste a l'air de dormir. On dit qu'il a pris un goût extrême pour la lecture. Il distribue à ceux qu'il veut évangéliser une foule de petits romans, tirés sur papier gris, qui ne se vendent que quatre sous et qui laissent encore au vendeur un profit de quelques centimes. Ces volumes sur papier gris, ornés de gravures, contiennent parfois quatre de nos volumes ordinaires. C'est, par exemple, *Jacques le fataliste*, de Diderot, ou *la Religieuse*, du même, ou bien encore un roman de composition récente montrant, bien entendu, comment un homme riche a mis le désordre dans une famille pauvre, et comment, pour s'emparer de la femme, il a fait mettre aux galères le mari, qui est la perle des hommes et des maris. La police poursuit de son mieux ces aimables productions, mais les socialistes ont l'agilité des puces. Ils se dérobent au moment où on va mettre la main sur leurs pacotilles et vont infester le fond des campagnes de leur abominable littérature. On écrit de son mieux, parmi les honnêtes gens, pour combattre l'effet de cet apostolat criminel, mais le bien marche comme une belle armée régulière, avec quelque lenteur, tandis que les *guérillas* du mal trottent de rochers en rochers. Lisez-vous le *Messager de la Semaine?* Vous y verrez des noms qui ne sont point du tout inconnus. Dans ce *Messager* on voit *siéger ensemble* bien des gens qui sont fort étonnés du *nœud qui les rassemble*...

M. de Valmy, M. de Broglie, M. A. de Broglie, M. de Riancey, M. Piscatory, l'abbé Ledreuil. On tâche de ne point se quereller. Les gens ne se haïssent souvent que faute de se voir. A la vérité, on finit quelquefois par se haïr pour se voir trop, mais enfin, ici ce n'est point le cas. On est occupé assez souvent de l'ennemi commun ; on ne pense que le moins possible au passé ; il n'y a pas de quoi songer à l'avenir ; c'est déjà beaucoup d'avoir un présent ; on le défend de son mieux, et ce mieux n'est probablement pas assez. Au reste, malgré tout, je persiste dans mon ancienne impression que nous ne périrons pas, mais je reconnais qu'il me serait assez difficile de justifier cette façon de penser, car nous ne ressemblons pas mal à des fourmis qui travailleraient, avec espérance, contre une marée de l'Océan.

## CXLIV.

### A MADEMOISELLE DÉSIRÉE LACOMBLÉE[1].

Paris, 29 décembre 1849.

Ma bonne Désirée, je te souhaite une bien bonne année. Les temps ne sont pas très agréables pour le moment présent, et le monde ne va pas sur roulettes, mais j'espère du moins que tu te portes passablement et que tu te trouves commodément dans ton petit appartement.

Tu trouveras ci-joint un billet de deux cents francs.

1. Mademoiselle Désirée Lacomblée avait élevé M. Doudan.

J'ai vu l'autre jour dans les journaux que les dames de ton village de *Forest* aimaient si fort leur curé qu'elles ont fait des barricades pour empêcher son successeur de pénétrer jusqu'à l'église. Je me suis souvenu que tu m'avais mené à *Forest* quand j'étais tout enfant; que nous avions eu un orage dans les bois; que tu avais un oncle tisserand qui était un excellent homme, et que tu m'avais fait manger d'excellentes tourtes. Je vois encore les champs de houblon tout autour du village. Tu étais dès lors bien bonne pour moi comme tu l'as toujours été.

Mille et mille amitiés.

## CXLV.

### A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, mardi 28 janvier 1850.

C'est déjà beaucoup que d'écrire même un petit billet par une grande névralgie. Il ne faut point remuer dès qu'on a mal à la tête. Vous ne dites pas si vous avez froid ou chaud dans vos nids de marmottes, par cet hiver. Ici, le temps ne peut prendre son parti de nous battre froid. Il fait de petites journées de printemps. Paul va bien. Il continue toujours la vie des solitaires de Port-Royal, se couchant comme eux à huit heures et demie et se levant bien avant le jour. Ce régime fait que je ne le vois pas beaucoup. Il est aimable quand on le voit, en quoi il diffère notablement de mes amis. Il n'imite point Port-Royal en ce sens qu'il va au spectacle. Il vous aura raconté *Mithridate* et les *Femmes savantes*. Hormis moi, tout le

monde court les spectacles, car M. de Broglie et Albert et sa femme et Louise et M. et madame d'Harcourt étaient allés, le même jour, voir *Claudie*, une jolie pièce de madame Sand où il est démontré que les jeunes demoiselles qui ont fondé une petite famille avant que de se marier sont souvent plus honnêtes que des personnes plus rigides. J'ai pour moi horreur de cette fausse sagesse du monde et l'on ne me voit pas à de pareils spectacles.

Hier lundi, M. Ingres est venu dîner ici pour voir de profil une princesse qu'il peindra au mois de mars, quand le jour sera clair et long. Il a l'air fort content de son modèle. M. Vitet et M. de Guizard et aussi M. de Sahune dînaient avec lui. On n'a pas dit un mot de politique. On a parlé *gravement* du talent de mademoiselle Rachel, des arts et de la littérature. On dirait que les jours de l'Empire arrivent, alors qu'on ne parlait dans les salons que de Talma, de mademoiselle Mars et d'Elleviou. La coalition a voulu faire hier au nouveau ministère des interpellations qui sont tombées tout à plat. On ne saurait imaginer une plus triste campagne que celle qu'on vient de mener contre le gouvernement du Président. Cela ne veut pas dire que ceux qui étaient irrités contre lui pour le renvoi du général Changarnier eussent tort, mais ce n'est pas une raison pour aller à toutes les extrémités et se jeter dans la montagne.

Adieu, mille tendres respects. Quand verra-t-on des clématites sur la fenêtre qui regarde du côté de l'Orient ?

## CXLVI.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Mardi, 26 mars 1850.

Voici, mon cher ami, le voyage en Orient. Je respecte singulièrement les fantaisies, et je crois bien que ce qui fait les gens durs, c'est de faire passer pour les autres le nécessaire avant les fantaisies. J'ai toujours fait grand cas de l'histoire du premier Africain qui, après la prise de Carthagène, avait fait donner des poupées aux petites filles des prisonniers de guerre qu'il trouva dans la place. Cela n'était pas mal pour un païen comme Scipion, et je ne sais si l'évêque d'Alger en fait autant dans son diocèse quand il entre quelque part à la suite du canon.

Ce que je vous dis là n'est que pour vous orner l'esprit, car vous n'êtes pas une petite fille, ni moi Scipion l'Africain, ni M. Joseph d'Estourmel une poupée. Ce voyage en Orient est certainement ce que j'ai lu de plus comique sur la Grèce et Jérusalem, sauf pourtant les entretiens de madame de Gasparin avec ses guides sur bien des sujets délicats.

## CXLVII.

AU MÊME.

Paris, 29 juin 1850.

Mon cher ami, je vous écris du fond d'une fournaise d'abord et d'une grande solitude aussi. Le soleil, à

29 degrés Réaumur, est une société brillante assurément, mais dans laquelle on ne se sent point tout à fait à l'aise. Les étés deviennent de plus en plus tristes à mesure qu'on avance en âge. L'aimable fille qu'on nomme la révolution de février n'a pas peu contribué à l'éparpillement universel. Elle a changé tout l'ordre des saisons avec son Assemblée permanente. Encore, si cette Assemblée faisait de grandes choses pour le présent et pour l'avenir, on en prendrait son parti, mais cette réunion de chacals d'un côté, et d'étourneaux et de pies-grièches de l'autre, n'est pas pour élever de grands monuments. Voilà la loi des maires écartée de l'ordre du jour par M. de La Rochejacquelein et ses amis. Je ne sais comment le ministère prendra ce procédé de la majorité. Dans les extrémités où nous vivons, il ne s'agit guère du point d'honneur parlementaire. Nous ne savons encore rien du débat de la chambre des communes. Votre ouvrage n'aura point passé dans ce monde comme tant d'autres livres. On prend dans ce carquois des flèches qu'on tire à lord Palmerston. Êtes-vous sensible au plaisir d'ébranler les superbes?

Est-ce que cette belle terrasse qu'a conquise madame d'Haussonville lui restera pendant tout son séjour aux Eaux-Bonnes? Si des Anglaises en ont envie, il me paraît naturel que lord Palmerston envoie une division d'infanterie pour leur en assurer la possession, et il le fera sans doute avec d'autant plus d'empressement que ce lui serait une occasion de reconnaître la manière obligeante dont vous avez fourni des armes à ses ennemis dans le Parlement. Je ne me figure pas où peut être cette magnifique terrasse dans Bonnes. Il paraît que l'aspect des Pyrénées a beaucoup changé, puisque je n'ai aucun souvenir de cette

terrasse. Vous avez bien raison de trouver ces Pyrénées admirables. Ces belles montagnes en robes vertes n'habitent pas ordinairement le Midi, et en Suisse elles n'ont point cette couronne éclatante que leur donne le soleil. Cependant le pauvre Apennin un peu desséché et les rochers dépouillés de la Grèce en disent plus à l'imagination. Les chemins par où Homère et le Dante ont passé sont toujours les plus beaux. Au détour des sentiers des montagnes dans les Pyrénées, vous n'avez chance que de rencontrer de jolies Parisiennes, montant de tristes chevaux. Avec les années, les Parisiennes passent, mais Hélène est toujours belle sur la route d'Argos, et Françoise de Rimini au bord de l'Adriatique. Pourquoi y a-t-il des pays charmants sur lesquels la poésie ne prend pas? Lord Byron a parlé en beaux vers du Portugal et les vers sont oubliés. Ceux qu'il a faits sur la Grèce ne sont pas plus beaux, et tout le monde les sait par cœur. Cherchez cela dans vos loisirs et remarquez qu'il en est peut-être aussi des pays comme des personnes, qu'une trop parfaite beauté devient un peu insignifiante par sa perfection même. Si vous avez du loisir pour faire un traité d'esthétique, tout en poursuivant l'histoire de Lorraine, vous aurez l'obligeance d'approfondir ce sujet. Ne vous suffira-t-il pas d'un petit quart d'heure pour couler à fond ces bagatelles?

Eh bien! pendant que je vous écris, j'apprends que Lord Palmerston a coulé à fond ses ennemis, et le voilà *assis* sur quarante-six voix au sein de la chambre des communes. Où est donc la vieille Angleterre? Il me semble qu'on pourrait bien aussi entendre dans Londres, un jour ou l'autre, une voix qui dit : « Les Dieux s'en vont! » Toute la conduite de

cette affaire a un petit air de sinistre révolution. Les hommes commencent à s'accoutumer à regarder en face, et d'un air menaçant, ce qui, naguère, leur faisait baisser les yeux. Cet animal grossier qui vient de donner un coup de canne dans le visage de la Reine est comme une image de la grossièreté des idées radicales qui vont prévaloir. Si vous lisez Virgile et Bossuet, il n'est pas probable que vous trouverez à qui parler hors de votre famille.

## CXLVIII.

### AU MÊME.

Paris, vendredi 5 juillet 1850.

Tout Paris est dispersé. Ceux qui erraient encore dans les rues s'en vont chassés par la chaleur. Si vous êtes dans une température proportionnelle à votre latitude, vous devez boire toutes les eaux des torrents. Ces eaux sont tentantes. Je me rappelle que je courais en disant le psaume *De torrente in via bibam*, et je buvais en courant comme je le disais. Il y a bien longtemps de cela. Je ne sais rien qui ne soit changé depuis lors. Je ne vous connaissais pas à cette époque ; c'est le seul bon côté de la marche du temps pour moi. Je voudrais savoir pourquoi, et dans quelles vues, la Providence nous a inspiré un invincible regret du passé ? Les théologiens, qui ont réponse à tout, disent que c'est pour nous donner le besoin d'un avenir.

N'êtes-vous pas affligé de la mort de M. Peel? Si

nous perdions aujourd'hui l'un d'entre les hommes supérieurs qui nous restent, il n'est point probable que les marques de la douleur publique fussent aussi unanimes. Un journal fait remarquer avec raison que la destinée a des procédés singuliers. Elle culbute un homme d'État paisible qui va le pas de son cheval dans la rue, et le duc de Wellington rentre chez lui sans une égratignure après avoir couru ventre à terre durant trente ans, au milieu du bruit, du feu, des balles, des boulets, des caissons qui sautent et des bombes qui éclatent. Il paraît que la Providence épouvante et calme les chevaux à son gré. M. Mignet nous expliquerait cela aussi avec une parfaite clarté. Je voudrais bien qu'il nous dît ce qui arrivera en Angleterre. Les gens qui s'y entendent pensent que cette triste fin de M. Peel laissera néanmoins plus de liberté au parti conservateur de former un ministère qui puisse remplacer le cabinet de lord Palmerston. Quant à ce qui arrivera ici, vraisemblablement rien du tout d'ici à quelque temps. L'Assemblée ne sait trop si elle doit ou non prendre des vacances. Comme une bonne mère, elle craint qu'il n'arrive quelque accident à sa chère famille si elle a le dos tourné. Elle s'imagine par instant, par exemple, qu'elle pourrait au retour trouver la porte du logis fermée et des soldats occupant son joli appartement. On dit là-dessus cent sottises qui n'ont sans doute nul fondement. La probabilité est que chacun finira par se laisser attirer par son chez-soi, et que rien ne bougera pendant cette suspension de bavardage représentatif.

Je n'ai pas le temps moi-même de bavarder davantage.

## CXLIX.

### A M. LE DUC DE BROGLIE (VICTOR).

Trouville, 20 juillet 1850.

... M. Pasquier vient chez Albert au moins une fois le jour quand ce n'est deux. Il est en train comme à vingt ans. Il raconte tout ce qu'il a appris dans la journée de Paris et de l'Assemblée. Il parle avec un égal intérêt du passé, du présent et de l'avenir. Il faut qu'il soit un juste du premier ordre, car les plumes lui reviennent visiblement comme aux aigles. Il me confirme tout à fait dans mon idée que les facultés ne se développent réellement qu'autour de quatre-vingts ans.

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours.

Je crois qu'il faut lire : « Un oiseau *ne* peut se faire entendre *qu*'après, etc. », mais il est bien entendu que cela ne s'applique qu'aux oiseaux qui ont un peu d'énergie et qui ne se laissent point rouiller par l'inaction. Ce n'est qu'en haut de la montée qu'on voit à ses pieds la vallée de Cachemyr. On a beau avoir bon pied, bon œil, quand on n'est qu'à mi-route de la montagne de Bender, au royaume brûlant de Lahore, on n'a pas vu grand'chose et on n'a pas beaucoup à peindre. C'est pour cela que l'antiquité, qui savait peu de choses sur Homère, l'a représenté très vieux, parce que la probabilité est que l'éclat du talent est dans la vieillesse avancée.

## CL.

### A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 12 août 1850.

Vous n'avez donc pas été charmé de votre voyage en Espagne? Les chemins qui mènent à la sombre Pampelune sont donc parsemés de plus de punaises que de roses? Mais, suivant les lois d'une optique secrète dont la Providence seule connaît le but et l'agencement, dans trois mois d'ici vous trouverez probablement au fond de votre imagination une agréable image de tous les sites de ce malencontreux voyage. Il paraît que les paysages du Midi doivent au moins rester quelques mois sur la planche de notre daguerréotype intérieur avant de prendre l'éclat de couleurs et la vigueur de dessin qui est dans l'original. Jusque-là, la mémoire de la faim, de la soif, des morsures de bêtes de tout genre, de la malpropreté jette une couche sombre sur les grands tableaux. Il faut se souvenir des régions méridionales et non pas les voir pour en jouir. Vous verrez prochainement le Bernardin qui était votre compagnon de voyage dans un nuage d'or et de pourpre. Avez-vous vu partir M. le Président de la République dans le nuage d'or de ses trois pauvres millions? Il a l'air de l'enfant prodigue à la recherche d'un empire. Il s'avance avec une singulière intrépidité au milieu de toutes les villes où il rencontrera des souvenirs du passé, si difficiles à concilier, dans ses discours obligés, avec la situation présente. Je ne lui souhaite que du bien et je dis, comme autre-

fois Potier dans je ne sais quelle pièce où il énumérait les défauts des femmes : « C'est encore ce que nous avons de mieux dans ce genre. »

Adieu, mon cher ami. Je ne suis pas gai, je ne sais pourquoi, car il m'arrive assez fréquemment d'avoir l'esprit en train, sans aucun motif de me réjouir.

## CLI.

### A M. POIRSON.

Broglie, 13 août 1850.

Je suis en souci du Président de la République. Il va dans toutes sortes d'endroits où il lui faudra une grande subtilité de parole pour se tirer d'affaire. Je ne me représente pas nettement ce qu'il dira aux conservateurs de Strasbourg, par exemple, à la vue de ces casernes d'artillerie qu'il avait appelées à l'insurrection. A sa place, je ferais un détour, afin de n'avoir pas à traiter des sujets extrêmement délicats, comme la question de savoir dans quelles circonstances on peut renverser à main armée un gouvernement doux et régulier. Quoi qu'il en soit, je souhaite sincèrement qu'il soit bien accueilli partout et qu'il s'affermisse dans l'esprit des peuples ; nous n'avons pas beaucoup de présidents de rechange. Pour des Français, il n'y a pas moyen de choisir pour premier magistrat de la République un bon bourgeois de Paris. Le Français moyen méprise ses égaux, et je ne trouve pas que, par ce temps-ci, il ait absolument tort. Allez-vous faire comme l'Assemblée nationale, allez-vous,

mon cher ami, fumer et jurer ailleurs? C'est bien peu votre habitude. Pour moi, j'ai essayé les bains de mer de Trouville, et je ne m'en suis pas assez bien trouvé pour les continuer. J'y ai pris, je ne sais comment, une irritation d'estomac qui m'a obligé à rompre avec l'Océan et toutes ses vagues; je suis revenu ici traînant encore un peu l'aile, mais j'espère prochainement remonter sur ma bête (ma bête est extrêmement bête pour le moment). Je regrette d'avoir été forcé de quitter ces falaises du Calvados; il y avait des coups de vent beaucoup plus beaux que les scènes les plus violentes du Palais-Bourbon; les flots en tumulte sont fort supérieurs aux montagnards irrités. Mais on est bien mal logé, il y a bien de la foule inconnue au bord de cette mer. Depuis qu'on a découvert que Trouville était un lieu solitaire, toute la nation s'est jetée sur ce malheureux endroit. Les trains de plaisir y vomissent habituellement l'écume de la capitale et de ses environs. Je ne sais pourquoi on nomme ces trains de désagrément des trains de plaisir. Ils ne représentent pas mal ce que sera la France, alors que le niveau démagogique l'aura radicalement aplatie.

## CLII.

### A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Broglie, 16 août 1850.

Rien n'est plus aisé que d'avoir de longues lettres de moi. Je ne m'arrête que quand je crains de fatiguer. Louis [1], par exemple, s'est allé cacher et ne m'a plus

1. M. le marquis de Saint-Aulaire.

répondu dès qu'il a vu à quel déluge il s'était exposé en entrant dans ce commerce de lettres avec moi. Ce sont les personnes qui ont la main fatiguée de me répondre qui prétendent que je n'aime point à écrire. Je suis comme les bâtons de Goethe qui apportaient à la maison plus d'eau qu'on ne leur en demandait, et puisqu'on m'attaque si souvent devant vous, on vous aura peut-être dit que j'étais long et sec comme ces mêmes bâtons, mais il faut laisser dire mes ennemis. Je suis bien flatté que M. G. veuille être irrité contre moi; c'est encore une marque d'attention et la seule, peut-être, sur laquelle on puisse encore compter quand on avance dans la vie, dans la maladie et dans l'insignifiance. Aussi, je ne sais où Albert va chercher cette crainte qu'on ne me gâte; il faut qu'il ait une terrible sollicitude pour le perfectionnement d'autrui en matière d'amour-propre. Voulez-vous le lui dire à son passage à Paris qui sera le 20? Le pauvre garçon n'a pas pu résister à la tentation quand il a vu passer son père et ils s'en sont allés bras dessus bras dessous à Coppet, toujours causant et toujours courant.....

Oui, je pense tous les jours au *plan* que vous me recommandez de faire: j'y pense sans cesse avec beaucoup de colère contre vous sur la manière dont vous vous traitez. Pharaon ne traitait pas si mal, à beaucoup près, les Hébreux durant leur séjour en Égypte. Il les faisait travailler de leurs mains, mais il ne les tracassait pas moralement et intellectuellement toute la sainte journée, et pourtant, à force d'être surmenés, ils avaient perdu toute force extérieure: « Moïse raconta tout ce qu'il avait entendu » aux enfants d'Israël, mais ils ne l'écoutèrent point » à cause de l'angoisse de leur esprit et de leurs

» pénibles travaux. » J'espère que ce texte est décisif en faveur de l'obligation où l'on est de se conquérir du repos et du repos d'esprit. Voilà des gens qui, à force de travailler et de travailler innocemment et par devoir, en apparence, se rendent incapables de comprendre Moïse. Sans être prédicateur de mon état, il m'est impossible de ne pas voir là pour vous une nécessité de vous tenir au moins deux heures par jour et *de suite* dans un repos agréable où l'on cultive son esprit sans effort, et où l'on endort le mieux possible ses agitations intérieures. Ce sommeil de l'âme est, au moins, aussi nécessaire que l'autre sommeil; mais, à quoi bon vous conseiller une suite de lectures déterminées tant que vous n'aurez pas conquis ce lieu de sûreté contre les visites, les petits devoirs, le bruit des enfants? Tant que vous n'aurez pas posé des sentinelles inexorables autour de ce lieu de repos dont Virgile a dit :

*Sub vertice late*

*Æquora tuta silent.*

« Là une grande paix et un grand silence règnent sur les flots. »

En fait de lectures, il ne faut suivre que sa fantaisie et le tour particulier de son imagination; obéir à ses instincts intellectuels; rechercher les choses qui plaisaient avant cette vie agréablement tracassée, mais tracassée par l'immensité des soins d'une famille et d'une maison : *Avant que les jours mauvais n'arrivassent, desquels vous dites : j'y prends un très grand plaisir*. A mesure que ce repos agira, vous retrouverez au dedans cette lumière vive et tranquille dans laquelle planent les pen-

sées de la première jeunesse. L'agacement de nerfs fait disparaître ce milieu limpide et éclatant où se jouaient les idées. On a beau laisser aux autres la même impression de son esprit, on sent, au dedans, je ne sais quoi d'aride et d'irrité qui ôte tout plaisir intérieur à l'exercice de l'intelligence. C'est un chant qui n'est plus soutenu par l'accompagnement. On est obligé de faire comme les souverains qui ont perdu de grandes batailles ; on rappelle, en fait d'idées, ses soldats licenciés. On a encore une armée moins jeune, moins animée, qui ne court plus dans le soleil à la conquête de l'Italie. Enfin, il faut cesser de surmener son âme, pour faire face à tout. C'est un devoir de négliger certains devoirs apparents. C'est dans ce sens qu'il est dit (pardon !) : « Les yeux du fou sont à » toutes les extrémités de la terre. » Fénelon a bien raison de dire à une belle dame, dans ses *Lettres spirituelles :* « Il ne faut pas mener votre âme comme » on traite à la maison la Cendrillon de Rossini, *Ce-* » *nerentola par-ci*, *Cenerentola par-là ;* on sonne de tous » côtés à la fois; on ne sait à qui entendre. La pauvre » fille maigrit et s'épuise pour satisfaire à tant de de- » voirs contraires. Dieu, ajoute Fénelon, n'est pas » comme don Magnifico. Il veut de l'activité, mais il » veut du repos pour tous les membres de sa famille. » La *sérénité*, qui ne peut naître dans le tumulte, est » aussi bien une vertu chrétienne que le *courage ;* peut- » être même est-elle plus dans l'esprit du christia- » nisme; Marie semble préférée à Marthe pour mar- » quer cette supériorité. Tout se fait sans trouble, en » ordre, et avec mesure, dans un monde parfait. Les » anges, dans leurs actions les plus vives, n'ont l'air » ni pressé ni agité; ils prennent leur temps pour » tout. Qui s'agite, doit réduire le champ de son ac-

» tivité, car la paix, c'est-à-dire le mouvement libre
» et facile de la pensée dans la contemplation de tou-
» tes les vérités, est le but final! »

Ainsi parlait Fénelon sortant de l'Opéra Italien, et qui osera le contredire?

Adieu, madame, je vous en dirai davantage sur la *direction spirituelle* quand vous aurez fait la conquête de ces deux heures, qui doivent être *tabou*, comme parlent les juifs. N'allez pas croire que vous vous soyez fait un mal ni sensible pour les autres ni peu réparable pour vous par ce que Fénelon nomme « la vie de Cenerentola » dans son langage un peu libre.

## CLIII.

### A M. RAULIN.

Broglie, 18 août 185^.

Probablement ma lettre vous trouvera à la campagne, mon cher ami, faisant des bouquets, mais non pas à *Iris*, j'espère. On ne sait plus où vous prendre. Jamais, je crois, maître des requêtes n'a tant aimé l'orée des bois et le cresson qui croît au bord des fontaines et le nymphæa qui flotte sur les eaux. Je suis sûr que M. Daguesseau, un si grand homme et un si élégant écrivain, aimait moins la nature que vous ne faites. Il avait un goût plus prononcé pour les fleurs de rhétorique que pour les fleurs parmi lesquelles vivaient Rousseau, Linnée, Bernardin de Saint-Pierre, et les lapins et lès hérissons. Vous croyez donc que Nabuchodonosor était tout simplement un botaniste, et que c'est ce que veut marquer l'écrivain sacré

quand il lui fait dire : « Je fus bête sept ans? » Je n'aime pas beaucoup ce genre d'application qui sent furieusement le *naturalisme*.

Voici qui est bel et bon, mon cher ami, mais quand venez-vous ici où tout le monde vous désire avec passion, passion honnête, j'imagine, mais passion véritable? Laissez donc là les marais du Batave ; vous n'y trouverez que des rhumatismes, demandez au premier médecin venu. Ce n'est plus la vieille Hollande avec l'admirable entêtement et l'exquise propreté qui distinguait les Provinces-Unies. Ce n'est plus ce pays où le duc d'Albe évangélisait avec le fer, le feu, les chevalets, les croix de fer. Ce n'est plus même le pays des peintres que vous n'aimez guère. Les plus belles toiles de ses artistes sont dans les grands châteaux d'Angleterre, au bord de la Tamise, de la Tweed. Laissez M. A. courir à travers toute l'Écosse et ne le dérangez pas dans ses plans de voyage. C'est un homme de beaucoup d'esprit avec qui il doit être agréable de courir le monde, mais nous ne sommes pas tous ennuyeux ici, non plus. Voilà les premiers jours de septembre qui viennent, je vous ai annoncé pour ce moment-là. C'est un engagement que je vous ai fait prendre, peut-être sans votre autorisation, mais enfin, vous ne voudrez pas manquer à *ma* parole. Les fleurs qui couvrent les collines, et les plaines et les ravins, et les bords des mares et celles qui bordent le lit des ruisseaux, s'entretiennent de votre prochaine arrivée. C'est à qui d'entre elles figurera dans votre herbier. On les entend, quand le vent passe, se dire : « Sais-tu que le fameux botaniste Raulin va venir par ici? » Et toutes les ellébores se pavanent en murmurant : « C'est nous qu'il cherche. » Adieu, mon cher ami. Vous me dites, je pars le 15 ou le 16. Donc, ma

lettre sera obligée de courir après vous. Elle n'en vaut pas la peine.

## CLIV.

### AU MÊME.

Broglie, 30 août 1850.

On vous attend ici avec impatience, mon cher ami. On souhaite que vous vous trouviez mal établi dans *ces campagnes* que vous ne nommez point et où vous avez dessein de passer cinq ou six jours. Vous serez reçu aussi bien et peut-être mieux que M. le Président de la République ne l'a été au bal des halles à Besançon.

Qu'est-ce que cette névralgie pour laquelle le médecin de votre quartier vous a traité si rudement? Guérissez à fond. Ne laissez pas cet hôte incommode se naturaliser chez vous.

Vous verrez le bord des eaux couvert de plantes aquatiques qu'on ne trouve que sur les bords de la Charentonne, ainsi qu'il est mentionné dans la Flore française. Voilà l'été qui s'enfuit, et je ne sais quoi de triste qui se répand sur tout le paysage dès que le soleil décline. Voilà aussi que le Roi, en mourant, semble finir l'histoire commencée en 1830. Le peuple qu'il a gouverné si sagement et si doucement durant dix-huit années ne donnera pas cinq minutes de son attention à ce triste événement. L'homme naturel ne se souvient que de ceux qui lui ont coupé un bras ou une jambe, et qui lui ont donné beaucoup de coups de fouet. On jouit d'un prince doux, éclairé, qui

laisse toute liberté à chacun, comme on jouit de la santé sans en savoir gré à personne. Un bourgeois qui ne sortirait pas après le coucher du soleil de peur de s'enrhumer, se plaint qu'on ne l'ait pas couvert de gloire par la guerre et par la conquête. Je suis persuadé qu'à la nouvelle de la mort du Roi, tous les petits marchands de la capitale sont tombés d'accord que c'était un prince qui manquait de grandeur, et qui avait méconnu la hauteur et la noblesse de leurs instincts. — A la bonne heure.

J'ai une affreuse migraine aujourd'hui, et je ne serais pas de force à présider le moindre conseil municipal, ce qui est beaucoup dire, pourtant.

## CLV.

### A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Broglie, mardi 4 septembre 1850.

Je ne sais comment il se fait que je ne vous aie point écrit tous ces jours-ci. J'ai été ce que vous nommez *gringe* de l'autre côté des montagnes. Nous voilà déjà entrés dans les défilés de l'automne ; il a fait froid tous les jours depuis trois semaines et les nerfs qui ne sont pas d'airain s'en ressentent. Tout va bien ici. M. de Broglie arrive aujourd'hui très probablement. Il a dû attendre à Évreux le passage de M. le Président de la République, en sa qualité de président du Conseil général. Bien qu'Évreux ne soit pas exempt d'un très grossier républicanisme, on pense néanmoins que l'on n'aura pas trop mal reçu le

seul représentant du bon ordre dont nous jouissions aujourd'hui. Ce Président passe à Bernay tout à l'heure et il a fallu qu'Albert mît son uniforme de chef de bataillon et montât à cheval pour conduire sa garde nationale sur son passage. Il aimerait mieux être au coin de son feu à lire les Pères de l'Église grecque, mais la Providence ne paraît point disposée à laisser du loisir à ceux qui veulent étudier sa marche dans les premiers siècles de l'Église. Enfin ce soir, probablement, le tourbillon de cavalerie qui va voir les vaisseaux de Cherbourg faire feu de tous leurs canons sera passé, mais on ne vit jamais tranquille. Voilà qu'il est arrivé ce matin une lettre de M. Raulin, dictée par lui et signée d'un main fort incertaine. Il dit à Albert qu'il est malade au Colombier d'une reprise de cette névralgie dont il avait souffert récemment à Paris. Le ton de la lettre a une certaine gravité triste qui donne du souci.

Voilà l'avenir commencé pour ce pauvre excellent Roi. On commence à en parler comme on aurait dû en penser toujours. Il est bien temps, après l'avoir chassé avec le fer et le feu, de dire que ç'a été un des meilleurs princes que les peuples aient jamais connus. Les bourgeois de Paris, tout en le regrettant, ont toujours l'insolence de dire qu'il manquait de grandeur. Je voudrais bien savoir qui il aurait trouvé pour le suivre s'il avait eu ces fantaisies de grandeur dont on parle si sottement. On lui reprochait déjà, avec la plus grossière violence, le peu qu'il pouvait employer à peindre sur les murailles de Versailles les grandes histoires des autres temps. On aurait poussé de beaux cris s'il avait voulu faire lui-même avec les bourgeois d'aujourd'hui une suite à ces tragiques aventures. Ce que nous avons toujours souhaité,

c'est d'être bien nourris, bien vêtus, bien couchés et couchés de bonne heure, et de marcher en même temps pieds nus et sans pain à la conquête de l'Europe. C'est un problème que ni César ni Bonaparte n'auraient pu résoudre apparemment.

Adieu, mille et mille respects et mille et mille tendresses.

## CLVI.

### A LA MÊME.

Broglie, 20 septembre 1850.

Il me semble que tout est bien changé et tristement changé depuis que je ne vous ai écrit, il y a seulement quelques jours pourtant. C'est le premier effet d'une grande perte [1] dans la vie. Notre pauvre ami Raulin manque partout, lui qui faisait si peu de bruit et ne demandait aux autres que de l'amitié! Il avait une chaleur de cœur et une ardeur d'esprit qui agissaient, même de loin, comme une température douce et amicale. Nous ne verrons personne qui lui ressemble pour la sincérité, l'énergie, la douceur, la fidélité dans l'amitié avec le scrupule le plus délicat, tous les agréments d'un esprit rare avec tant d'élévation morale. Il est resté jusqu'au dernier jour ce qu'il avait toujours été, et, dans les angoisses de cette cruelle maladie, il perçait avec effort le nuage qui l'environnait, et on retrouvait cette âme courageusement bienveillante qui se préoccupait des autres avec sollicitude, et regardait avec calme tout ce qui la menaçait. Nous n'avons vu que trop ce triste dernier

1. La mort de M. Raulin.

jour, Albert et moi. Il reste une bien misérable confusion d'esprit entre ces cruelles images et tout ce passé si agréablement écoulé avec lui. Ces souvenirs funèbres noircissent tout ce qui a précédé. Ma pensée ne s'était jamais arrêtée sur la possibilité de ce malheur. Il avait tant de force et de résolution qu'il semblait qu'un mal sérieux ne pouvait avoir de prise sur lui. Souvent il m'avait dit que sa vie ne serait pas longue; que ses parents étaient morts de bonne heure; qu'il aurait la même destinée; qu'il sentait un grand ennui de tout qu'il prenait pour un présage, mais, quelques minutes après, il montrait tant d'entrain, tant de curiosité pour tant d'objets d'études, tant de gaieté, qu'il fallait bien prendre ces pressentiments pour des ombres de mélancolie sans motifs, comme les âmes vives en ont souvent. Aujourd'hui que ces impressions sinistres sont justifiées, il devient visible que le mal avait commencé dès longtemps... Il vaut mieux croire que le terme de la vie est immuable que de s'arrêter à toutes les petites précautions qui auraient pu suspendre le cours des choses.

Ma santé n'est pas bien forte en ce moment et je fais toutes choses avec quelque effort. Est-il bien vrai que vous pourriez arriver bientôt ici? Ce serait une grande joie au milieu de cette tristesse.

## CLVII.

### A MADAME DU PARQUET.

Broglie, 22 septembre 1850.

Vous êtes bien bonne, chère amie, et votre lettre

m'a beaucoup touché dans ces tristes moments. Il est vrai, j'ai perdu un ami précieux[1] et que je regretterai à tous les instants de la vie. Il est donné bien rarement de rencontrer de tels amis dans la première jeunesse et, quand le terme est passé, la place qu'ils ont occupée reste toujours vide. Il était bien véritablement de l'élite de ce monde par l'élévation de l'âme et de l'esprit. Il ne connaissait ni les petites ni les mauvaises passions en aucun genre. Il n'avait que des sentiments bienveillants et désintéressés, et sa vie s'est partagée entre les affections et la recherche inquiète et courageuse de la vérité. Rien ne nous faisait présager le mal auquel il a si rapidement succombé, mais il a peut-être, hélas! trop négligé des signes qui auraient pu aider un médecin éclairé à combattre les progrès cachés de cette cruelle maladie. Il ne songeait guère à lui que quand il n'avait à penser ni aux autres ni aux objets d'étude qui animaient son esprit. Partis aux premières nouvelles de son danger, nous l'avons retrouvé, Albert et moi, mais bien tristement changé. Il n'y avait que la fermeté, la sérénité et la bienveillance de son caractère que le mal n'eût pu atteindre. Il est allé mourir dans une maison où il avait, je crois, passé les premières années de sa jeunesse, parmi des amis bien dévoués et bien affectueux. Il comptait passer successivement ces deux mois de liberté qu'il avait, et dans cette maison, et ici, puis chez sa sœur. Il m'expliquait tous ces plans dans une dernière lettre quand, huit jours après, nous reçûmes les affreuses nouvelles sur lesquelles nous sommes partis. Sa perte est pour tous ses amis d'ici un amer chagrin. Chacun se sentait un lien particu-

1. M. Raulin.

lier avec cette nature fine, originale et forte. M. de Broglie est resté consterné de cet événement. Ces années ne nous apportent plus rien et emportent coup sur coup avec elles tout ce qui nous attache. Que de ravages dans la vie depuis quinze ans, depuis le temps où j'ai commencé à me lier avec M. Raulin! Ceux qui viendraient à revivre retrouveraient à peine aujourd'hui la trace du passé!

## CLVIII.

### A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Broglie, 16 octobre 1850.

C'est moi qui aurais voulu vous écrire plus tôt, mais j'ai passé cinq ou six semaines dans un triste état d'esprit, vous le savez. Ces nouvelles de la maladie de M. Raulin nous sont venues quand nous nous attendions à le voir arriver ici pour y passer un mois. Il n'y a guère plus d'un mois de ces jours-là, et c'est déjà comme s'il y avait mille ans. On se reprend toujours, après chaque malheur, à croire qu'on gardera du moins les amis qui nous restent, mais le travail obstiné de destruction continue et la vie se dépouille de plus en plus. J'ai entendu souvent ici ces tristes paroles : *Il n'y aura bientôt plus personne à qui l'on puisse dire : vous souvenez-vous?* et ceux qui parlaient ainsi ne sont plus là non plus.

Quand toutes ces tristesses sont arrivées, je pensais à ce plan d'études dont nous avions causé à Trouville. Je ne sais plus trop où j'en étais là-dessus. Il le faudra pourtant reprendre. Je vois avec plaisir

que vous vous êtes fait *à peu près* une petite retraite inaccessible pour quelques heures de chaque jour. J'ai peur qu'il ne pénètre encore bien des importuns dans cette citadelle. C'est toutefois quelque chose que d'avoir commencé les barricades. Il n'est guère de devoir plus impérieux que d'endormir le lion dévorant qu'on appelle les nerfs, et ce démon-là ne se dompte que par le silence, le repos, une douce monotonie d'études assez intéressantes pour prendre, non l'attention volontaire, mais l'attention involontaire. Il ne faut consulter que son goût particulier; c'est ce qui fait que j'hésite à vous conseiller quelque chose. Je m'en tirerai, alors que ma tête sera en meilleur état, en vous proposant plus d'une chose. Je ne suis pas trop en disposition de trouver, aujourd'hui même, des points de vue variés.

Je reviendrai un jour avec détail sur une première idée que je vous ai peut-être déjà proposée. Ce serait de reprendre la chaîne de tous les grands poëtes depuis le commencement, et de les voir se passer de main en main le flambeau de l'idéal; faire une liste, qui n'est pas bien longue, de tous les hommes qui ont teint, tour à tour, de leurs couleurs, l'imagination des autres hommes ; voir ce qui passe et ce qui dure dans les images mobiles de ce qui est éternellement beau depuis Job jusqu'à lord Byron. C'est comme un arc-en-ciel qui va des plaines brûlées de l'Orient jusqu'aux brouillards de l'Angleterre. Vous passeriez, dans cette course à travers le temps, par le palais d'été de Salomon ; vous trouveriez Homère en Ionie, Sophocle à Athènes, l'Aventin et Virgile, le Dante et l'Arno, l'Eden autour de la petite maison de Milton. Toute l'histoire du monde est là aussi comme dans les chroniques, en traits plus vifs et plus

brillants. Il faudrait, à chaque époque, prendre de l'histoire, proprement dite, ce qui est nécessaire pour bien orienter chaque poème. En suivant avec exactitude les anneaux de cette chaîne, on en verrait sortir une foule d'idées. Quand on lit ces poètes sans observer l'ordre des temps, toutes les couleurs et toutes les figures se confondent. La partie de l'imagination que nous tenons de ces études sans ordre est comme la poésie des *Martyrs* de M. de Chateaubriand, où tous les temps et toutes les langues sont mêlés, et qui est comme une mosaïque des débris de toutes les nations. C'est un spectacle très digne de curiosité que de suivre le cours de ces fleuves avec quelque chose de l'exactitude géographique. Vous ne seriez pas tenue de relire ce que vous connaissez déjà ; il suffirait de combler les lacunes, de revenir sur les souvenirs un peu effacés.

M. d'Harcourt a passé quelques jours à Paris. Il n'est pas probable qu'il ait rencontré personne qui méditât de suivre l'idéal dans son voyage à travers le monde, ni de voir comment les Muses ont fait leur route des déserts de l'Arabie jusqu'au palais de Versailles ou à l'abbaye de Newstead. On est beaucoup plus occupé des manœuvres de la cavalerie dans la plaine de Satory. Cette cavalerie a soulevé un nuage de poussière qui rend le temps bien sombre. J'espère qu'au retour de l'Assemblée, le vent d'automne aura balayé beaucoup de cette poussière, mais tout est triste partout.

## CLIX.

### A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, mercredi 7 novembre 1850.

Nous n'avons pas encore le moindre Empereur. On parle de ces révolutions nouvelles comme s'il y avait autant de chances pour que contre. Sera-t-il dieu, table ou cuvette? A cela on vous répond : Je n'en sais rien. Mon impression est que nous ne ferons pas d'Empereur ces jours-ci. On remet volontiers au lendemain cette partie de cartes suprême où doit se décider la question de savoir si l'on sera tout ou rien. Le plus hardi des hommes, Napoléon lui-même, n'y est allé qu'à pas comptés, et marchant sur ces difficultés comme sur des œufs. Il est vrai qu'étant le plus hardi des mortels, il était alors aussi le plus prudent, et ces qualités réunies ne sont pas nécessairement héréditaires et ne se transmettent pas avec le nom. La Chambre est à présent comme une fourmilière dans laquelle on a mis le pied. Parmi les fourmis, les unes vont et viennent d'un air indécis ; l'élite des fourmis travaille à empêcher l'éboulement total. Les légitimistes veulent absolument qu'on discute la loi sur l'instruction. C'est un guêpier et un grenier à coups de poing que cette discussion qui va venir. On en peut sortir brouillés les uns avec les autres. Panurge disait qu'il avait un moyen d'avoir de l'argent et cent moyens de le dépenser; on a tout au plus aujourd'hui une manière de vivre en paix et cent manières de se sauter au visage les uns des autres. Le

diable doit joliment se divertir de ce temps-ci.

Albert continue son travail. Il donnera le 15 au peuple français son avis sur la manière de former des gens honnêtes, paisibles et instruits. Il fera bien de prendre un brevet d'invention, car c'est un produit pour lequel il y a beaucoup de demandes et peu d'offres... Avez-vous lu une petite lettre de M. Proudhon qui n'est pas agréable pour Dieu ? Il déclare à la divinité qu'il saura bien tout seul tirer l'humanité d'affaire, et qu'après tout si, contre toute attente, il ne réussit pas, il aura du moins mis le prétendu bon Dieu dans son tort, ce qui est toujours une bonne attitude à garder dans l'éternité.

Il paraît que nos affaires ne vont pas seulement mal en Europe. Il y a dans la province de Constantine une petite chienne de ville dont le siège nous a déjà coûté beaucoup de monde. On a dû aller chercher du gros canon pour attaquer ses petites murailles qui sont très dures. L'Empereur du Maroc n'est pas non plus de nos amis pour le présent.

Nous allons peut-être passer un hiver désagréable.

## CLX.

### AU MÊME.

Paris, 3 décembre 1850.

Avez-vous lu les deux préfaces de M. Guizot à Monk et à Washington? Je vous avoue que je n'ai point approuvé le fragment de lettre de Richard Cromwell à Monk. C'est une injure gratuite et qui n'est pas auto-

risée par le caractère de la personne à qui elle s'adresse. Je crois que les pièces qui suivent la vie de Monk sont intéressantes. Le jugement des agents français sur la révolution ou la contre-révolution anglaise est curieux. Une grande variété de lettres écrites à propos d'un événement ou sur un homme valent bien mieux que le plus exact récit ou la biographie la plus minutieuse. Cherchez donc toutes les correspondances qui se rattachent à vos ducs de Lorraine. Je crains qu'il n'y en ait pas un grand nombre malheureusement. Pour moi, je ne suis en train de rien pour le moment. Je relis simplement l'histoire grecque de M. Gröte, un riche Anglais qui, après avoir fait une grande fortune, s'est souvenu de ses études de Cambridge et s'est jeté la tête la première dans l'érudition. Il se promène dans la Grèce contemporaine d'Homère comme on se promène dans son parc. Il est vraiment là chez lui. Je relis l'*Analogie* de Butler, un évêque qui avait été le secrétaire de la femme de George II, la reine Caroline, qui figure dans le roman de la *Prison d'Édimbourg*. C'est une apologie très spirituelle du christianisme. Il montre assez bien que les singularités du dogme ne sont guère plus inexplicables que les problèmes du monde moral naturel. Je lis la vie du docteur Chalmers qui est un peu longue, car les deux premiers volumes grand in-octavo et petit caractère ne mènent guère que jusqu'en 1823. Je lis Plutarque et je remarque qu'il n'y a qu'à traverser deux ou trois révolutions pour prendre intérêt aux révolutions des autres pays et des autres temps. Je lis des romans anglais de Dickens quand ma tête entre dans les ténèbres extérieures. Je voudrais avoir un métier qui m'exerçât le système musculaire, et j'ai quelque envie de tourner des boîtes, des pieds de chaises, des étuis, etc.

## CLXI.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, mardi 22 janvier 1851.

Mon cher ami, on n'est aimable qu'à la Roche. A Paris, on est d'une humeur hargneuse... Il est plus clair que le jour que quand les légitimistes sont sages, i's en ont du chagrin... Il ont contribué de leur mieux à ce blâme grossier contre le gouvernement, qui met à peu près les ministres *en demeure* de s'en al'er. Je ne sais ce que feront ces ministres, car les règles du point d'honneur parlementaire changent certainement dans les temps d'orage... Je cherche vainement dans le discours de M. Charras les torts des ministres... Dans des jours comme ceux-ci, tirer le canon d'alarme pour quelque balourdise d'un maire ou d'un préfet isolé, c'est certainement une œuvre insensée. Nous voilà déjà bien loin des harangues de M. Berryer et de M. Barrot. M. Berryer a eu tout l'éclat d'un beau coup de tonnerre du haut des montagnes. J'eusse aimé mieux que ces foudres vinssent de notre côté que du sien ; je n'aime pas qu'on prêche bien ailleurs que dans ma paroisse, mais, enfin, il faut prendre tous les beaux orages en bonne part. Pour M. Barrot, il a parlé d'or. Il avait toute l'autorité d'un homme qui, ayant fait quelques sottises dans sa vie constitutionnelle, peut parler en connaissance de cause. Il y a une sagesse qui vient des folies passées et qui n'est pas la moins propre à faire impression. Je voudrais te dire ce que feront les ministres, mais,

pour le moment, ils ne le savent pas plus que moi. C'est beaucoup que de céder la place à un ministère de gauche. On ne vient pas de ce côté pour faire des choses sensées; il faut peu de temps pour mal faire et si, de plus, des gens de gauche présentables venaient à gouverner jusqu'aux élections, nous en verrions de belles, à coup sûr.

Ton père est charmé du ton de simplicité aimable et de l'élévation de sentiments qu'on trouve dans M. de Maistre. Pour moi, je n'aime aucun genre de *possédés*. Comme le diable est un être fort entendu, je suis convaincu qu'il tire parti du bien pour séduire les gens qu'il ne peut mener ouvertement à mal. Il leur met une idée, une seule idée saine dans l'esprit et, avec cette chaleur dont il a le secret, il dilate cette unique idée jusqu'à ce que les pauvres gens qui en sont dominés deviennent comme les vaches qui ont mangé trop de trèfle. Les esprits systématiques sont tous, plus ou moins, sous le règne du malin esprit, de là leur ton impérieux, le mépris et le dénigrement d'autrui, le mépris et le dénigrement de toute autre idée que la leur. C'est le ver qui est au fond de cette rose mousseuse que vous nommez M. de Montalembert et au fond de cette fleur de coloquinte que vous appelez M. de Maistre. Ce qui prouve qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul avec une idée, c'est que toute domination exclusive de ce genre, quelle que soit l'idée, donne les mêmes symptômes ou à peu près, chez le malade. De là la ressemblance des grands légitimistes et des grands jacobins. C'est dans ce sens qu'il faut entendre *a dæmonio meridiano*, délivrez-nous de cette dangereuse clarté qui dessèche ou qui brûle tout ce qui n'est pas elle.

## CLXII.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Lundi, 23 juin 1851.

M. et madame d'Haussonville, qui sont revenus de Londres l'autre jour, sont charmés de ce qu'ils ont vu au *Palais de Cristal,* mais plus charmés encore de leur visite à Claremont et lieux circonvoisins. Ils sont extrêmement touchés de tout ce qu'ils ont trouvé là de bonté, de bonne grâce, de largeur d'esprit naturelle et d'élévation. Sans doute, chacun y juge les choses humaines ou inhumaines de France à son point de vue, mais sans ombre d'amertume contre ceux qui ne jugent pas de même. Cette douceur ne se montre pas uniquement dans le silence, mais bien par une parfaite ouverture dans la conversation. Enfin, ce sont des gens très bons et très aimables.

On m'a dit que vous aviez fait venir dans vos bois les lettres de M. de Maistre. J'ai été tout surpris de lui voir les instincts d'un excellent homme. Il parle de sa femme et de ses enfants avec une vivacité d'affection qu'on n'attend pas d'un homme qui n'excelle dans ses écrits que dans les formes de la haine et du mépris. Il ne faut, hélas! se hâter de juger personne en mal. Je dois pourtant dire que les efforts de ce magistrat savoyard, pour arriver à la légèreté du prince de Ligne ou du chevalier de Boufflers, ne sont pas heureux dans les lettres aux belles dames de son endroit. Il est plutôt né pour anathématiser que pour danser lestement. Il prend plus aisément le ton de Baruch ou de Joël que les airs de marquis. Il n'y a

pas grand mal à cela. Je viens de relire tout autre chose que les *Soirées* de Saint-Petersbourg : ce sont les *Affinités électives* de Goethe. Je n'oserais pas vous en parler si le nom de Goethe ne couvrait tout. Il faut qu'il ait dans sa langue un grand mérite de style, car, hors de là, cela est plus que singulier, en morale d'abord, et puis, même les idées qui ne tiennent pas directement à la morale sont ou lourdes, ou fausses, ou puériles. C'est sincèrement que je dis que probablement je n'y comprends rien. Un homme qui ne pleurait pas à un sermon qui faisait verser des torrents de larmes aux autres assistants, disait froidement : *Je ne suis pas de la paroisse*, et cet homme avait peut-être raison. Chaque nation a ses cordes sensibles parfaitement étrangères aux étrangers. Vous ne seriez pas étonnée, après une longue absence d'Étioles, en y revenant avec une Anglaise ou une Polonaise qui ne l'auraient jamais habité, que ces dames fussent moins émues que vous du *je ne sais quoi* que ces murs, ces bois, ces champs ont pour vous. Chaque peuple reconnaît ce *je ne sais quoi* dans ses écrivains. Nous en avons moins que les autres nations ; c'est peut-être une des raisons de notre universalité. Nous nous sommes, depuis longtemps, chargés de dire à l'univers des *généralités* qui peuvent plaire. Nous faisons les gros meubles et les articles de modes ; mais les *mille riens* qui touchent les fibres secrètes d'une famille, d'une province, nous ne les avons pas. La boucle de cheveux d'une personne déterminée ne peut pas émouvoir tout le monde. Je suis donc fort insensible aux affinités électives, mais je n'ai pas la sottise de ne pas croire au talent de Goethe; seulement, pourquoi *Werther* a-t-il agi sur tout le monde, et sur toutes les paroisses de son temps?

## CLXIII.

A M. SAINT-MARC GIRARDIN.

Paris, 22 juillet 1851.

Mon cher ami, je ne me consolerais point de ne pas vous voir, si je ne remarquais que nous avons beau ne pas nous voir, au bout de cinq secondes de conversation, il semble que nous ne nous sommes jamais quittés.

Tout cela est bel et bon, mais il ne faut point abuser de cette invincible solidité d'une amitié qui se perd dans la nuit des âges. Venez donc un matin en passant, et arrangeons quelque chose pour que je vous voie un peu plus souvent. Je ne peux pas courir loin en voiture. La tête me tourne incessamment, mais ce n'est pas d'admiration pour l'Assemblée nationale.

On me dit que vous avez bien voulu vous charger de parler de M. de Bacourt au *Journal des Débats*. Je le recommande à votre bienveillance. C'est un homme d'un esprit solide, délicat et très aimable dans le commerce de la vie. Il n'a nulle prétention littéraire. Le comte de La Marck lui a fait promettre, il y a vingt ans, de publier ses papiers, et il les publie pour remplir un devoir d'amitié. Ce que vous direz du livre sera comme un jugement définitif. Parlez-en bien suivant votre conscience, bien entendu. La rudesse des jugements que portent Mirabeau et le comte de La Marck sur beaucoup de personnes, dont les familles sont constituées en dignité, fera des ennemis au publicateur, qui ne prend pourtant pas ces jugements

à sa charge. Compensez cette malveillance inévitable par ce que vous avez d'autorité sur les jugements volages de ce monde, et sur les esprits solides aussi.

## CLXIV.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Paris, 1er août 1851.

Je puis bien vous assurer que si je ne vais pas vous voir, ce n'est pas faute de bonne volonté. J'ai été chaque jour sur le point de me mettre en route et chaque jour arrêté par ces insupportables angoisses de nerfs que je ne peux calmer. Je vous prie d'avoir pitié et surtout d'être juste pour les malades qui ne paraissent pas l'être au degré voulu pour exciter l'intérêt. Un malade méconnu est un être bien misérable. Les gens qui ont l'âme vraiment charitable devraient faire une institution pour défendre cette classe de malheureux si peu intéressante aux yeux de la société mangeante, buvante et agissante. Il faudrait savoir braver ce qu'ils ont de monotonie, d'idées fixes, d'idées changeantes, de fausse sagacité, de découragements absurdes, de raisonnements rigoureux et bêtes aussi. Qui ferait cette institution avec un bon règlement ferait vraisemblablement son salut. Mais on n'aime à travailler qu'au soulagement et à la conversion des Gentils. On n'a pas plus tôt passé la fleur de la jeunesse et l'âge des grandes espérances que tout le monde dit : « Mais il n'est pas malade ; il a très bon visage ; de quoi se plaint-il ? »

Qu'est-ce que vous faites dans Étioles ? je crois

bien que vous ne vous y ennuyez point du tout. Quand je me figure que j'ai une heure agréable, le fond du paysage est toujours Étioles... J'ai vu mercredi M. d'Harcourt qui s'en allait en Angleterre comme un homme qui aimerait incomparablement mieux rester à Étioles. C'est une dure responsabilité devant le monde que l'argent et les chances d'augmenter son bien. Ce monde vous regarde pour vous mépriser et vous anathématiser si vous manquez d'ardeur un seul moment pour soigner ce qu'on nomme le patrimoine des enfants. Pour moi qui crois que tous les instincts très positifs et très généraux sont providentiels, je commence à croire qu'il y a une vertu, une vertu morale à être riche, sans quoi le chœur des hommes ne dirait pas continuellement : c'est une des familles les plus riches, les plus respectables de notre département ; et, en effet, il y a du vrai là-dessous. Ce vrai ne simplifie pas du tout les problèmes qui pèsent sur le genre humain où il est de toute nécessité que les neuf dixièmes des hommes aient juste le nécessaire pour ne pas mourir de faim ; le socialisme serait un pauvre remède à ce mal universel puisqu'il ne saurait donner au mieux qu'un genre humain où il n'y aurait plus de riches du tout et où chacun aurait l'air bien *peu respectable* dans son arrondissement, avec la petite portion congrue qu'il mangerait paisiblement dans une manière d'hospice universel. Enfin, est-ce que dans le plan de la Providence Lucain aurait raison de dire : *Humanum paucis vivit genus?* ce qui signifierait, à le bien entendre : tout tend et concourt à produire un petit nombre d'hommes triés, pour ainsi dire, dans ces millions d'ébauches qui meurent sans nom, sans développement moral, même sans avoir connu le bien-être ;

un petit nombre d'hommes éclairés et de mœurs délicates; un petit nombre d'êtres heureux et vertueux; un plus petit nombre d'hommes de génie; en un mot, Alexandre, Scipion, César, Pascal, Racine, Leibnitz, Newton et la petite société d'élite qui les comprend à peu près; voilà un monde un peu étroit, quoique fort brillant, et cette doctrine a l'air un peu abominable. Il n'y a, en sa faveur, qu'une doctrine à peu près semblable dans l'ordre religieux, c'est celle du petit nombre des élus. Les Jansénistes disaient bien avec Lucain du monde à venir: *Humanum paucis vivit genus.*

Faites-moi le plaisir de me dire par quel hasard je vous dis tout cela? C'est certainement pour causer et comme je ferais si nous nous promenions dans vos allées d'Étioles, qui ne sont pas grillées, noircies, arrosées à la mécanique comme les Champs-Élysées. Comment voulez-vous que je sois volontairement à Paris?

Ah! je suis sûr que vous ne lisez pas l'*Histoire de la Restauration*, de M. de Lamartine. Vous le lirez pourtant avec intérêt ce livre que vous dédaignez; il y a des pages bien pathétiques et trop pathétiques sur M. le duc d'Enghien et sur le pauvre petit dauphin. Je l'ai mis dans les bagages de madame de Staël qui part aujourd'hui ou demain pour Londres. Je suis sûr que ces paragraphes d'une teinte un peu vive sont efficaces contre le mal de mer. Avez-vous vu dans le numéro d'aujourd'hui de la *Revue des Deux Mondes*, avec quelle fureur M. Cousin parle des femmes du dix-huitième siècle? Je voudrais savoir ce que madame d'Épinay, ou madame du Deffand ou mademoiselle de Lespinasse lui ont fait de particulièrement désagréable. Je voudrais savoir aussi ce que les grandes

dames de la Fronde ont fait pour lui. Il a l'air d'avoir été le maréchal d'Hocquincourt avant que d'avoir été professeur de philosophie; et puis, c'est un emportement contre les femmes maigres qui passe vraiment toutes les bornes, et aussi un dédain sourd mais profond pour madame de Sévigné quand il la compare à cette génération de géantes rebondies. Qui m'aurait prédit, il y a vingt ans, que M. Cousin s'occuperait à ranger les femmes des quatre derniers siècles suivant leur poids? toutes ces singularités sont mêlées d'impressions assez originales.

Adieu, madame, dites ce que vous faites, ce que vous ferez, et si vous êtes mieux... J'ai idée que mademoiselle Marie m'a pris en grippe. Je ne le lui rends pas, contre ma coutume.

## CLXV.

A M. E. DE SAHUNE.

Gurcy, lundi 8 septembre 1851.

Avouez-le, mon cher ami, vous espériez bien que la maladie, ou toute autre circonstance indépendante de ma volonté m'empêcherait de vous répondre. Vous vous seriez senti en règle avec moi pour toute votre vie, et absous de toutes vos énormités passées. Je viens donc, pour vous faire enrager, vous remercier de votre très aimable lettre.

Je vois que, suivant le précepte de l'Écriture, vous ne vous inquiétez point du lendemain. Vous regardez paisiblement l'occident des vallées des Vosges; vous écoutez le silence des grands bois et vos yeux se per-

dent dans l'immensité de l'air; vous vivez au plus haut des cieux parmi les chœurs de Sophocle. Après tout, comme vous n'y pouvez rien, vous avez grand-raison de profiter de tout cet aimable spectacle des nuages qui courent, de l'ombre qui fuit dans ces vallons, des monts qui se couronnent de rose au déclin du jour. Tout cela durera plus longtemps qu'aucun des royaumes et qu'aucune des démocraties du présent monde. Que vous êtes heureux de poursuivre tant de lectures variées, depuis Sophocle jusqu'à M. Flocon! J'espère que vous donnez aussi quelques moments à M. Granier de Cassagnac. Il prêche le dogme et la morale avec une rare séduction. Il semble faire la guerre pour l'ordre et la religion, comme les Anglais la faisaient dans le Canada avec des bandes de chiens féroces. Il n'y a rien qui nuise aux bons principes comme d'être défendus par des passions violentes. Les discours modérés gagnent, à la longue, beaucoup plus d'âmes au bon sens que ce dérèglement de violences et d'injures. Si jamais je suis évêque ou gouvernement, je mets quinze jours au pain et à l'eau quiconque me défendra autrement qu'avec douceur et par de bonnes raisons. La raison n'est raison que parce qu'elle n'est ni violente, ni injuste, ni injurieuse, ni croyant légèrement le mal. La raison doit être comme un officier français parfaitement posé jusqu'au moment où il sent la nécessité de tuer son homme. Les hurlements en faveur des bonnes causes leur donnent un air sinistre qui n'attire que les faibles qui ont peur et, ceux-là, on ne les garde pas longtemps de son côté; mais vous ne pouvez guère apprécier toutes ces nuances puisque vous n'entendez le dimanche que les homélies de M. Flocon. Vous avez là un étrange chapelain et, par-dessus le marché, assez

ennuyeux. Il est de la nature des poisons froids. On ne fait point ici de ces lectures désordonnées; il est vrai qu'on lit peu; on chasse tout le jour.

Ah! vous dites aussi que notre Occident n'est pas beau parce qu'il n'a pas la lumière de la Grèce! Ces Vosges vous attristent parce qu'elles ne s'enflamment pas au soleil comme les vallées du Taygète. J'ai par moments l'idée que, dans l'ordre de la nature, tout est beau, à peu près au même degré, pour un œil attentif, et ma raison décisive, c'est que tous ces tableaux sont, apparemment, du même peintre, et, ajoutez, d'un peintre qui, apparemment aussi, n'a pas de défaillances. Je sais bien que ma raison est si forte qu'elle est même un peu trop forte, car elle irait à prouver que les environs de Pantin valent les environs du Pénée et que M. Nadaud, pris en son genre, a autant de grâce que madame Norton ; mais, d'abord, la liberté de M. Nadaud a peut-être déformé l'homme extérieur en lui, ce qui n'arrive point là où il n'y a pas liberté, et puis il ne faut rien pousser à l'extrême et trouver beau ce qui est beau dans les Vosges, sans songer toujours à Hélène, aux portes de Mycènes, aux oliviers du Céphyse et aux cygnes de l'Eurotas.

Quand revenez-vous à Paris? Tout le monde ici veut le savoir et tout le monde vous dit beaucoup d'amitiés.

## CLXVI.

A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, dimanche 12 octobre 1851.

Mon cher ami, je n'ai point pris congé de vous en

partant de Paris. Je m'étais couché avec un si étrange mal de tête, que je croyais en avoir pour deux ou trois jours dans mon lit. Je ne sais pourquoi mes sensations sont plus fortes que mon bon sens dans ces occasions... Ce qui n'est pas sans malice, c'est le Président de notre République, puisqu'il cherche une bande de ministres qui proposent le retour au suffrage universel sans distinction des vagabonds et des citoyens présentables. S'il trouve ce qu'il cherche, la Chambre va commencer dans le tumulte, et l'état du pays deviendra assez promptement inflammatoire. Toutefois, même dans ce cas, je me figure que la maladie restera chronique, avec aggravation, mais ne tournera pas à l'aigu avec le retour des fleurs et des élections. Le probable est qu'il ne pourra point se faire le cabinet qu'il semble méditer de former, et qu'il compte surtout qu'on lui saura gré, quoi qu'il arrive, d'avoir voulu remettre tous les gens sans aveu sur les listes électorales. Il pourra toujours dire : *Si je n'ai pas mal fait, ce n'est pas ma faute. Je n'ai trouvé personne d'assez fou pour me venir en aide.* Je serais même porté à croire qu'il n'en veut pas davantage, en quoi je suis bien loin de le blâmer. Les plus courtes folies sont les meilleures.

Ce qui est certain, c'est que l'air du temps porte à la folie. Je crois qu'il y a eu au moyen âge une grande contagion qui s'attaquait d'abord à l'intelligence... Il se pourrait bien que ce fût quelque chose comme cette peste qui nous travaillât en masse. Chacun jette à ses pieds ce qu'il a à ses mains. Ceux qui auraient l'avenir à peu près inévitable pour eux, ne veulent pas attendre un jour. Ils semblent se dire que la vie est courte et qu'on ne peut pas trop se hâter de faire des sottises. Ceux qui avaient acquis une grande re-

nommée dans le passé en défendant le bon sens avec intrépidité, s'arrangent pour abjurer inutilement tous leurs principes et finir moralement sur la paille. Ceux qui commandaient de grandes armées et faisaient trembler les esprits malfaisants, se sont arrangés pour perdre leurs armées et se réduisent à fréquenter plus ou moins les esprits malfaisants. Tout le monde est dans l'état de M. Trotmann piqué de la tarentule. Le singulier de tout cela est que nous ne périrons pas malgré tant de folies; mais ne me demandez pas pourquoi j'en suis sûr, car je n'en sais absolument rien.

## CLXVII.

### A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Paris, 11 novembre 1851.

On me dit que les journaux redoutent des agitations politiques dans Montargis et ses environs. Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans ces récits? On a passé à Paris ces quinze derniers jours dans des inquiétudes assez prononcées, mais peu fondées, à mon avis. Beaucoup de gens se figuraient que le Président de la République allait tenter quelque entreprise sur l'Assemblée nationale. Les plus timides continuent même à le croire, et je conviens que les apparences ne sont pas bonnes... Tout l'effort actuel de ceux qui ont quelque crédit sur la majorité est de la déterminer à ne rien faire qui mette aux yeux du pays le tort de son côté, tout en repoussant nettement la loi proposée par le message et tout ce qui pourrait avoir le même caractère. Il y a des jours où l'on croit pouvoir tenir

nettement cette conduite, et d'autres jours où les caprices des esprits déréglés donnent envie de laisser tout aller. C'est bien à présent qu'on vit au jour le jour. La correspondance de Boileau et de Racine doit vous mettre bien loin de tout ce train d'idées. Boileau eût été d'une humeur massacrante par le temps qui court, et Racine serait allé faire des vers en Angleterre. C'était un joli petit ménage que le leur; c'est pourtant une des dernières fois qu'on aura vu génie poétique menant sa petite vie privée dans le cadre étroit d'un tableau flamand. Vous ne verrez plus guère les muses assises au coin du feu de la cuisine, ayant pour compagne madame Racine en cornette blanche. Voici qu'il faut à M. de Lamartine et à lord Byron des chevaux rapides, des courses sur l'Océan dans l'orage, des tentes au désert, de vraies batailles à la tête des Palicares, Paris en feu, toutes les pompes de l'Orient en réalité,

Des orangers, des fleurs, des yeux noirs et brillants,

au lieu des yeux un peu ternes de madame Racine. On veut un peu d'idéal pour soi-même; il est bien naturel de le désirer; il paraît qu'il n'est pas si facile de l'atteindre en personne. Peut-être que, du point de cette terre où nous sommes, le point de perspective de l'idéal est perdu quand on veut l'aller chercher et qu'on s'avance trop, mais je n'en trouve pas moins que c'est un drôle d'observatoire pour l'idéal que ce taudis de madame Racine. Je voudrais savoir pourquoi la bourgeoisie de Paris a été vraiment une pépinière de grands hommes avec ses mœurs vulgaires, son profond respect pour les préjugés de chaque temps et les instincts de soumission pour tous les genres de pouvoir. Voilà bien des questions sur les

lettres de Racine; vous n'êtes pas obligée d'y répondre, mais vous seriez bien bonne de me dire que vous n'avez pas d'inquiétude sur ces gens de Montargis qui vous font du train aux environs.

## CLXVIII.

### A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 13 novembre 1851.

Je prends adroitement mon temps pour vous écrire. Ma lettre arrivera aux environs du dimanche; peut-être que, pour varier un peu les occupations de la semaine, vous songerez aux pauvres gens qui sont à Paris. Si vous êtes sensible, vous devez nous croire tous les jours sur le point d'être emportés par une ravine d'eau. Je crois pourtant, malgré les apparences, qu'il n'en sera rien, et que le Président de la République est, comme disait Augereau, un jeune homme trop bien élevé pour méditer de pareilles choses. Ce que je puis vous garantir, c'est qu'aujourd'hui, premier jour de la discussion, il n'y a pas quatre chats devant l'Assemblée nationale. Il apparaît clairement que les hommes rouges ont assez de bon sens pour laisser les gens modérés se disputer et peut-être se manger en famille. Ces rouges ne viendront vraisemblablement qu'au dessert qui peut se faire attendre encore quelque temps. Le Président de la République ne fait pas mal de recrues dans les réunions modérées. On commence à y insister pour qu'on discute tout de bon et amicalement le projet de

loi du gouvernement, sauf à y apporter tous les amendements qu'on voudra. Les faibles se multiplient et il devient beaucoup plus probable que ceci finira par une *faiblesse* que par une *folie*. Il est vrai que d'un autre côté les questeurs et le ministère ne peuvent pas s'entendre sur la question de savoir si M. Dupin doit ou non être le généralissime des armées de France, le cas échéant. Les ministres avaient commencé par avouer que c'était à M. Dupin et à M. de Panat de commander ces armées, quand ils en avaient le désir, mais, depuis lors, on les a fait réfléchir et ils soutiennent que ce qu'ils avaient dit là était une énorme sottise dont ils étaient tout à fait incapables. On assure qu'on a fait enlever des casernes le décret, resté affiché depuis longtemps, sur les droits du président de l'Assemblée à disposer de la troupe, mais je ne le tiens que d'un ennemi du Président de la République. Ce qui est certain, c'est que chacun croit à un prochain orage, et qu'on ne se croit plus six mois devant soi, comme quand on espérait ne périr qu'à la fin de mai prochain. J'estime encore que ces terreurs passeront, et que tout le monde arrivera dépenaillé et en guenilles sur les bords de ce mois de mai, sans équipages de pont pour passer la rivière et pourchassé par les cosaques rouges.

14 novembre.

On n'écrit pas dix lignes de suite sans entendre frapper à sa porte un petit coup discret et voir un monsieur quelconque qui s'établit pour une heure à parler de la *situation vraiment tendue* dans laquelle nous nous trouvons. Vous verrez par le résultat de la discussion d'hier que la majorité n'était pas, en effet, bien ferme

sur ses étriers. Neuf voix ne sont pas un grand signe d'une invincible résolution. La discussion avait été si peu brillante de la part du gouvernement que les moins portés à bien juger de la résolution des modérés comptaient, au moment du vote, sur une cinquantaine de voix pour le rejet immédiat, mais on commence déjà à rendre à César ce qu'on doit à Dieu. Malgré la vivacité des débats de l'Assemblée, nous dissertons un peu sur les questions les plus délicates de la philosophie. Si le préfet de police écoutait à la porte, il entendrait rechercher s'il y a des atomes et si l'on peut concevoir un moment où l'étendue matérielle est indivisible d'une manière absolue. Il entendrait M. de Broglie me menacer de tomber dans l'idéalisme, parce que je ne veux pas conserver l'atome matériel, et que je soutiens que l'indivisibilité absolue est le trait par lequel l'esprit se dégage de la matière.

## CLXIX.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 15 novembre 1851.

Mon cher ami, je n'attends pas de lettres de vous, mais je veux vous dire que je ne vous oublie pas au milieu des pompes de Paris. Vous croirez peut-être que les pompes dont je parle sont des pompes à incendie et que nous sommes menacés d'être brûlés pour refus de suffrage universel. Il n'en est pas encore tout à fait ainsi. On assure que nous avons encore quelques jours à vivre et, de matin en matin, nous arriverons à l'aurore du mois de mai où nous enten-

drons chanter le rossignol et rugir les *Red-men*. Il y a eu, le jour même du vote de rejet de la loi proposée par M. de Thorigny, une petite alarme parmi les membres de la majorité qui se croyaient les plus compromis devant le Président. Plusieurs d'entre eux ont soupçonné que le pouvoir exécutif aurait la fantaisie de s'assurer dans la soirée de leurs personnes à l'effet de procéder le lendemain à un 18 Brumaire paisible. Ce soupçon les a déterminés à aller passer la soirée chez le sage M. Baze, au sein de l'Assemblée nationale, afin d'être à portée des premiers secours si la gendarmerie venait les visiter. La soirée s'est prolongée jusque vers deux ou trois heures du matin, après quoi, n'entendant ni bruit de chaînes, ni pas de chevaux, chacun a pris le parti d'aller se coucher plus ou moins chez soi. Comme dans les jours de tempête, on voyait sous le grand chêne, qui est le salon de M. Baze, les êtres les plus divers de la création, tous réunis par un sentiment commun, M. Jules Favre, M. Émile de Girardin, M. Thiers, M. le général Lamoricière, M. le général Changarnier et plusieurs autres membres très respectables de la majorité. Ils se sont certainement trompés ce jour-là, mais il y avait de quoi se tromper, et je trouve que c'est une inquiétude assez bien placée. Voici l'orage passé. Il en passera encore bien d'autres de ce genre sur le toit de l'Assemblée avant la fin. Les gens qui connaissent bien Paris disent néanmoins que la fermentation est très grande dans les classes ouvrières. On leur fait si souvent le catéchisme sur le suffrage universel qu'elles recommencent à s'en entêter ; tout cela fait que nous ne sommes pas à la noce ; excepté le général Cavaignac qui va se marier sur les ruines du monde à une jolie demoiselle de dix-neuf ans. Je

ne vois pas pourquoi on ne se marierait pas à la veille du déluge. Il est vrai qu'on a chance de ne pas pouvoir établir ses enfants mais on a aussi l'espoir fondé que les enfants ne réclameront pas d'établissement.

Adieu, mon cher ami, je regrette beaucoup ces derniers temps de Broglie, quoique je tourne à la mort dans la campagne, vers les six heures du soir, quand la nuit vient et que les chemins deviennent tout noirs.

## CLXX.

### * A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, jeudi 18 décembre 1851.

Mon cher ami, j'ai reçu votre lettre du dimanche. Je vois que vous ne vous êtes pas fort attaché à la Geneviève de M. de Lamartine et j'ai sur cette demoiselle les mêmes impressions que vous. Vous auriez vu de plus jolies pages dans les *Nouvelles confidences* et, particulièrement, une description de Rome et des jardins qui montent vers le Janicule. C'est, je crois, par là que M. le maréchal Vaillant a attaqué la place. Qu'aurez-vous dit des considérants qui précèdent sa nomination? On n'en peut pas user moins généreusement avec ses ennemis, et M. le général Vaillant a dû avoir le cœur serré de se sentir maréchal à ce prix.

La plupart des prisonniers[1] du parti modéré, sauf ceux qui sont détenus au fort de Ham, ont été relâchés ces derniers jours. M. Piscatory est sorti hier du mont Valérien. Les députés de la montagne qui étaient

1. Les députés arrêtés lors du coup d'État du 2 décembre.

dans la même prison n'ont point, eux, été relâchés; on les a conduits à Sainte-Pélagie. M. Duvergier de Hauranne est en liberté. Il était détenu à Vincennes. Ses compagnons de captivité ont été, comme les montagnards du mont Valérien, transférés à Sainte-Pélagie. M. Roger (du Nord) est élargi. Durant son séjour au fort de Ham il n'a pu s'entretenir avec aucun de ses collègues prisonniers comme lui. On assure néanmoins que M. le général Cavaignac doit être prochainement relâché, sous la réserve de le voir partir pour la Hollande.

Avez-vous lu avec l'édification convenable le mandement de M. le comte de Morny sur la sanctification du dimanche? Il prétend qu'à ne considérer les choses que sous le point de vue *matériel*, on perd *son intelligence* si l'on observe le dimanche; mais ce sont là des observations mesquines sur d'admirables mesures et je ferais mieux d'admirer par quels chemins Dieu et M. le comte de Morny marchent à leur but.

On ne sait rien encore des instructions que nous prépare la sagesse de M. le Président de la République. Tout le monde seulement affirme que le suffrage universel en sera la base inébranlable. Je ne sais vraiment pas où l'on va chercher les objections que bien des esprits *chagrins* ont au suffrage universel. Il demeure évident qu'il est propre à tout. On devrait l'intituler le *suffrage universel pour tout faire*. M. Buloz est un peu comme une âme en peine, mais je crois qu'il persévérera dans le bien. Le petit préambule de la chronique était d'une grande mélancolie. Ce n'est pas le glaive qui pique et qui coupe de M. Alexandre Thomas. La lettre à M. le ministre de l'instruction publique a scandalisé les faibles et réjoui les autres. Il ne paraît pas fait pour être le nouveau Fontanes

d'un autre empire. Il écrit aussi bien, mais non dans le même ordre d'idées.

Les personnes qui se souviennent des temps qui ont suivi les Cent-Jours et de l'oppression qui pesait dans la société sur les esprits modérés et libéraux disent que rien n'y ressemble davantage que le temps où nous avons l'honneur et le bonheur de vivre.

Adieu, mon cher ami ; tous les vôtres sont bien.

## CLXXI.

### * A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, lundi 5 janvier 1852.

Mon cher ami, nous n'avons point encore de constitution. On nous l'avait fait espérer pour aujourd'hui, mais M. le Président de la République avait, sans doute, quelqu'autre chose à faire. Peut-être aussi veut-il retravailler ce joujou du jour de l'an. Vous verrez aujourd'hui même dans le *Journal des Débats* un article qui exprime bien ce que peut valoir une constitution dans le régime politique qui nous régit. Il faut que la censure ait été un peu endormie le jour que cet article a passé sous ses yeux. Il y a là un petit morceau sur l'unité de la représentation nationale qui aurait dû éveiller sa susceptibilité. Il est possible aussi qu'il soit de ce système de laisser passer un peu d'eau à travers les écluses pour ne pas trop peser sur les barrières..... On dit que, pour le moment, les autorités se reposent du grand acte du 2 décembre; qu'on s'amuse un peu à la cour et qu'on laisse se détendre les nerfs et les muscles après ce gi-

gantesque effort. On dit mille choses sur la future constitution, mais le vrai est que nous n'en savons rien. Le prince qui nous gouverne aime les surprises. On disait que le suffrage universel nommera les membres du corps législatif, mais qu'on exigera un cens d'éligibilité de 1.500 francs d'imposition, etc. Le titre du chef de l'État resterait en blanc dans cette constitution et on laisserait aux corps délibérants le soin de choisir le nom qu'il doit porter. Le *Times* proposait l'autre jour de lui donner le titre de *Shah* ou de *Khan* et faisait remarquer que celui de *Sultan* suppose des limites de puissance que nous ne pouvons admettre sans de graves périls pour l'ordre public. Ce sont des plaisanteries bien indécentes dans la bouche d'Albion, notre éternelle ennemie. De tout cela, le maître en décidera dans sa sagesse. Ce qu'on a de mieux à faire pour sa liberté morale est de croire qu'il fait tout pour notre plus grand bien.

Ce n'est pas l'impression d'un écrit qui a pour titre *Bulletin français* et que j'ai lu l'autre jour. Ce ne peut être que l'œuvre de personnes qui ont beaucoup de talent et d'élévation d'esprit, mais il leur manque ce que nous avons du moins ici, ce que nous avons tous jusqu'à l'enthousiasme, le sens des profondeurs que récèle l'acte du 2 décembre.

## CLXXII.

A MADAME LA BARONNE DE LASCOURS.

Paris, 11 février 1852.

Chère madame, oui, certainement, je veux toujours vous écrire, et je voudrais même vous écrire tou-

jours, mais, durant ces jours de tremblement de terre universel, toutes les habitudes de la vie à quoi l'on tient le plus sont déroutées. Ce qui est très fixe pour moi, c'est le désir de vous voir enfin arriver au mois de mai. Je croyais que vous aviez renoncé à Paris, à ses pompes et à ses œuvres. Ses nouvelles pompes et ses œuvres récentes n'ont, à la vérité, rien de bien fascinant. Ce n'est pas cependant qu'elles n'agissent sur un grand nombre de personnes et même sur celles dont on l'eût le moins attendu. Si on m'avait donné à deviner, l'an dernier, ceux qui, dans les derniers événements, iraient à droite et ceux qui tourneraient à gauche, j'aurais, pour beaucoup, deviné de travers. Le drame était si compliqué, que les impressions particulières de chacun, au moment de la crise, ont décidé de son jugement sur les événements. Quand la poussière de cette mêlée sera tombée, on reprendra sa pente naturelle, et on ne verra plus les scandales d'opinions dont nous avons été témoins. Pour moi, qui n'avais jamais vécu que parmi la liberté de penser, de parler et d'écrire, j'aurais, je crois, beaucoup de peine à m'accoutumer au régime bienfaisant inauguré le 2 décembre. Cela fait l'effet de vivre dans une autre planète, une planète où règnent un grand silence et un vent sec et froid. Les esprits profonds disent que c'est la condition de l'ordre. Je suis bien incapable de les contredire. Je me ferai, probablement, à ces éléments.

On va nommer demain M. Berryer et M. de Musset en remplacement de M. Dupaty et de M. de Saint-Priest. Le pauvre M. de Saint-Priest est allé mourir bien tristement au fond de la Russie. Je l'avais vu assez souvent ces derniers temps chez sa tante. Il avait certainement beaucoup d'esprit et d'instruction.

Adieu, chère madame, je ne crois pas que vous vous présentiez pour entrer dans la nouvelle Chambre législative. Vous n'aimez pas beaucoup les disputes. Il est vrai qu'il n'est pas probable qu'on se querelle beaucoup dans ce lieu où on a livré tant de batailles depuis trente ans. Je ne vois ici, ni autour d'ici, aucun empressement à le disputer aux candidats du gouvernement qui ne seront pas pris parmi les esprits violents ni les caractères audacieux. Ce sera, probablement, un asile de paix et il est juste qu'il soit situé sur la place de la Concorde.

## CLXXIII.

### A M. PISCATORY.

Paris, 8 mars 1852.

N'est-ce pas M. le duc de Bourbon qui disait un jour à M. de Talleyrand, le lendemain de sa sortie du ministère : *Monsieur va dans ses terres ?* C'était une coutume sage, bien qu'elle fût de l'ancien régime, que de se retirer dans ses terres quand on n'avait rien à faire dans l'État. La moitié des misères de Cicéron vient de ce qu'il n'avait jamais pu prendre son parti de cultiver des légumes du côté de Formies ou dans Frascati. Il recommençait chaque jour une petite toile d'araignée que le rude balai de ses ennemis emportait le lendemain. Il devrait y avoir dans les bonnes universités une chaire où l'on enseignât à ne pas agir, dans l'occasion. Quand l'abbé Sieyès répondait à qui lui demandait ce qu'il avait fait durant la Terreur : *j'ai vécu*, il ne disait pas du tout une platitude, à le bien

entendre... Mais il paraît que le Français n'est pas propre à ce genre d'exercice assez pénible, il est vrai. Je suis sûr que les caporaux instructeurs ont toutes les peines du monde à enseigner aux conscrits *le mouvement* qu'ils nomment *immobile*. La destinée nous dit pourtant souvent : *attention! immobile!*

Si nous n'étions pas immobiles pour le moment, c'est que nous y mettrions beaucoup de mauvaise volonté. Si Rousseau n'était pas d'avis d'emmailloter les enfants, M. le Président de la République est d'un avis contraire pour les grandes personnes. Je n'ai jamais entendu un si grand silence de ma vie. Je crois que le gros du public n'en éprouve pas beaucoup de malaise. Il jouit encore du plaisir de n'être pas mort de la main des socialistes. Il tient comme un remède auquel il doit son salut tous les coups de bâton qu'il voit distribuer à droite et à gauche par la main paternelle du gouvernement. Quand il voit exiler les honnêtes gens, il en conclut que le pouvoir est encore bien plus rude envers les coquins et il sent redoubler le sentiment de sa sécurité. Il est vraisemblable que le temps modifiera ces dispositions, mais au moment où les hommes commenceront à ne plus aimer l'ordre parfait d'un couvent fort sévère, les grilles seront posées partout et l'impitoyable portier donnera des coups de clef sur la tête à ceux qui voudront retourner dans la Babylone du monde. On parlait beaucoup dans ces derniers jours d'un projet de loi sur l'enseignement public qui n'était pas tout à fait conforme aux idées de 1789. Il n'y aurait eu dans le plan ni philosophes ni professeurs de philosophie et l'insolence des libertins n'aurait pas été à la noce. Il se dit beaucoup aujourd'hui que ces mesures salutaires sont ou ajournées ou remises à la délibération

du conseil d'État. Les évêques, eux-mêmes, à ce qu'on assure, étaient tout effrayés de la charge immense qu'on leur donnait. Les dernières nouvelles sont que M. le Président de la République ne promulguera plus beaucoup de décrets de son *motu proprio* et qu'il est tout entier à la mise en mouvement de la vaste machine qu'il a conçue et qui commencera de travailler le 29 du mois courant. J'ai compté sur mes doigts que des deux cent soixante et un membres du Corps législatif, j'en connais tout au plus quinze, encore n'est-ce pour la plupart que de vue. C'est déjà beaucoup d'honneur pour moi, mais il faut que j'aie vécu en bien mauvaise société toute ma vie pour connaître si peu l'élite de la nation. La Chambre des députés a l'air d'un petit bijou depuis que vous n'y êtes plus. Tout est lavé et mis à neuf, afin que les honnêtes gens qui vont venir ne retrouvent pas la trace de cette vilaine race qui les a précédés. Toutes choses sont faites nouvelles, et l'Europe entière, à peu d'exceptions près, semble comme une dame sur le retour qui se fait dévote. Je ne sais pourquoi je tiens, malgré toute apparence, que ce n'est pas encore pour tout de bon et que la dame aura encore un été de la Saint-Martin. Je crois à la domination finale du sens commun, de l'équité, d'une liberté honnête. On dit qu'il n'y a que les mauvais sujets qui puissent avoir cette façon de penser. Il y a ici une fièvre patriotique qui pousse à la recherche des bonnes places et des beaux uniformes avec une grande vivacité et une assez touchante unanimité. Pourtant il y a des gens plus modérés. Un ancien ambassadeur disait l'autre jour : « Oui, sans doute, j'ai souhaité d'être du Sénat, mais » ce n'est pas pour ce que vous croyez bien ; ce n'est » pas pour la vanité d'être d'un des premiers corps de

» l'État ; c'est simplement à cause de cette dotation » qui est fort commode dans des temps difficiles » comme ceux-ci. » Voilà de bonnes âmes et qui ne se laissent pas aller aux fumées de la vaine gloire.

Vous avez vu que M. d'Haussonville va soutenir, le 17, un procès à Bruxelles pour la publication du *Bulletin français*. On ne peut pas me dire quelles pénalités porte la loi de 1816, aux termes de laquelle lui et M. Alexandre Thomas sont traduits en justice. Ces lois de 1816 étaient en général assez draconiennes. Tous les siens ici sont fort attristés et sa mère n'est pas d'un âge où ces secousses soient sans danger.

Tout est vraiment trop triste. On ne voit nulle part de perspective tolérable. Le mieux est encore de se resserrer dans les plaisirs de la vie naturelle, de ne point écouter le bruit des serruriers qui travaillent au repos public et de regarder pousser ses arbres, si l'on en a, de soigner les poules, les fleurs et son potager. Qu'il y a loin des cinq ans où vous étiez encore en Grèce! Que dirait le pauvre M. Coletti du spectacle des choses présentes, s'il était encore de ce monde? Qu'en diraient ceux qui vivaient près de vous où vous êtes aujourd'hui? Il y a un beau passage de Cicéron et d'une grande mélancolie sur la mort de l'orateur Crassus et qu'on applique volontiers à tous ceux que nous ne verrons plus : *sed ii tamen rempublicam casus secuti sunt ut mihi non erepta L. Crasso a Diis immortalibus vita sed donata mors esse videatur.*

Comment va votre bras? Vous avez traité cette fois votre épaule comme vous avez fait, il y a bien des années à Saint-Cloud, quand notre ami Raulin et moi nous vous avons accompagné dans une caserne pour y chercher un chirurgien. Vous n'avez tenu aucun compte d'aucun avis de médecin. Si c'eût été

de ce temps-ci, nous aurions demandé un firman du ministre des Travaux publics qui vous aurait fait rajuster la clavicule par mesure de sûreté générale, tout comme il vous ferait casser bras et jambes par cette même mesure de sûreté générale, si cela lui faisait plaisir.

Adieu, mon cher ami, mille tendres amitiés.

10 mars.

Je vous disais qu'on croyait qu'il ne pleuvrait plus de décrets d'ici à la réunion du Corps législatif. En voici pourtant un sur l'instruction publique qui mettra enfin un terme aux témérités de l'enseignement. Les gens qui broncheront seront révoqués par le ministre qui les conduira devant le conseil. qui les jugeait autrefois, et le ministre dira au conseil : « Regardez bien ce monsieur, c'est un drôle que je » viens de révoquer, je ne vous en dis pas davan- » tage ni à lui non plus. » Ce procédé, appliqué à l'administration de la justice ordinaire, consisterait à faire conduire par la gendarmerie un homme devant la cour et à dire aux juges : « Je vous aver- » tis que j'ai condamné, en ma qualité de gouver- » nement, cet individu aux galères à perpétuité. Gen- » darmes, menez monsieur en Cassation, et donnez » avis à la cour de ce que je viens de faire. La séance » est levée ; demi-tour à droite, marche ! »

## CLXXIV.

### * A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 31 mars 1852.

. . . . . On ne dit pas que les séances du Sénat et du Corps législatif aient été orageuses à aucun degré. Le procès-verbal que nous a donné M. Billault donne l'idée d'une paix profonde. Les choses devaient se passer ainsi en Égypte et particulièrement dans les hypogées où toute l'assistance conserve depuis tant de siècles le plus exact décorum. Quelques membres du Corps législatif avaient eu la fantaisie de choisir leurs places et par là leurs voisins, mais l'autorité, à ce qu'on raconte, a remis tout selon l'ordre à ce point que M. le comte de Montalembert a M. Granier de Cassagnac à sa droite et, je crois, le docteur Véron à sa gauche. J'aurais voulu avoir l'honneur d'être admis à l'ouverture de la session et entendre, pour le noter, sur quel ton chacun a prêté ce serment qui doit sembler dur à quelques-uns. Un bon musicien, d'une oreille délicate, pourrait faire quelque chose de singulier de tous ces tons divers, depuis la basse-taille dans sa plénitude et son expansion jusqu'au petit grognement sourd et honteux de ceux qui se disent: « Quel intérêt ai-je à jurer comme cela? »

Vous aurez lu avec plaisir l'autre jour un article de M. Veuillot qui traite M. Albert de Broglie comme il le mérite à propos d'une notice biographique sur M. de Saint-Priest. On y voit en toutes lettres que M. Albert de Broglie est une manière de jeune intrigant qui entend ménager la chèvre et le chou, c'est-

à-dire le philosophe et le catholique; qu'un homme qui se respecte ne peut pas être modéré et que, par conséquent, ce M. Albert de Broglie n'ira pas bien loin s'il continue sur ce ton; que le chou se dressera inévitablement contre lui et que l'ombre de ce chou est mortelle pour ceux qui ne sont pas pour les violents. Cet article est un petit chef-d'œuvre d'une insolence naïve et sans mesure. Il a fait dresser les cheveux à beaucoup de personnes pieuses qui s'imaginent que la modération et la politesse peuvent s'allier avec la religion. Les philosophes, s'il y en a encore, ne sont pas fâchés de ce morceau, mais je ne sais pourquoi je vous parle de ces misères quand la face de la terre est renouvelée par les lois et par une sage administration.

## CLXXV.

### A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 12 mai 1852.

Vous n'avez probablement rien vu à Londres qui ressemble à l'appareil militaire dont nous avons joui lundi. Je crois qu'il en reste encore sur tout Paris un nuage de poussière et de fumée de canon, tant tout cela était beau! Vous avez certainement entendu dans la maison de M. Parck le bruit des quinze cents ou quinze mille trompettes, tambours, tam-tams qui accompagnaient la messe chantée par Mgr l'archevêque de Paris. A ce que l'on dit pourtant, toute cette pompe manquait d'un certain enthousiasme. Les gens mal informés (car celui qui vit dans l'opposition, que

sait-il?) croyaient qu'il y aurait en ces grands jours un ouragan de cris de *vive l'Empereur;* mais rien de semblable. Peut-être qu'on avait contremandé cette ivresse d'un grand peuple et d'une grande armée à la vue de son maître; peut-être que ni le peuple ni l'armée n'étaient en verve ce jour-là. Reste toujours que les fêtes de l'ancienne Rome et du Colysée n'étaient que des fêtes de village en comparaison de ces magnificences de notre Champ de Mars. On n'avait jamais rien vu de cette grandeur, ou, si vous voulez, de cette dimension et de cet éclat. Les légions de César n'ont jamais eu d'aigles d'un si beau travail, ni de drapeaux d'une soie plus riche. Auguste n'a eu de sa vie un Sénat si bien vêtu, et aucun des Antonins n'a, sans doute, monté de si beaux chevaux. Aussi, je ne puis comprendre comment M. le Président de la République a bien voulu comparer ses aigles particulières aux aigles romaines. Ce discours du chef de l'État a ravi M.***. Il s'est écrié dans la tribune de l'Institut : « Quel beau langage! » On n'a pas entendu le reste à cause des grosses caisses qui dominaient sa voix. Tout s'est passé dans le plus grand ordre. Lord Cowley seul était un peu grognon; il est arrivé tard à la cérémonie, et n'a pas voulu prendre la place qui lui était réservée au premier rang. Il avait été arrêté en route une demi-heure ou trois quarts d'heure par la garde municipale qui ne voulait pas laisser cheminer sa voiture. M. le Président de la République lui envoya inutilement, au fond de la tribune où il s'obstinait à rester, et un aide-de-camp et M. de Turgot; il demeura insensible à ces avances. Enfin, M. de Maupas lui-même vint lui expliquer que ce malentendu qu'il déplorait n'était pas le seul, que *lui-même* avait été arrêté sur les chemins par sa propre

police ; à quoi lord Cowley se borna à répondre : *C'est donc, monsieur, que votre police est mal faite.* Quelle réponse dans un jour de fête où l'on devrait s'embrasser tout le long du jour les uns les autres ! Mais ces Anglais ont le cœur dur et la parole sèche. Le pauvre M. Pietri, en sa qualité de préfet de police, a été pour lors mandé devant ses supérieurs qui ont voulu lui laver la tête pour lui apprendre à arrêter ainsi dans la rue des ambassadeurs du premier ordre ; mais, pendant qu'on lui lavait ainsi la tête, il s'écriait avec raison qu'on lui avait pris tous ses sergents de ville pour le service du Champ de Mars, et que, tout préfet de police qu'on était, il n'y avait pas moyen d'être au four et au moulin. Sauf ce petit nuage, le ciel a été toute la journée d'une sérénité triste. Il paraît que nous n'aurons pas encore l'Empire la semaine qui vient. Quelques-uns assurent que des ordres formels avaient interdit aux troupes le cri de : *Vive l'Empereur*. Serait-ce que les ornements impériaux ne sont pas encore achevés? Serait-ce qu'on ne voudrait pas contrister l'Europe qui semble craindre ce nom d'empire et d'empereur? Le retard vient-il du tailleur ou de considérations politiques encore plus élevées? L'un ou l'autre et l'un et l'autre peuvent être admis.

## CLXXVI.

### A LA MÊME.

Paris, jeudi 27 mai 1852.

La lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire est arrivée plus exactement que celle qui était destinée à

Madame votre tante. Il est vrai qu'elle ne portait pas pour adresse : *à Londres* (*Angleterre*). Vous voyez comme il faut être réservé dans ses jugements, particulièrement dans ses jugements sur l'administration des postes et sur les princes de ce monde. On se figure toujours que les princes sont des gens curieux qui ouvrent dans un petit cabinet noir les lettres de leurs sujets. La vérité est qu'ils n'en lisent pas la centième partie. Le temps est court et l'occasion fugitive, comme dit Hippocrate. On n'a que vingt-quatre heures pour mal faire dans la journée. Je suis persuadé que M. le ministre de la police ouvre à peine un millier de lettres par chaque départ de courrier; encore ne prend-il copie que de celles qui ont un intérêt particulier, et encore ne recherche-t-il ni les idées élevées, ni le beau langage dans les correspondances. Il s'attache aux faits et aux sentiments. Je ne sais pas s'il se sera arrêté à vos remarques fines sur la coquetterie et sur l'ambition. Votre grande coquette ne me déplaît pas du tout. Il y a plusieurs vertus très précieuses dans cette coquetterie universelle. César était une grande coquette et aussi Alexandre. Sylla, Marius, Attila, n'avaient pas le plus petit désir de plaire à tout le monde. Ils saccageaient froidement leur prochain, le déportaient, le transportaient, l'exilaient, l'internaient, l'exterminaient sans nul souci de l'impression que cela pouvait faire au prochain. Avez-vous lu l'article de M. Sainte-Beuve sur la retraite de M. Cousin et de M. Villemain? Il n'a de coquetterie ni pour l'un ni pour l'autre; il ne lui reste que le désir de plaire au plus fort. Il ne recherche qu'un sourire de M. Véron. C'est une singulière pâte d'homme que M. Sainte-Beuve. Il a un violent instinct d'achever les malades. Aussitôt qu'il entend dire

qu'un homme est tombé dans la rue, il sort avec une pelote d'aiguilles fines à l'effet de les lui enfoncer dans les chairs. Il se jette à corps perdu sur les morts, surtout s'ils ont été ses amis, et il fait leur confession à haute voix pour divertir un peu les assistants. Il tient au *Constitutionnel* la place de Petit-André, tandis que M. Granier de Cassagnac ressemble davantage à Trois-Échelles, quoique la gravité de M. Granier de Cassagnac soit peut-être moins sincère que celle de son modèle; mais ce sont là des nuances. Passe encore pour les moqueries sur M. Cousin, bien qu'elles soient terriblement déplacées dans cette occasion de sa retraite, mais toutes les insinuations sur M. Villemain sont odieuses, et je suis sûr qu'elles lui feront une peine amère. M. Cousin se vengera et n'y pensera plus; M. Villemain se vengera, mais y pensera toujours. Il faut avoir reçu une mission particulière du Diable pour se plaire à froisser si cruellement une âme un peu malade qui ne demande qu'à vivre en paix.

## CLXXVII.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Paris, jeudi 17 juin 1852.

MADAME,

. . . . . Comment se passent vos journées de solitude? Ce sont probablement des jours de fête pour les petits qui sont toute la journée autour de vous, et qui peuvent pleurer même à discrétion sans qu'un père dénaturé les mette à la porte, sous prétexte qu'il n'aime pas les larmes des affligés.

Vous avez aussi pour vos récréations un grand article de M. Cousin sur la vive jeunesse de madame de Longueville. Je n'en ai encore lu que quelques pages, mais on voit déjà éclater la passion dans ses yeux noirs et brillants. Si vous voulez revoir ces temps-là racontés plus posément, mais aussi avec beaucoup d'agréments, prenez dans la collection de Petitot les *Mémoires* de madame de Motteville ou ceux de mademoiselle de Montpensier. Tout cela est un peu plus pâle que M. Cousin ; le langage a vieilli ; tout a pris une couleur feuille-morte qui convient mieux à des belles dames qui ne sont plus de ce monde depuis longtemps, tandis que M. Cousin est comme un magicien qui leur rendrait toutes les couleurs de la belle jeunesse. Après si longtemps, c'est un peu effrayant.

Je voudrais savoir quelque chose qui vous désennuyât parmi ces grandes allées, sous ces grands arbres, et dans ces grandes chambres où vous êtes un peu seule quand le docteur Subtil et Messieurs ses frères ne sont point là.

## CLXXVIII.

### A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Broglie, mardi 6 juillet 1852.

Je vous ai écrit il y a déjà bien longtemps et vous ne m'avez pas répondu. Ce n'est certainement pas ce que je vous reproche, car vous ne pouvez pas prendre tout le repos que je vous prêche et écrire tous les jours, mais par ces temps où la poste montre plus

de curiosité que d'exactitude, il faut dire : « J'ai reçu votre chienne de lettre, » ou tout autre accusé de réception semblable qui met les gens en repos.

Vous vous plaignez des effets de ce grand et sage repos que vous prenez. Vous ne vous faites pas, à ce que vous croyez, assez de bruit à vous-même. Il y a des moments de sécheresse intellectuelle, comme en éprouvent les personnes pieuses dans l'ordre religieux. C'est le moment où les ailes repoussent en silence. L'activité continue dégrade bien plus la pensée que ces grands silences de l'esprit durant lesquels il reprend ses forces. Regardez les gens très affairés et toujours en action. Peu à peu, ils deviennent secs et superficiels. On dirait qu'ils sèment chaque matin une petite herbe hâtive et chétive qu'ils fauchent le soir. Il n'y a ni grands chênes, ni lacs profonds sur ces plaines. Qu'est-ce que pouvait savoir le Juif Errant de tous les spectacles qui avaient passé sous ses yeux? Jamais il n'avait pu s'arrêter nulle part. Là où il voyait arriver les hirondelles, il ne les voyait point partir. Le bruit de ses pas l'empêchait d'entendre le silence des nuits. S'il traversait une ville en armes, il se retournait en vain pour voir qui l'emporterait du tyran ou des opprimés. Ainsi, l'activité continue coupe le fil de toutes les pensées. Les moments où l'on croit végéter dans un repos inutile sont ceux où l'âme erre autour des abîmes ou sur les hauteurs pour en rapporter bientôt des trésors dont elle ne soupçonnait pas même l'existence. Voilà un joli traité sur la paresse, j'espère. Avez-vous vu, dans ce numéro de la *Revue des Deux Mondes*, *Hilda*, de M. Ampère? Il avait rêvé mieux que ce qu'il a réalisé. Il voit certainement en lui-même une autre Gaule, une autre Rome, une autre Hilda, d'autres forêts de Germanie que celles qu'il

nous fait voir, mais le malheur d'une assez grande érudition, c'est que

> Quiconque a beaucoup lu
> Doit avoir beaucoup retenu.

Les sentiments et les images originales sont repoussés par les images et les sentiments qu'on a vus ailleurs. Oh! que bien heureux en littérature et en tout sont ceux qui ne se laissent pas aller au courant des idées d'autrui! Tout le monde a, au bout de sa maison, un petit ruisseau où se réfléchit un petit paysage qui n'est qu'à lui, mais on aime mieux peindre les chaînes des Alpes ou des Pyrénées.

## CLXXIX.

### *A M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 24 juillet 1852.

Mon cher ami, votre petite lettre d'Abbotsford m'a charmé. On me dit que vous vous plaignez beaucoup de moi, et je vois que votre mécontentement ne vous empêche point d'être aimable. Il faudra nous expliquer un jour sur nos griefs réciproques, mais nous sommes bien loin pour nous dire des injures. Je voudrais bien, quoi qu'il en soit, vous aller voir à Coppet, mais je rencontre à ce grand voyage pour moi quelques difficultés; je ferai de mon mieux pour les écarter.

Qu'avez-vous vu sur les bords du Rhin? Vous y trouverez, et sur les deux rives, les fleurs dont on a jonché les routes sur les pas de M. le Président de la République française. Si vous fussiez arrivé quelques jours plus tôt, peut-être bien que vous eussiez reçu une

invitation à dîner avec les princes et princesses qui tiennent pour le moment le monde entre leurs mains puissantes. Quand j'ai vu M. le Président faire jeter si lestement un pont sur le fleuve jusqu'à la rive allemande, j'ai cru qu'il allait profiter du moment pour reprendre tout de bon possession de la rive droite du Rhin. Je lis en ce moment une histoire du général Desaix qui a passé aussi ce Rhin sur un pont de bateaux et sous le feu de toute une armée. Ce Desaix n'était pas à moitié si bien reçu, ni en Alsace ni sur la rive droite du Rhin. Il ne voyait pas venir au-devant de lui deux mille jeunes demoiselles armées de bouquets, et personne ne le comparait à Jeanne d'Arc. Bien au contraire, le Comité révolutionnaire de l'endroit proposait de lui faire couper la tête, attendu qu'il connaissait un certain nombre d'émigrés, comme, par exemple, ses frères et ses cousins-germains. Il y a des enthousiastes dans tous les temps et sous tous les régimes et ce sont ordinairement les mêmes. C'est ce qui faisait dire à Ferdinand VII, quand il rentrait dans Madrid aux applaudissements de la foule : « Ce sont les mêmes chiens, avec d'autres colliers. »

Nous allons bientôt partir d'ici. Nous y avons grillé tout le temps du séjour, et nous commençons à y grelotter, par compensation. Ces petits séjours de huit ou quinze jours, par-ci par-là, ne me vont pas autrement. Vous qui courez le monde avec la rapidité d'un basque, vous ne comprenez guère ces goûts casaniers. Il n'en reste pas moins que, si je me portais bien, j'irais à tire-d'aile par tout l'univers. Les goûts n'ont pas toujours été distribués par la nature selon la capacité. Vous auriez bien dû m'expliquer un peu plus au long votre aventure sous les roues d'un *stage-coach*. Vous parlez de cela avec la négligence d'un homme qui serait

construit en fer battu. Il faut que vous ne soyez pas du tout fait comme le petit Victor à qui on demande en quoi il est fait. — Réponse : *en peau*. Enfin, il est certain qu'il ne vous est rien arrivé de grave, puisque vous trottez si lestement par terre et par mer, mais le récit des accidents auxquels on a échappé certainement n'en demeure pas moins un peu effrayant. On se tue très bien en tombant, car voilà le pauvre maréchal Excelmans qui s'est brisé la tête d'une chute de cheval.

Avez-vous vu que le préfet de Nancy a élevé de ses mains dans le salon de la préfecture un trône à M. le Président de la République? C'est visiblement un homme fort avancé dans la science du cérémonial. Qu'allez vous voir sur tous ces bords du Rhin? Irez-vous visiter la maison de Gœthe, et celle de Schiller, et celle de Niebuhr, et celle de Schlegel, comme vous avez fait pour Walter Scott, que vous nommez, avec la précision anglaise, *Sir* Walter Scott? Vous nous arriverez disant : *Sir Isaac Newton*, et de Bacon : *le lord baron de Vérulam*. Vous prenez vite les mœurs et coutumes des pays que vous habitez.

Adieu, cher ami; je ne cause pas bien longtemps avec vous, ayant l'idée qu'une lettre poste restante, au fond du nord, est une lettre perdue.

## CLXXX.

### * AU MÊME.

Broglie, 26 juillet 1852.

Mon cher ami, comme vous me paraissiez avoir modifié votre itinéraire, je ne veux pas vous laisser penser

que je ne vous ai pas remercié de votre lettre datée d'Abbotsford. Elle eût, d'ailleurs, été datée de tout autre lieu qu'elle n'en eût pas moins été la bienvenue. Sachez que je vous ai écrit à Aix-la-Chapelle. Je dois, en bonne conscience, ajouter que cette longue épître d'une fine écriture ne contient aucune nouvelle intéressante et ne vaut pas la peine que vous la fassiez réclamer. Je ne suis pourtant pas certain que je ne me sois pas permis quelques jugements hasardés sur les personnes de ce monde. Le général La Fayette, sachant qu'on ouvrait ses lettres, disait : « J'en suis bien aise ; c'est un complément à la liberté de la presse ». Je ne puis pas dire que j'aime autant que M. de La Fayette avoir toujours pour confident un inspecteur général des postes ; cela ôte de l'entrain à l'esprit, quoiqu'on dût faire pour les personnes qui ouvrent les lettres ce que faisaient Louis XV et madame de Pompadour pour madame du Hausset : « Ils ne se gênaient pas plus pour moi, dit cette femme respectable, que si c'eût été le chien ou le chat qui fût dans la chambre. »

Vous n'aurez probablement rien vu sur les bords du Rhin qui valût la petite maison de Walter Scott. J'ai pourtant vu autrefois avec plaisir, toutes ces petites ruines noires qui pendent sur les eaux vertes du fleuve, parmi les vignes. Quand je dis des *eaux vertes*, je crois qu'elles ne sont de cette couleur que jusqu'à Bâle, après quoi elles deviennent couleur de civilisation, c'est-à-dire d'un gris un peu sale, mais on se souvient des choses non comme elles sont, mais comme on était quand on les a vues. J'étais, pour lors, plus jeune et plus léger d'esprit qu'à présent, et j'aime encore mieux l'Écosse que ces souvenirs du Rhin, car, quand j'ai rêvé à l'Écosse à travers les romans de Walter Scott,

le monde entier me semblait comme la robe du soleil ;

L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.

Je me suis aperçu, depuis lors, que ces vêtements-là sont des habits des dimanches, et qu'il n'y a pas autant de dimanches qu'il y a de semaines dans l'année. Les jours ouvriers, le monde porte un petit habit gris de fer pas bien propre et fort usé.

Adieu, mon cher ami ; si je puis aller en Suisse, ce sera un grand plaisir de vous voir, mais je ne me fais pas l'effet de prendre la route de Suisse. Madame de Staël part aujourd'hui même avec Paul, qui est charmé d'avoir derrière lui son examen de bachelier, et devant lui deux mois de vacances où il n'aura qu'un loisir sans bornes. Votre petit Othenin est fort gentil aussi. Il est doux comme un petit mouton et vif comme un chevreuil. Ainsi que les chevreuils, il n'aime encore l'étude et l'antiquité païenne que par devoir. Il admire Cornélius Népos comme le peut faire un petit chien qu'on fouette. Je crois que, jusqu'à présent, c'est un petit garçon selon le cœur de l'évêque de Langres et de l'abbé Gaume. Il préfère saint Hubert, patron des chasseurs, à Cicéron, et sainte Barbe, patronne des canonniers, à Thucydide.

## CLXXXI.

### A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Lundi, 23 août 1852.

Vous êtes très instamment priée, madame, de venir ici le plus tôt possible. Une foule de personnes

ont un grand désir de vous voir. On a pourtant déjà vu des princesses, et des princesses fort aimables aussi, mais cela n'empêche qu'on trouve que vous vous attardez beaucoup dans les eaux de Plombières. Nous avons eu ici beaucoup d'eaux aussi, mais c'étaient les eaux du déluge. Voici que le temps s'est remis au beau et que tout se prépare dans les montagnes et sur les plaines pour votre réception. Vous n'aurez pas les fêtes de Paris. Avez-vous lu la liste du premier quadrille du bal du marché des Innocents? Vous aurez rongé votre frein en pensant que vous n'étiez pas là,

Ces belles Montbazons, ces Nemours si touchantes

qui dansaient avec M. le général Magnan et M. de Persigny sous des berceaux de fleurs, ne vous ressemblaient guère, soit dit pour vous offenser. Les aigles ne descendent pas des nues pour danser avec des oiseaux-mouches. Tout, dans le gouvernement, a le caractère de l'énergie. Il y a bien peu d'hommes, autour du prince, qui ne puissent ou assommer un de leurs ennemis d'un coup de poing ou l'abattre d'un coup de carabine à cinq cents mètres. Toutes les belles paroles de M. Thiers ou de M. Guizot sont bien peu de chose en regard de cette éloquence de la nature. Nous voilà revenus, après de longs détours, à l'état primitif, mais perfectionné cependant par la vapeur et la poudre à canon. La souveraineté de la raison fera bien d'apprendre beaucoup de gymnastique et le maniement des armes à feu. Les classes moyennes, qui avaient l'empire il y a quelques années, doivent se féliciter chaque jour davantage, d'avoir fait ou laissé faire la révolution de février.

M. Villemain me paraît bien imprudent; lui qui ne

pourrait pas porter un sac de blé à dix pas, et qui serait probablement incapable de mettre une balle de pistolet dans une planche d'un pied de diamètre, s'avise de faire toutes sortes d'allusions désobligeantes à des hommes incomparablement plus robustes que lui. Cette préoccupation du juste, du bien, du droit, qu'on remarque dans tout son dernier discours, sent le libertinage. Cette phrase sur M. le duc d'Orléans qui n'aurait plus, dit-il, de quoi faire une pension à l'auteur de la conquête de l'Angleterre, est très malséante; il a l'air de reprocher à M. le Président de la République d'avoir confisqué les biens de la famille d'Orléans. Il faudrait être mille fois sûr de ces choses-là pour le dire aussi publiquement. Il semble aussi critiquer dans une certaine mesure le gouvernement impérial de se mettre du parti du poète Ducis qui n'approuvait pas tout dans l'empereur Napoléon. Il devrait savoir que plusieurs préfets ont blâmé dans des journalistes cette licence effrénée de la pensée. Or les préfets sont les interprètes du Président, qui tient sa force de Dieu, lequel tient son droit directement du Peuple, car Dieu est la source de toute force, et le peuple la source de tout droit, comme il est écrit (Nap. chap. v, ver. 7). En tout, j'aime mieux le discours de M*** aux élèves du collège de Louis-le-Grand. Il leur montre par ses exemples, comme par ses paroles, qu'il faut aimer ceux qui ont domination sur nous et faire tout ce qu'ils nous demandent, approuver tout ce qu'ils font, afin qu'ils nous disent : « Bon serviteur, va chez mon architrésorier, il a deux mots à te dire de ma part. » C'est là que les vertus civiques ne poursuivent plus de vaines abstractions et sont archiconsolées.

## CLXXXII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 16 octobre 1852.

Toutes choses sont ici dans le grand repos qui précède les grands événements. Il n'est pas douteux que l'Empire soit constitué d'ici à un mois, mais M. le Président de la République n'y met pas d'empressement. Il agit comme Dieu par nombre, par poids et par mesure. Il est à peu près sûr que la nation sera pour lui, la semaine prochaine, ce qu'elle était cette semaine-ci. Il ne l'épousera donc que la semaine prochaine, afin que cela n'ait pas l'air d'un rapt autorisé seulement par un mouvement de passion. Ce ne sera pas un mariage de Gretna-Green. Je crois même que le Pape viendra bénir cette union. Ce sera un mariage de raison aussi bien que d'inclination. Ce n'est pas un motif pour qu'il ne tourne pas mal. Nous avons vu samedi, Paul et moi, toutes les pompes de l'entrée dans Paris. Il n'y avait nul enthousiasme apparent sur les points que nous avons visités. C'était le quartier de la Madeleine et des Affaires étrangères. Il en était tout autrement, dit-on, dans les lieux plus voisins de la Bastille et du faubourg Saint-Antoine, où les cris de : *Vive l'Empereur!* avaient beaucoup de vivacité. L'exaltation tient à si peu de chose dans le monde et il y a tant d'éléments qui entrent dans sa composition, surtout dans les masses du peuple, qu'il n'y a pas beaucoup de conséquence à tirer du peu qu'on voit de ses yeux. Quoi qu'il en soit, *l'Empire est fait*. Reste à voir la suite qui est fort obscure,

comme l'avenir, en général, et comme aussi cet avenir, en particulier. Le pauvre ami mahométan de M***, Abd-el-Kader, est mis en liberté. Ce n'est pas ce que je désapprouve, mais il est mis en liberté avec des considérants injurieux pour les gouvernements qui ont précédé et c'est là un procédé un peu révolutionnaire. Les gouvernements qui se succèdent ne doivent, en bonne politique, que s'injurier le moins possible, et il n'y avait pas ici nécessité à l'injure.

Vous voilà donc dans ce grand et aimable repos de Carra, après tant de courses sur terre et sur mer? Quinze jours sans aucun souci, avec les siens, n'est pas un petit trésor. Je crains que le froid ne gâte un peu ce plaisir; on dit que vous vivez dans la neige. Voilà Paul en bonnes mains, son père étant revenu. Je n'ai pas encore de projets pour cet hiver, en ce qui me touche personnellement.

## CLXXXIII.

### A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Gurcy, 13 juillet 1853.

Mon cher ami, certainement j'aurais déjà dû t'écrire, mais je ne veux pas te fatiguer de ma justification. Rousseau dit quelque part : *Je sais que rien n'est plus fastidieux que la justification d'un innocent.* Quoi qu'il en soit, je suis arrivé ici jeudi. J'ai trouvé tout le monde bien et même la conversation d'un entrain de tous les diables. Il est vrai qu'une belle dame qui n'a fait que passer était là, parlant comme quatre. C'est ainsi que doivent tomber les eaux du Niagara au

moment où leur lit se dérobe. Ton père écoutait ce tumulte avec quelque stupeur. Les hommes accoutumés à lier fortement leurs idées ne comprennent pas grand'chose à cette charge de paroles qui ont pris le mors aux dents, laissant leur sens bien loin derrière elles. Pour moi, je n'ai éprouvé aucun étonnement, et je me suis mis aussi à la tête d'une armée de mots qui ne connaissent pas le sens commun. Mais les chants ont cessé, la belle dame est partie, et nous sommes tombés dans une sorte de silence relatif. On lit M. Cousin sur *le Vrai*, *le Bien et le Beau*. Louise m'a arraché mon exemplaire et je n'en sais encore rien par moi-même. Il me paraît, des récits qu'on m'en fait, que rien n'est bien nouveau et qu'il n'a point, quand tout change dans la nature et autour de lui, changé d'opinion. On peut donc dire de cette philosophie : *beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ;* et, en effet, pourquoi cette philosophie ne dirait-elle pas comme la dame italienne : « A quoi bon changer, quand on est toujours propre? » Je suis pourtant fâché pour lui qu'il ait gardé *sa raison impersonnelle.* Je n'ai jamais pu rien comprendre à cette invention-là. On entend déjà avec quelque peine que *la grâce* soit une vertu *impersonnelle;* encore est-elle donnée comme un mystère, et est-elle beaucoup moins un scandale à la raison que cette raison impersonnelle. Enfin, je veux relire avant de le condamner définitivement. Il ne faut pas brûler les siens sans les entendre, quoiqu'on puisse agir différemment avec ses ennemis.

## CLXXXIV.

A MADAME LA PRINCESSE DE BROGLIE.

Gurcy, 18 juillet 1853.

Votre lettre est arrivée pour illuminer une grande solitude. Voici une lettre pour M. Saint-Marc-Girardin. Il est bien loin. On est grognon quand on est aux eaux, excepté aux bains de Plombières. On est probablement seul dans ces bains de Bourbon ; on n'a point autour de soi et de sa baignoire une société brillante. Un garçon de bain vous apporte une lettre ; on tire ses mains de l'eau ; on lit tristement : *Veuillez recommander*, etc. ; on sort de ce bain d'une humeur de chien ; on se dit : « Certainement, je n'en ferai rien. » On lanterne trois ou quatre jours, la rage dans le cœur, et puis on finit par écrire quelques lignes glaciales et pour l'amour de Dieu. C'est avec ce genre *d'amour de Dieu* qu'on fait des glaces, à ce que je crois... Il ne faut pourtant pas négliger l'appui de M. C. Il est fort considéré ; il ne demande jamais rien. Bien loin d'agir dans ces occasions où il s'agit de servir quelqu'un pour l'amour de Dieu, il a, tout au contraire, le diable au corps. (Je ne me permettrais pas de hasarder une pareille expression, si je ne voulais vous faire remarquer comme les langues sont singulières. L'amour de Dieu, dans le thermomètre des passions bienveillantes, est au degré de la glace fondante, tandis que l'autre marque la chaleur du Sénégal.)

Avez-vous épuisé tous les livres qu'Albert avait emportés? Ici, il n'y a que de vieux livres. Je lis et rélis Réaumur sur toutes les petites bêtes de la création.

J'étais né pour vivre avec les bêtes et j'ai joliment manqué ma vocation. J'ai lu aussi, et cela est récent, un roman anglais écrit par un Italien dont tout l'artifice est de raconter la vie d'un jeune Piémontais qui a un père, une mère, un oncle, des frères, qui va au collège, qui se fait avocat, qui devient carbonaro, qui devient amoureux aussi d'une dame tout ordinaire. On croirait entrer dans une maison bourgeoise de Gênes. Il n'y a nul événement considérable; c'est la vie ordinaire et cette description longue et exacte, ennuyeuse au commencement, amuse à la longue. C'est bien un Italien qui a écrit ce livre, car il n'y a pasun rayon de soleil, pas une vue de l'Apennin, pas une des choses que remarque tout d'abord un étranger. Madame de Catelan, que vous n'avez pas connue, disait : « Je déteste les gens qui parlent de ce qu'ils savent. » Elle avait raison en cela que les traits saillants des objets ne frappent que dans la nouveauté. Quand on y est accoutumé, il faut, si l'on veut les revoir dans tout leur effet, s'en éloigner quelque temps. Ce n'est vraisemblablement que dans l'exil qu'un Italien voit avec plaisir ce fond bleu ardent qui est à l'horizon de votre tableau de 40,000 francs.

## CLXXXV.

### A M. POIRSON.

Gurcy, 18 juillet 1853.

Je ne sais quelle idée a eue M. Cousin de publier un livre qui a pour titre : *Du Vrai, du Beau et du Bien.* A sa place, j'aurais écrit quelque chose intitulé :

*Du Faux, du Laid et du Mal.* Il faut écrire pour ses contemporains.

Ce que j'ai lu de ce volume me rappelle uniquement le passé, et je crois qu'il n'y a rien mis de nouveau que la forme de temps en temps. Il est vrai que la philosophie n'est pas tenue de faire peau neuve tous les dix ans, et il n'y a guère qu'en politique qu'on doive changer du tout au tout chaque semestre. En relisant ces leçons, je voyais involontairement les temps de 1828 à 1830, quand tout le monde courait à ces cours de la Faculté. Que ces temps sont déjà loin ! Toutes les eaux du déluge ont passé sur nous depuis lors. Quand Noé est sorti de l'arche, il ne dut pas trouver son domaine beaucoup plus changé que n'est le nôtre aujourd'hui. Encore Noé avait-il gardé les mêmes idées et les mêmes sentiments qu'il avait avant la saison des pluies, tandis que la plupart d'entre nous ont laissé aller aussi tout ce qu'ils croyaient et pensaient pour lors, au courant des eaux. Il est dit dans l'Écriture que, quand la mer sur laquelle flottait l'Arche commença de baisser, le maître de la maison fit sortir un corbeau par la fenêtre ; que ce diable de corbeau ne revint pas, tandis qu'une colombe qu'il envoya aussi en éclaireur revint à tire-d'aile, rapportant un rameau vert. Ce sont vraisemblablement des images. A le bien entendre, le corbeau est l'homme qui prend son parti des grands changements; il quitte les siens, et s'abat sur des ruines, parce qu'il y trouve sa pâture. Il mange probablement quelque pauvre bête de son espèce, tandis que Noé l'attend à la fenêtre. Pour la colombe, tout ce monde où elle ne reconnaît plus rien, l'épouvante; elle revient bien vite et dans une grande tristesse, rapportant un seul vestige du passé, un rameau des arbres

à l'ombre desquels elle avait vécu. Or, nous lisons, sinon dans les Écritures, du moins dans le Talmud, qu'il y avait beaucoup de corbeaux et peu de colombes au temps de Noé. Je compte prêcher sur ce texte un de ces jours, dans une des paroisses de Paris, à Saint-Germain-l'Auxerrois, par exemple. Vous entendrez cela dès que j'aurai fait mon séminaire, ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, vu la mobilité des choses humaines et surtout des personnes humaines ou inhumaines.

On n'entend que des bruits de guerre, et tous les journaux disent que c'est signe de paix. Je ne désire pas du tout que l'on se batte ni dans la mer de Marmara, ni dans la mer Noire, ni sur le Danube, ni sur le Rhin. Quoi qu'il arrivât d'une mêlée européenne, il n'en sortirait que des calamités que nul ne peut désirer, ou des aggravations dans l'état d'étouffement où vivent aujourd'hui quelques peuples civilisés. Ce que les sages doivent demander dans leurs prières, c'est, il me semble, quelques années de tranquillité complète au dedans et au dehors. Il faut laisser reprendre ses forces au bon sens public qui n'a plus que le souffle. J'ai peur, dans mon désir de paix, que le feu ne prenne quelque part en Orient parmi les vaisseaux tout prêts à se heurter. On ne joue pas impunément avec la foudre. Toutes les grandes guerres ont commencé par ces querelles où chacun apporte un désir sincère de n'en point venir aux extrémités. Je ne sais où cet Empereur de Russie a la tête. Il est vrai qu'étant de la maison de Romanow, il n'est pas nécessaire qu'il l'ait bien réglée, mais enfin il avait pris l'attitude d'une sorte de Marc-Aurèle dans le monde, et le voilà maintenant qui jette partout des fusées à la Congrève. Reste que toutes les fortunes

se trouvant plus ou moins engagées dans des opérations financières où l'Europe est solidaire pour un grand nombre de ses plus riches citoyens, tout le monde courra de grand cœur aux pompes pour empêcher une explosion.

## CLXXXVI.

### A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Gurcy, dimanche 21 août 1853.

J'espère que les Gaulois et les Francs de M. Courgeon n'auront pas trompé votre attente et qu'ils n'auront pas fait peur à mademoiselle Pauline. L'auteur est un homme de mérite et un homme excellent. On retrouve, si je ne me trompe, dans cette première partie de son livre, un genre d'élévation morale assez vif pour toucher parfois même les jeunes lecteurs auxquels il est destiné. L'auteur est un vrai sage qui a droit de parler de tous les sentiments nobles et qui n'a pas perdu dans sa vie une occasion de les mettre en pratique. Cela ne lui a pas assuré une grande place dans ce monde mais il y vit dans une grande satisfaction de se conformer énergiquement à ses maximes. Je ne vous trouve pas trop sévère sur *Bolingbroke* et sur *l'Irlande*. On pourrait vivre avec vous, même à la campagne où l'on se voit davantage, si vous aviez toujours cette équité. Le cadavre de Bolingbroke est si grand, que la figure du personnage se perd dans cette mer de détails. Il ressemble à ces petits hommes qu'on voit nager à l'horizon dans les eaux du déluge. Ajoutez que les eaux ne sont pas bien

claires. Pour l'Irlande, l'art de la composition y est un peu négligé. Il y a du naturel en ce sens que les faits y sont pêle-mêle, comme dans la nature. Ils se battent entre eux comme dans la nature aussi; mais il ne faut écrire que pour détruire cette confusion naturelle. Les gens de plus d'esprit sont très sujets à manquer d'ordre. Ils omettent les liaisons, les conciliations entre les idées, parce qu'ils ne croient pas le lecteur assez bête pour n'y pas suppléer. Le fond de l'art d'écrire, c'est de tenir le lecteur pour un idiot, et les personnes dont le goût et l'intelligence sont exercés reprennent, avec raison, comme un défaut, qu'on ne les traite pas ainsi. Il y a bien des motifs secrets de cette exigence. L'extrême clarté ne sert pas seulement à se faire bien entendre, elle est, aussi, comme la preuve d'une addition de démonstrations pour l'auteur lui-même qu'il ne se laisse pas entraîner par des aperçus confus. C'est pour cela même, qu'en rangeant ses idées dans leur ordre véritable, on est tristement forcé de renoncer à une foule de choses qu'on voudrait dire et que le bon arrangement à lui tout seul refute et repousse comme contradictoires à ce qu'on entend prouver. Tout cela dit, ne tirons pas sur les nôtres. Tout compté, notre société intellectuelle à nous est infiniment supérieure pour l'élévation, la portée, l'étendue, l'esprit véritable, à toutes les autres qui bavardent présentement. Ne concédons à personne l'infériorité de nos amis sur un point quelconque. Les petites gens en abusent. Ils prennent nos objections sur des nuances dans les écrits de nos amis pour une condamnation du fond. Je tirerai toujours sur ceux qui voudront attaquer aucune tente du camp que j'habite. C'est dans ce camp, après tout, que sont les esprits qui représentent le plus

honorablement l'humanité. Qui me dira, hors du cercle de mes amis particuliers, que M. de Rémusat, ou M. de Lasteyrie, ou M. Guizot, ou M. de Sacy, ont tel ou tel défaut, aura affaire à moi, dans ma faible capacité de nuire. Il faut vivre et combattre et finir avec les siens ; et les siens, ce sont ceux qui ont le plus décidément vos instincts. Je dis comme dans Mithridate :

> Si, dans tout l'univers, quelque roi libre encore,
> Parthe, Scythe ou Sarmate aime la liberté,
> Voilà nos alliés, marchons de ce côté.

Je ne me suis jamais senti un si vif acharnement contre mes dissemblables. Quand un homme de bon sens s'est bien reconnu lui-même, qu'il sait nettement ce qu'il aime et ce qu'il hait, en dehors de tout sentiment personnel, intéressé, il sait ce qu'il a à défendre. Je crois réellement que chacun est chargé en ce monde de chercher à faire prévaloir un ordre d'idées. On n'a pas d'instincts de rechange. Voilà sans doute pourquoi l'humanité a peu d'estime pour ceux qui changent d'opinions honnêtes, qu'elles soient vraies ou fausses. Peut-être qu'il est dans le plan de la Providence de tenir le monde en harmonie par cette lutte. Qui déserte ces croyances instinctives déserte et dérange peut-être cette harmonie.

Adieu, madame. Me voilà au plus haut des cieux ou peut-être dans les nuages.

## CLXXXVII.

### A MADAME PISCATORY.

Broglie, 15 septembre 1853.

Je n'ai pas osé, chère madame, vous envoyer ces derniers jours de ma très fine écriture de peur de renouveler vos douleurs de tête. Je compte pourtant que ces maux de tête sont bien loin. M. de Viel-Castel, qui est ici depuis cinq ou six jours, ne nous a donné que de bonnes nouvelles de Chérigny. Albert de Broglie, qui n'avait vu durant un mois que les magnificences des Pyrénées, a été charmé de son petit séjour dans votre Touraine. Tous ceux qui reviennent de chez vous s'imaginent qu'il n'y a rien de plus charmant que de passer toute l'année à la campagne. Votre maison produit le même effet que les romans qui font croire que la vie des champs est préférable à tout. Est-il vrai que M. Duvergier rêve aussi de vivre suivant Théocrite et les *Georgiques?* M. Duvergier a dû vous sembler comme une apparition, lui qui garde les nuances les plus délicates de ses colères les plus anciennes. Il y a ainsi dans les cabinets des curieux de petites coquilles d'avant le déluge qui ont conservé leurs plus fines arêtes et leurs pointes les plus aiguës depuis le commencement du monde. Tout cela n'empêche pas qu'il n'ait beaucoup d'énergie, d'esprit et de talent d'écrire; peut-être même est-ce pour cela qu'il a beaucoup de talent et d'esprit. Il faut y regarder à deux fois avant de se corriger de ses défauts, car tout se tient par des liens invisibles. Si le curé de sa paroisse ramenait M. Duvergier au pardon des

injures, peut-être que prenant l'air doux et découragé, il écrirait mollement des choses bienveillantes et insignifiantes. Chérigny est devenu comme Ferney, tous les gens d'esprit y font un pélerinage. Vous avez eu aussi la visite d'un autre homme de talent qui n'a pas les mêmes aspérités et qui n'écrit pas avec le même emportement. M. de Viel-Castel me dit que pendant que M. de Rémusat était chez vous on ne se taisait ni jour ni nuit dans la maison. Je vois d'ici ces grandes illuminations où la lumière est si vive et l'air un peu froid. Ici nous n'avons pas de vos grands feux d'artifice, mais on cause seulement quatre ou cinq heures par jour pendant qu'il pleut, car il pleut toujours et tout le jour.

Il ne pleuvra certainement plus quand vous viendrez ici. Le temps se mettra en habits de fête, mais est-il bien vrai que vous y viendrez? Je voudrais pouvoir arranger mon séjour ici pour ce moment, sans quoi je me jetterai à l'eau, où que je sois, si j'apprends de loin que M. et madame Piscatory sont à Broglie. Comme j'ai quelque dessein d'aller sur les bords du lac de Genève ce sera une affaire aisée que de se noyer. Il ne nous vient aucun bruit de Paris, ni livres, ni nouvelles. Cette affaire des Turcs et des Russes prend le caractère d'une maladie chronique. Il paraît bien d'ailleurs que les Turcs seuls ont envie de tirer des coups de fusil. Comme ils n'ont ni rentes sur l'État, ni actions sur les chemins de fer, ils ont gardé des passions guerrières que l'Europe civilisée ne connaît plus beaucoup. L'Europe est bien vêtue, bien nourrie, bien couchée, elle va à la messe et à la Bourse le matin et fait le soir sa partie de dominos. On n'aime pas à risquer tous ces biens sur les champs de bataille, mais il viendra pourtant un moment où il sera difficile

de laisser l'empereur de Russie donner des bals dans le sérail de Constantinople à ses officiers de cosaques et rétablir des colonies militaires à Smyrne, à Rhodes, à Chypre. Chacun voudra avoir un morceau de ce beau tapis d'Orient. Ce sera un grand jour de baisse pour les fonds publics. Ce jour est loin encore vraisemblablement.

En attendant, je lis des Mémoires sur Paul Ier d'une madame Oberkirch, une grande dame alsacienne de la fin du dernier siècle. Elle a fait le voyage de Paris avec le comte et la comtesse du Nord en 1782. C'est une revue superficielle, mais intéressante aujourd'hui, de toute cette société de la fin de l'ancien monde. Elle juge à tort et à travers, avec tous les préjugés de sa classe, et de sa classe en province; elle a tout le degré de sagacité et de liberté d'esprit qu'on pourrait attendre d'un des quatre grands chevaux d'Alsace à cette époque, s'il y avait des chevaux d'Alsace comme de Lorraine, mais tous ces défauts mêmes sont la couleur du temps. Je vois M. de Viel-Castel lire ici ces mémoires; peut-être que vous les connaissez déjà. C'est une lecture que je vous recommande si vous ne l'avez déjà faite. Le mieux serait de prendre année par année madame de Sévigné et M. Walckenaër et d'achever sans interruption cette longue lecture. C'est un conseil de M. Sainte-Beuve dans le temps qu'il n'écrivait pas dans le *Moniteur*. C'est là qu'on voit les temps anciens par leur beau côté. C'est une image charmante et très fausse de la société du dix-septième siècle. Une petite société choisie s'est peinte en beau dans la plus brillante imagination qui fut jamais; mais les *Mille et une Nuits* sont agréables à lire. Je suis de mon temps et j'aime mieux Chérigny que les Rochers. Albert m'a dit que

madame Foy était bien mieux et qu'elle arrivait chez vous comme il partait. Dites-moi aussi que madame Galos est mieux.

J'ai fait mille questions sur M. Piscatory à quelqu'un qui l'a vu quelques jours; ce quelqu'un m'a répondu : « Il va à merveille, il est fort aimable ; mais je ne peux pas vous cacher qu'il ne m'a pas fait la moindre question sur vous. » Mille tendres respects.

## CLXXXVIII.

### A LA MÊME.

Paris, 26 octobre 1853.

M. de Viel-Castel vous avait bien dit, madame, quand il vous racontait que j'étais dans un misérable état. Me voilà un peu remis sur mes pieds et de retour à la vie. S'il pleut dans votre Touraine comme en Normandie, j'ai grand'peur que l'agriculture de M. Piscatory ne soit pas très florissante. On dit que les jardiniers sont de mauvaise humeur par tous les temps, parce que si un coin du jardin veut de l'eau, un autre a besoin de soleil. Je compte qu'il n'en va pas de même pour les laboureurs, puisqu'on ne parle que de l'amabilité de Chérigny. On n'est pas à Broglie non plus abandonné de Dieu et des hommes. En attendant votre visite, pour laquelle je compte retourner dans ce pays de brouillards, on a vu arriver M. de Barante. Il se repose un peu après la guerre qu'il a menée contre la Convention nationale, puis il retournera en Auvergne pour faire l'histoire du Di-

rectoire. Ce ne sont pas des pastorales, à beaucoup près, que ces histoires-là. Il me semble qu'il faudrait laisser reposer l'eau avant de recommencer sans cesse ces terribles récits. Nous ne sommes certainement point dans un état d'esprit propre à juger avec équité la fin du dix-septième siècle. M. de Viel-Castel a raison de travailler à une histoire de la Restauration ; c'est un sujet tout neuf en comparaison de la première Révolution française. M. Guizot, qui a fait un petit séjour à Broglie, nous a lu des chapitres de son III^e volume de la *Révolution d'Angleterre*. Ces fragments me semblent supérieurs même aux deux premiers volumes, pour le talent d'écrire et la vigueur du dessin de toutes ces figures anglaises plus prononcées, il en faut convenir, que les traits de M. Portalis ou de M. Baroche, ou de M. Billault, sans même oublier des cavaliers comme M. de La Rochejacquelein. Vous aurez deux volumes au mois de janvier. M. Thiers va terminer ses annales du premier Empire. Je ne vois pas que nous différions beaucoup du siècle d'Auguste. Paris devient comme Rome une ville de marbre, et tous les hommes de talent ont des loisirs infinis qui leur permettent, comme à Cicéron, de philosopher sur le passé, sans plus avoir droit de toucher au présent, ou de s'occuper de l'avenir. En arrivant à Paris, dimanche vers cinq heures, j'ai vu plus de belles voitures sortir des Champs-Élysées qu'il n'y en avait certainement sur les avenues du Champ de Mars, quand Livie s'y promenait avec sa petite famille, et des voitures beaucoup mieux faites, tout autrement douces et légères. Il est très certain aussi qu'il ne s'est jamais fait à la Bourse de Rome la moitié des affaires qui se traitent ici. Tout se fait sur une beaucoup plus grande échelle à présent, de même que

Cayenne est un beaucoup plus vaste territoire que ces petites îles de la Méditerranée où le Prince envoyait réfléchir les personnes qui ne partageaient pas ses principes en matière de gouvernement. J'ajoute que les talents véritables sont à cette heure notés avec des égards qu'ils n'avaient jamais rencontrés dans l'empire romain. Pour parler de choses encore plus graves, la piété commençait à fléchir dans ces temps-là. Auguste, il est vrai, portait toujours sur lui une peau de veau marin pour se garantir de la foudre, mais c'était là une superstition grossière. A présent tous les hommes un peu à la mode sont d'une orthodoxie sévère et ne parlent qu'avec un juste mépris des athées, des protestants, des fouriéristes et des philosophes.

Je ne comprends pas comment, avec la délicatesse de votre goût, vous n'avez pas aimé ces belles pages sur la vie militaire de M. de Montalembert. C'est là qu'on trouve les pures doctrines dans leur éclat. On y voit un paroissien et des pistolets d'arçon tout armés pour ceux qui diraient le contraire. Il y a là une vivacité militaire qui doit plaire particulièrement à M. Piscatory. Il est sensible que le cheval de Job, qui hennit au bruit des trompettes, n'est qu'une sorte de chien couchant en regard de cette fureur de batailles. Les descriptions ont aussi tout le charme et la variété du désert avec ses immenses plaines de sable qui s'allongent sous les pas du voyageur. Quand j'ai lu ces pages, toutes ces flammes, ce soleil, cette poudre de guerre me donnent une soif dévorante. Le sublime trop longtemps soutenu fatigue assez les organisations frêles.

Il n'y a encore personne ici et j'habite une maison toute vide. Je croyais que mademoiselle de Pomaret

reviendrait ces jours-ci, mais je reçois une lettre d'elle qui ne parle que du Mont-Blanc, des feuilles d'automne et du curé de Nyon. Je crois qu'elle ne laissera pas tout cela pour notre triste vue.

Adieu, madame, mille tendres respects.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

# TABLE

## DU TOME DEUXIÈME

## LETTRES

### 1843



### 1844

1845

## 1846

## 1847

## 1848

## 1849

## 1851



## 1852

## 1853



FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

19478. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

# NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

## Format in-8°.

| | f. c. |
|---|---|
| **A. BARDOUX** | |
| LE COMTE DE MONTLOSIER ET LE GALLICANISME, 1 vol. | 7 50 |
| **BENJAMIN CONSTANT** | |
| LETTRES A MADAME RÉCAMIER, 1 vol. | 7 50 |
| **L'ABBÉ GALIANI** | |
| CORRESPONDANCE, 2 vol. | 15 » |
| **LORD MACAULAY** | |
| ESSAIS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, 1 vol. | 6 » |
| **L. PEREY ET G. MAUGRAS** | |
| JEUNESSE DE MADAME D'ÉPINAY 1 vol. | 7 50 |
| **MADAME DE RÉMUSAT** | |
| MÉMOIRES, 3 vol. | 22 50 |
| **ERNEST RENAN** | |
| L'ECCLÉSIASTE, 1 vol. | 5 » |
| MARC-AURÈLE, 1 vol. | 7 50 |
| **G. ROTHAN** | |
| L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG, 1 vol. | 7 50 |
| **PAUL DE SAINT-VICTOR** | |
| LES DEUX MASQUES, 2 vol. | 15 » |
| **THIERS** | |
| DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à XIII. | 97 50 |
| **VILLEMAIN** | |
| LA TRIBUNE MODERNE. T. II. | 7 50 |

## Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

| | vol. |
|---|---|
| **ADOLPHE BADIN** | |
| PETITS COTÉS D'UN GRAND DRAME | 1 |
| **TH. BENTZON** | |
| LE RETOUR | 1 |
| **BRET HARTE** | |
| CROQUIS AMÉRICAINS | 1 |
| **HENRY CAUVAIN** | |
| ROSA VALENTIN | 1 |
| **E. DENOY** | |
| PAR LES FEMMES | 1 |
| **ÉDOUARD DIDIER** | |
| LES DÉSESPÉRÉES | 1 |
| **A. DUMAS FILS** | |
| LA QUESTION DU DIVORCE | 1 |
| **GEORGE ELIOT** | |
| DANIEL DERONDA | 2 |
| **O. FEUILLET** | |
| HISTOIRE D'UNE PARISIENNE | 1 |
| **OCT. FOUQUE** | |
| RÉVOLUTIONNAIRES DE LA MUSIQUE | 1 |
| **A. GENEVRAYE** | |
| LE THÉATRE AU SALON | 1 |
| **J. DE GLOUVET** | |
| LE BERGER | 1 |
| HISTOIRES DU VIEUX TEMPS | 1 |
| **GYP** | |
| PETIT BOB | 1 |
| **LUDOVIC HALÉVY** | |
| L'ABBÉ CONSTANTIN | 1 |
| **A. HOUSSAYE** | |
| MADEMOISELLE ROSA | 1 |
| **CH. JOLIET** | |
| CRIME DU PONT DE CHATOU | 1 |
| **VICTOR JOLY** | |
| CRIC-CRAC | 1 |
| **EUGÈNE LABICHE** | |
| THÉATRE COMPLET | 10 |
| **H. LAFONTAINE** | |
| L'HOMME QUI TUE | 1 |
| **LAFORÊT** | |
| AVENTURES DE DÉSIRÉ COURTALIN | 1 |
| **DANIEL LESUEUR** | |
| MARIAGE DE GABRIELLE | 1 |
| **PIERRE LOTI** | |
| LE ROMAN D'UN SPAHI | 1 |
| **MARY LAFON** | |
| CINQUANTE ANS DE VIE LITTÉRAIRE | 1 |
| **RAOUL NEST** | |
| LES MAINS DANS MES POCHES | 1 |
| **E. NOEL** | |
| FIANCÉS DE THERMIDOR | 1 |
| **G. DE PEYREBRUNE** | |
| GATIENNE | 1 |
| **A. DE PONTMARTIN** | |
| SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE | 1 |
| **ERNEST RENAN** | |
| CONFÉRENCES D'ANGLETERRE | 1 |
| **VICOMTE RICHARD (O'MONROY)** | |
| COUPS DE SOLEIL | 1 |
| **HENRI RIVIERE** | |
| LA JEUNESSE D'UN DÉSESPÉRÉ | 1 |
| **GEORGE SAND** | |
| CORRESPONDANCE | 2 |
| **FRANCISQUE SARCEY** | |
| MISÈRES D'UN FONCTIONNAIRE CHINOIS | 1 |
| **E. TEXIER ET LE SENNE** | |
| LADY CAROLINE | 1 |
| **MARIO UCHARD** | |
| LA BUVEUSE DE PERLES | 1 |
| **LOUIS ULBACH** | |
| LE MARTEAU D'ACIER | 1 |
| **PIERRE VÉRON** | |
| CES MONSTRES DE FEMMES | 1 |
| **CLAUDE VIGNON** | |
| UNE PARISIENNE | 1 |

Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber